www.e-rara.ch

Description ethnographique des peuples de la Russe

Pauli, Gustav-Fedor Ch.

Saint-Pétersbourg, 1862

Universitätsbibliothek Bern

Shelf Mark: SOB RoEu fol 189

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-93514

Peuples ouralo-altaïques.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES.

PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES.

PEUPLES SAMOÏÈDES.

Les peuples samoïèdes semblent, par leur origine mongole, avoir une sorte d'affinité de race avec les Finnois, et forment, pour ainsi dire, la transition entre ceux-ci et les Mongols. Ils étaient déjà, dès l'établissement primitif de toute la famille finno-tatare, leurs voisins dans les monts Altaï. Ils habitent maintenant presque sans interruption, sur les côtes de la mer Glaciale, une région qui, s'élargissant de plus en plus vers l'est, s'étend depuis la mer Blanche jusqu'à la Khatanga et à l'Yénisséi, frontières communes qui les séparent des Yakoutes et des Toungouses. On trouve aussi sur la frontière de la Chine, dans le gouvernement d'Yénisséisk, des tribus samoïèdes et finno-samoïèdes (Ostiaks-Samoïèdes) entièrement tatarisées réunies en groupes, mais faibles, isolées et près de s'éteindre, et quelques autres plus loin encore, à l'est, jusqu'au Baïkal, où se perdent dans les steppes de Sélenghinsk les dernières traces de ce peuple si répandu.

Il ne faut donc pas considérer les Samoïèdes comme habitants primitifs du pays de leur résidence actuelle, mais comme un peuple qui, cédant à une cause inconnue, vraisemblablement à la forte pression d'autres peuples, a dû quitter les contrées montagneuses du sud pour se disperser dans celles du nord et du nord-ouest. Quant au nom de Samoïède, on l'explique de différentes manières. En Sibérie, on appelle les Samoïèdes de l'ouest Nïenetz (homme) ou Nïentsa (hommes); les Samoïèdes de l'est et du district de Bérézov Khassov, (homme) ou Khassovo (hommes), dénominations également connues des Samoïèdes d'Arkhangel. Le nom russe de Samoïède qu'on rencontre déjà vers le onzième siècle, et qui signifie anthropophage, n'est usité ni chez les Samoïèdes ni chez leurs voisins; mais la rudesse de leur caractère et leur cruauté pourraient peut-être servir à en expliquer l'origine; car les Samoïèdes du district de Bérézov persécutaient avec acharnement, même encore dans le siècle dernier, les Ostiaks devenus chrétiens, et arrachaient le cœur à leurs ennemis tués. C'est en effet par les traditions des Ostiaks que nous apprenons que les Samoïèdes tuaient leurs prisonniers et mangeaient les morts, leurs propres frères de race. Les Russes d'Arkhangel nomment les Samoïèdes Samody, et de cette forme d'appellation on pourrait peut-être déduire un ancien nom national auquel se rattacherait le mot lapon Samé (Souomi), ce qui rendrait vraisemblable la supposition que les Samoïèdes se sont séparés, dans un temps fort reculé, des Finnois, comme autrefois les peuples mongols des peuples turcs (Tatars).

N'arrêtons pas notre attention sur les Ostiaks de l'Yénisséi, dont l'origine n'est pas assez connue, et constatons que les langues samoïèdes peuvent être divisées en trois principaux idiomes dont l'étendue doit être nécessairement très-limitée.

La langue des Samoïèdes du nord-ouest ou des Youraks-Samoïèdes se divise en divers dialectes : celui de Kanine ou de Timan, ceux d'Ijma, de Bolché-Zemelsk et d'Obdorsk, celui de Kondine ou Kazym, et enfin celui des Youraks.

La langue des Samoïèdes du nord-est ou des Tavghi-Samoïèdes se divise en plusieurs dialectes, savoir : les dialectes d'Avame, de Khantaï, de Karassine, de Baï et de Kamassine; ce dernier s'éloigne considérablement du dialecte des Ostiaks-Samoïèdes.

La langue des Samoïèdes du sud ou des Ostiaks-Samoïèdes comprend les dialectes de Touroukhansk et de Tomsk.

Nous allons examiner plus en détail les peuplades samoïèdes, étudier l'affinité de leurs races, la position géographique du pays qu'elles habitent, les différentes mœurs locales, et le degré de culture des trois groupes principaux qu'elles forment et leurs subdivisions.

Nous y ajouterons la description des restes presque éteints des peuples samoïèdes dans la partie méridionale du gouvernement d'Yénisséisk et d'Irkoutsk, et, comme appendice, nous ferons mention des Ostiaks de l'Yénisséi.

SAMOÏÈDES DU NORD-OUEST.

Les Samoïèdes du nord-ouest se divisent ainsi : Samoïèdes de Kanine, de Timan, Samoïèdes des marais de Bolché-Zemelsk, Samoïèdes des contrées situées à l'embouchure de l'Obi, nommés aussi Samoïèdes du dialecte de Kazym, et enfin Youraks. Ces derniers se distinguent généralement d'une manière très-marquée des peuples énumérés ci-dessus, ainsi que de toutes les autres tribus samoïèdes.

Les trois premières tribus habitent la Russie européenne et sont généralement nommées Samoïèdes du Mézèn ; il y a peu de différence entre elles ; il convient donc de les considérer toutes trois sous le même point de vue, sauf une courte description de leur résidence.

SAMOÏÈDES DU PAYS DE KANINE.

Ce sont ceux qui forment la tribu la plus occidentale de tous les Samoïèdes en général ; ils habitent la partie sud (jusqu'au Mézèn et à la Pésa) de la presqu'île située entre la mer Blanche et le golfe de Tcheskaïa. On sait avec quels soins et quels succès ils savent élever les rennes ; mais la chasse et la pêche font aussi l'objet de leurs occupations habituelles ; ils chassent de préférence les renards, les loups, les rennes sauvages, les oiseaux, et sont très-habiles dans la capture des animaux de mer tels que les phoques et les ours blancs. Les rennes, qui prospèrent parfaitement dans ce pays marécageux, plein d'herbe et de mousse, sont distribués en troupeaux de 1,000, de 200 et de 50 têtes ; et c'est d'après ce nombre qu'on juge de la fortune des Samoïèdes, dont la totalité se monte à moins de 1,000 âmes.

SAMOÏÈDES DU PAYS DE TIMAN.

Ils habitent aussi les côtes de la mer Glaciale, à l'est jusqu'à la Petchora, et au sud jusqu'à la Tsylma ; ils sont les voisins immédiats des précédents et vivent de la même manière qu'eux, mais s'occupent moins de la chasse, de la pêche et de la capture des animaux de mer. Cette peuplade se compose de 800 âmes ; le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes.

SAMOÏÈDES DES MARAIS DE BOLCHÉ-ZEMELSK.

Ces Samoïèdes, habitant le pays situé de la Petchora aux monts Ourals et jusqu'à l'embouchure de la Kara, se divisent, selon le lieu de leur résidence, en Samoïèdes-Poustozersks, Ijmas et Oust-Tsélemsks. — Les Samoïèdes-Poustozersks habitent les côtes de la mer Glaciale et s'occupent de chasse, de pêche et de capture des animaux de mer ; leur population s'élève à près de 1,600 âmes. — Les Ijmas ou Samoïèdes des forêts habitent au sud des précédents et sont entièrement séparés de la mer ; ils vivent de la pêche dans les fleuves et les lacs, et principalement de la chasse, qui leur assure en hiver, dans les vastes forêts, un riche butin en ours, martres, hermines, écureuils. Les marais leur fournissent aussi des rennes sauvages, des renards, des loups, des oiseaux, etc. On compte environ 1,000 habitants dans cette tribu.

Les Samoïèdes — Oust-Tsélemsks résident à l'ouest des précédents et au sud des Poustozersks ; ils vivent la plupart du temps, comme ces derniers, dans les forêts et exercent la même industrie qu'eux, mais s'occupent moins de pêche.

Ces trois subdivisions, considérées comme Samoïèdes du Mézèn, donnent lieu aux observations suivantes :

Quand on vient de l'occident au pays des Samoïèdes, la ville de Mézèn apparaît d'abord comme le point le plus rapproché du nord-est de l'Europe civilisée ; c'est au delà de cette limite qu'on aperçoit l'élément samoïède adonné à la boisson, à l'immoralité et à une malpropreté extrême. On remarque aussi là l'absence de toutes maisons, pour lesquelles les Samoïèdes ont une antipathie prononcée. En général, les Samoïèdes d'Arkhangel parlent, dans les dialectes susmentionnés, une langue abondante et riche, la même que parlent les Samoïèdes d'Obdorsk, de Bérézov, de Tomsk, etc. Ils ne sont nullement les habitants primitifs du pays, car tous les noms de ces contrées sont aussi peu samoïèdes que russes, mais évidemment d'origine tchoude.

Il est défendu aux Samoïèdes idolâtres d'Arkhangel, aussi bien qu'à ceux de Sibérie, d'épouser une femme issue de la tribu du père ; celle qu'ils peuvent choisir, lors même qu'elle serait leur proche parente, doit nécessairement descendre de la tribu de la mère.

Les Samoïèdes du Mézèn s'appelaient d'abord Samoïèdes de la Petchora, et payaient, dès le onzième siècle, un tribut à Novgorod. En 1822 on introduisit chez eux le christianisme, et c'est en 1826 que pour la première fois fut célébré le service divin, dans une église bâtie sur les bords du lac Kharvéa, au pied des monts Ourals. 3,303 personnes furent baptisées jusqu'à l'année 1830. Plus tard on construisit encore deux églises et une école pour chaque district. Les Samoïèdes non baptisés du Mézèn pratiquent le chamanisme ; ils croient à un être suprême, aux esprits, aux démons, et adorent des idoles. C'est dans l'île de Vaïgatz que se trouve le lieu le plus ancien et réputé le plus saint, où ces peuples célèbrent les mystères de leur religion.

Il est très-difficile de savoir quelque chose de précis sur les cérémonies de ce culte, qui semble fondé sur toutes sortes de sortiléges, comme cela se voit encore chez les Samoïèdes en général.

Les peuples adonnés à la magie ont presque tous les mêmes symboles, qui sont en rapport avec leurs besoins et les souhaits qu'ils se plaisent à former. La magie s'occupe principalement du soin de guérir toutes sortes de maladies et de prédire l'avenir ; cette dernière spécialité prédomine chez les Samoïèdes, et la guérison des maladies préoccupe principalement les Finnois.

L'être suprême s'appelle Noum chez les Samoïèdes ; il n'en existe pas d'images ; mais outre les qualités personnelles qu'on lui suppose, les dieux lui sont encore redevables de leur existence. Les idoles des Samoïèdes sont, à défaut de bois, pétries avec de la neige ou de la terre. Ce peuple croit que tout finit avec la mort ; les tadibis (chamanes) sont seuls réputés immortels, parce qu'ils sont en communication avec les esprits. Le défunt est censé vivre encore quelque temps dans sa tombe ; c'est pour cela qu'on y porte toutes sortes d'aliments et même des rennes mis à mort. Presque tous nomades, peu de Samoïèdes se sont établis près des églises. L'administration des Samoïèdes est régulière, et chaque individu attaché à une commune des marais a la jouissance de 60 dessiatines de terre pour lesquelles il n'est pas obligé de fournir des recrues ni de payer des impôts. Ils forment une classe de paysans d'une constitution toute particulière ; ils peuvent même se faire inscrire dans une commune, s'ils y ont fixé volontairement leur domicile.

Chaque marais (toundra) possède un chef que les Samoïèdes se choisissent entre eux pour trois ans, et lui adjoignent un aide. Chaque chef reçoit deux pour cent de l'yassak (tribut en pelleteries), dont il est responsable. Toutes les lois et les règlements sont en général basés sur les coutumes nationales.

Les Samoïèdes sont timides, craintifs même et très-pacifiques ; les disputes, les rixes et les meurtres n'arrivent que rarement et seulement à la suite de l'ivresse. Ils n'injurient pas et ne tolèrent pas l'injure. Ils sont très-adonnés à l'eau-de-vie et au tabac, comme généralement tous les peuples nomades du nord. Les pauvres vivent, la plupart du temps, aux dépens des riches, qui leur cèdent même leurs propres rennes pour voyager.

Un fond de bonhomie, compagne ordinaire de la paresse, les caractérise au plus haut degré. Leurs facultés intellectuelles ne sont développées qu'en proportion de leurs besoins : aussi une extrême insouciance, augmentée encore par la vie nomade, les porte à ne penser qu'au moment présent et les conduit souvent à une extrême pauvreté. C'est ainsi qu'ils pourrissent dans la fange matérielle et morale, et tombent dans la dépendance du premier venu qui consent à satisfaire aux besoins les plus

Dessiné d'après les originaux et costumes de la Société géographique Jmpériale de Rufsie par Viale. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

SAMOYÈDES DE MÉSEN. МЕЗЕНСКІЕ САМОѢДЫ.

urgents de leur existence. Ils ont incontestablement une grande aptitude à dresser les rennes et à corroyer les peaux; mais ils perdent la plupart de ces avantages par leur négligence et leur paresse. Ils sont aussi fort adroits à abattre les rennes, mais plus habiles encore à les manger; on ne saurait vraiment s'imaginer à quel point ils portent la gloutonnerie; l'unique occupation à laquelle ils se livrent avec une véritable jouissance, c'est de manger : aussi l'état de bien-être ne subsiste-t-il pas dans une famille samoïède au delà de deux générations. Généralement honnêtes, ceux qui se sont établis dans le village de Kolva ne sont devenus fripons que par suite de leurs fréquentes relations avec les étrangers. Toutes leurs pensées, tous leurs efforts tendent à trouver de bons pâturages pour leurs rennes; il est donc facile de s'expliquer pourquoi ces Samoïèdes, en entendant parler de la magnificence et de la splendeur de Pétersbourg, s'écrièrent, dans un transport unanime d'étonnement et d'admiration: «Quelle excellente mousse doit y croître pour nos rennes!»

Le Samoïède ne reconnaît dans le mariage aucun engagement solide: la femme abandonne son mari pour un autre qui lui plaît davantage; de son côté, le mari chasse femme et enfants quand bon lui semble; c'est pour cette raison qu'ils redoutent le baptême, qui leur prescrit des principes sévères de moralité. Une fille nubile sans enfants est regardée avec une sorte de mépris. Les mères sont, à la vérité, tendres pour leurs enfants; mais leur manière de vivre rend leurs soins pénibles et rudes.

Si l'enfant atteint l'âge d'un an, il jouit pour toujours d'une forte santé. La petite vérole et beaucoup d'autres maladies repoussantes font d'énormes ravages au milieu de ce peuple auquel les soins médicaux et la propreté sont complétement inconnus. La physionomie des Samoïèdes, qui tient beaucoup du type mongole, leur langage, leur costume, spécialement celui des femmes, les distinguent des Ostiaks bien plus que la conformation de leur corps. Les hommes sont petits, mais très-robustes. Ils sont plus lents et plus réfléchis dans leurs mouvements que les Ostiaks, d'une nature plus paresseuse, et, comme on l'a déjà dit, sales au plus haut degré. Les femmes samoïèdes s'occupent de tous les travaux domestiques comme celles des Ostiaks. A peine âgées de vingt ans, par suite d'une vie très-rude, de leur malpropreté héréditaire et de leur dissolution morale, elles sont laides au delà de toute expression. Elles aiment à se parer, jusqu'à l'état de décrépitude, de toutes sortes d'affiquets qui donnent à leur laideur naturelle le surcroît du ridicule. Leur costume se distingue de celui des femmes ostiakes, non par la coupe, mais par les ornements dont il est surchargé. Elles enveloppent leurs petits enfants dans des pelisses, ne les lavent ni ne les baignent jamais.

Les Samoïèdes n'ont point de demeures fixes; ils errent dans les steppes, munis de tentes coniques qu'ils recouvrent en été d'écorces de bouleau, et de peaux de rennes en hiver, époque où ils se retirent au sud vers les régions boisées. Les lieux affectés au pâturage pour les troupeaux des deux peuples sont contigus, mais les sources parallèles de la Kara et de l'Oussa leur servent en général de frontières. Quant à la cause de leur décadence, ils la doivent attribuer à eux-mêmes bien plus qu'à l'invasion de peuples étrangers, principalement des Zyrianes, auprès desquels ils pourraient beaucoup apprendre. Ces deux motifs les conduisent insensiblement à leur perte prochaine, résultat inévitable de leur fusion avec d'autres peuplades.

SAMOÏÈDES DU GOLFE DE L'OBI.

Ce peuple, qu'on appelle aussi Samoïèdes de Berézov, comprenant 4,500 âmes, sert de trait d'union entre les Samoïèdes du Mézèn et les Youraks; ce n'est point un peuple qui habite séparément des autres, mais il se trouve coupé à plusieurs reprises par les Ostiaks, nommément sur l'Obi et le Narym; il s'étend ensuite vers le sud jusqu'au Pime et à la Lianine, où il forme, ainsi que sur les rivières de Liapine et de Synia, de petits établissements isolés. — Restés étrangers à l'influence russe à cause de leurs retraites reculées et de leur éloignement des fleuves, les Samoïèdes de l'Obi ressemblent en général à ceux du Mézèn; mais ils en diffèrent essentiellement par leur dialecte. Ce dialecte est riche comparativement à celui des Ostiaks; mais, par la prononciation, il paraît plus dur et est fort désagréable à l'oreille. Il n'existe pas chez ce peuple de langue écrite. Ces Samoïèdes, par leur capacité intellectuelle, sont supérieurs aux Ostiaks. Ils sont prudents, réfléchis, solides et économes. Les enfants des Samoïèdes qui ont, dans les années 1844 à 1849, étudié dans les écoles du district de Berézov, montraient des dispositions étonnantes pour l'arithmétique, le dessin et la calligraphie. Le pays habité par les Samoïèdes de l'Obi est partagé en deux moitiés par le golfe du même nom: l'une, montagneuse, s'étend des sources de la Sobia, le long de la chaîne des monts Ourals, jusqu'à la mer de Kara, et confine aux pays habités par les Samoïèdes du Mézèn ou d'Arkhangel; l'autre moitié, appelée terre basse, s'étend depuis les golfes de l'Obi et de Tazov, vers l'est jusqu'aux Samoïèdes-Youraks, dans le district de Touroukhansk du gouvernement d'Yénisséisk. En conséquence, les Samoïèdes de l'Obi se divisent en Samoïèdes des montagnes ou des rochers, et en Samoïèdes des terres basses. Les premiers forment six tribus et les derniers en forment neuf. De plus, il y a encore des Samoïèdes incorporés dans les bailliages (volosts) de Kounovate, Liapine et Kazym (en tout 800 âmes). Ils faisaient autrefois partie des Samoïèdes d'Obdorsk; nous ignorons pourquoi et à quelle époque ils s'en sont séparés.

Les Samoïèdes de l'Obi sont presque tous de petite taille, mais d'une forte constitution; ils ont la tête grosse, le front étroit, le visage rond et plat, la bouche large, le teint d'un jaune foncé; les pommettes sont saillantes comme chez les Mongols, les yeux étroits, les cheveux noirs et hérissés, les oreilles grandes, les lèvres pincées, les mains et les pieds courts. Les femmes ressemblent aux hommes et sont tout aussi laides qu'eux. Le costume des deux sexes consiste en peaux de rennes et ressemble à celui des Ostiaks. Des bandes de drap bariolées et cousues en échiquier sur les pelisses, passent chez les femmes pour un luxe extraordinaire. — Les tentes portatives, en usage chez presque tous les peuples nomades de la Sibérie, se nomment en russe tchoum, et en samoïède miakani.

Les Samoïèdes mangent peu de pain; mais, en revanche, beaucoup de poisson et de renne. Quand ils tuent un renne, c'est une vraie fête pour les Samoïèdes comme pour les Ostiaks. Au moment où ils saignent l'animal pour le tuer, ils en recueillent le sang dans des vases et le boivent avec délices. Aussitôt que le renne est dépouillé de sa peau et qu'il a le ventre fendu, toute la famille, armée de couteaux, se jette avec avidité sur lui pour dévorer sa chair tiède, qu'ils trempent dans le sang encore fumant. On ne saurait trop admirer l'adresse avec laquelle ils détachent du corps de l'animal des morceaux de chair qu'ils saisissent avec les dents et qu'ils coupent à l'aide du couteau, tout près de leur bouche; et on est effrayé de la voracité bestiale avec laquelle ils dévorent ces morceaux sans les mâcher. Les restes abandonnés par les hommes sont dévorés par les femmes, qui, sans autres instruments que leurs dents, détachent avec une merveilleuse adresse les fibres de cette chair sanglante.

Les Samoïèdes et les Ostiaks étaient autrefois soumis à un seul et même chef, le kniazek d'Obdorsk; mais sous le règne de l'empereur Alexandre Ier, chaque tribu obtint le droit de se choisir séparément un chef. Les Samoïèdes donnèrent leur suffrage à un certain Païgol; mais après sa mort ils rentrèrent sous la dépendance du kniazek d'Obdorsk.

Chaque tribu (sotnia ou vataga) a son chef, qui répond pour l'yassak, et qui, dans quelques circonstances peu importantes, est investi d'une certaine autorité. Quoique les Samoïèdes soient en général obéissants et ennemis de toute rébellion, il y eut néanmoins, dans les derniers temps, un brigand insoumis parmi eux. Un certain Vaouli Piiettomine, qui avait été châtié et banni, en 1839, pour vol de rennes, s'échappa, dans le cours de la même année, du lieu de son exil et se présenta devant Obdorsk avec une troupe armée forte d'environ 400 hommes; on réussit par ruse à s'emparer de la plupart des insurgés, et les chefs de ce mouvement furent transportés à la ville de Berézov. L'enquête fit connaître le dessein qu'avait Piiettomine de faire diminuer l'yassak, de se déclarer chef de la partie septentrionale des monts Ourals, de s'emparer par un coup de main de la ville d'Obdorsk, d'incendier l'église, d'égorger tous les Russes dans leurs maisons, et de se retirer, après le pillage, vers le Taz et l'Yénisséi.

Entièrement voués au chamanisme, les Samoïèdes de l'Obi non-seulement se refusèrent à adopter la religion chrétienne, mais ils pillèrent et massacrèrent ceux des Ostiaks qui demeuraient avec eux et qui s'étaient fait baptiser. Malgré les efforts du moine Makarii, envoyé de Tobolsk à Obdorsk pour prêcher la foi chrétienne, il ne se trouva qu'environ vingt Samoïèdes et Ostiaks qui consentissent à recevoir le baptême.

Les cérémonies qui accompagnent les inhumations sont, chez ces Samoïèdes, des plus singulières. On lave le corps du mort, on le revêt de ses plus beaux habits et on le fait sortir du tchoum par une ouverture pratiquée vis-à-vis de l'endroit même où il a rendu le dernier soupir; on transporte alors le défunt, sur le dos de son renne favori, à la fosse déjà toute préparée pour le recevoir, et on couvre cette fosse de planches et de terre. Puis quatre Samoïèdes, armés de gros bâtons, brisent la tête du renne favori, placé en sens inverse de la tête du défunt. Si l'animal succombe sans tressaillir sous les coups violents qui lui sont portés, tous les assistants éprouvent une vive joie; mais s'il relève la tête, chacun se met à courir çà et là en criant vassissa! vassissa! (malheur! malheur!), parce que tous s'imaginent que c'est un présage de mort prochaine pour un de leurs frères de tribu. Alors on allume un grand feu sur la fosse; on y jette de l'huile, de la graisse, du pain et du tabac; et l'on expose à la fumigation les vêtements de chacun. Tous les assistants, à commencer par le chamane (tadibé), prennent des verges, enjambent successivement la fosse qu'ils foulent de leurs talons, puis enfoncent les verges dans la terre, et c'est ainsi que finit la cérémonie funèbre.

YOURAKS.

Les Youraks forment la peuplade la plus orientale et septentrionale des Samoïèdes de l'ouest, peuplade nomade et du reste peu connue.

Leur pays, très-plat, a pour frontières : à l'ouest le Taz, au nord la mer Glaciale, à l'est l'Yénisséi, et au sud une ligne supposée entre l'établissement Kouréiskoïe sur l'Yénisséi et la station d'hiver Tazovskoïe près de la chapelle. Ce dernier point est situé non loin des ruines de Mangazéia, ancien bourg kozak.

Dans cette vaste contrée, qui forme une partie du district Touroukhansk du gouvernement d'Yénisséisk — pays où l'été se fait à peine sentir, — habite en très-petit nombre (environ 300 hommes et un peu plus de 180 femmes) la peuplade des Youraks. Selon les lieux qu'ils habitent, ils se divisent en deux petites tribus : celle du Taz, la plus nombreuse, et celle des bords de la mer Glaciale, qui compte environ 60 âmes.

Les Youraks ont les cheveux noirs, le teint brun et le visage plus agréable que le reste des peuples sauvages de la Sibérie; ils sont de belle stature, agiles et adroits. On peut en dire autant des femmes, dont le type est le même que celui des femmes russes. Le costume des deux sexes est fort simple. Le vêtement d'été consiste en une espèce de surtout en peau de renne sans poils, orné de boutons en laiton, de rubans de diverses couleurs et de fausses perles. Les bottes, qui montent jusqu'aux genoux, sont faites aussi en peau de renne et parsemées de grosses perles fausses. Le vêtement d'hiver, de la même peau que celui d'été, forme une espèce de sac pardessus lequel ils portent une sorte de surtout surmonté d'un capuchon. Des bottes faites avec la peau des pieds d'un renne ou d'un loup; des gants fourrés, une ceinture en cuir, ornée de perles fausses, à laquelle sont suspendus un couteau et une poire à poudre; un petit sac contenant un briquet et une pipe, complètent leur costume. — Les femmes portent des bonnets de drap rouge ou bleu clair, bordés de peau, et en forme d'énormes coiffes; elles ont aussi des bottes comme les hommes et des parkas (espèce de chemise) en cuir de renne, garnies de drap rouge, jaune ou bleu, le tout orné d'une quantité de fausses perles, d'anneaux et de boutons. Leur longue chevelure noire s'échappe du bonnet et tombe en tresses sur la parka; elle est ornée de boutons en laiton, de chaînettes et même de roubles d'argent. Du cou jusqu'aux genoux leur descend, en forme de tablier, un morceau de peau de renne qui est également orné de boutons, de fausses perles et de roubles d'argent. Elles portent, à l'instar des hommes, la ceinture avec tous ses accessoires. Les Youraks obtiennent ces ornements, par échange, des marchands du gouvernement d'Yénisséisk, ainsi que du blé, du sel et quelques autres objets de première nécessité.

Malgré la solitude et la rudesse du climat des côtes de la mer Glaciale, les vêtements et les coutumes russes s'y sont propagés. Parmi les Youraks, ceux qui sont le plus souvent en contact avec les Russes les imitent en beaucoup de choses et adoptent quelques-uns de leurs usages; tandis que les riverains tiennent plus strictement à leurs coutumes et à leurs vêtements nationaux. Ils se tatouent même encore le visage avec des arêtes de poissons et du charbon de bois. L'usage des armes à feu leur est presque inconnu.

Les Youraks habitent des yourtes (huttes) appelées tchoums, la plupart de forme ronde, hautes de 9 à 10 archines, et faciles à transporter; elles sont faites de peaux étendues sur une légère charpente de perches. Pour construire un tchoum d'été, ayant 6 à 7 archines de diamètre, il faut au moins 35 ou 40 peaux, et le double pour un tchoum d'hiver. L'intérieur d'un tel tchoum, dont le centre est occupé par un foyer, peut contenir plus de vingt personnes. Les habitants des côtes maritimes payent tous l'yassak, et quelques-uns d'entre eux, établis sur le Taz, savent lire et écrire. La tribu riveraine est entièrement composée de païens. Ils nomment l'Etre suprême Noum. Les nombreux dieux inférieurs qu'ils adorent sous la forme d'une quantité de petites images d'un travail grossier représentent des animaux. Le loup est généralement exécré des Samoïèdes païens et chrétiens, probablement à cause de son influence nuisible sur leurs troupeaux. Les Youraks riverains respectent l'ours, et par cette raison ne mangent pas de sa chair, tandis que les Youraks du Taz en sont très-friands.

A peine un enfant vient-il de naître qu'on le plonge dans l'eau de la rivière ou dans la neige, afin de le fortifier; il est d'ailleurs allaité jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, pour lui donner plus de vigueur et hâter son développement physique. Le berceau ressemble à une espèce de bière en bois de bouleau au fond de laquelle est adapté, pour la propreté, un appareil tout particulier, c'est-à-dire une sorte de tuyau conducteur en bois. Pour préserver le corps de l'enfant de toute humidité, on le saupoudre d'écorce de bouleau pulvérisée. L'enfant couche ordinairement nu, les bras croisés sur la poitrine et les pieds attachés avec des liens de bouleau; le milieu de son corps est fixé au berceau par une courroie ou des cordes. Le froid rigoureux de l'hiver et la vie nomade sont les causes générales d'une très-grande mortalité parmi les enfants.

Les garçons, dès l'âge de sept à huit ans, s'exercent au tir avec des arcs et des flèches; c'est ainsi que les Youraks deviennent d'excellents tireurs : beaucoup d'entre eux percent avec leur flèche une autre flèche lancée dans l'espace; ils tuent aussi de petits oiseaux avec des balles. Les filles, dès leur plus tendre enfance, aident leurs mères dans les soins du ménage et s'occupent des travaux habituels de leur sexe.

Le mariage a lieu d'après le désir du père et en présence d'un chamane, sur la demande du prétendant et à titre d'achat, moyennant 10 à 15 rennes (coutume turque, nommée kalym, généralement adoptée chez les peuples de la Sibérie). Comme le mariage, selon un ancien usage, ne consiste chez eux qu'en une espèce de fête pendant laquelle on présente la fiancée à son futur époux, les Youraks chrétiens se font un devoir de sanctifier cette coutume d'après le rit grec, c'est-à-dire en renouvelant la cérémonie du mariage.

Les Youraks se distinguent, entre beaucoup d'autres indigènes du district de Touroukhansk, par un trait caractéristique tout particulier et qui consiste dans les soins qu'ils donnent aux malades. Tandis que l'Ostiak fuit et abandonne à son sort un malade de sa famille, l'Yourak le soigne jusqu'à sa dernière heure et lui prodigue tous les secours que lui suggèrent ses faibles connaissances dans l'art de guérir. Les Youraks redoutent seulement la petite vérole et la fièvre chaude, maladies considérées par eux et par les peuples du Nord comme incurables. Si quelqu'un perd la vue par la réverbération de la neige, ce qui arrive fréquemment, on le saigne aux paupières; s'il se blesse, on suce le sang de sa plaie, sur laquelle on applique de la mousse. Ils guérissent les engelures avec

Dessiné d'après nature par Dzierzanovsky. Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

JOURAKE. ЮРАКЪ.

de la graisse d'ours, du fiel de poisson, etc. Si, malgré les soins qu'on lui donne, un Yourak vient à mourir, tous les autres abandonnent le tchoum et vont à quelque distance en établir un nouveau. Le soin d'ensevelir les morts est confié aux hommes. Ils s'en acquittent en enfonçant dans la terre quatre pieux qu'ils joignent par le haut avec des traverses de bois recouvertes de branches entrelacées, ce qui fait une espèce de plate-forme sur laquelle on dépose le mort enveloppé dans une peau de renne; car, selon leur croyance, ce n'est qu'ainsi que le défunt peut arriver au ciel. On dépose ensuite près du cadavre toutes sortes d'ustensiles et la partie supérieure d'un renne, qui doit absolument avoir été un mâle et le premier né du troupeau. Après avoir laissé le mort exposé pendant deux ou trois jours, les parents s'éloignent à une portée de trait, lancent deux ou trois flèches et quittent enfin la contrée. Les Youraks évitent, comme nous l'avons dit plus haut, le voisinage des morts.

Les Youraks habitent des forêts et des marais coupés par des rivières et des lacs riches en poissons. Aussi la chasse, la pêche et l'élève des rennes sont-ils leurs principaux moyens d'existence. L'animal le plus utile dans les marais est le renne domestique. Les plus aisés Youraks en possèdent plus de mille; ils ont un tel attachement pour cet animal que, si leurs chasses ou leurs pêches ont été infructueuses ou si une trop grande distance les tient éloignés de leur magasin de provisions, ils préfèrent souffrir de la faim pendant quatre et même cinq jours plutôt que se décider à tuer un de leurs rennes apprivoisés. Tant de patience et de résignation sont d'autant plus admirables qu'un Yourak, après avoir tué un ours ou un renne sauvage, dévore en une seule fois plus de quinze livres de chair.

Ceux qui connaissent les Youraks de plus près les considèrent comme un peuple patriarcal: les maris sont très-dévoués à leurs femmes, et jamais exemple d'une infidélité conjugale n'a été cité parmi eux. Les Ostiaks d'origine samoïède, n'aiment pas les Youraks, leurs frères de race; ils les tiennent pour faibles, énervés et paresseux. Le véritable motif de cette antipathie provient sans doute de ce qu'ils ont été refoulés par les Youraks des côtes de la mer Glaciale vers les environs de Touroukhansk.

SAMOÏÈDES DU NORD-EST OU TAVGHI-SAMOÏÈDES.

Ces Samoïèdes nomades habitent en très-petit nombre, sous un affreux climat, le point le plus extrême du nord de la Sibérie, pays couvert de marais, entre les cours inférieurs de l'Yénisséi et de la Khatanga. Ils se divisent en différentes tribus dont les noms correspondent à ceux des terres situées sur les fleuves Khéta, Piassina, Khatanga et Taïmour. Outre les dialectes des tribus susmentionnées, il en est encore un, celui de Karassine, le plus pur, qu'on parle près de Doudina et de Tolstoï-Noss, sur la rive droite de l'Yénisséi inférieur.

Ces Samoïèdes du nord-est sont idolâtres et vivent dans l'abrutissement et dans l'ignorance la plus profonde. Quoique leurs cérémonies religieuses diffèrent beaucoup de celles des Samoïèdes du sud, les deux peuples reconnaissent cependant un même Dieu, appelé Noum, Nome ou Nag, dont le Samoïède du nord-est a une si grande frayeur qu'il ne l'invoque qu'en tremblant. A cet Être suprême sont subordonnés d'autres dieux avec lesquels communiquent les chamanes. Ils ne croient pas seulement à la puissance divine des images, mais adorent encore les pierres et les arbres qui frappent leur vue.

Les Samoïèdes du nord-est et ceux de l'Obi sont les seuls qui mangent encore de la chair crue, usage barbare qui a cessé depuis longtemps chez les autres, et qui passe à leurs yeux pour un grand péché. Ils s'occupent presque exclusivement de l'élève des rennes et sont les habitants les plus aisés des marais du nord; c'est sous ce rapport et sous celui de la propreté qu'ils sont supérieurs aux Ostiaks-Samoïèdes.

SAMOÏÈDES DU SUD OU OSTIAKS-SAMOÏÈDES.

Les Ostiaks-Samoïèdes confinent au pays des Youraks et à celui des tribus fixées au sud-ouest de la peuplade des Tavghi-Samoïèdes; ils occupent les contrées intérieures entre l'Yénisséi et l'Obi, touchent à ce dernier fleuve dans la partie nord-est du gouvernement de Tomsk et le dépassent même près de Narym. Ils forment deux subdivisions — l'une au nord, l'autre au sud — qui correspondent aux deux principaux dialectes de Touroukhansk et de Tomsk.

Ces Samoïèdes, et spécialement ceux du nord, étaient connus autrefois sous le nom d'Ostiaks de l'Yénisséi; mais, d'après les dernières recherches de Castrèn, ils ont été reconnus comme purs Samoïèdes. Nous désignerons aussi sous le nom d'Ostiaks de l'Yénisséi, à défaut d'un autre plus exact, quatre petites tribus établies vers le milieu du cours de l'Yénisséi et qui se distinguent essentiellement des Samoïèdes et des Ostiaks par leur origine et par leur langue.

Sous la dénomination d'Ostiaks-Samoïèdes il faut donc comprendre toutes les tribus samoïèdes qui habitent le Taz supérieur, l'Yélogouï et les affluents du Vakh, dont les noms dérivent de ceux des animaux, et principalement des oiseaux (Laaks ou hommes-oies).

OSTIAKS-SAMOÏÈDES PARLANT LE DIALECTE DE TOUROUKHANSK.

Ces Samoïèdes se divisent en cinq tribus nommées Natsko-Poumpopolsk, Karassine (supérieure), Baïkhine, Tym et Karakonsk; ils ont pour frontières : au nord le pays des Youraks et des Tavghi-Samoïèdes, à l'est celui des Ostiaks de l'Yénisséi, et au sud celui de leurs propres frères de race parlant le dialecte de Tomsk. Il y a une différence remarquable entre le dialecte des tribus habitant près de Touroukhansk et celui des tribus fixées sur le Taz : ces dernières forment la transition avec celles qui parlent le dialecte de Tomsk.

Ces tribus samoïèdes s'occupent plus de la pêche que de l'élève des rennes, et sont, comme presque toutes les peuplades de la même origine qui se livrent à cette industrie, paresseuses et malpropres. Un fréquent contact avec leurs voisins a adouci leurs mœurs; mais ces tribus, ruinées par les étrangers, sont beaucoup plus pauvres que les Samoïèdes les plus sauvages du nord-est.

OSTIAKS-SAMOÏÈDES PARLANT LE DIALECTE DE TOMSK.

Ces tribus samoïèdes, habitant principalement la partie nord-est du gouvernement de Tomsk, se nomment peuple indigène. Elles parlent une langue toute particulière s'éloignant du dialecte du nord, mais dont on ne saurait contester l'affinité avec celle des Samoïèdes. Tous les indigènes du pays qui s'étend entre l'Obi et l'Yénisséi, depuis les frontières de Sourgoute et le fleuve Tym au nord, jusqu'au Tchoulym au sud, appartiennent à la race des Samoïèdes. Ils s'occupent principalement de pêche et de chasse, et ne forment pas un ensemble homogène, mais ils se divisent en trois groupes, d'après les différents dialectes résultant de causes extérieures.

Le dialecte inférieur ou de Narym et Tym est parlé depuis la frontière de Tobolsk jusqu'au Ket, près de Narym : ce dialecte tient beaucoup de celui des Ostiaks.

Le dialecte de Ket est parlé sur les rives du Ket, de la Tchaïa, du Parabel et de l'Obi, près de Togour. Il s'est conservé dans toute sa pureté et se distingue par le redoublement des consonnes.

Le dialecte du sud est parlé sur le Tchoulym et l'Obi : il participe beaucoup du tatar.

Quoique baptisés depuis longtemps, les Ostiaks-Samoïèdes célèbrent encore en plusieurs lieux leurs cérémonies idolâtres. Les idées religieuses des Samoïèdes de Tomsk se distinguent de celles des Samoïèdes du nord-est notamment en ce que les premiers attribuent aux chamanes seuls la puissance de représenter par des images les divinités inférieures pour se les rendre propices, comme des dieux protecteurs. Ils ont des chants héroïques traditionnels comme les Samoïèdes du nord-est; mais ils n'ont pas conservé toute la pureté de leurs mœurs et de leurs anciens usages.

Quant à leur genre de vie, il faut distinguer parmi les Samoïèdes de Tomsk ceux qui demeurent sur l'Obi même et ceux qui habitent ses affluents de droite.

Les Samoïèdes demeurant sur les rives mêmes de l'Obi vivent comme les paysans russes, mais dans des habitations bien froides et bien sales; ils sont brutaux, pauvres, stupides et paresseux. La pêche et le transport des marchandises sont leurs principales occupations; en général, leur position est la même que celle des Ostiaks de l'Irtych.

Les Samoïèdes du Tym, du Parabel et des autres affluents de l'Obi vivent sur les bords de ces rivières et rappellent par leurs mœurs et leur genre de vie les Ostiaks de Sourgoute. Au commencement de l'hiver, toutes les familles, munies de provisions, partent en traîneaux tirés par des chiens, pour aller à des chasses lointaines. Quand la neige est très-épaisse, ils descendent des traîneaux, se frayent un sentier au moyen des raquettes qu'ils portent aux pieds, puis s'arrêtent dans une espèce de camp qu'ils dressent à la hâte pour y passer la nuit.

Le costume national des Samoïèdes de Tomsk, qu'on ne rencontre que rarement, est à peu près le même que celui des Ostiaks de l'Obi : il consiste en une courte peau de renne plissée sur le dos chez les femmes et tout unie chez les hommes.

Les souliers sont faits de cuir de renne et ont de longues tiges en drap. La chemise ne fait pas partie du costume national; les bonnets des hommes sont hauts et pointus; ceux des femmes, plats et arrondis. A mesure que le nombre des rennes sauvages diminue, les deux sexes adoptent l'habillement russe, consistant en un surtout de gros drap, tout uni sur le dos chez les hommes, et formant quelques plis chez les femmes.

PEUPLADES SAMOÏÈDES DANS LES LIEUX DE LEUR RÉSIDENCE PRIMITIVE.

Les contrées de l'Altaï limitrophes de la frontière chinoise, jusqu'au Baïkal, ont été habitées dans les temps les plus reculés par des peuples tchoudes qui avaient, longtemps avant les Kirghiz (Tatars), abandonné ces contrées où ils ont laissé de nombreux vestiges.

Après l'entière extinction des Assanes, des Kottes et des Matores, il semble qu'une partie des Kamassines, dans le district de Kan, doive être l'unique petit peuple samoïède qui soit resté dans les anciennes habitations du sud et qui ne soit pas encore devenu tout à fait tatar.

A ces restes des tribus primitives des Samoïèdes devenus aujourd'hui complétement tatars, et que nous examinerons plus tard, quand nous parlerons des Tatars de la Sibérie — appartiennent les Karagasses (restes des anciens Kottes), les Soïotes (de la même origine que les Karagasses), les Koïbales (d'origine samoïède ou ostiake de l'Yénisséi), et enfin les Beltyrs ou Belters, qu'on présume être des Finnois devenus Tatars.

Toutes ces tribus appartiennent aujourd'hui au district de Minoussinsk et forment un camp nomade (oulouss) de la tribu sagaïsk, fort d'environ 3,000 âmes.

La partie samoïède des Kamassines, habitant la rive droite de l'Yénisséi supérieur, compose un des trois oulouss des Kamassines (Tatars), réunion de trois nationalités différentes.

Ces Samoïèdes-Kamassines forment le camp d'Abalakoff, qui est aussi désigné sous le nom Kagmaghé (au pluriel Kagmaghezang), dénomination empruntée aux Tatars et signifiant enchanteur. Ceux-ci, c'est-à-dire les véritables Kamassines, sont peu nombreux, se divisent en cinq tribus, et sont peut-être aussi des Ostiaks de l'Yénisséi. On ne saurait du moins se refuser à reconnaître leur origine samoïède, quoiqu'ils aient adopté la plupart des habitudes et des mœurs tatares. Cette origine ressort évidemment de leur occupation principale, la chasse, et de la conformation de quelques têtes trouvées dans d'anciens tombeaux.

APPENDICE.

OSTIAKS DE L'YÉNISSÉI.

On appelle ainsi une peuplade vivant vers le milieu du cours de l'Yénisséi; qui compte près de 900 âmes et parle une langue distincte de toutes les langues connues en Sibérie, et qu'on présume être d'origine finno-samoïède. Cette langue est parlée dans les deux dialectes d'Imbatsk et de Sym.

Ce peuple, d'une race encore inconnue, mais qui tire son origine de l'Yénisséi supérieur et qu'on croit descendre des Ouigours, se divise en quatre tribus : celle de Symsko-Kassovsk, de la Toungouska-Pod-kamennaïa, d'Imbatsk supérieur et d'Imbatsk inférieur. Eux-mêmes se donnent les noms de Tindighètes et de Tchipkanes.

Les Ostiaks de l'Yénisséi errent entre les fleuves Taz et Yénisséi, principalement sur les bords de ce dernier et de ses affluents; ils sont

de moyenne taille, de faible constitution et sans traits caractéristiques. Les hommes ont le regard dur et sombre ; les femmes, un aspect maladif.

Plusieurs d'entre eux portent l'habillement russe, d'autres leur ancien et simple costume, consistant en une longue robe de peau de renne. Quelques-uns se coupent les cheveux à la manière des Russes ; d'autres les laissent croître et les séparent en deux parties égales, sans se couvrir jamais la tête. Les femmes et les filles portent le même costume : des chemises longues, des pantalons courts, des espèces de kaftans et des bas de fil. Les plus pauvres portent des mouchoirs de coton sur la tête ; celles qui sont plus aisées, un mouchoir ou un petit bonnet chinois fourré. Toutes sont remarquables par une absence complète de propreté.

Convertis depuis longtemps au christianisme, ces Ostiaks n'ont pas de chamanes ; mais ils sont encore très-sauvages et peu disposés en faveur de leurs voisins. Ils sont, de plus, rusés, trompeurs et cruels envers leurs femmes, lesquelles, à la suite de mauvais traitements, ont souvent des couches très-difficiles. Le mariage est un véritable marché, et une femme ne coûte pas à son acheteur au delà de 10 à 15 roubles.

Les Ostiaks de l'Yénisséi ne traitent pas leurs malades d'une façon moins révoltante que leurs femmes. Ils abandonnent surtout à leur sort ceux qui sont atteints de maladies contagieuses. On enterre ceux qui meurent de mort naturelle avec tous les effets qui leur ont appartenu, à l'exception de leur fusil.

PEUPLES FINNOIS.

Les peuples d'origine finnoise, qui, avec les Tatars, constituent la majorité de la population non-slave de l'empire russe, habitaient, à une époque très-reculée, l'ouest de la Sibérie ainsi que les parties septentrionales et centrales de la moderne Russie d'Europe, et participèrent sans doute aux premières migrations des peuples de l'Asie vers l'occident. Le renouvellement successif de certaines tribus isolées dans les districts où l'on parle la langue finnoise, surtout dans le nord-ouest, est en effet aussi incontestable que l'est la parenté de toutes ces peuplades avec la race mongole. La langue seule des tribus finnoises, vu son caractère particulier, nous interdit de considérer une fraction de ces peuples comme appartenant à une autre souche qu'à celle de la race mongole, dans l'acception la plus étendue. Rien ne prouve que dans le cours des temps quelques tribus caucasiennes soient devenues finnoises.

N'ayant jamais pu parvenir à une indépendance politique de quelque durée ou même à l'établissement d'un état qui présentât de la stabilité; sans organisation intérieure et dépourvues de toute trace de noblesse nationale, quelques-unes des tribus finnoises acquirent cependant une certaine puissance, notamment dans les monts Ourals et sur le Volga; mais elles finirent toujours, malgré une résistance persévérante, par subir, comme les autres, la domination de leurs voisins et des étrangers.

Au point de vue collectif aussi bien que séparément, les Finnois sont tombés dans l'immobilité et l'isolement; leur existence ne fut d'ailleurs jamais que passive, les hommes de cette race se renfermant absolument dans le cercle restreint de la commune et de la famille avec ses émotions intimes; et depuis mille années, le désir de participer à la vie publique ne s'est manifesté chez eux d'aucune manière sensible.

Les tribus orientales des Slaves, qui prirent plus tard le nom de Russes, plus compactes et plus vigoureuses, se sont fait jour, depuis des siècles, chez les tribus finnoises qu'elles ont morcelées; et suivant le cours des fleuves, comme voies naturelles du commerce, elles pénétrèrent jusqu'à la mer Blanche et à la mer Baltique, en effaçant, autant que possible, les traces de l'élément finnois qui se trouvait sur leur passage, et préférant se l'assimiler par la fusion plutôt que de l'anéantir et de l'expulser par la violence. C'est ainsi que, d'année en année, on vit cet élément disparaître, surtout dans les contrées du Volga, sans autre cause que cette loi de la nature selon laquelle la nation la moins favorablement douée cherche instinctivement un appui auprès de celle qui a plus de force et de vitalité.

Si les Finnois de l'Esthonie et surtout ceux de la Finlande ont conservé le type primitif infiniment plus pur qu'en d'autres contrées habitées par la même race, la raison en est dans une nationalité plus tenace et dans la position géographique plus isolée de ces deux pays, ainsi que dans leur éloignement des voies maritimes, nécessairement et judicieusement occupées par les Russes.

En résumé, nous voyons actuellement les tribus finnoises divisées en deux groupes très-considérables, l'un occidental, l'autre oriental, mais offrant cependant beaucoup de nuances et de modifications. Ils se distinguent, entre autres, sous le rapport linguistique, en ce que les Finnois de l'ouest n'ont pas le ch. Nous allons analyser d'une manière spéciale, mais brève, chacune des tribus isolées, dont l'ensemble s'élève à 3,800,000 âmes.

GROUPE OCCIDENTAL.

Le groupe occidental des peuples finnois, ou Finnois de la Baltique, comprend ceux que l'on a coutume d'appeler les Finnois proprement dits (en russe Tchoukhnia, Tchoukhontsy, et en finnois Souomalaïsets); en outre, les Esthoniens, les Lives et les Lapons, au nombre de 2,475,000 âmes, ou, en d'autres termes, les habitants de la Finlande (et de la Laponie), de l'Esthonie, et en partie ceux des gouvernements limitrophes d'Arkhangel, d'Olonetz, de Pétersbourg, de Novgorod, de Tver, de Livonie et de Courlande.

Les habitants primitifs de la Finlande, et peut-être même des provinces actuelles de la mer Baltique, furent les Lapons; les contrées sud et sud-ouest du lac Ladoga étaient habitées par des tribus tchoudes (Yemes et Votes). Au nord de ceux-ci, et s'étendant jusqu'à la mer Glaciale, habitaient les Karèls, de la fusion desquels avec les Lapons subjugués par eux sont probablement issus les Lapons russes d'aujourd'hui. Déjà au commencement du douzième siècle, et par suite de l'envahissement des Russes, les tribus karèles commencèrent à pousser les Tchoudes vers l'ouest; il en fut de même d'une partie des Yemes, d'abord refoulés en Finlande par les Ingriens (Ijors) qui vinrent occuper leur territoire; ils chassèrent devant eux les Lapons, et, en continuant à s'avancer vers le nord, ils heurtèrent les Karèls (en finnois Karialaïsets), par lesquels ils furent poussés vers l'ouest au centre de la Finlande et vers le golfe de ce nom.

Les Votes, habitant le territoire vote de l'ancienne principauté de Novgorod (Votskaïa-Pætina, c'est-à-dire le cinquième vote), furent presque complétement anéantis à la suite de leurs guerres avec le prince Vseslav de Polotsk (bataille de Novgorod en l'année 1069) et par l'arrivée continuelle d'autres tribus.

Leurs demeures désertes, ainsi que celles abandonnées autrefois par les Yemes, furent peu à peu occupées par les Ingriens (Ijors), et plus tard aussi par les Aeyræmœïsets (Ayrämöïsets, Aiuræmœïsets) et plus tard par les Savakotes ou Savakos, deux tribus karéliennes; en sorte que la Votskaïa-Pætina, qui dans le principe désignait un pays fort étendu, ne comprenait plus, dans le seizième siècle, que la partie ouest du gouvernement actuel de Pétersbourg, tandis que les cantons situés plus à l'est se nommaient Ijorskaïa-Zemlá (le pays ijorien, l'Ingrie). Une partie des Yemes (ou Tchoudes dans une acception plus spéciale) retourna dans ses anciennes demeures (à l'est du lac Ladoga) dans les gouvernements actuels d'Olonetz et de Novgorod, y resta longtemps isolée, et ces Yemes se fondent aujourd'hui insensiblement avec les Russes, d'autant plus qu'ils professent la religion grecque.

De même que les Votes, les peuples karéliens qui habitaient plus à l'est se trouvèrent, dès la fin du onzième siècle, à cause de leur situation géographique, en contact immédiat avec les Slaves; ce qui contribua beaucoup à faire adopter par les Karèls les mœurs et la religion des Slaves.

Le groupe occidental des peuples finnois peut être divisé en quatre sections principales: les Tchoudes méridionaux (Lives et Esthoniens); les tribus véritablement finnoises; les tribus karèles; les Lapons.

Première section. — Les Lives, en Courlande, plus de 2,000 âmes. — Les Esthoniens (Virolaïsets, en russe Tchoukhnia) en Esthonie, dans le nord de la Livonie, et disséminés dans les gouvernements de Pétersbourg, de Pskov et de Vitebsk; 700,000 âmes.

Seconde section. — Les Votes (Vatialaïsets, en russe Vod, Vote, et aussi Tchoukhnia), restes des anciens Tchoudes des contrées méridionales, qui comptent aujourd'hui à peu près 5,000 âmes. On ne les retrouve que dans deux districts du gouvernement de Pétersbourg. Les Tchoudes, dans une acception moins étendue (en russe Tchoud, Tchoukhary), qui sont, ainsi que les Votes, des rejetons des Yemes; au nombre de 55,000 âmes, habitent les gouvernements de Novgorod et d'Olonetz. — Les Finnois proprement dits ou Finnois des dialectes de la Finlande occidentale (Souomalaïsets, en russe ancien Soum) se divisent en Péri-Souomalaïsets et Tavastes (Hæmælaïsets). Ils habitent la Finlande sud-ouest et forment, au moyen des Kvænes ou Kaïnoulaïsets, la transition avec les tribus karéliennes ou Finnois des dialectes orientaux de la Finlande. Ils comptent 600,000 âmes.

Troisième section. — Les Karèls en général ou Finnois de la Karélie finlandaise et russe se divisent en Karèls proprement dits (Karialaïsets), en Savolax (Savolaïsets) et en Kvænes (Kaïnoulaïsets), descendants de l'ancien peuple Kaïnou ci-dessus mentionné. Ils habitent le nord et l'est de la Finlande, partiellement aussi les gouvernements d'Arkhangel, d'Olonetz, de Novgorod et de Tver, et en moins grand nombre celui de Pétersbourg. — Les Ingriens (Ingrikotes, Inkerilaïsets, en russe Ijors), 18,000 âmes, répandus dans le gouvernement de Pétersbourg et devenus entièrement Russes. — Les Aeyræmœïsets, au nombre de 30,000 âmes, dans le gouvernement de Pétersbourg et en partie dans celui de Vibourg. — Les Savakotes (Savakos) 45,000 âmes, formant la transition entre les Karèls proprement dits et les Tavastes, dans le gouvernement de Pétersbourg et en partie dans celui de Vibourg. — Ces deux dernières tribus se sont considérablement éloignées, par le langage et le caractère, de leurs frères de race de la Finlande; les Russes les désignent généralement sous le nom de Maïmiss (en finnois campagnard), qui, de même que Tchoukhnia, est employé par eux comme expression de mépris. Maïmiss provenant du finnois Maan-mïes (laboureur et aussi bourgeois), est synonyme du mot esthonien Ma-mees, dont les Esthoniens ont fait leur désignation nationale.

Quatrième section. — Les Lapons, 4,000 âmes, au nord de la Finlande; peuplade d'origine étrangère, qui parle aujourd'hui le finnois.

En décrivant ces diverses tribus, il nous paraît convenable de les grouper d'après les contrées qu'elles habitent aujourd'hui, parce que l'action exercée sur elles par leurs voisins aussi bien que par la proximité des Russes et des Suédois, leur dépendance politique et l'influence d'une civilisation étrangère, ont tracé, dans le cours des siècles, des lignes de démarcation plus distinctes que ne le furent leurs limites primitives. Conséquemment, nous suivrons, du sud au nord, le groupe occidental des peuples finnois: Les Lives, les Esthoniens, les Finnois du gouvernement de Pétersbourg, les Finnois de la Finlande avec les Karèls russes, et, comme appendice, les Lapons.

LIVES.

Les Lives, qui ne comptent guère actuellement au delà de 2,000 âmes, sont les débris des anciens Lives qui habitaient naguère les deux rives de la Duna inférieure, et qui furent refoulés vers le nord par l'irruption des Lithuaniens. La tribu des Lives se divisait alors en deux sections à peu près égales, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. La première se perdit bientôt dans les Lettons, et la seconde ne se retrouve plus que dans quatorze villages maritimes de la partie nord-ouest de la Courlande. La langue live s'est conservée assez pure, mais elle n'est parlée que dans les relations intimes; la langue officielle, celle de l'Eglise, du commerce et des affaires, est le letton.

Les Lives, dont le nom Lub et Lib, cité dans les anciennes chroniques russes, a évidemment du rapport avec Libau, sont les plus proches parents des Esthoniens. Eux-mêmes se nomment gens des côtes, et leur langue s'appelle idiome de la côte (liiv signifie sable en esthonien). Ils prétendent être les habitants primitifs des contrées qu'ils occupent. Resserrés aujourd'hui sur un petit espace maritime, les Lives sont séparés des populations de l'intérieur de la Courlande par des forêts et des marais qui s'étendent parallèlement à la côte, — circonstance qui, avec la pêche à laquelle ils se livrent, contribua le plus à prévenir toute fusion.

Les demeures et ustensiles des Lives dans l'aisance ont aujourd'hui à peu près la même apparence que chez les Lettons; les vêtements prennent aussi de plus en plus la coupe lettone ou allemande des paysans des campagnes voisines; tandis qu'ils gardent la couleur sombre et foncée des Esthoniens, en opposition à la couleur gris-claire des Lettons. Chez les hommes, on retrouve encore les jaquettes sans basques, à col simple et droit, et le pardessus esthonien. Les femmes portent des jupes à larges raies, qui marquent à peine la taille, ce qui rappelle le costume esthonien. Une espèce particulière de bonnet serré sur les oreilles, et à fond bariolé, ne s'est conservée que dans quelques villages.

Le contraste des particularités nationales qui distinguent les Lives des Lettons s'est maintenu dans toute sa force. Les Lives, dont le caractère a plus de ressemblance avec celui des Esthoniens, diffèrent des Lettons sur tous les points, et conservent entre eux un certain esprit de corps. Habitués dès leur plus jeune âge à la mer et à ses dangers, les hommes deviennent des navigateurs intrépides et résolus. Les Lives aiment plus la vie commune que les Lettons; mais ils ont aussi plus d'énergie pour le mal, ce qui se manifeste par des colères violentes, des haines persévérantes et une inflexible obstination. L'ivrognerie, le vol, et notamment le pillage des navires échoués sur la côte, sont leurs méfaits les plus fréquents. Ils observent une grande moralité dans le mariage. Les femmes et les filles sont courageuses sur mer aussi bien que sur terre, laborieuses et propres. Elles se marient tard, et leur teint jaune terreux, accompagné de rides précoces, leur donne de bonne heure l'air décrépit, quoiqu'elles soient, ainsi que les hommes, d'une constitution robuste, de taille élevée et d'une excellente santé. Habiles et adroits entre eux, les Lives sont timides et gauches vis-à-vis des étrangers. Dans leur agriculture négligée, ils se servent de bœufs et non de chevaux, comme les Lettons.

Tous luthériens, les Lives se distinguent par leur esprit religieux et leur piété extérieure; mais on rencontre rarement chez eux une conviction profonde et les indices du vrai christianisme. Il vivent en assez bonne intelligence avec les Esthoniens à l'île d'Oesel.

Il y a environ quinze ans qu'un vieillard et six vieilles femmes krévinghes habitaient encore le domaine de Neuraden, près de Bausk en Courlande; c'étaient les derniers survivants des anciens Krévinghes, qui passent pour indigènes de l'île d'Oesel et conséquemment Esthoniens; ces vieillards étaient établis, au commencement du dernier siècle, sur la terre de Memelhof, appartenant à M. de Hahn. Ils étaient de petite taille, et on ne pouvait plus les distinguer des Lettons que par le costume.

Dessiné par C.Huhn d'après les originaux de la Société géographique Jmpériale de Russie par Petzhold

Lith.par Winckelmann et fils à Berlin.

LIVES D'JRBEN. KRÉVINGUES DE NEURADEN.

(Costume de fête.)

ЛИВЫ ИЗЪ СЕЛА ИРБЕНЪ. КРЕВИНГИ ИЗЪ СЕЛА НЕЙРАДЕНЪ.

ESTHONIENS.

Les Esthoniens sont les plus anciens habitants des districts qu'ils occupent encore aujourd'hui, et vers les premiers siècles de notre ère ils s'étendaient bien plus loin dans le sud, principalement sur les côtes où sont restés quelques derniers débris des Lives.

Du moment où les Esthoniens acquirent quelque notoriété, ils furent considérés comme tribu essentiellement tchoudo-finnoise, à cause de leur langue, de la conformation de leur crâne et de leurs vêtements de couleur sombre; et c'est pour cette raison qu'ils reçurent des Russes le nom de Tchoudes, Tchoukhontsy (étrangers). Engagés d'abord, à une époque déjà reculée, dans des guerres fréquentes et sanglantes contre les Scandinaves, et postérieurement contre les Russes de Novgorod et de Polotsk, ils n'en avaient pas moins avec ces derniers des relations commerciales très-étendues, ce qui contribua à ouvrir les premières voies au christianisme. Mais l'opiniâtre résistance des Esthoniens à l'introduction d'un culte nouveau ne put être vaincue que par la violence, lors de l'arrivée des conquérants allemands, et le christianisme fit des progrès peu rapides.

C'est de l'apparition de ces conquérants allemands et de la fondation de l'ordre des Chevaliers porte-glaive (voyez Lettons) que date le développement vraiment germain des tribus esthoniennes subjuguées par la force, et ce développement a seul résisté jusqu'à ce jour à tous les bouleversements politiques; car les conquérants allemands furent et restèrent toujours exclusivement les maîtres immédiats de ce peuple opprimé. Dans la Livonie actuelle, les Esthoniens partagèrent les destinées des Lettons, desquels ils se distinguèrent, dès les premiers temps de la domination étrangère, par un caractère plus rude, mais plus capable de résistance et plein d'une vigoureuse énergie.

Directement enveloppés dans les luttes continuelles des seigneurs allemands contre les Lithuaniens et les Russes, leurs voisins et leurs ennemis, et enfin complétement subjugués en l'année 1327, les Esthoniens commencèrent dès cette époque à s'initier aux progrès de la civilisation allemande, qui se développait par les mœurs de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Ce fut cette civilisation qui, en 1347, refoula entièrement l'influence danoise, jusque-là victorieuse dans les contrées septentrionales. Cependant les véritables Esthoniens ou les habitants des campagnes, opposés, en ce point, à ceux des villes, ne furent pas essentiellement germanisés, ainsi que cela eut lieu parmi les Lithuaniens de la Prusse.

Après l'introduction de la réforme de Luther en Esthonie, ce qui ne se fit qu'avec beaucoup de difficulté et de lenteur, et quand l'ordre Teutonique y eut perdu son indépendance politique (en 1562), les Esthoniens échurent d'abord en partage à la Suède, au Danemark, et, pour les parties du sud, à la Pologne, et ensuite à la Suède seule, depuis 1629 jusqu'en 1721, époque à laquelle ils tombèrent sous le sceptre de la Russie, qui les gouverne encore aujourd'hui.

Pendant que la Pologne rendait son pouvoir intolérable en Livonie, l'Esthonie était dévastée par la guerre et les calamités qu'elle entraîne à sa suite, et ce ne fut qu'avec des efforts inouïs que les Suédois purent la défendre contre les Russes. Sous la domination suédoise, le protestantisme prit le plus grand essor et anéantit les dernières traces du catholicisme, bien qu'en réalité les liens politiques avec l'Allemagne eussent été rompus, pour ne laisser subsister que les rapports de commerce. Eprouvant le contre-coup de tout changement de règne en Suède, les provinces esthoniennes n'étaient liées à ce pays que par une union en quelque sorte personnelle, et ce ne fut qu'avec le temps qu'elles prirent le caractère de provinces suédoises. L'influence suédoise agissait bien plus vigoureusement en Livonie qu'en Esthonie, parce qu'elle avait à déraciner en Livonie les pernicieux effets de l'élément polonais. Dans l'île d'Oesel, l'influence danoise s'était bornée aux affaires ecclésiastiques. La déplorable situation des paysans, ou pour mieux dire, des Esthoniens, ne subit guère de modifications pendant tout le temps que dura la domination suédoise, ce qu'il faut attribuer principalement aux guerres fréquentes qui eurent lieu. C'est encore à la sollicitude éclairée du gouvernement russe qu'échut, à cet égard, la tâche difficile de conférer la liberté personnelle aux paysans, dès le commencement du dix-neuvième siècle, sinon plus tôt, par l'organisation d'une existence libre pour les paysans fermiers et pour les paysans en état de domesticité, sans léser les droits du seigneur et sans amoindrir sa fortune. L'ancienne séparation en provinces, et plus encore la division territoriale des propriétés en Esthonie, ont assuré, sous le rapport de la liberté personnelle, une moindre part aux paysans esthoniens qu'à leurs frères de la Livonie. Cependant, au milieu de tous les conflits religieux, le paysan de l'Esthonie a manifesté plus d'attachement à sa foi que celui de la Livonie, surtout comparativement aux Lettons, qui se sont trouvés placés dans les mêmes circonstances. Eu égard à la situation morale du paysan russe et à ses rapports avec son propriétaire, le paysan esthonien est dans une position plus favorable, mais de beaucoup inférieure quant aux avantages matériels.

Un peuple resté fidèle à la simplicité primitive de ses travaux et de ses mœurs, et qui a su résister à l'influence absorbante de la civilisation qui nivelle tout, offre à l'ethnographe une moisson d'autant plus abondante d'observations et de faits intéressants. Cette considération ne saurait être appliquée à aucune branche de la famille tchoude avec plus de justesse qu'à celle des Esthoniens, quoique leurs rapports avec d'autres peuples aient toujours été passifs et plus intimes que ceux de leurs frères établis au nord du golfe de Finlande. Aussi longtemps que l'Esthonien labourera la terre de ses pères — ce que fait jusqu'à présent la majeure partie de ce peuple — et qu'il se délassera gaiement, pendant ses heures de loisir, en écoutant des légendes populaires dans le cercle aimé de la famille, sa nationalité restera intacte; mais dès qu'il franchira cette limite il aura fait le premier pas pour la perdre.

Les Esthoniens, au nombre de 700,000, habitent principalement la partie septentrionale de la Livonie (410,000) et le gouvernement d'Esthonie (260,000), et en outre quelques petites parties des gouvernements de Pétersbourg (10,000), de Pskov (10,000) et de Vitebsk (10,000).

L'Esthonien lui-même se nomme Ma-mees (homme du pays) ou Tallopœg (fils de la ferme, du domaine, en finnois talo, en hongrois telek); ils appellent leur pays Meïe-ma (notre pays), et se nomment eux-mêmes Ma-rahvas (peuple du pays). Leurs voisins les plus rapprochés, les Lettons, les nomment Iggaouns, peut-être par la raison que les Lettons les ont chassés des contrées plus méridionales vers le nord, dans leurs habitations actuelles; mais plus vraisemblablement du nom d'une province esthonienne voisine du pays des Lettons. Les Finnois les nomment, surtout ceux de Réval, Virolaïsets.

Avant l'abolition du servage — qui eut lieu il y a trente ans, — ils n'avaient aucun nom de famille; ils empruntaient leurs noms au calendrier chrétien, ou adoptaient d'anciens noms païens auxquels ils ajoutaient, pour les distinguer, la dénomination de la contrée.

L'extérieur de l'Esthonien, de même que sa langue, annonce son extraction pure tchoude. L'orbite des yeux est généralement aplati et pour ainsi dire carré; les mâchoires sont larges et les hanches rétrécies; l'encolure est faible; en général, le corps est de médiocre stature, mais replet. Ceux qui habitent les côtes et les îles voisines sont de haute taille et bien bâtis, ce qui s'explique peut-être par une fusion avec la race scandinave. Chez tous les individus, les cheveux sont souples, unis et tirant sur le rouge. La couleur du teint et la conformation du crâne des Esthoniens rappellent, plus particulièrement que chez leurs voisins septentrionaux, la race mongole.

La langue des Esthoniens est une ramification de l'ancien finnois, dont elle a conservé presque toutes les particularités, surtout le manque de consonnes à côté d'une surabondance de voyelles, la combinaison discordante des voyelles comme diphtongues et triphtongues, la flexibilité du mot radical, une absence totale de toute désignation du genre par les terminaisons, etc. La langue esthonienne se subdivise en deux dialectes principaux : l'esthonien de Réval, en usage dans les contrées septentrionales et occidentales occupées par ce peuple, et l'esthonien de Dorpat, dans la partie sud-est. Le premier a conservé plus que l'autre l'empreinte de son origine; toutefois, il est remarquablement privé de cette harmonie des voyelles qui domine dans la plupart des langues

finnoises, turques et mongoles, et qui se trouve aussi, quoique rarement, dans le dialecte de Dorpat.

Un indice important de la nationalité de l'Esthonien, c'est son costume particulier, surtout sur l'île d'Oesel, où l'influence du nord se fait plus particulièrement sentir dans la couleur sombre des vêtements. La couleur favorite des Esthoniens est le noir : excepté la chemise et les habits d'été, hommes et femmes se vêtissaient naguère de laine noire. Il y a plus de variété dans le costume des femmes, surtout dans la coiffure, qui distingue essentiellement les femmes des filles. Malgré des différences dans le costume, le bonnet blanc garni de rubans est partout en usage, de même que le chapeau pour les hommes. Il règne une grande diversité dans la chaussure des femmes, notamment dans l'île d'Oesel, où quelques paroisses, il y a cinq cent ans déjà, ont tiré leur nom de la couleur des bas. Le dimanche on porte des souliers faits, comme les sandales, d'un seul morceau de cuir; cependant les insulaires ont de véritables souliers et des bottes. A part quelques modifications dans chaque paroisse, les jupes des femmes sont faites de drap rayé. Des chaînes d'argent passent pour l'ornement principal du cou, de même que des rangées de grosses perles fausses et de petites monnaies en argent. Les hommes portent sur la tête une casquette fourrée avec des oreillettes ; pour se garantir du soleil et de la pluie, les femmes portent des mouchoirs en toile et des bonnets de carton prenant la forme de la tête, recouverts d'une étoffe légère et garnis en arrière de rubans variés. Ni les hommes ni les femmes ne se coupent les cheveux; ils ne les tressent pas non plus, mais les laissent pendre sur les épaules; — les hommes ne portent point de barbe. En général, le costume esthonien est plutôt modeste qu'attrayant, et plus singulier qu'agréable; dans la forme des habits on retrouve la maladresse des Esthoniens, et dans la couleur leur caractère profondément sérieux.

Les habitations consistent en maisons simples, construites en poutres, rarement sur assises en pierre. A l'intérieur, elles sont peu spacieuses et sans cheminée, n'ayant qu'une fenêtre fort petite et une porte très-basse; elles sont recouvertes d'un toit mince de jonc ou de paille. La fumée s'échappe par le toit ou par la fenêtre. Il n'est pas rare que les paysans partagent avec des animaux domestiques leur étroite habitation.

Les aliments sont simples et toujours les mêmes: du pain noir avec du son, accompagné de poissons de mer salés ou fumés. Les harengs et la viande de porc sont des friandises de gourmets. En été, on mange le plus souvent des soupes froides. Les plats favoris sont les mets au lait, le poisson salé, les choux et une espèce toute particulière de choucrôute nationale; puis aussi du gruau peu épais. Comme boisson, on fait usage de taar (en finnois taari) et d'eau-de-vie.

L'Esthonien est, en général, sérieux et maladroit, et se méfie des étrangers; les femmes même témoignent peu de dispositions pour les plaisanteries et pour la gaieté. Pleins de patience, grâce à leur flegme habituel, ils ne s'emportent pas aisément; mais une offense grave produit chez l'Esthonien des campagnes une rancune profonde. Nous en trouvons la preuve dans sa haine invétérée et persévérante contre la race allemande. Sans être d'une nature belliqueuse, il n'est pas moins brave que ceux de ses frères qui habitent au delà du golfe de Finlande, et son courage, soutenu par une sombre résignation, le porte aisément au mépris de la mort. Les habitants des îles sont d'intrépides marins. L'adultère est considéré chez les Esthoniens comme un crime épouvantable. Honnête et assez désintéressé, il succombe rarement à la tentation de s'approprier le bien d'autrui. Au reste, il est plus économe que bienfaisant. Au nombre de ses défauts il faut compter la paresse et l'indolence unies à un grand penchant pour la boisson, quoique à vrai dire l'ivrognerie commence à diminuer un peu chez l'Esthonien. Il ne possède d'ailleurs ni rapidité d'intelligence ni sagacité; mais il n'a pas non plus cette stupidité native que l'Allemand lui prête si gratuitement. Le plaisir de la danse n'est goûté que par les habitants des îles; mais la passion pour les balançoires est générale.

Les chants populaires des Esthoniens attestent chez eux un amour chaste et noble, qui n'est en général connu et célébré qu'au nord, et un goût vif et chaleureux pour les beaux spectacles de la nature. Les légendes héroïques elles-mêmes reflètent la profonde sensibilité du peuple, qui s'unit souvent, comme dans les rounos des Finnois, à une innocente malice.

En ce qui touche les cérémonies nuptiales en Esthonie, qu'on nous permette de reproduire ici un article fort curieux de M. Gren, publié dans le Journal de Saint-Pétersbourg :

« Quelques parties de l'Esthonie ont conservé jusqu'à ce jour certaines « cérémonies, certains usages bizarres dont l'origine remonte aux temps « de l'idolâtrie. En vain les pasteurs, hommes éclairés et savants, s'effor- « cent-ils de détacher par la douceur, les exhortations et le raisonnement, « leurs ouailles de ces traditions étranges et grossières; l'ignorance se « cramponne obstinément à de vieilles coutumes, les unes ridicules et gro- « tesques, les autres incultes et bruyantes, toutes pernicieuses, puisque les « paysans gaspillent en quelques jours une épargne acquise par le travail, « arrosée par bien des sueurs, et que beaucoup d'entre eux se trouvent « par suite exposés, et pour longtemps, à la misère et au besoin.

« C'est au mois d'août ou de septembre, lorsque les travaux des champs « sont terminés, ou bien trois ou quatre semaines avant Noël, que les « noces ont lieu, et pour les paysans esthoniens, c'est un temps de bom- « bance et de plaisir. Vieux ou jeunes, tous dansent, chantent, boivent et « s'amusent. Quelques vieillards, quelques vieilles femmes arrivent d'abord « en charrette chez le père de la jeune fille à marier, et apportent, selon « les moyens du prétendant, deux ou trois stoffs et même quelquefois « plusieurs tonnelets d'eau-de-vie. On présente ce liquide au père et à la « mère de la jeune fille, en disant: « Vous avez une marchandise et nous « un acheteur. L'acheteur achètera la marchandise; il en a besoin. » « Pendant ce temps la belle demeure cachée; mais à peine le père et la « mère ont-ils goûté à l'eau-de-vie — c'est le signe de leur consentement — « que les négociateurs se mettent avec ardeur à sa recherche. Quand ils « l'ont trouvée, ils l'amènent à ses parents et l'obligent à vider un verre « d'eau-de-vie. Ces démarches n'aboutissent pas toujours à un bon résultat, « car trop souvent la jeune fille se marie, non par inclination, mais par « contrainte. La division, les querelles, l'animosité même entre le mari « et la femme et les deux familles, sont la conséquence de ces unions « forcées, et cependant jamais la femme n'a trahi son mari. Les Estho- « niennes sont honnêtes et craignent Dieu.

« Il arrive quelquefois que c'est l'épouseur lui-même qui fait la demande « en mariage. Il apporte alors des cadeaux aux parents et à la jeune fille. « Ces cadeaux consistent en diverses bagatelles, et entre autres il doit « offrir au père plusieurs pièces d'un rouble argent. Si le consentement « est donné, les fiançailles se font le même jour. Le lendemain commence « le régal, et ce jour-là le futur donne à sa promise un bonnet et quel- « ques petits objets pour l'ornement de la tête. Le troisième jour, les « fiancés se rendent chez le ministre, reçoivent sa bénédiction et lui « demandent de publier les bans. Celui-ci indique le jour du mariage, qui « est célébré d'après le rite de l'Église luthérienne. Aussitôt que la céré- « monie est achevée, on couvre la tête de la jeune femme d'une couver- « ture de laine. Les jours suivants, elle porte le bonnet offert par le « mari, bonnet orné de rubans aux couleurs éclatantes, et d'une forme « très-singulière.

« Trois semaines environ après le mariage, tous les amis sont convoqués « à un monstrueux festin de noce. Ce festin, qui dure plusieurs jours, « commence dans la maison paternelle de la femme et se termine dans « celle du mari. Pendant tout ce temps, la table est constamment chargée « de mets et d'eau-de-vie; pendant tout ce temps, on boit, on mange. « Voici les préliminaires du festin : de bon matin la mariée gagne la « maison de ses parents, et vers midi les amis de la famille commencent « à se réunir. Le soir venu, le marié se met en route, accompagné d'un « nombreux cortége dans lequel on distingue le père d'honneur (issa- « méess) et le garçon d'honneur (péié-poïss), tous deux portant, ainsi « que le marié, des châles blancs ou bien des ceintures rouges en sautoir, « et armés comme lui d'épées nues. Le garçon d'honneur, à cheval, ouvre « la marche, suivi du père d'honneur et du marié en carriole ou dans « un traîneau attelé de trois chevaux fringants. Les autres suivent, et « parmi eux un musicien avec une cornemuse. Pendant la marche, la « cornemuse joue ou plutôt écorche toutes sortes d'airs de circonstance. « A l'approche de la maison de la mariée, des coups de fusil et de pistolet « retentissent. Puis le garçon d'honneur, à cheval, fait trois fois le tour « de la maison, en frappant chaque fois avec son épée sur le toit. La « mère d'honneur et quelques vieilles femmes viennent recevoir le cortége « à son entrée. Ces matrones, que l'on appelle cassicadys, sont engagées « pour chanter, mais que Dieu vous garde de les entendre jamais! Leurs « voix glapissantes et aiguës sont insupportables. A l'arrivée de l'époux,

Dess. d'apr. nature p. Petzhold, pour la Société géogr. Impériale de Russie.

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

ESTHONIENS

du village Mikhaelis.

ЭСТОНЦЫ.

«la mariée court se cacher, et chacun de la poursuivre, et les danses «de commencer; mais préalablement on a chargé la table de mets froids: «pain de seigle et pain blanc, beurre, œufs, fromage, viandes, gâteaux, avec «quelques stoffs d'eau-de-vie. Quand on a bien dansé, viennent des soupes, «des viandes chaudes bouillies ou rôties. Cela dure trois ou quatre jours, «et chaque soir, avant de se coucher, le mari ne manquera pas de casser «sa cuiller et celle de sa femme. Quand toutes les provisions se trouvent «bues ou mangées, l'assistance est conviée à un nouveau festin chez le «marié. Avant de partir, on couvre la tête de la mariée d'une grande «couverture de laine qui est attachée à sa robe avec des épingles d'ar-«gent. Elle demeure ainsi attifée trois ou quatre heures; puis chacun «se lève et l'on part pour chercher de nouveaux plaisirs. La marche «est ouverte par le garçon d'honneur; ensuite viennent le père et la «mère d'honneur, et enfin l'inévitable joueur de cornemuse, suivi par la «jeune mariée, à laquelle son frère sert de cocher, ou, à défaut de frère, «son plus proche parent, et enfin le mari avec ses amis et quelques «tonnelets d'eau-de-vie et de bière.

«Une fois à la maison, la mariée reprend son bonnet et s'assied sur «les genoux de son frère ou de son parent, pendant que le marié, le «père et le garçon d'honneur dansent comme des fous, l'épée nue à la «main. Après quoi on pose un jeune enfant sur les genoux de la mariée «qui l'embrasse et lui fait cadeau d'une paire de bas qu'elle a tricotés. «Les danses recommencent de plus belle. Un peu plus tard, l'un des «jeunes gens s'approche d'un côté de la mariée pour lui mettre un tablier «et lui donner un peu d'argent, tandis que de l'autre côté, une vieille «femme lui ôte son bonnet nuptial qu'elle remplace par un autre plus «simple, lui passe un châle autour du cou et de la poitrine, et pour en «finir, lui donne un soufflet. Dans l'intervalle, les repoussantes cassicadys «ont présenté à la galerie de la bière et de l'hydromel, en chantant «d'une voix criarde: «Goûte, essaye; ce n'est pas amer, mais doux. Paye!» «Chacun leur a remis ce qu'il a pu, et l'argent de cette collecte est «porté à la mariée. Aussitôt le mari apporte un panier rempli de pré-«sents pour les amis, auxquels le père d'honneur en fait la distribution. «Ce sont des chemises, des bas, des ceintures et des gants. En échange, «chacun promet de donner au jeune couple quelque chose d'une plus «grande valeur, comme du gros ou du petit bétail, des ruches, ou bien «encore du mobilier pour le ménage. Ces promesses ne sont peut-être «pas remplies de suite, mais toujours elles sont religieusement tenues. «Le lendemain, la mariée balaye le four et prend la direction du ménage. «Il est entendu que le festin offert par le mari a duré plus d'un jour.»

Les saisons exercent une grande influence sur la manière de vivre des Esthoniens: en été, ils travaillent beaucoup; en hiver, par compensation, ils dorment longtemps et souvent. Conformément à un usage très-ancien, (tout opposé à celui des Lettons, leurs voisins) ils ont vécu pendant des siècles dans des villages assez grands et irréguliers; ce n'est qu'après bien des années que des intérêts de ménage ont provoqué l'établissement de fermes séparées. Deux conditions essentielles sont à signaler dans la vie de l'Esthonien: les continuels rapports avec le domaine et la maison de son seigneur, et ceux qu'il entretient dans son propre ménage. Il affectionne beaucoup la vie de famille; les vieux garçons sont méprisés, et l'on ne voit point en Esthonie de vieilles filles. Le but principal de l'existence de ce peuple est la famille. En opposition avec sa vie rude et misérable à l'extérieur, la vie intérieure est large et sans monotonie. On remarque comme un trait de superstition singulière de l'Esthonien, surtout dans les contrées de l'est, qu'il n'aime pas à mourir au lit, mais qu'à l'approche de la mort il se fait coucher sur le plancher. On met dans le cercueil une brosse à cheveux, un morceau de savon, de petites pièces de monnaie et un verre rempli d'eau-de-vie. Ceux qui rendent les derniers devoirs sont souvent, pour l'enterrement, placés sur le même char que le cercueil, et sont ainsi rapidement portés au cimetière.

FINNOIS DU GOUVERNEMENT DE PÉTERSBOURG.

Si l'on considère la manière dont ils sont groupés et disséminés, on trouve que les Finnois du gouvernement de Pétersbourg offrent en détail un aspect pareil à celui que présente toute la race finnoise en général. Les lignes de démarcation entre les districts finnois et russes tracent des configurations très-diverses sur la carte, en forme de presqu'îles, de promontoires et de baies, dont les deux premières représentent l'élément finnois qui s'est morcelé, et les dernières, l'élément russe qui s'avance. Les deux plus grandes baies s'étendent pour ainsi dire du sud-est au nord-ouest, dans la direction de la Narova, de la Louga, etc., presque jusqu'à l'embouchure de ces deux fleuves. Les baies russes pénètrent dans le territoire finnois de la même manière que les doigts d'une main s'adaptent à l'autre, et de la façon la plus frappante, dans les parties du territoire où il y a des communications fluviales. La masse la plus compacte des Finnois, limitée brusquement au sud, commence à l'aride plaine située entre Gatchina et Yambourg. Tandis que l'élément russe de la frontière méridionale avance insensiblement, le nord reste sans mélange et ne montre aucun indice de transformation russe. L'élément russe est aussi plus étendu et plus intense au sud, le long des fleuves qui affluent dans le Ladoga, où il régnait dès les temps les plus reculés.

Les Finnois du gouvernement de Pétersbourg, au nombre plus de 100,000, à l'exclusion de 10,000 Esthoniens environ (surtout dans la partie sud-ouest) et à peu près 3,500 Karèls proprement dits (sur les rives sud-ouest du lac Ladoga) peuvent être classés, comme nous l'avons indiqué plus haut, d'après diverses fusions et influences anciennes ou récentes des Russes sur le langage, le genre de vie, les mœurs et les usages, en quatre subdivisions, savoir: Votes (Vatialaïsets), Ingriens (Ingrikotes), Aeyræmœïsets et Savakotes. Les deux dernières seules, les Aeyræmœïsets et les Savakotes, ont conservé leur nationalité pure et sont, pour cette raison, seuls désignés sous le nom d'Ingermannlandais. Ils considèrent eux-mêmes les Votes et les Ijors comme de véritables Russes.

VOTES.

Les Votes (Vatialaïsets, en russe Vod, Tchoudià), véritables habitants primitifs d'Ingermannlande, c'est-à-dire du gouvernement de Pétersbourg, sont aujourd'hui réduits au nombre de 5,000 âmes, et demeurent dans les districts d'Oranienbaum et de Yambourg, et sur les bords de la mer; ce sont les débris de la population jadis si nombreuse du grand district occidental (Votskaïa-Pætina) de la principauté de Novgorod, et ils furent nommés Tchoudes par les Russes. Plusieurs révolutions et mélanges successifs avec les Ijors, les Aeyræmœïsets et les Savakotes, ont donné aux Votes une empreinte karélienne; tandis que leurs frères de race (les véritables Tchoudes, Tchoukhary), repoussés par les Russes et en partie retournés dans le nord-est, ont conservé leur langage primitif dans sa plus grande pureté, et ne commencent qu'à présent à s'effacer parmi les Russes. De fréquentes relations avec des tribus slaves avaient exercé, dès les temps les plus reculés, une grande influence sur leur langue, qui, ayant adopté différents éléments lapons et surtout esthoniens, mais conservant néanmoins plus de rapports avec la langue finnoise qu'avec l'esthonienne, s'écarte considérablement de celles des autres Finnois ingermannlandais. Bien que l'idiome des Votes diffère essentiellement de celui des Finnois proprement dits, les Votes ne sauraient être comptés comme Karèls, par la raison que, à côté d'une grande analogie extérieure existant entre les Ijors et les Karèls, les Votes nomment leurs voisins Ingrikotes (Ijors), Karialaïsets; d'où il faut conclure qu'ils considèrent les Karèls comme un peuple à part, n'ayant jamais eu avec eux aucune parenté. Les Votes appartiennent, pour la plus grande partie, à la religion grecque; leurs cérémonies nuptiales et celles des funérailles sont identiques à celles des Ijors; les hommes parlent assez mal le russe, les femmes et les enfants ne le parlent pas du tout. Leur vie de famille rappelle les Esthoniens et les habitants d'Oesel et de Mone. Le Vote,

même le plus pauvre, est fermier indépendant. Les habits de fête des femmes offrent cela de particulier qu'ils sont richement garnis de monnaies, et rappellent ainsi le costume des Finnois de l'est des contrées du Volga.

Selon toute apparence, il existe encore des restes de ce peuple sur les confins du gouvernement de Novgorod, sur les bords de l'Ordéja, et de là jusqu'à la Kreménka; il y sont complétement entourés de Russes ou devenus Russes eux-mêmes.

INGRIENS (IJORS).

Les Ingriens, au nombre de 18,000, débris des tribus russifiées près de Schlusselbourg et de Novo-Ladoga, sont la plus ancienne des trois peuplades finnoises immigrées en Ingermannlande, et habitent aujourd'hui en grand nombre les contrées avoisinant les Votes, tandis qu'autrefois ils étaient plus nombreux dans la partie nord-est du gouvernement actuel de Pétersbourg. Souvent mélangés avec les Aeyræmœïsets et les Savakotes arrivés plus tard, les Ijors ont beaucoup perdu de leurs qualités primitives, comme aussi leurs continuelles relations avec les Russes leur ont fait adopter la religion, les vêtements, l'architecture, l'ameublement, les manières et les usages de ceux-ci, et même beaucoup de mots de leur langue. Quant au nom d'Ingrie (Ingermannlande, Ijora), qui est le même pour le pays, la rivière et les habitants, il provient d'Inghegherd, fille d'Oloff Skœtkonoung, roi de Suède, qui fut mariée en l'année 1019 au grand-duc Yaroslav, et qui fit passer son nom au pays qu'elle exigea en dot, et à la rivière ainsi qu'aux habitants, qui n'y parurent que cent ans après et furent nommés Ingrikotes (Ijors). Ces derniers prirent possession des contrées au sud du lac Ladoga, abandonnées par les Yemes et plus tard aussi par les Votes, qu'on n'y vit plus paraître. Les relations hostiles qui existaient depuis longtemps et devaient exister entre les Karèls et les Yemes avaient eu pour résultat naturel de provoquer un rapprochement local et politique avec les Russes, car leur caractère honnête, mais souple, les rendait plus propres à une confédération que les intraitables Yemes.

AEYRAEMOEÏSETS.

Les Aeyræmœïsets (Aeæræmoïsets Aekræmœïsets), dont le chiffre s'élève à 30,000 âmes, demeurent disséminés dans tout le gouvernement de Pétersbourg, surtout près de la capitale, et mélangés avec les Savakotes, au nord de la Néva jusque dans l'intérieur de la Finlande. Ils sont tous luthériens et ont, au fond, le même dialecte que les Savakotes, quoique ce dialecte offre cependant bien des modifications produites par leur arrivée antérieure ou par leur contact plus intime avec les Russes. Ce qui constitue une différence encore plus grande et plus générale entre les Aeyræmœïsets et les Savakotes, c'est le costume des femmes, qui consiste en une chemise blanche artistement brodée de laine rouge sur la poitrine, les épaules et les poignets, et qui s'attache au côté gauche du cou par une grande boucle de cuivre ou d'argent de forme conique. Une robe qui ne descend guère plus bas que le haut de la jambe, de grosse étoffe de laine quadrillée noire, blanche et rouge, avec un ourlet de drap rouge de la largeur de deux mains; un tablier dont le bas a également une large garniture brodée et souvent en dentelles; enfin un ample vêtement en forme de blouse qui pend sur les hanches, et qui, en hiver, consiste en une grossière étoffe de laine blanche, et de toile en été, constituent le reste de l'habillement. Les femmes portent aussi un mouchoir noué autour du cou et plusieurs rangées de fausses perles. La chevelure, roulée en deux tresses serrées, est disposée de telle sorte qu'un mouchoir blanc enroulé autour de la tête prend la forme d'un bonnet aplati sur le front. Les jeunes filles ajoutent à leurs tresses des lisières rouges de deux pouces de largeur, et les entortillent autour de la tête en les laissant pendre jusqu'à la moitié du dos. La chevelure est soigneusement lissée sur les tempes et séparée sur le front. De très-jeunes filles laissent tomber naturellement leur chevelure sur les épaules. Les pieds sont chaussés de bas de laine blanche et de souliers difformes arrondis par devant. En hiver, les femmes portent de courtes pelisses de mouton qui descendent jusqu'au-dessous des hanches.

SAVAKOTES.

Les Savakotes, au nombre de 45,000, sont également tous luthériens et habitent la partie septentrionale du gouvernement de Pétersbourg; ils y sont mêlés aussi à quelques Aeyræmœïsets, avec lesquels cependant ils contractent rarement des unions. Par leur taille, leurs vêtements, leur développement intellectuel, leurs mœurs et leurs coutumes, ils se rapprochent davantage des Savolax et des Karèls; le nom de Savakotes démontrant déjà leur analogie avec ces tribus. En finnois Savako désigne le singulier, de même que Savakot le pluriel, et provient, comme Savolax, de Savo, nom primitif de cette province de la Finlande. Ils se nomment eux-mêmes, comme les Aeyræmœïsets, Souomalaïsets. Leur immigration dans le gouvernement de Pétersbourg date de préférance du commencement du dix-septième siècle.

Leur costume consiste en un long vêtement de couleur uniforme, fait d'une étoffe à petites raies, et en un corsage aussi d'une seule couleur, qui, dans quelques contrées, est garni d'une frise entourant les hanches, et dans d'autres endroits ne va que jusqu'à la moitié de la poitrine, où il se trouve attaché à la robe montante; par-dessus ce vêtement on met un spencer en étoffe de perse ou en drap. Lorsque la température est froide, les femmes portent un long pardessus de drap bleu ayant un grand nombre de plis autour des hanches et un collet rond et plat. Elles se couvrent la tête d'une cape confectionnée avec du carton et recouverte d'un mouchoir de couleur. Des bas et des souliers ordinaires composent la chaussure.

Tous les Finnois de l'Ingrie croient plus ou moins aux apparitions et aux revenants, aux génies tutélaires des maisons et à l'esprit des eaux; cependant, comparativement à ce qu'elle était autrefois, cette superstition diminue beaucoup, quoique de temps à autre il y ait encore des magiciens et des exorcistes qui se livrent secrètement à leurs pratiques cabalistiques.

FINNOIS DE LA FINLANDE, ET KARÈLS RUSSES.

Les Finnois proprement dits habitent principalement le grand-duché de Finlande, plateau rocailleux recouvert de forêts, de lacs et de maigres champs de blé. Sur un nombre de 1,637,000 habitants, 1,430,000, c'est-à-dire les sept huitièmes, sont d'origine finnoise. Nés de la fusion de diverses tribus dont les Lapons ont disparu pour la plupart, les Finnois se distinguent essentiellement par la diversité de leurs dialectes, malgré la conformité qui règne entre eux à d'autres égards. Tandis que sur la côte occidentale, habitée par des Suédois, l'élément suédois est resté prédominant, les véritables Karèls des districts orientaux, ceux surtout qui ne font plus partie de la Finlande, prouvent qu'ils ont subi plus que leurs voisins l'influence russe, qui se manifeste par un plus fort mélange de mots russes et même en partie par l'adoption de consonnes sifflantes étrangères au reste des Finnois du groupe occidental.

Leurs tribus, y compris celles qui sont fixées au sud du golfe de

Finlande, sont depuis longtemps adonnées à l'agriculture; cependant les habitants des côtes font un commerce actif et sont excellents navigateurs.

Les tribus qui, depuis des siècles, habitent la Finlande, Finnois proprement dits (Péri-Souomalaïsets, Soums), Tavastes (Hæmælaïsets, Yem), Quaenes (Kaïnous, Kaïnoulaïsets), Savolaks (Savolaïsets) et Karèls (Karialaïsets), différaient jadis entre elles beaucoup plus qu'aujourd'hui, et ont eu souvent des rencontres hostiles. Mais depuis qu'elles sont venues s'établir plus près les unes des autres, il n'existe plus entre elles de ligne de démarcation bien distincte, quoique leurs costumes et leurs dialectes continuent à offrir une grande variété. Le même phénomène, surtout en ce qui concerne le langage, se reproduit dans la plupart des contrées de notre globe, car dans beaucoup d'Etats les dialectes sont encore plus nettement tranchés qu'en Finlande : tel est, par exemple, le cas en Allemagne, en Italie, en Espagne, et particulièrement en France, où, malgré l'universalité de la langue nationale, chaque province conserve un patois qui n'est autre que l'ancien dialecte du pays primitif.

Les dialectes de la Finlande proprement dite (sud-ouest) et du pays des Tavastes ayant entre eux une liaison intime, ainsi que cela se rencontre aussi entre ceux de Savo et de Kariala, la langue peut être répartie en deux idiomes principaux : le finnois occidental et le finnois oriental. Comme intermédiaire se trouve le dialecte de Kaïnou, dans le milieu de la Bothnie orientale. Ce dialecte, dont il ne reste presque plus de traces, avait beaucoup de rapports avec le finnois de l'est, et à d'autres égards avec celui de l'ouest.

Le finnois oriental (karélien) se décompose, dans la Finlande et la Karélie russe, en quatre dialectes : celui de Savolax, ceux de Kaïan, de Karélie et de Vibourg, dont le premier est le plus répandu. Le dialecte de Kaïan se rapproche davantage de celui de Karélie, qu'on ne parle que dans les contrées de l'est et dans lequel il tend à se fondre de plus en plus. Le dialecte de Vibourg est né du mélange de celui de Savolax avec celui de la Finlande du sud-ouest.

On distingue encore dans quelques cantons méridionaux du gouvernement de Vibourg, mais surtout dans celui de Pétersbourg, deux catégories de population, dont l'une est nommée Savakote et l'autre Aeyræmœïset. Chez les derniers, le mélange avec l'élément finnois occidental se fait clairement apercevoir dans la langue, les usages et les mœurs; tandis que chez les Savakotes on retrouve beaucoup plus prononcé l'élément de Savo. Les Aeyræmœïsets ont conservé leur ancien costume national. Les vêtements des Savakotes sont plus simples et communément foncés; ils habitent de préférence les côtes, tandis que les Aeyræmœïsets résident dans les villages de l'intérieur.

C'est à juste titre que l'on a cité l'énergie, la ténacité et la patience comme les traits les plus saillants du caractère national des Finnois; cependant ces signes ne se retrouvent pas partout au même degré. Outre ce qu'ont pu faire pour l'assimilation de ces peuples le voisinage des Suédois dans les gouvernements d'Abo et de Nyland, et celui des Russes dans la Finlande orientale, on remarque encore, selon les diverses provinces, des différences et des modifications dans le caractère, le tempérament et les mœurs, qui dépendent en quelque sorte du plus ou moins de bien-être matériel et de la civilisation qui en ressort. Le paysan du gouvernement de Vibourg montre, dans sa pauvreté et sa situation précaire, moins de force de caractère que le riche et indépendant habitant de la Bothnie orientale: on peut remarquer que le premier est humble et suppliant en comparaison du dernier. L'habitant de la Bothnie orientale montre une franchise que l'on ne rencontre pas chez le paysan des autres provinces de la Finlande; la probité est véritablement aussi une vertu indigène dans le nord-est de la Bothnie. Les habitants du nord et du sud de cette province se distinguent entre eux sous ce rapport que les premiers, quoique vifs et intrépides, sont amis du repos et de la paix, tandis que les derniers ont un penchant irrésistible pour les querelles et les batailles, et sont toujours disposés à manifester dans ces occasions des idées chevaleresques. L'affabilité et l'hospitalité dominent dans l'intérieur de la Finlande. A côté du tempérament méridional, l'humeur finnoise peut paraître taciturne et mélancolique; toutefois la gaieté est toujours unie au sérieux, excepté dans les parties du pays où une oppression trop prolongée a produit un abattement difficile à déraciner. Le tempérament des Tavastes est comparativement flegmatique; celui des Vibourgeois, mélancolique; celui des Karèls, sanguin; et celui des Bothniens de l'est, colérique.

Conjointement au grand progrès matériel produit par la construction des canaux — et bientôt par celle des chemins de fer, etc., — on remarque de nos jours une prodigieuse rapidité dans l'essor intellectuel et moral de ce peuple. La littérature finnoise gagne visiblement en influence et en vitalité; elle se fait jour dans des chants exprimant une grande chaleur de sentiments, et surtout dans beaucoup d'écrits véritablement populaires, répandus en grand nombre, et dont le contenu est consacré à la morale ou à l'agronomie; écrits et journaux qui sont non-seulement publiés pour le peuple, mais par le peuple même. Ce noble essor national est généralement considéré comme le véritable commencement de la vie intellectuelle des Finnois de la Finlande; et s'il est soutenu principalement par des Finlandais instruits, qui, par le fait, sont souvent d'origine suédoise et même allemande, et qui sont redevables aux Suédois de toute leur civilisation, il ne pénètre pas moins chez les paysans eux-mêmes, qui y ont été de tout temps plus ou moins libres. La formation de bataillons de carabiniers indigènes colonisés, ordonnée par le gouvernement russe, a singulièrement flatté le sentiment national des Finnois : aussi ont-ils cherché par tous les moyens à témoigner à l'empereur de Russie leur gratitude et leur attachement par une fidélité à toute épreuve, en se prêtant avec un louable empressement à tous les sacrifices et en repoussant avec indignation, dans la dernière guerre, toutes les propositions que les Anglais ont pu leur faire pour les décider à prendre du service dans les flottes ennemies de la Russie.

La mode a, en grande partie, fait rejeter l'ancien costume national des Finnois; on ne le retrouve plus que dans quelque paroisses. Dans toute la Bothnie orientale, les vêtements des hommes sont de la plus grande simplicité; mais ceux des femmes, surtout sur les rivages, sont plus somptueux que dans les autres provinces. Une description minutieuse nous mènerait trop loin; les habillements de femmes n'étant chez aucune nation aussi variés que chez les Finnois, et presque chacune des pièces dont se compose ce costume étant sujette à des modifications quasi annuelles.

Les Finnois sont en général de taille moyenne; ils ont le front bas, le nez droit, les yeux bleus ou gris et les pommettes des joues souvent très-proéminentes. La chevelure est généralement très-blonde; dans les chants populaires des Finnois, le héros cependant, est presque toujours représenté avec des cheveux noirs. Les Finnois se rasent la barbe et les moustaches, partagent leurs cheveux sur le front et les laissent descendre assez bas pour recouvrir les oreilles.

Quant à leur architecture, il est à remarquer que, dans la Finlande occidentale, les fermes de chaque village se touchent, tandis que, à l'est, elles sont séparées et écartées les unes des autres. Dans l'est, chaque ferme, dont une moitié sert d'habitation et l'autre d'étable, est entourée de tous côtés de bâtiments, en sorte qu'on ne peut y avoir accès que par la porte principale; aujourd'hui, on éloigne de plus en plus les fermes les unes des autres, et on construit, autant que possible, les habitations séparément des étables, pour plus de commodité et pour prévenir les incendies. Les bâtiments sont disposés en zigzags, rarement en ligne droite; ils sont entourés généralement d'une quantité de greniers superposés sous des toits séparés. Ce genre de construction date des temps reculés et résulte de ce que le campagnard des contrées de l'ouest était obligé de se garantir des attaques ennemies, plutôt que celui de l'est, qui est moins sédentaire.

Bien que les mœurs et les coutumes des paysans finnois diffèrent selon les diverses contrées qu'ils habitent, on trouve cependant partout chez eux la preuve d'une simplicité primitive unie à moins de vivacité qu'on n'en remarque communément parmi les peuples indo-européens. Ceux qui habitent les côtes et surtout le voisinage des villes sont plus civilisés ou, pour mieux dire, plus pervertis. En saluant, il ne s'inclinent que devant les personnes de qualité; les paysans entre eux se saluent par une poignée de main ou par une étreinte cordiale; l'embrassement, en usage chez les Slaves, est contraire à la nature du Finnois.

Les cérémonies des mariages sont différentes selon les diverses provinces; une description trop détaillée serait fastidieuse, bornons-nous à quelques observations sommaires. Dans quelques contrées, il est d'usage de poser sur la tête de la mariée une couronne en paillettes d'or; dans d'autres, elle est remplacée par une couronne verte et même par un

mouchoir. La noce dure parfois cinq à six jours sans interruption. La profonde sensibilité des Finnois et l'intimité de la vie de famille se manifestent essentiellement dans leurs chants de noce et dans les touchants adieux de la fiancée au moment où celle quitte la maison paternelle.

Les cérémonies des funérailles sont beaucoup plus simples : les cadavres sont ordinairement revêtus d'habits blancs en toile de lin, et transportés à l'église au chant des cantiques. Le cercueil est presque toujours noir, parfois blanc, rarement bleu, jaune ou vert, et jamais rouge. On ne trouve de monuments funéraires que dans d'anciennes églises.

Les Finnois luthériens, c'est-à-dire presque toute la population, sauf une petite partie au sud-est, célèbrent la fête de Noël avec une grande solennité. Il est d'usage ce jour-là, chez les Finnois et les Suédois, de couvrir le plancher de paille et de laisser des flambeaux allumés pendant toute la nuit. A la Pentecôte, les cours sont ornées de rameaux de bouleau et d'autres feuillages, et à la Saint-Jean on allume sur les hauts lieux de grands feux de joie.

Dans la Bothnie de l'est, comme dans tout l'ouest de la Finlande, on danse au son du violon; mais dans le gouvernement de Vibourg et dans quelques autres contrées de l'est, on se contente souvent du chant pour accompagner la danse.

La poésie épique (poésie rouno) est encore vivace parmi les Karèls, mais moins chez les Bothniens de l'est; elle est presque complétement éteinte chez les Finnois de l'ouest, et il reste à peine des traces de la harpe nationale (kantelet ou kantelo), que l'on ne voit plus d'ailleurs que rarement, même dans la Bothnie orientale.

La superstition et les préjugés sont encore fréquents parmi les Finnois; les magiciens et clairvoyants sont chez eux en grande considération, mais cette crédulité n'est pas universellement dominante.

L'agriculture est le principal moyen de subsistance en honneur chez les Finnois; le paysan a même commencé de nos jours à se livrer avec fruit au défrichement des marais; par contre, la culture des prairies est fort médiocre. Ce qui donne actuellement à la Finlande un essor prodigieux, ce sont les vastes travaux de canalisation et l'établissement des grandes voies de communication qui s'y pratiquent tant à l'intérieur que le long des côtes.

Les bœufs, moutons et chevaux sont nourris dans les habitations mêmes, en nombre plus ou moins grand et en proportion de la récolte du foin. Dans les villages situés au milieu des forêts ou sur des domaines seigneuriaux, où le peuple peut confectionner le fromage, on entretient aussi une grande quantité de chèvres. Ce n'est que dans la Bothnie orientale et en Laponie que les Finnois possèdent des rennes; l'entretien du bétail n'est pas assez considérable pour que l'engrais suffise à tous les champs; pour suppléer à ce qui manque, on ajoute des branches de sapin, des rameaux de bouleau et d'autres, de la boue, etc.

La pêche a lieu non-seulement sur les côtes et autour des îles, d'où une grande quantité de poissons est expédiée dans l'intérieur du pays et à l'étranger; mais les Finnois pêchent aussi dans les nombreux lacs et dans les fleuves, pour leur propre usage et parfois aussi par amour du gain.

Ils se livrent à la chasse, soit pour la destruction du renne, soit comme simple passe-temps. Ils se servent principalement de la carabine; les arcs, naguère en usage, ne sont plus employés aujourd'hui; mais on retrouve encore dans quelques contrées la lance, qui sert à tuer l'ours. L'emploi des trapes aux loups diminue de plus en plus. Les renards sont presque toujours pris au moyen de chausse-trapes; les oiseaux et les lièvres, dans des filets et des lacets.

La préparation du goudron est connue et répandue dans toute la Finlande. Dans plusieurs professions, telles que celle du forgeron, du constructeur de navires, etc., les Bothniens de l'est sont les plus habiles parmi les Finnois. Plusieurs même ont poussé, sans direction aucune, l'horlogerie, la confection des machines compliquées, la fonderie et le tissage, plus loin que ne l'avaient pu faire les meilleurs mécaniciens et maîtres ouvriers des villes.

Les habitants des contrées de Kémi et de Tornéo montrent plus de goût pour le commerce que les autres Finnois des campagnes. Ils transportent sur leurs propres embarcations, jusqu'à St-Pétersbourg, des poissons et du bétail, qui sont les principaux objets de leur industrie. L'antique commerce d'échange continue encore dans les contrées plus éloignées des villes, non-seulement entre les gens de la terre ferme et les habitants des petites îles qui avoisinent les côtes de la Bothnie orientale, mais aussi parmi les habitants des côtes du gouvernement de Vibourg. Ceux-ci transportent leurs poissons en Esthonie, où ils reçoivent du blé en échange, sans évaluation monétaire de la marchandise.

En quittant la Finlande proprement dite, pour se diriger vers le nord-est en Karélie, on voit, dit Castrèn, se développer en quelque sorte un nouveau monde. La vie extérieure du Karèl (Karélien) suffit déjà seule pour rappeler le passé à l'esprit de l'observateur; mais ce passé se retrouve surtout dans l'existence intime de ce peuple, dans sa manière de voir, dans sa fidélité au souvenir des anciennes traditions, et enfin dans les poésies nationales. Des hommes tels que Loennrot, Castrèn, Ahlqvist, Cygæous et autres, tous Finnois, se sont acquis une grande renommée par la propagation, la publication et l'explication de ces vénérables traditions.

Les habitants de la Karélie russe (60,000 âmes) descendent pour la plupart moins des Lapons et des Finnois que des débris des anciens Biarmiens, désignés dans la chronique russe sous le nom de Tchoudes au delà du Volga.

Près de 90,000 Karèls vivent en groupes épars dans le gouvernement de Tver; — près de 30,000 dans celui de Novgorod; — 5000 dans celui de Pétersbourg, et 1,000 dans celui de Yaroslav. Mais ils sont tous à tel point russifiés que leur extérieur seul peut les faire reconnaître comme Finnois.

Des Finnois fortement modifiés par l'élément suédois habitent le voisinage de la côte méridionale de la Finlande occupée par de purs Suédois, et tiennent à peu près autant des uns que des autres.

Des Finnois primitifs (Tchoudes), presque aussi russifiés que les Karèls habitent, au nombre de 48,000, avec une partie de ceux-ci, l'ouest et le midi du lac Onéga, et au nombre de 1,000 le gouvernement de Novgorod.

LAPONS.

Les Lapons, habitants primitifs de la Finlande, ont été repoussés par les Finnois, avançant de plus en plus vers l'ouest et le nord, jusqu'aux extrémités septentrionales, où, à peine au nombre de quelques milliers d'individus, ils se confondent dans l'élément finnois, en proportion des progrès que font dans ces régions glacées l'agriculture et la civilisation.

Les Lapons paraissent appartenir aux habitants primitifs de l'Europe, à une race inconnue qui doit y avoir été établie avant l'immigration des Celtes, et dont on trouve encore des restes dans les provinces basques, en Ecosse, etc.

Les Lapons actuels, apparentés aux Finnois pour leur caractère, leurs traditions et leurs superstitions religieuses, sont de petite taille et portent sur leur figure l'empreinte du type mongol; ils ont le front déprimé, les pommettes saillantes, les cheveux de couleur foncée et des yeux à peine fendus. Ils se font remarquer en général par leur paresse et leur humeur morose; ils sont envieux et vindicatifs, mais en même temps pieux, complaisants, probes et hospitaliers. Tous les Lapons se ressemblent par une disposition de caractère qui retrace l'image d'un ruisseau dont les eaux calmes et limpides n'ont qu'un courant presque imperceptible, et qui, s'il rencontre des obstacles, les tourne et n'en arrive pas moins au terme de sa course. Le type finnois se reproduit dans le caractère du Lapon; mais celui-ci perd sa quiétude plus facilement que le Finnois, et peut, en général, ainsi que le dit Castrèn, être regardé comme son frère de plus faible complexion.

Dessiné d'après nature par Ch. Huhn. Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

FINNOIS DU GOUVERNEMENT DE ST. PÉTERSBOURG.

(Jngrikote.)

ФИННЫ С: ПЕТЕРБУРГСКОЙ ГУБЕРНІИ.

(ИЖОРЦЫ.)

Dessiné d'après nature par Ch. Huhn.

Lith par Winckelmann et fils à Berlin

FINNOIS DU GOUVERNEMENT DE ST. PÉTERSBOURG.

(Aouramoïset et Savakote.)

ФИННЫ С. ПЕТЕРБУРГСКОЙ ГУБЕРНІИ.

(АУРАМОЙЗЕТЪ И САВАКОТЪ.)

Dessiné d'après nature par Dzierzanovsky

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin

FINNOIS.

(Souoma-Laïset.)

ФИННЫ.

(СУОМА-ЛАЙЗЕТЬ.)

Dessiné d'après nature par Viale. Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

LAPONS D'ENARÉ. ЭЙНАРСКІЕ ЛОПАРИ.

Les occupations auxquelles se livrent les Lapons, et leur genre de vie nomade, qui disparaît de plus en plus devant des habitudes de domicile fixe, nous fournissent, pour leur classement, des bases moins exactes que la différence de leur religion et les contrées qu'ils habitent. Nous les diviserons donc en habitants de la Laponie finnoise et en habitants de la Laponie russe.

LAPONS DE LA LAPONIE FINNOISE.

D'après la localité principale de la Laponie finnoise, Énaré, et le lac si poissonneux du même nom, ils sont désignés sous le nom de Lapons d'Énaré; ils habitent le territoire le plus rapproché de la frontière norvégienne, et furent convertis au christianisme durant l'ère catholique de l'histoire de Finlande; mais ils professent le protestantisme depuis trois cents ans environ, et la construction de leur premier temple date du règne de Charles IX, roi de Suède (en 1600). Naguère encore ils étaient nomades; mais leurs pêcheries productives ayant amélioré leur sort, aujourd'hui on ne trouve presque plus, dans toute la Laponie d'Énaré, de Lapons montagnards ou nomades, livrés exclusivement à l'élève et à l'exploitation du renne. Ils sont pêcheurs, c'est-à-dire occupés de la pêche pendant l'été, et pasteurs de rennes en hiver. Mais les Lapons des bois commencent aussi à donner plus de soins à la pêche et moins au renne, qui leur offre un moindre bénéfice; car chez eux les rennes ne se dirigent pas, au retour du printemps, vers les bords de la mer Glaciale, ainsi que cela se voit chez les Lapons des montagnes; mais, hiver comme été, ils paissent dans les forêts et exigent par conséquent une surveillance très-active. Dans toute la Laponie finnoise, les Lapons sont sortis de leur ancien abrutissement; ils ont abandonné les monts et les forêts, ou, en d'autres termes, ils ont cessé d'être Lapons des bois et des montagnes. Ils se livrent maintenant, avec une certaine intelligence, à la pêche, et l'on peut s'attendre à voir bientôt chez eux un établissement de colons.

Les habitations des Lapons d'Énaré consistent en yourtes (mot qui n'est pas d'origine lapone, mais tatare; — en lapon, le mot habitation se traduit par koté) qui se composent d'un soubassement de poutres sur lesquelles la construction supérieure s'élève en pyramide. Si le bois leur manque, cette yourte ou tente est recouverte de tourbe sous laquelle les pierres sont entassées en forme sphérique. La tente se compose de plusieurs compartiments dont les trois plus rapprochés de la porte contiennent la provision de bois, les chaussures et les ustensiles de ménage, tandis que les trois compartiments à l'arrière de l'habitation sont réservés aux commestibles et aux travaux qui exigent une certaine propreté. Le compartiment central se trouve sous le conduit de la cheminée et forme le foyer; à droite se trouve l'emplacement destiné au maître et à la maîtresse du logis; à gauche, celui des autres habitants. Il y a en outre des magasins de réserve arrangés au moyen de longues perches et destinés à la conservation du poisson. Les gens aisés possèdent une maison de bois qu'ils n'habitent pas dans la belle saison. L'aspect d'un village lapon produit en été une impression excessivement désagréable: des boyaux et des vessies de poissons, des poissons en putréfaction et toutes sortes de débris informes se trouvent partout épars et présentent l'aspect le plus repoussant, et l'on ne peut véritablement éprouver que du dégoût à la vue des Lapons. Quant à eux, ils professent à cet égard une complète indifférence, sentiment que l'Européen qui les visite dans leurs yourtes est d'autant moins disposé à partager que la politesse exige, selon les récits de Castrèn, que chaque habitant de l'yourte presse silencieusement la main du visiteur, auquel on adresse ensuite les questions d'usage: «La paix règne-t-elle sur terre? La santé du tsar est-elle bonne? celle de l'évêque et celle du gouverneur sont-elles satisfaisantes?»

La curiosité des femmes est incroyable et elles sont d'une excessive mobilité.

Le costume est le même chez presque tous les Lapons. La fourrure, les bottes et les pantalons sont faits en peaux de renne. Chez les Lapons russes, ces deux derniers vêtements sont cousus. Lorsque le froid est rigoureux, les Lapons norvégiens et finnois portent un collet d'ours qui recouvre le visage, les oreilles, la poitrine et les épaules; quant aux Lapons russes, ils se couvrent d'une cape à longues oreillettes. Les vêtements sont les mêmes pour les hommes et pour les femmes, sauf la cape, qui, chez les femmes de la Laponie russe, est plus élevée et plus ample que pour les hommes. Le vêtement d'été habituel des Lapons finnois consiste en grosse toile et ressemble à une chemise ordinaire. Chez les Lapons russes, les vêtements sont le plus souvent semblables au costume russe. Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'ornementation des habits de fête et celle de la coiffure des femmes, qui se distingue par une garniture de deux verchoks de hauteur sur le sommet de la tête.

Pour les Lapons finnois, le printemps est la saison la plus importante. Fidèles à leurs anciennes coutumes, ils se rendent alors à la pêche sur la côte norvégienne, et pour cette industrie, deux ou trois d'entre eux s'associent un Norvégien qui fournit les instruments nécessaires. Le produit de la pêche est immédiatement et sur place échangé contre de la farine apportée par des marchands. A la fête de la Saint-Jean, les Lapons pêchent dans leurs propres lacs, alors dégelés, et c'est là que recommence pour eux un temps de prédilection où, bien repus et entourés d'un essaim de moucherons, ils dorment paisiblement dans leurs tentes et n'échangeraient leur sort contre celui d'aucun mortel. Puis, dans l'intérêt de leur pêche, ils sont obligés de transporter leur tente d'un lac à un autre. A la fin de la saison, le Lapon rentre dans ses quartiers d'hiver et chasse le renne sauvage.

Outre une foi aveugle au pouvoir miraculeux de leurs chamanes (prêtres idolâtres et magiciens), il règne encore parmi les Lapons, de même que chez la plupart des peuples voisins de la Sibérie, une espèce de culte rendu au serpent, auquel ils attribuent des institutions sociales semblables à celles des hommes. Cette superstition originale, qui se perpétue opiniâtrément, fait un contraste choquant avec leur piété habituelle; car ils savent par cœur la plupart des cantiques, des psaumes, etc., et conservent même dans leur mémoire le Nouveau Testament tout entier.

Insensiblement absorbés par les Finnois dont ils adoptent le langage, les Lapons d'Énaré se distinguent des autres par une grande modération qui n'exclut pas cependant toute cupidité et une certaine susceptibilité de caractère.

Sous le rapport religieux et moral, les Lapons montagnards sont de beaucoup inférieurs aux Lapons pêcheurs, ce qui provient non-seulement de leur vie nomade, mais aussi de l'ignorance de la langue dont on est obligé de se servir pour leur éducation religieuse. Néanmoins, le Lapon des montagnes est très-pieux, il récite chaque jour les prières en usage pour le matin, le soir et les repas, et oblige ses enfants à suivre son exemple. Comme le Lapon pêcheur, il est très-superstitieux et ignore absolument le passé; à cela il joint un profond attachement pour sa femme, ses enfants et même ses domestiques. Malgré cette douceur de caractère, il est fort intrépide. Il est rare qu'il commette de grands crimes; mais il n'a pas l'idée de ce qui, chez nous, constitue les bonnes mœurs. Semblable aux anciens Germains, il aime à se servir du poing pour faire prévaloir sa volonté. Malgré leur foi chrétienne, les Lapons montagnards sont un peuple encore sauvage; ils vivent sous la tente et changent parfois de domicile deux fois par mois, à cause des pâturages. Ils se nourrissent principalement de la chair des rennes que leur laissent les loups, et en font un bouillon sans sel; ils mangent aussi du pain, du beurre et du poisson salé, et vivent en général mieux que les Lapons pêcheurs.

Le Lapon pêcheur est par son genre d'existence bien supérieur au Lapon des montagnes; il passe la plus grande partie de l'hiver dans sa maison de bois, tandis que le Lapon montagnard se trouve engagé dans une lutte permanente contre le froid, la tempête et toutes les intempéries des saisons. Si le Lapon pêcheur possède une maison et des étables pour le bétail, il a déjà fait un grand pas vers la vie sédentaire. Il lui arrive pourtant encore d'être nomade en été; en hiver, il change aussi de résidence de temps en temps, et forme ainsi un être intermédiaire entre le Lapon montagnard et celui qui est établi d'une manière fixe.

LAPONS DE LA LAPONIE RUSSE.

Ils sont nommés ordinairement Lapons russes et professent la religion grecque; mais ils croient néanmoins aussi à la magie et à la sorcellerie, et en général ils ne diffèrent pas essentiellement des Lapons d'Énaré. En automne, ils reviennent de la pêche dans leurs villages très-rapprochés les uns des autres et dont la construction, empruntée aux Russes, leur interdit la possession de grands troupeaux de rennes comme en ont les Lapons d'Énaré. Mais d'autres causes encore ont déshabitué le Lapon russe de l'élève du renne, pour l'engager à se livrer presque exclusivement à l'industrie de la pêche : d'abord la nature elle-même, qui a placé dans leur voisinage la mer Blanche et la mer Glaciale, ainsi que deux grands lacs poissonneux, l'Imandra et le Nouotozero; et d'un autre côté, les jeûnes nombreux et prolongés que prescrit la religion russe. Ils sont très-pauvres et ignorent complétement les soins qu'exige l'élève du bétail.

Il y a peu de variété dans l'existence du Lapon russe : il passe la plus grande partie de l'hiver dans sa maison basse et sombre, recouverte d'un toit plat; à l'intérieur, un banc régnant le long du mur tient lieu de lit. Sur les bords de la mer et dans les contrées montagneuses, les Lapons russes passent même l'hiver sous des tentes faites de poutres et de planches, dont le toit plat est recouvert de tourbe.

Sous le rapport religieux, ils sont placés à un degré fort inférieur. Quoique observant rigoureusement toutes les prescriptions de l'Eglise, ils sont cependant adonnés à la superstition et à la magie. Les Lapons russes qui habitent près des grandes routes, bien qu'assez semblables aux autres tribus, se sont pourtant modifiés à leur avantage, par suite de leur commerce avec les Russes et les Karèls. Discrets et taciturnes avec les Russes, ils jouent le rôle de ceux-ci parmi les leurs et parlent russe; car ils ont aussi adopté les mœurs et les usages des Russes, aussi bien que leur costume. La langue qu'ils parlent n'ayant point de caractères fixés par l'écriture, il n'est pas douteux qu'après un laps de temps qui n'est peut-être pas très-éloigné, les Lapons deviennent tout à fait Russes. Leur nombre s'élève en totalité à 3,000 âmes environ.

GROUPE ORIENTAL.

Chez les peuples finnois du groupe oriental, séparés du groupe occidental par la marche progressive des Russes vers le nord, les nationalités s'isolèrent d'une manière encore plus distincte, vu que, pendant des siècles, ces peuples furent tenus éloignés les uns des autres par les Tatars et les Russes.

La subdivision de ces Finnois de l'est en trois groupes principaux — Finnois permiens, Finnois du Volga et Finnois ougriens — a une origine historique et déterminée par l'idiome : ainsi les Finnois permiens sont les restes des Biarmiens établis dans l'Oural central et la plaine qui avoisine cette chaîne de montagnes; les Finnois du Volga sont les débris du centre de la puissance finnoise dispersés par les Tatars et les Russes, c'est-à-dire des Bulgars du Volga; quant aux Finnois ougriens, ils descendent de l'ancien pays d'Yougra, dont le centre national s'était probablement trouvé toujours établi sur le versant oriental des monts Ourals.

Aussi les langues est-finnoises durent-elles plus que celles de l'ouest subir les influences étrangères, notamment celle des Tatars et des Russes; c'est par cette raison qu'on y remarque un résultat analogue à celui qui a été signalé à propos de la langue vote. L'influence russe était plus frappante sur les langues est-finnoises, car les Russes s'impatronisaient chez les Finnois de l'est par une double voie : par la religion d'abord, et par le contact de la vie journalière; tandis que chez les Votes, le premier mode agissait de préférence. Il faut convenir cependant que cette infiltration de la langue russe aussi bien que de la langue tatare consistait seulement en quelques expressions parasites, mais que la grammaire n'a jamais subi aucune transformation. Une langue, en effet, abandonne plutôt complétement ses formes grammaticales qu'elle n'adopte celles d'une autre langue.

FINNOIS PERMIENS.

PERMIAKS.

Les Permiaks, restes des anciens Biarmiens, dont la puissance s'étendait jadis bien loin, sont réduits maintenant au nombre de 60,000 individus, et habitent principalement les parties occidentales du gouvernement de Perm (55,000), dont 35,000 âmes dans la campagne d'Ivén (propriété immense de la famille Stroganov) et une partie (5,000) dans le gouvernement de Viatka. Dans cette totalité de 55,000 âmes ne sont cependant pas compris les Permiaks complétement russifiés des districts de Solikamsk, d'Okhansk et de Perm, dans le gouvernement de ce nom, de même que beaucoup de colons qui habitent d'autres gouvernements. Vivant en groupes isolés les uns des autres et formant des communes séparées, ce petit peuple fournit la preuve la plus palpable du progrès toujours croissant de l'élément russe, qui depuis longtemps a moralement subjugué les Permiaks.

Mais la nature physique de cette tribu annonce elle-même sa fin prochaine. Jadis de stature robuste et souvent colossale, les Permiaks s'élèvent à peine aujourd'hui à la taille moyenne et sont presque dépourvus de force. Une seule famille se distingue encore par une force physique qui ne se rencontre plus dans cette race, mais il est notoire que cette famille est composée de Permiaks complétement purs de tout mélange. Un homme qui en faisait partie, et qui est mort récemment, soulevait un chariot avec une charge de 25 pouds de farine et le posait sur un autre; il a atteint l'âge de cent quinze ans; son père était mort à cent douze ans. De larges épaules, un cou mince et court, la poitrine aplatie, de petites jambes, de grosses mains et de larges pieds, donnent aux hommes un aspect difforme. La tête est en général petite et anguleuse, le front roide et déprimé. On remarque que, par une sorte de contraste avec les hommes, les femmes ont la main bien faite et les doigts effilés. En général on distingue deux types différents de physionomies. Le type principal offre des cheveux blond clair ou rougeâtres, une figure large, un teint rouge ou jaunâtre, des yeux gris, un nez large et retroussé, de grosses lèvres et le menton arrondi. Le second type se distingue par des cheveux châtains presque noirs, un visage allongée, un teint basané, des yeux bruns ou brun foncé, un nez droit et mince, des lèvres minces et le menton pointu. Hommes et femmes ne sont généralement pas beaux; leurs yeux à demi clos et sans expression, auxquels la passion ou une émotion passagère peuvent seules donner quelque éclat, joints à l'ensemble des autres traits, impriment au visage un caractère particulier de stupidité, du brutalité, de sournoiserie, de malicieux entêtement et, chez les gens mariés, de sensualité effrénée.

Les Permiennes encore jeunes ont les yeux plus vifs et plus expressifs,

mais les femmes en général manquent presque de sourcils et ont la poitrine peu développée. Les hommes sont rarement chauves, mais souvent imberbes; ils portent les cheveux coupés en rond et tombant sur le front jusqu'aux sourcils. Les femmes portent la coiffure russe habituelle: les femmes mariées, deux tresses; les jeunes filles, une seule. La démarche des hommes est gauche, lourde, vacillante, et ce qui la rend encore plus disgracieuse, c'est le balancement continuel des bras.

La chemise de fête des hommes est en toile et a le col brodé de coton ou de laine rouge; le pardessus de fête est de même étoffe, à plis sur les hanches, et le plus souvent de couleur bleue. Le pardessus ordinaire à manches est en toile blanche. Les chapeaux ont des bords étroits et la forme élevée. En hiver on porte peu de fourrures, probablement à cause des rudes travaux auxquels les hommes se livrent pour la plupart, et qui consistent principalement à abattre et à fendre du bois pour les raffineries. Pendant la saison rigoureuse ils portent une redingote en drap blanc grossier, et par-dessus un autre vêtement avec des manches en toile blanche. Ils ne quittent jamais leur village pour longtemps, et ceux qui se livrent à la chasse sont en bien petit nombre. Les femmes ont des chemises de lin, à col plissé et à manches longues et amples; en été, et pour des occasions solennelles, on endosse par-dessus la chemise le sarafan russe, dont les bretelles sont brodées; la tête est recouverte d'un kokochnik ou povoïnik brodé de perles sur le devant. Tout cela manque de propreté et est fort mal entretenu, surtout les habits destinés aux jours ordinaires. En général, les Permiaks vivent très-misérablement.

En résumé, ils jouissent d'une bonne santé et supportent aisément les fatigues et la rudesse du climat. Les maladies habituelles dans le reste de l'Europe sont rares parmi eux; mais celle que font naître les excès amoureux y est plus répandue, ainsi que le scorbut, suite d'une mauvaise alimentation. Nés paresseux plutôt que faibles, ils accomplissent dans leur intérieur comme au dehors moins de travail que les Russes. Les mauvais chemins pendant l'été font que le Permiak, au lieu de chariots, emploie de préférence des chevaux pour le transport de ses denrées; souvent il monte lui-même sur le cheval déjà trop chargé. Les femmes, dont la paresse égale celle des hommes, doivent, outre leur ménage, s'occuper de la culture de leurs potagers, ce qu'elles font du reste avec une grande négligence.

D'une intelligence très-bornée, le Permiak dédaigne tout ce qui est nouveau; son caractère est violent, rancunier, vindicatif, querelleur, dissimulé et méfiant. Hardi et arrogant dans son ménage, le Permiak est ailleurs craintif et modeste. Il parle peu, est très-superstitieux et croit à l'existence de personnes malfaisantes qui apportent des maladies ou les guérissent, qui savent provoquer l'amour non-seulement par des paroles et des drogues médicinales, mais aussi au moyen du regard et de la respiration. On peut reprocher aux deux sexes une grande sensualité, l'infidélité dans le mariage et un goût prononcé pour les spiritueux; les filles sont généralement de mauvaise conduite.

Le christianisme ne se répandit chez les Permiaks du domaine d'Ivén que vers la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième, et plus tard chez les Zyrianes leurs voisins. Les églises sont peu fréquentées, mais on observe rigoureusement les jeûnes. Il n'y a pas de raskolniks (grecs schismatiques) parmi eux.

Les Permiaks s'appellent eux-mêmes (comme les Zyrianes) Komi. Le nom de Permiak paraît leur avoir été donné par les Russes, qui s'avançaient déjà dans des temps fort reculés jusque dans le pays des Permiaks. Ce nom paraît être dérivé plutôt de parma (mont) que de Biarmia, vu que les districts de Solikamsk et Tcherdyne (habités par les Permiaks) sont couverts de monts et de collines.

La langue des Permiaks est un des nombreux idiomes des tribus tchoudes ou finnoises; elle est en général pauvre. Les mots qui la composent ne désignent que les choses, les objets et les actions les plus vulgaires. Comparée au russe, elle ne contient pas beaucoup de substantifs; le manque d'un nombre suffisant de verbes et de conjonctions s'y fait également sentir. Il arrive souvent qu'une seule et même expression présente une infinité de significations diverses. Beaucoup de mots empruntés au russe sont modifiés d'après la forme de la langue. Les Permiaks n'ont jamais eu de littérature. Les parties du discours sont les mêmes que dans la langue russe, sauf qu'à la place d'une préposition on substitue une postposition. Il y a dix-sept cas dans les déclinaisons.

S'identifiant chaque jour de plus en plus avec le peuple russe, la majeure partie des Permiaks parle le russe et presque tous le comprennent. Il n'y a d'ailleurs plus guère que les traits du visage, la chevelure blond clair et le langage, qui les fassent reconnaître comme étant d'origine finnoise.

ZYRIANES.

Les Zyrianes, véritable peuple chasseur, habitent, au nombre de 90,000, les contrées orientales et inhospitalières des gouvernements de Vologda et d'Arkhangel, et sont les voisins méridionaux des Samoïèdes, qu'ils refoulent de plus en plus vers le nord ou parmi lesquels ils s'étendent chaque jour d'avantage.

Nous trouvons chez les Zyrianes une paisible indolence, une grande quiétude et une simplicité calme, résultant d'une existence uniforme et exempte de soucis. Le Zyriane est l'homme de la nature, ce que toutefois on ne remarque pas immédiatement. Au premier aspect, il produit un effet désagréable; l'expression terne de l'œil, le regard qu'il semble jeter sournoisement de côté, une grossière maladresse, un opiniâtre silence lorsque les demandes qu'on lui adresse ne lui sont pas faites dans sa propre langue, son embarras et son flegme habituels, tout cela fait qu'on se sent repoussé au premier abord. Mais lorsqu'on sait s'y prendre, avec simplicité et douceur, on ne tarde pas à se convaincre que, malgré sa rude écorce, le Zyriane possède beaucoup de bonnes qualités de cœur.

Il est de structure régulière, de taille moyenne et pâle de visage; son parler est saccadé, aigu et accentué comme une sorte de chant. Un climat froid et favorable à la longévité fortifie ses membres et ses forces. Sans se soucier de toutes les intempéries du climat, il parcourt en tous sens, durant des mois entiers, de paisibles forêts, guettant sa proie malgré les plus fortes gelées, et se portant toujours bien. Il respire un air pur, ne se nourrit que d'aliments sains, dont le poisson et les fruits sont la base, et l'eau est son unique boisson.

La salutaire influence du contact perpétuel avec la nature est très-sensible chez le Zyriane; mais la force de l'habitude agit encore plus puissamment sur lui. Ces deux éléments réunis produisent un amour sans bornes pour le foyer paternel. Un hiver cruel et prolongé, qui détruit souvent toutes les moissons, l'oblige à se nourrir de son, d'écorces d'arbres et de jeunes rameaux de pins, et il s'y résigne plutôt que de quitter son pays.

Les mœurs des Zyrianes portent le cachet d'une grande rudesse et n'ont subi que peu de modifications depuis les temps primitifs. L'éducation chrétienne sera seule capable de les adoucir, mais ses progrès sont encore bien récents. Dans leur vie intime et sociale toute patriarcale, ils n'ont rien emprunté aux Russes; comme, en général, aucun élément étranger mis à leur portée, même dans les plus louables intentions, n'a pu s'introduire chez eux. Francs et pleins de bienveillance les uns pour les autres, les Zyrianes se montrent, à l'égard des étrangers, impénétrables, vindicatifs et méfiants, lorsqu'il s'agit de choses qui dépassent la mesure de leur demi-civilisation. Ceux de leurs compatriotes qui sont restés longtemps en pays étranger perdent beaucoup à leurs yeux.

Persévérant dans le danger, excessivement téméraire dans ses entreprises et résigné dans le malheur, même au milieu des plus rudes épreuves, le Zyriane tient fermement à la parole donnée, s'acquitte exactement d'une mission reçue et se distingue en toutes circonstances par une sévère probité. Lorsque le Zyriane transporte dans des lieux éloignés des sommes considérables, telles que, par exemple, le montant des impôts, il informe tous les passants de la mission qu'il accomplit, et ceux-ci ne manquent jamais de se découvrir avec respect; arrivé à une station, il se débarrasse de sa charge; l'hôte alors renvoie toutes les personnes présentes; et lorsque l'événement est connu dans le village, chacun rentre chez soi à la hâte et n'en sort que lorsque le messager a quitté le village avec le fardeau qui lui a été confié.

Le Zyriane est très-hospitalier, et un voyageur ne sera nulle part

plus en sûreté que chez lui. Lorsqu'il quitte sa maison, il en ouvre toutes les portes afin d'engager à entrer tout visiteur qui viendrait à passer. Il aime les solennités qui se renouvellent fréquemment, qui exigent beaucoup de frais et durent pendant plusieurs jours.

Il est probable que c'est à la suite de la marche progressive des Russes vers la mer Blanche que les Zyrianes ont été repoussés des contrées ouest du gouvernement actuel de Vologda. Ils se retirèrent alors le long des fleuves, jusqu'à la Petchora, qui, à l'exception de quelques villages sur l'Ilytch et l'Oussa, forme la frontière de leurs établissements vers l'est. Les Zyrianes d'Arkhangel semblent essentiellement distincts de ceux de Vologda.

Les Zyrianes de Vologda habitent, au nombre de 78,000 âmes, les districts d'Oust-Syssolsk et de Yarensk; ils ont des domiciles fixes, s'occupent un peu de l'agriculture et du bétail, qui leur fournissent leurs aliments favoris, pain, lait, beurre, etc.; mais ils se livrent d'ailleurs de préférence à la chasse et à la pêche, de même que tous les autres Zyrianes. La chasse à l'ours, au loup, à la martre, au renard et à la loutre, se fait sur une vaste échelle, et les Zyrianes reçoivent pour les meilleures peaux d'ours 6 à 7 roubles; pour la peau d'une loutre, 7 à 12 roubles; pour un renard brun foncé, 35 à 45 roubles; pour une zibeline, 10 à 15 roubles; pour dix hermines, de 1 à 1 rouble et demi, et enfin pour cent écureuils, 6 roubles et demi à 7 roubles. Malgré cette industrie lucrative, ils sont pauvres: cela tient à ce qu'ils mènent une existence insouciante, assez large même lorsqu'ils le peuvent; qu'ils dissipent ainsi promptement ce qu'ils ont gagné, et ne craignent même pas de faire des dettes. S'occupant surtout de pêche au printemps, ils se rendent par bandes, après la récolte, sur la Petchora inférieure, afin de remorquer les navires qui vont à Tcherdyne, à l'entrepôt de Yaktchinsk. Une autre industrie à laquelle ils se livrent aussi est la récolte de pignons doux, friandise favorite du peuple russe. Quand le Zyriane de Vologda abandonne pour longtemps sa demeure, il emporte toujours une copieuse provision de vivres; et à cet effet, la femme passe des journées entières à préparer des rôtis et autres aliments, ayant soin de fournir ce qu'elle a de meilleur. Le Zyriane se munit aussi de couvertures et de peaux de renne pour sa couche. Les produits de ses champs, cultivés à la sueur de son front, étant loin de produire ce qui est indispensable à son existence, probablement à cause de la rigueur du climat, le Zyriane ne base pas ses espérances sur les seules productions du sol, mais aussi sur son fusil de chasse; cette arme et son chien sont deux amis qui ne le quittent jamais et auxquels il tient de toute son âme. Le Zyriane n'est réellement jamais sans fusil, pas même pendant son travail, qu'il interrompt pour chasser dans la forêt voisine, après quoi il reprend, gai et alerte, le labeur commencé. Si l'on enlevait au Zyriane ses forêts et ses armes, il abandonnerait sa chaumière et périrait d'ennui et de désœuvrement. Le district d'Oust-Syssolsk est fort abondant en rivières et en poissons; la Petchora nourrit beaucoup de saumons. Dans ces contrées, tous les bons poissons se distinguent par des dimensions énormes; le saumon pèse jusqu'à 1 poud et demi; le lokh (c'est-à-dire le saumon qui a hiverné dans un lac) pèse souvent 5 pouds; le brochet 3 pouds et le sterlet 30 livres. Malgré la difficulté des communications, les poissons sont à fort bon marché en été. Dans ce district, on pêche, dans le courant d'une année, à peu près 200,000 pouds de poissons, dont un tiers environ est mis en vente. Ce qui se vend le plus facilement et conséquemment avec le plus de bénéfice, ce sont les oiseaux, que l'on prend d'ordinaire dans des filets. En automne et à l'entrée de l'hiver, on y tue de 3 à 500,000 raebtchiks (gélinottes) qui se vendent au prix de 7, 10 et 15 kopeks, tandis qu'à St-Pétersbourg une paire de ces mêmes oiseaux de première qualité coûte parfois au delà de 70 kopeks.

Les bains à vapeur des Zyrianes méritent une mention particulière. Ils ne se baignent pas, comme les Russes, à jours fixes, mais presque chaque jour, et sans préparation aucune; ils prennent un bain à vapeur d'une température moyenne de 68 degrés Réaumur, et 85 de chaleur intense. Un Zyriane est-il trop éloigné de chez lui pour pouvoir prendre un bain dans sa maison, il s'assied près d'un feu, prend une bûche, en tire une planchette, l'arrondit, y taille des pointes, assujettit au milieu de sa planchette une baguette verticale, et voilà ses apprêts de bain terminés. Dans cet intervalle, il a fait chauffer de l'eau; alors, et même pendant l'hiver, il se dépouille de ses vêtements, se lave la tête près du feu, et, prenant la planchette par le manche, s'en sert pour se frotter le dos en s'arrosant continuellement d'eau bouillante, jusqu'à ce que tout son corps, même pendant les froids les plus rigoureux, soit arrivé à l'état de transpiration. Puis il se lave, s'essuie, et dort tranquillement pendant toute la nuit auprès du même feu, pour recommencer son ouvrage le lendemain avec une nouvelle vigueur. Les Zyrianes de Vologda sont tous baptisés; une grande partie d'entre eux appartient à la secte des vieux croyants; pour cette raison, ils ne fument pas de tabac, mais ils boivent beaucoup d'eau-de-vie; ce spiritueux n'exerce pourtant pas sur eux un empire aussi irrésistible que sur les Samoïèdes et les Ostiaks. Le costume des Zyrianes et l'architecture de leurs maisons sont russes; leur physionomie est finnoise. Le Zyriane de Vologda ne possède ni l'énergie ni l'extérieur imposant des habitants des bords de l'Ijma. S'il faut en croire la tradition, ils seraient les descendants des Novgorodiens qui se réfugièrent dans ces parages après que le tsar Ivan III eut pris d'assaut la ville qu'ils habitaient.

Les Zyrianes d'Arkhangel sont établis principalement sur l'Ijma, mais aussi sur l'Oussa et aux monts Ourals, au nombre de 12,000; ils parlent la même langue que ceux de Vologda, mais sont évidemment d'une origine différente. Cette différence se manifeste d'une manière visible par le nez aquilin de ces Zyrianes, par leur structure athlétique, leur regard hardi et leur assurance, leur esprit pénétrant et rusé, leur indifférence pour le danger et leur insatiable cupidité. Les vêtements et la construction des maisons dénotent chez eux de l'aisance, et les champs et les prairies qu'ils ont défrichés sur les rives de l'Ijma prouvent leur activité. Les Zyrianes d'Arkhangel s'occupent cependant beaucoup moins aujourd'hui de la chasse et de l'agriculture que du commerce et de l'élève des rennes; ils surpassent même sur ce point les Samoïèdes, auxquels ils doivent la connaissance de cette industrie. Actifs et entreprenants, pleins de bon sens et de vivacité, ils exploitent largement les richesses du pays et n'abandonnent jamais leurs troupeaux, quelque rigoureuse que soit la température. Le principal produit du renne provient de sa peau, qui acquiert plus de valeur en automne. Jusqu'à l'été, les Zyrianes vivent passablement; mais à partir de cette époque ils font de splendides festins; car il arrive souvent qu'ils égorgent de 100 à 1,000 rennes, dont ils salent et conservent une partie pour leur propre usage, en vendant le reste sur l'Obi, où l'on paye jusqu'à 2 roubles la chair d'un renne; avec cet argent, ils achètent de gros poissons, notamment de l'esturgeon, qu'ils revendent ensuite pour Arkhangel et St.-Pétersbourg. Les peaux sont emportées sur les marchés d'Irbit et de Nijni-Novgorod. Ils transportent leur farine sur la Petchora, ainsi que d'autres objets nécessaires aux nomades de ces contrées. Un renne tué en temps opportun rapporte à peu près 4 roubles, non compris le bénéfice qui résulte de l'échange des marchandises. Le Zyriane qui possède de 6 à 7,000 têtes de rennes peut, sans affaiblir son troupeau, en tuer annuellement 1,500; ceci lui rapporte 6,000 roubles, dont 500 suffisent pour son entretien; de sorte qu'il n'est pas surprenant de trouver sur l'Ijma des paysans qui font un revirement de 30 à 40,000 roubles et répandent le bien-être sur toute leur commune. Aussi sont-ils comme négociants et éleveurs, les chefs et maîtres de la toundra. Aucune intempérie ne les arrête, et ils retrouvent leur chemin dans la nuit la plus obscure. Les Samoïèdes, qui se plaignent, souvent à tort, de l'oppression de ces Zyrianes, s'inclinent volontiers, ainsi que les Ostiaks, devant cette supériorité. Mais la toundra peut entretenir plusieurs milliers de rennes de plus qu'elle n'en nourrit aujourd'hui, et si les Samoïèdes restent, sous ce rapport, dans une infériorité relative, c'est leur propre faute.

VOTIAKS ET BESSERMAENES.

Les Votiaks, qui comptent environ 230,000 individus, habitent en masse compacte, au nombre de 220,000, la partie orientale du gouvernement de Viatka, et en petit nombre — à peu près 9,000 — celui de Kazan, tandis que les avant-postes disséminés de cette tribu s'étendent vers le

Dessiné d'après nature par Viale. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

FEMME ZYRIANE. FEMME VOTIAQUE. VOTIAK. ZYRIANE.

ЗЫРЯНКА. ВОТЯЧКА. ВОТЯКЪ. ЗЫРЯНИНЪ.

sud-est jusqu'au gouvernement de Samara et d'Orenbourg, où on les remarque le plus, parmi les Teptiars, dans le district de Birsk. Ils se distinguent de leurs voisins, principalement des Tchérémisses et des Tatars, par leurs mœurs, leur genre d'existence, leur vie domestique et leur économie rurale. C'est un peuple à moitié sauvage, superstitieux, mais intègre et assez laborieux; son caractère est fougueux et opiniâtre. Fidèlement attaché aux coutumes de ses pères, il craint l'approche des Russes, qui, plus civilisés que lui, se distinguent par une plus grande propreté et un meilleur arrangement dans leurs habitations.

D'après leurs mœurs et leur genre de vie, les Votiaks du gouvernement de Viatka se divisent en trois tribus qui se distinguent d'une façon assez tranchée les unes des autres. Les trois tribus sont: les Votiaks malmyjsko-sarapoulskis, Votiaks glasovsko-sarapoulskis et Votiaks yélaboujskis. Les premiers ont conservé plus que les autres leur langue et leurs anciennes mœurs, et sont excessivement malpropres. Les Votiaks glasovsko-sarapoulskis ressemblent déjà beaucoup aux Russes, d'après leur extérieur et leurs mœurs. Leur langue est remplie de mots russes. — Les Votiaks yélaboujskis se sont rapprochés des Tatars par la langue, le costume, etc.; leurs demeures sont très-sales.

Les Votiaks sont de taille plus élevée que les Zyrianes leurs voisins, et ont comme ceux-ci la chevelure d'un blond vif ou rougeâtre, et les yeux clairs.

La vie domestique des Votiaks est absolument insupportable à tous ceux qui ont quelque habitude de la propreté. En hiver, ils habitent de grandes maisons de bois, pêle-mêle avec les veaux, les chèvres, les moutons et les poules; au printemps, ils vont demeurer dans les bâtiments d'exploitation des fermes, où l'on voit nuit et jour brûler dans la cour un grand feu sur lequel est suspendu un chaudron où ils préparent leur nourriture habituelle, c'est-à-dire du gruau avec un morceau de bœuf ou de mouton pourri; ils aiment aussi les lièvres et les écureuils séchés, dont la chair et les os sont pulvérisés.

Leurs principales occupations sont l'élève des abeilles et la chasse aux écureils, dont ils font un gain considérable.

Avant l'ouverture des travaux de la campagne, les Votiaks ont une semaine entière de fêtes pour lesquelles ils préparent des boissons et des comestibles. Mais, à dater de la fenaison jusqu'à la fin de la moisson, tous ceux qui sont capables de travailler ne quittent les champs ni jour ni nuit; les vieillards et les enfants seuls gardent les maisons. Par mesure de précaution, ils bâtissent leurs greniers en dehors des villages, et tâchent de les remplir pour deux ou trois ans de provisions qu'ils ne mettent jamais en vente, pas même aux époques de renchérissement. En hiver, ils battent le blé et tressent des sacs et des nattes (d'écorce d'arbre, principalement de celle du tilleul) universellement employés en Russie. Chaque saison est pour eux l'occasion d'une occupation quelconque, soit la chasse, soit toute autre, et il est rare de voir un Votiak oisif; en sorte que chez eux personne n'est réellement pauvre et que beaucoup d'individus, au contraire, sont dans une grande aisance.

Habitués à leur rude climat, ils se vêtissent légèrement par les froids les plus rigoureux, et ne suivent pas en cela l'exemple des Russes et des Tatars; ils ne portent alors que de courtes pelisses descendant jusqu'aux genoux, et par-dessus un petit kaftan de toile ou de demi-drap.

Les Votiaks sont remplis de superstition. S'il survient quelque malheur, ceux qui n'ont pas reçu le baptême offrent des sacrifices au génie du mal, et à cet effet, on tue une oie, un canard ou un veau; ils les cuisent dans un chaudron où chaque assistant puise quelques cuillerées de bouillon qu'il jette au feu, après quoi on consomme la viande; et c'est ainsi que se termine la cérémonie.

La langue assez harmonieuse et peu connue des Votiaks passe pour très-pauvre et à peine suffisante pour désigner les objets les plus indispensables. Dans leur langue, les Votiaks se nomment Ough-mourte ou Oud-mourte. Quoiqu'ils n'aient pas de poésies traditionnelles, ils ont un goût prononcé pour le chant. Ils chantent assez généralement tout ce qui s'offre à leur vue; mais souvent il y a peu ou point de sens dans ces improvisations.

Nous mettons au nombre des Votiaks environ 5,000 Bessermænes vivant disséminés parmi eux et dont l'origine est incertaine. On ne peut pas en effet décider d'une manière positive si cette peuplade est finnoise ou tatare.

PEUPLES OUGRIENS.

Les peuples que l'on nomme ougriens ou ougriques, c'est-à-dire les Vogouls et les Ostiaks, descendants des anciens Ougriens, avec lesquels les Madjars ou Madgyars (en hongrois Magyars) ont aussi une parenté assez rapprochée, habitent la partie septentrionale des monts Ourals et les contrées de l'Obi et l'Irtych.

VOGOULS.

Ce peuple, qui a presque entièrement disparu de l'Europe, et qui s'étendait autrefois d'avantage vers l'ouest, ne compte pas aujourd'hui plus de 7,000 individus, lesquels habitent principalement le versant oriental des monts Ourals jusqu'à l'Obi, — pas au delà de l'Oussa du côté du nord; et vers le sud, pas plus loin que la Tchoussovaïa. Ceux que l'on nomme Ostiaks de Berézov doivent être une tribu vogoule qui ne se distingue des Vogouls de Tcherdyne que par le dialecte, mais qui diffère plus essentiellement des Ostiaks de la Konda et de l'Irtych, lesquels se désignent eux-mêmes sous le nom de Hondo ou de Khondo. Ceux de Tcherdyne, jadis plus nombreux à l'ouest de la chaîne des monts Ourals, vivent actuellement presque exclusivement à l'est, près des sources de la Losva, où ils furent transportés par l'impératrice Catherine II. Ces contrées étaient précédemment habitées par les Vogouls de la Sosva septentrionale.

Les Vogouls, jadis sauvages et turbulents, qui se trouvaient autrefois du côté de l'Asie et se nommaient Mansy, sont devenus paisibles et soumis depuis la conquête de la Sibérie, et, pour la plupart, font depuis plus de cent ans profession de la foi chrétienne, quoiqu'en réalité ils ne soient chrétiens que de nom. Leur existence isolée et leur état perpétuel de vagabondage leur ont donné un caractère dissimulé, farouche, disposé à la résistance et défiant à l'égard des étrangers, qu'ils servent cependant de bonne grâce et avec dévouement lorsqu'on les traite avec justice et humanité. Ceux des Vogouls qui sont moins civilisés sont plus gais et plus vifs que la plupart des peuples finnois. Les Vogouls du sud ont presque complétement perdu leur nationalité, et il paraît qu'il n'existe plus de véritables Vogouls que sur la Losva et le Pélym. Ceux de la Losva inférieure et de la Lobva ne le sont plus que de nom. Sur le Vychera il n'y a que peu de Vogouls, encore sont-ils mélangés avec d'autres races.

Le Vogoul ne redoute aucune peine, sans cependant les rechercher. Essentiellement chasseur, l'hiver est pour lui l'époque du travail et des bénéfices. Il poursuit un animal durant des journées entières, et lorsqu'il est parvenu à le tuer, il n'en consomme qu'une partie, celle qui est absolument nécessaire à sa subsistance, cache le reste et ne revient chercher son butin qu'après la chasse terminée; puis il se remet en route pour recommencer de nouvelles courses. En été, le Vogoul préfère le repos, et ce n'est que dans des cas extrêmes qu'ils se décide à aller s'établir avec sa famille sur le bord des fleuves, pour se livrer à la pêche et chasser les oiseaux. Le Vogoul est taciturne, on observe rarement en lui les signes de la satisfaction et du plaisir, et même lorsqu'il danse, animé par le tabac ou l'eau-de-vie, il conserve l'expression sérieuse habituelle à sa physionomie. Cependant on ne l'entend jamais, comme les Samoïèdes et les Ostiaks, se plaindre pour des choses de peu d'importance. Ses lèvres serrées, son regard profond et sombre, indiquent énergiquement un caractère intraitable.

Les Vogouls sont en général de petite taille; ils ont la chevelure abondante et noire, et ressemblent, par leurs usages et par leurs mœurs, autant aux Lapons qu'aux Tchérémisses et aux Votiaks.

Très-dévoués encore au chamanisme, ils ont conservé de différentes cérémonies de ce culte, notamment celle où l'on immole des chevaux en sacrifice aux dieux.

On trouve dans leur poésie des chants héroïques et des chants consacrés à l'ours, dont les premiers rappellent leur ancienne puissance et une grandeur dès longtemps évanouie.

On ne pourra porter un jugement juste et bien motivé sur la langue encore presque inconnue des Vogouls que lorsque le Finnois Ahlqvist aura publié ses recherches et que le Hongrois Hunfalvy aura fait connaître au public les recherches littéraires de son compatriote Reguly.

Il est évident que les Vogouls, qui s'avancent à pas rapides vers une décadence complète, n'ont pas été les habitants primitifs des contrées qu'ils habitent actuellement, ce que prouve, au surplus, la désignation des lieux de leur résidence, dont les noms ne sont intelligibles que dans le dialecte permien. Il est probable qu'un autre peuple plus civilisé y vivait autrefois dans des villes, et que ce n'est que plus tard que Vogouls et Ostiaks y vinrent du sud-ouest, peut-être même du pays des Bachkirs actuels.

OSTIAKS.

Les Ostiaks, qui comptent environ 23,000 âmes, sont la tribu finnoise la plus orientale. Formant au nord la transition avec les Samoïèdes, ils sont restés à l'écart de toute influence étrangère et surtout tatare, tandis que dans les parties sud de la Sibérie, à l'ouest du lac Baïkal, beaucoup de tribus finno-samoïèdes ne peuvent plus être reconnues au milieu des tribus tatares, et ne vivent dans ces contrées que comme les tristes débris d'une nationalité dont il ne reste que de faibles vestiges.

La peuplade des Ostiaks réside près du puissant réseau fluvial formé par l'Obi et l'Irtych; n'atteignant la mer Glaciale que vers l'Obi, ils touchent du côté du nord à la ligne parallèle des sources de l'Oussa et de la Kara; c'est au delà de cette ligne et jusqu'à la mer Glaciale que vivent des Samoïèdes dont les établissements enclavent à l'est et au sud les habitations des Ostiaks. Au delà du district fluvial de l'Obi il ne reste plus qu'une faible branche d'Ostiaks de Berézov sur le Nadym. Ceux qui appartiennent au district fluvial de l'Irtych s'étendent au sud, jusqu'à l'embouchure de l'Alym, ou ils vivent en commun avec des Tatars. Les rivières de Demianka, affluent de l'Irtych, et de Vassiougan, affluent de l'Obi, forment en général la limite méridionale de toute la tribu des Ostiaks. La steppe de Baraba, au nord de cette limite, est exclusivement habitée par des Ostiaks, tandis qu'au sud on trouve des Tatars et des Samoïèdes. Les Ostiaks habitent principalement les affluents du cours inférieur de l'Obi, et les Samoïèdes nomades séjournent tantôt dans les marais entre l'Obi et le Taz, tantôt aux bords de la mer Glaciale. Les Ostiaks de l'Obi inférieur et de l'Irtych ont pour voisins à l'ouest des Vogouls, plus loin, des Samoïèdes de Liapine et de la mer Glaciale, et au midi, des Tatars; mais les Ostiaks de l'Obi supérieur sont limités au nord, à l'est et au sud par des tribus samoïèdes.

Dans ces contrées, la langue ostiake, qui appartient à la branche ougro-ostiake de l'idiome finnois, se divise en trois dialectes, de même que les Ostiaks eux-mêmes se partagent en trois tribus principales. Ces trois tribus sont: celle des Ostiaks de l'Irtych (avec le dialecte de l'Irtych), celle des Ostiaks de l'Obi supérieur (avec le dialecte de Sourgoute) et celle des Ostiaks de l'Obi inférieur (avec le dialecte d'Obdorsk). Ces derniers se subdivisent encore en trois groupes.

Les Ostiaks des contrées de l'Irtych, nommés aussi de Denchtchikov, habitent, au nombre de 3,000, l'Irtych, le Tourtass, le Nazym, la Demianka, à l'embouchure de la Konda, et le haut de ce fleuve jusqu'à la commune (volost) de Niakhratine, et au confluent de l'Irtych et de l'Obi. Leur dialecte contient beaucoup de mots russes et des expressions qui ne sont pas nécessaires au langage ni même compatibles avec le génie de la langue, dans laquelle l'influence du russe est sensible. Mais la langue tatare y a empreint aussi un cachet qu'il est impossible de méconnaître. Les deux autres dialectes ont moins subi l'influence russe. Par suite de raisons politiques plus immédiates, les Ostiaks de l'Irtych sont parmi ces peuples ceux sur lesquels la civilisation russe a agi avec plus d'efficacité. Ils sont baptisés depuis longtemps, fidèlement attachés aux usages de l'Église grecque, et croient fermement à la vérité des doctrines chrétiennes, sans en avoir pourtant une connaissance bien approfondie. Sous le rapport de la civilisation extérieure, ils ont une incontestable supériorité sur les autres tribus; ils habitent des maisons organisées à la russe, et vivent des produits de leur bétail, d'un peu d'agriculture et de commerce d'échange. Ils ne s'occupent qu'accessoirement de chasse et de pêche. Ayant entièrement renoncé à leurs anciennes traditions, ils sont aujourd'hui régis par des lois municipales russes.

Les Ostiaks de Sourgoute comptent à peu près 5,000 âmes; ils commencent à se montrer sur le Salym ou plutôt sur le Pym, et le long de l'Obi et de ses affluents jusqu'à la frontière du gouvernement de Tomsk, ainsi que sur le Vassiougan, dans le même gouvernement. Ils vivent presque exclusivement de chasse et de pêche, dans de misérables yourtes, et il en est même quelques-uns qui mènent une existence nomade. Ces Ostiaks de Sourgoute forment, sous tous les rapports, la transition entre ceux de l'Irtych et d'Obdorsk; leur dialecte s'est conservé dans sa pureté et n'a surtout admis l'intercalation d'aucun mot russe. Les Ostiaks de l'Obi se distinguent en général par leur répulsion pour toute espèce de civilisation et de progrès, et par leur attachement à leurs anciennes coutumes. Ils sont convaincus que la civilisation détruirait leur nationalité, et ferait d'eux des Russes.

Les Ostiaks d'Obdorsk se divisent encore en Ostiaks de la Konda, qui comptent environ 9,000 individus établis sur la Sosva, sur l'Obi au-dessus de Berézov et sur le Kazym, — et en véritables Ostiaks d'Obdorsk, habitant, au nombre de 6,000, les alentours d'Obdorsk et du village de Kounovate. Les Ostiaks de la Konda proviennent des Tchoudes permiens, qui s'étendaient, au quinzième siècle, jusqu'au Vym, lequel se jette dans le Vytégra. La différence de leurs dialectes nous autorise à les classer en deux subdivisions, savoir : celle d'Yougra (Sosvino-Liapine) et celle de Berézov-Kodski. Nous avons en conséquence à signaler chez les Ostiaks d'Obdorsk les trois idiomes suivants: celui d'Obdorsk, celui de Sosvino-Liapine et celui de Berézov-Kodski. Le premier contient beaucoup de mots zyrianes et samoïèdes; le second, des mots vogouls, et le troisième, des mots tatars. Toute la tribu ostiake du district de l'Obi se distingue en général par sa loyauté, sa complaisance, beaucoup de bienveillance et d'humanité, et surtout par une austère probité. Ces qualités tendent malheureusement à s'effacer de plus en plus dans le voisinage des bourgs, où l'on rencontre déjà beaucoup de fausseté et de mauvaise foi unies à la paresse et à l'ivrognerie. Le mariage est chose sacrée pour les Ostiaks, quoique la femme s'achète et que le choix de celle-ci soit fait par les parents du futur époux. Les actions honnêtes des Ostiaks paraissent en général motivées moins par la conscience que par l'instinct du bien, guide d'autant plus sûr que l'homme est plus inculte.

Dans la description que nous allons donner de l'origine et des mœurs des Ostiaks, il ne sera question que de la race la plus pure, établie sur l'Obi inférieur, et dont les autres tribus ne sont que des ramifications plus ou moins altérées.

Le nom d'Ostiak, connu plus tard que ceux de Samoïède, d'Ougrien et de Vogoul, et qui paraît provenir de Ass-yakh (hommes de l'Obi), a, selon d'autres étymologistes, l'origine suivante: les Ostiaks prétendent s'être nommés de tous temps Ariakhi (nombreux), dérivé de ar (beaucoup) et de kho (homme). Il est certain que, il y a quelques siècles, ce peuple était fort nombreux — ce qui est prouvé par les restes de beaucoup de bourgs en ruines — et était gouverné par plusieurs princes indépendants les uns des autres et qui guerroyaient entre eux. Plus tard, les Ostiaks commencèrent à se nommer Khondikho, nom qu'ils durent, selon leur propre opinion, à la perte de leur liberté,

Dessiné d'après les originaux et costumes de la Société Impériale géographique de Russie p.C.Huhn. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

OSTIAKS D'OBDORSK. ОБДОРСКІЕ ОСТЯКИ.

et à leur soumission servile vis-à-vis de leurs terribles vainqueurs, les Tatars. Khon ou khan signifie tsar, et kho, homme ; Khon-kho ou Khondikho signifie homme du khan ou sujet du khan. D'autres prétendent que Khondi-kho n'a pas d'autre signification que celle de gens de la rivière Konda. Les fiers vainqueurs des Ostiaks, les Tatars, les nommaient Ouchtiaks, terme de mépris qui répond au sens d'hommes brutes ou de barbares, expression employée jadis dans le même sens par les Romains à l'égard des peuples conquis. C'est sous le nom d'Ouchtiaks, dont les Russes ont fait Ostiaks, qu'ils tombèrent sous la domination russe par la conquête de la Sibérie. Ce qu'il y a cependant de remarquable, c'est qu'outre les Russes et les Tatars, aucun peuple voisin ne les nomme Ostiaks. Les Samoïèdes les appellent Taga. La longue domination tatare sur les Ostiaks a laissé parmi eux des traces visibles. Les cabanes sont organisées à la manière tatare, de même que les greniers ; beaucoup d'objets d'un usage quotidien ont des dénominations tatares. Le costume des femmes et leurs ornements sont absolument tatars; il en est de même des titres de quelques notabilités aristocratiques et même des noms de certains endroits. Quoique les Ostiaks soient sujets russes depuis environ deux cents soixante-dix ans, l'influence russe est restée jusqu'à présent beaucoup moins sensible que celle des Tatars.

Conformément à la distinction que nous avons établie plus haut, ceux que l'on nomme Ostiaks d'Obdorsk se divisent, aussi sous le rapport administratif, en Ostiaks d'Obdorsk et Ostiaks de la Konda, et chacune de ces subdivisions comporte plusieurs volosts ou communes. Ces deux sections réunies à la division de Sourgoute constituent l'administration du district de Berézov, dans lequel se trouvent en outre 5,000 Samoïèdes et 4,500 Russes (dont plus de 1,000 dans la seule ville de Berézov). Nous avons déjà parlé plus haut des divisions nationales et par idiomes des Ostiaks d'Obdorsk; ils se subdivisent encore en beaucoup de petites tribus dont chacune forme une grande famille à part. Les différences qui les séparaient se sont effacées chez ceux qui professent le christianisme ; ces derniers, en effet, sont régis d'après les lois russes et suivent les coutumes de cette nation. Les Ostiaks d'Obdorsk seuls tiennent fortement à leurs mœurs patriarcales. Parmi les Ostiaks et les Samoïèdes on retrouve souvent de petites peuplades qui, bien que composées de quelques centaines d'individus, ne connaissent pas leur origine et se considèrent tous comme parents ; ils se soutiennent réciproquement, mais ne se marient pas entre eux. Chaque peuplade a son doyen; la justice supérieure est déférée au prince de la tribu. Plusieurs peuplades obéissent aux princes d'Obdorsk et de Kounovate, dans le district de Berézov, lesquels, ayant été reconnus comme souverains de ces contrées par Catherine II, ont le droit de prononcer toute sentence et d'infliger toute espèce de châtiment, sauf la peine de mort, dans les districts soumis à leur autorité. Ils ont pour mission essentielle de maintenir la concorde parmi les différentes peuplades. Les princes eux-mêmes sont soumis aux lois gouvernementales et à l'autorité du conseil de guerre. Leur dignité est héréditaire.

Les Ostiaks sont faibles de constitution, paresseux et d'une apparence maladive; leur teint est jaune pâle, leurs yeux sont petits, leur visage est rond et plat et le nez épaté. La chevelure noire des hommes pend ordinairement autour de leur tête; mais ceux de Kodski et de Sosva la rattachent en touffe au moyen d'un lacet de soie. Ils ne portent point de barbe et l'arrachent impitoyablement. Les femmes, qui ne sont en aucune façon plus belles que les hommes, sont beaucoup moins propres, surtout celles qui vivent au nord de Berézov. Les femmes ostiakes de la Sosva sont, par exception, plus propres et moins laides que les autres.

La nourriture des Ostiaks consiste principalement en poisson préparé de diverses manières, en chair de renne, et pendant l'été, en oiseaux de passage. Ils consomment peu de pain. Le plat nommé varka (aliment cuit), qui passe chez eux pour une friandise très-recherchée, se compose de vessies et de ventres de poissons assaisonnés d'huile de morue et réduits en un épais bouillon. Ils ont aussi un goût très-prononcé pour le posœmi ou vertèbres du mouksoune (espèce d'éperlan) séchés au soleil.

Le costume des hommes et des femmes offre plusieurs singularités. Il consiste surtout en peaux de renne, comme chez tous les habitants à demi sauvages de la Sibérie septentrionale ; mais il est orné d'une façon toute particulière. Le vêtement principal, malitsa, consiste en peaux de renne dont la fourrure est en dedans et le cuir en dehors ; il est en forme de sac, descend jusqu'aux genoux et est pourvu de manches, de gantelets et d'une ouverture pour la tête ; la partie inférieure est bordée de zibeline ou de poil de loup. La malitsa est attachée autour des reins par une ceinture de cuir garnie de boutons de laiton, et sur le côté pendent un couteau, une poche et un briquet. La parka est absolument semblable à la malitsa, sauf que le poil est en dehors. Lorsqu'il se met en voyage par un froid rigoureux, l'Ostiak se couvre d'un troisième vêtement nommé gouss, dont le poil est également en dehors et qui est garni d'un capuchon. Les pieds sont chaussés en hiver de plusieurs paires de bas superposés, cousus, en peaux de renne, le poil en dehors et ornés de bandes bariolées en fourrure blanche et noire. En été, les Ostiaks portent par-dessus la chemise et le pantalon de toile à voiles un vêtement nommé aussi gouss, non plus en peau, mais en drap de couleur éclatante. L'habillement des femmes se compose d'une chemise de toile, d'indienne ou autre étoffe de coton ou de soie ; le col est entouré de fausses perles, et sur la poitrine et sur l'ourlet inférieur de la chemise sont diverses broderies en laine rouge. Les cheveux sont tressés en arrière et pendent en deux nattes garnies d'une bande de drap qui tombe jusqu'aux genoux et sur laquelle sont attachés des ornements en métal. Depuis l'âge de la puberté jusqu'à la mort, les femmes ne quittent jamais le voron, selon la coutume des femmes romaines de l'antiquité. C'est une large ceinture qui se porte sur le corps nu et à laquelle pend un morceau de toile piquée qui entoure les cuisses et vient se rattacher par devant. L'habillement d'hiver des femmes a beaucoup d'analogie avec la capote ; il est garni de beaucoup de rubans qui servent à l'attacher, et de houppes. La femme ostiake se couvre toujours la tête d'un mouchoir long, large et bariolé, nommé vokchim, garni de longues franges en fil qui recouvrent presque tout le visage. Le tatouage des mains est un indice de prétention particulière.

Les Ostiaks d'Obdorsk vivent en hiver au milieu des forêts, dans le voisinage des fleuves, et sont séparés en plusieurs centaines de villages éloignés les uns des autres de 20 à 40 verstes et se composant chacun de trois à vingt yourtes. Ces cabanes n'ont souvent qu'une seule chambre en forme de corridor, et ne contiennent, d'après le modèle tatar, qu'un foyer et des bancs destinés à servir de lits. Il n'est pas rare qu'une cabane soit habitée par cinq familles qui, pour la nuit, s'isolent par des compartiments en planches, comme on sépare les chevaux. La malpropreté de ces cabanes dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Dès que le retour du printemps, vers la mi-juin, fait dégeler les rivières, les Ostiaks réunissent tout ce qu'ils possèdent en plusieurs paquets qu'ils placent sur deux canots longs et profonds, attachés ensemble, et se dirigent ainsi sur les rives de l'Obi ou de quelque autre fleuve. Ils y vivent sous des tentes d'écorce de bouleau (tchoum) jusqu'en septembre et se livrent à une pêche très-lucrative. Mais au mois d'octobre, dès qu'apparaît la première neige, les Ostiaks retournent dans leurs forêts et recommencent leurs chasses, leur principale industrie ; ils poursuivent notamment la zibeline, le renard, l'écureuil, l'hermine, le glouton, l'ours, le loup, etc. Quelques-uns chassent dans le voisinage même de leurs habitations. En décembre, la plupart des chasseurs reviennent avec le gibier qu'ils ont tué et le revendent à des marchands russes ; avec le produit de cette vente ils payent l'yassak. D'autres, au contraire, passent tout l'hiver dans les forêts. En mars, les Ostiaks chassent jusqu'au dégel le renne sauvage et l'élan. De nombreux troupeaux de rennes forment, chez les Ostiaks, la principale branche de l'élève du bétail, dont s'occupent surtout les Samoïèdes et même aussi les Russes ; les rennes trouvent partout une nourriture abondante, consistant en mousse durant l'hiver et le printemps, et en feuillage et broussailles pendant l'été et l'automne. En 1847 on comptait dans le district de Berézov environ 150,000 rennes privés, appartenant à des Samoïèdes, à des Ostiaks, à des Russes et à des Zyrianes. En deçà de la région des neiges éternelles, l'élève des chevaux et des bœufs forme, chez les Ostiaks colonisés, une importante branche d'industrie, et à 350 verstes de Berézov, en remontant l'Obi, on trouve déjà quelques potagers cultivés. Les Ostiaks s'occupent spécialement de la confection de bateaux, traîneaux, patins, arcs et autres objets. Ils fabriquent aussi des armes pour la pêche et la chasse. En été, ils fauchent le foin. Les femmes ostiakes font de la toile avec des orties, du fil avec des peaux de renne, cousent les vêtements pour elles et leurs maris, tricotent des filets, coupent le bois, etc.

La bonne humeur de l'Ostiak, bien différente de la taciturnité des Vogouls, se manifeste par une loquacité familière, un franc rire et un chant monotone. Ils aiment l'eau-de-vie, le tabac et les joyaux. Les Ostiaks qui élèvent des rennes ont plus de penchant pour le gain et sont plus économes que les Ostiaks pêcheurs.

La demande en mariage se fait chez eux, de même que chez les Samoïèdes, en s'adressant au père ou aux parents de la fiancée. En cette matière, comme dans d'autres circonstances importantes, la femme n'est pas consultée; elle est esclave dans toute la force du terme. Considérée d'ailleurs comme un être impur, elle vit pour cette raison séparée de l'homme et dans la plus profonde dégradation. L'endroit visité par un être féminin est profané et doit subir des fumigations pour être purifié. Le prix d'une jeune fille diffère selon la localité: à Obdorsk, on donne pour la fille d'un riche Ostiak de 50 à 100 rennes; celui qui est plus pauvre n'estime pas le prix de la sienne à plus de 20 ou 25 de ces animaux. Une fille se marie dès qu'elle est en état de s'acquitter de tous les travaux domestiques; son prix de vente est donc en quelque sorte le salaire de son éducation complète ou l'intérêt intégral du capital représenté par sa future activité domestique. Bien que la polygamie soit permise chez les Ostiaks, elle devient de plus en plus rare, en raison de l'élévation progressive du prix des jeunes filles. L'Ostiak peut prendre plusieurs femmes, lors même qu'elles sont sœurs; mais ces ménages sont constamment malheureux à cause des incessantes disputes des femmes. La femme n'a, pas plus que sa famille, de droits de succession à exercer après la mort de son mari; tout l'héritage est réparti en portions égales entre les fils, qui sont obligés d'entretenir leur mère, leurs sœurs et leurs autres parentes.

La magie, qui tient lieu de religion, est aussi le lien qui unit les individus des deux sexes, dont chacun adore depuis longtemps une idole distincte. Les Ostiaks païens avaient des notions d'un Être suprême qu'ils nommaient Turm ou Turoum mais qu'ils n'osaient invoquer. C'est pour ce motif qu'ils imaginèrent des dieux plus infimes, dont le pouvoir de faire le bien et le mal était borné, et qu'ils invoquaient comme de bons ou de mauvais génies. Dans les temps les plus reculés, quelques-uns de ces génies avaient été fabriqués en bois par des chamanes et revêtus d'habillements bizarres qui leur donnaient l'aspect d'hommes estropiés; d'autres étaient faits de métal et représentaient des oiseaux, divers animaux, et surtout des ours. Les Ostiaks croyaient à des dieux de terre et de mer, protecteurs de leurs industries, et ils leur bâtissaient des temples dans des lieux écartés protégés par d'épaisses forêts. Ils avaient la même vénération pour certains arbres et pour quelques montagnes. Ils offraient à leurs idoles leurs plus belles fourrures, des flèches, des monnaies d'argent, etc. Leurs prêtres, les chamanes, se chargeaient de présenter les offrandes à la divinité, dont ils rapportaient la réponse. Il y avait également diverses solennités en l'honneur des idoles. Tout cela se pratique plus ou moins encore aujourd'hui, notamment chez les Ostiaks païens du nord. Chez eux, de même que chez les Samoïèdes, le serment est un acte d'une suprême importance; pour le rendre plus solennel, on pose la main sur une tête d'ours, au moment de jurer, ce qui s'interprète ainsi: «Qu'un ours me dévore, si je fausse mon serment!»

FINNOIS DU VOLGA.

On compte deux peuplades de ces Finnois: les Tchérémisses et les Mordvines. Les Tchouvaches, que l'on rangeait autrefois parmi les Finnois du Volga, et qui présentent dans leur extérieur et leur genre de vie un type finnois, ne parlent maintenant que la langue tatare et doivent être effectivement comptés parmi les peuples tatars. Il est très-probable que ces trois peuples ont joué un rôle actif dans les bouleversements politiques qui eurent lieu sur le fleuve sacré Itil (le Volga); mais l'histoire les a oubliés ou mis en scène sous d'autres noms.

TCHÉRÉMISSES.

Les Tchérémisses, autrefois nombreux et répandus principalement vers l'ouest, constituent présentement — au nombre d'environ 210,000 — la plus faible des deux tribus susmentionnées du Volga; ils habitent, outre les gouvernements de Viatka (100,000) et de Kazan (90,000), quelques contrées de celui de Kostromá (4,000), de Nijni-Novgorod (7,000), de Perm (6,000) et d'Orenbourg (3,000).

Dès la fin du douzième siècle, un grand nombre de Novgorodiens s'établit sur les bords de la Kama et du Volga, et soumirent à leur pouvoir une partie des Tchérémisses, qui restèrent depuis cette époque sous l'influence russe, tandis que du temps de la domination mongole on les voyait tantôt à la solde des princes russes, tantôt dans les rangs de leurs ennemis.

Les Tchérémisses se désignent eux-mêmes sous le nom de Mari, et se subdivisent, depuis des temps déjà anciens, en Tchérémisses des montagnes et en Tchérémisses des prairies ou des forêts, c'est-à-dire en habitants de la rive droite du Volga (ou partie montagneuse) et en habitants de la rive gauche (ou partie basse) du même fleuve. Les Tchérémisses des montagnes, beaucoup moins nombreux, sont en général bien faits et leur visage pâle ne manque pas d'agrément; les Tchérémisses des prairies ont au contraire presque tous le teint foncé et sont petits de taille. Chez ces derniers, habitants des steppes, les organes de la vue et de l'ouïe sont extraordinairement subtils; leur caractère insouciant est assez flegmatique. Les Tchérémisses des montagnes, dont les rapports avec les Russes sont plus intimes, sont actifs et laborieux, et comme ils savent confectionner eux-mêmes tous leurs outils de labourage et de construction, ils arrivent facilement à l'aisance. Ils méprisent les Tchérémisses des prairies et ne contractent jamais de mariages avec eux. Cette espèce de répulsion doit nécessairement avoir quelque cause que l'histoire a négligé de nous apprendre. Dans le dialecte des Tchérémisses des montagnes existe l'harmonie vocale, qui manque dans le dialecte de la plaine; le premier se distingue en outre de l'autre par la formation des mots et par leur prononciation. Tous deux sont amplement pourvus de mots tatars.

Les Tchérémisses habitent de petits villages irréguliers ornés de beaux bouquets d'arbres, et ces villages ne consistent souvent qu'en quelques groupes de fermes avec une enceinte commune. Les habitants se livrent ensemble non-seulement aux travaux de la ferme et à la culture des champs, mais ils partagent même souvent le travail et les produits de la moisson. Plusieurs colonies de ce genre, dont les Tchérémisses tiennent les noms secrets par superstition, forment une commune.

La cour intérieure, proprement entretenue et parsemée de gazon, est placée au centre des bâtiments d'habitation et de ceux qui sont destinés à l'exploitation. La porte des premiers est tournée vers l'est, mais ils n'ont aucune ouverture sur la rue. A côté d'un corps de logis assez proprement entretenu se trouve toujours une tente en bois ou yourta, qui rappelle la vie nomade d'autrefois; les Tchérémisses en font leur cuisine et y passent aussi l'été.

L'habillement ordinaire des hommes, qui a beaucoup d'analogie avec celui des Russes, consiste en un kaftan de drap gris ou en une courte pelisse de mouton et un chapeau noir. Les femmes portent des pantalons comme les hommes; mais, sauf la chemise, aucun autre vêtement, du moins pendant l'été; en hiver elles portent des chapeaux semblables à ceux des hommes, et alors elles ne mettent pas de mouchoir sur leur tête. Les habits de fête des femmes consistent en un kaftan de drap blanc ou vert; ceux des jeunes filles, en un kaftan court et une espèce de peignoir en nankin; outre cela, filles et femmes portent sur la poitrine une quantité d'anciennes monnaies d'argent; c'est leur parure la plus essentielle et la plus appréciée. Comme parties importantes du costume féminin, il faut signaler encore le nachmak, coiffure en forme de diadème, assujetti par les deux bouts aux oreilles, et diversement brodé; et le charpan, mouchoir plié en deux et attaché à la tresse derrière la tête. L'ornement bariolé de leur cou, composé de verroteries, monnaies et

Dessiné d'après nature par Viale.

Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

FEMME TCHOUVACHE. MORDOUANS. FEMME TCHÉRÉMISSE.

ЧУВАШКА. МОРДВА. ЧЕРЕМИСКА.

rubans, est commun à tous les peuples finnois. La femme mariée cache soigneusement sa chevelure; la jeune fille, au contraire, la laisse pendre en deux tresses.

Généralement lent, peu laborieux et peu rusé, le Tchérémisse est mélancolique, capricieux, vindicatif et entêté, mais fidèle et honnête. Comme exemple frappant et triste à la fois de ce caractère vindicatif, nous citerons le fait d'un Tchérémisse qui, accusé de délit forestier, se pendit devant la maison du garde, afin de le compromettre dans une enquête de police. Le vol est le plus grand et on pourrait dire presque le seul vice du Tchérémisse; mais ce délit est réprimé par une autorité populaire ayant plusieurs degrés hiérarchiques. Bien que les vols ne soient pas une chose rare, on a cependant l'habitude de ne rien enfermer sous clef dans les maisons.

Les Tchérémisses aiment les festins qui accompagnent les solennités privées, et boivent alors de la bière avec excès, notamment pendant les noces et les fêtes de la moisson, qui se prolongent pendant plusieurs semaines. Quand il y a une noce, le son du tambour et d'un autre instrument semblable à la cornemuse invite les habitants du village à se rendre dans la prairie, où les jeunes gens dansent bruyamment sur le gazon, tandis que les jeunes filles assistent timidement à ce spectacle, n'ayant pour toute toilette qu'une chemise en laine blanche, brodée en couleur et ornée sur la poitrine d'une véritable cuirasse de monnaies. Avant de se rendre à l'église, tous les habitants du village sont largement régalés par le futur époux. Le soir même du jour où la noce a lieu, on va chercher la mariée et on l'enlève de la maison paternelle; dans cette occasion, on tient à honneur de se rendre furtivement vers la demeure de l'époux. Après la noce, on continue pendant quelques jours à boire de la bière, et c'est chose fabuleuse que la quantité qui en est alors consommée. Ivres et gonflés, ils passent, à la suite de cette orgie, plusieurs jours couchés et inertes; et cependant on ne peut leur reprocher d'être buveurs par inclination, car, ainsi que nous venons de le dire, ces excès n'ont lieu qu'à certaines occasions extraordinaires.

Le genre de vie des Tchérémisses diffère beaucoup de celui du paysan russe et du Tatar baptisé. Comme chasseurs, ils se distinguent des autres peuplades de la même origine. Dès qu'il n'y a pas de travail pressé à la maison ou aux champs, le Tchérémisse appelle ses chiens, jette sur son épaule une carnassière d'écorce tressée, et, le fusil à la main, se rend à la forêt pour rapporter chez lui au moins un écureuil. La chasse étant pour lui un métier, il tire les ours et les élans en hiver; mais dans les autres saisons, son butin se borne à des écureuils, qu'il tue uniquement pour avoir leur fourrure. Infatigable pendant ces chasses, il suivra en un seul jour, sur ses raquettes et pendant 30 à 40 verstes, les traces du gibier; et lorsqu'il l'a atteint, il le vise avec une grande dextérité : aussi le manque-t-il rarement. Ainsi, même à la chasse, le Tchérémisse fait preuve de la persévérance qui ne l'abandonne dans aucune circonstance de la vie. Il a, en général, une grande préférence pour les forêts, qui sont sa véritable patrie; il n'y va pas uniquement pour couper du bois, mais plutôt pour s'y promener. C'est pour cela que pendant la saison où l'on est menacé des incendies on emploie de préférence des Tchérémisses comme gardes forestiers.

Les relations de famille ne sont chez eux ni aussi intimes ni aussi patriarcales que chez les Russes; on achète quelquefois les femmes, et leur condition a, sous ce rapport, quelque analogie avec celle des femmes de l'Orient. Les fils adultes se marient de bonne heure et forment un ménage à part. Après la mort du père, c'est ordinairement le fils cadet qui hérite de la ferme.

Le commerce se fait par les mains de leurs chefs indigènes, auxquels chaque individu remet ses marchandises. Le chef prend d'ailleurs sa part du bénéfice aussi bien que tous les intéressés.

Les usages religieux et les préjugés des Tchérémisses montagnards se sont presque complétement effacés devant ceux des Russes; car le Tchérémisse des montagnes est zélé partisan de l'Église grecque. Les Tchérémisses des prairies, qui vivent pour la plupart disséminés, sont au contraire encore à demi païens. Dans l'idée qu'ils se forment d'une famille nombreuse de divinités, beaucoup d'entre eux distinguent de bons et de mauvais génies auxquels ils offrent des sacrifices. Aux derniers ils attribuent tous les accidents fâcheux et les maladies qui les atteignent eux et leurs animaux. Bien qu'ils croient à la perpétuité de l'existence après la mort, et qu'ils prient pour leurs défunts, ils témoignent cependant peu d'intérêt pour eux et manifestent même souvent à leur égard une sorte de dédain. Ce qu'il y a de tout particulier, ce sont les cérémonies au moyen desquelles on prétend interdire au défunt la rentrée dans sa maison.

MORDVINES OU MORDVA.

Les Mordvines, plus nombreux et plus étendus que les Tchérémisses, mais aussi plus soumis à l'influence russe, habitent, au nombre d'environ 700,000, principalement les gouvernements de Penza (150,000), de Simbirsk (130,000), de Saratov (100,000), de Samara (140,000), de Nijni-Novgorod (70,000), de Tambov (75,000), et aussi en partie ceux de Kazan (17,000), d'Orenbourg (17,000) et d'Astrakhan (800). Depuis l'extinction presque radicale des Karataïs dans le district de Senghilev du gouvernement de Simbirsk, ils se subdivisent en deux tribus principales : celle d'Erza et celle de Mokcha, qui s'expriment dans des dialectes différents. Selon Castrèn, le nom de Mordva serait dérivé de morte ou mourte (homme) et de va (eau), et signifierait ainsi hommes des eaux ou des fleuves.

La capitale des Erza ou Erzans doit avoir été autrefois Arzamass, et celle des Mokcha ou Mokchans, une ville du même nom. Les premiers ont aujourd'hui pour centre le village de Teriouchevo, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, et les derniers, la ville de Krasnoslobodsk, dans le gouvernement de Penza.

Les Mordvines forment la branche la plus méridionale des Finnois ou Tchoudes, qui habitaient jadis le nord-est de l'Europe, et sont actuellement, partout où ils demeurent, mélangés de Russes et de Tatars. Leur langage et leurs usages se perdent visiblement, au point que dans beaucoup de contrées, où ils sont complétement russifiés, on ne les reconnaît plus du tout pour des Mordvines.

Tandis que, dans la tribu des Erza, la structure corporelle des Finnois s'est conservée dans son type le plus pur et qu'on y trouve encore les cheveux blonds et même rougeâtres particuliers à cette race, la tribu des Mokcha (habitant plus à l'est) se distingue par sa chevelure noire et lisse ainsi que par sa barbe peu fournie, ce qui fait supposer que les Mokcha sont plus fortement mélangés de Tatars.

Le costume des hommes est à peu près russe; celui des femmes est très-singulier : elles portent une casquette roide brodée de diverses couleurs et semblable à un schako sans visière, et autour du cou, plusieurs rangées de fausses perles; leur chemise de toile blanche, à manches étroites, descend jusqu'à mi-jambes; elle est mise sous une autre chemise n'allant que jusqu'aux genoux et fendue des deux côtés, étroitement serrée autour du cou, et brodée sur toutes les coutures de laine rouge et bleue. Devant et derrière, deux garnitures un peu plus larges descendent parallèlement de l'épaule jusqu'aux genoux; la chemise est rattachée à la ceinture par un tablier rouge. Souvent tous les vêtements sont remplacés par une chemise longue et étroite, nommée panar, brodée de triangles, de carrés, de croix et de diverses figures, avec de la laine de plusieurs couleurs. Dans le costume de fêtes des Mokcha, des garnitures et des houppes pendent tout autour de la large ceinture en laine rouge ou noire qui entoure le corps. Le cou et les épaules sont couverts de coraux et de fausses perles en forme de filet, ainsi que d'une quantité d'ornements divers en métal, tels que clochettes, etc., etc. La coiffure des filles consiste en un morceau de toile blanche ou un mouchoir de coton rouge; les femmes portent le povoïnik russe, avec une garniture de rubans et d'objets brillants qui pendent sur la nuque. (La mode, dont l'inconstance et la variété n'ont point de bornes, a fait adopter, dans ces derniers temps, par les dames russes, même par celles des classes moyennes, comme toilette d'été, le costume mordvine, c'est-à-dire une courte blouse blanche en forme de chemise, garnie ou brodée en laine rouge. Un costume de ce genre, composé de deux chemises ou tuniques, l'une plus courte que l'autre, est fort en usage à la campagne pendant les chaleurs de l'été, et se nomme mordovka.)

Quand il y a une noce, la fiancée est enveloppée dans un grand voile blanc, et doit rester couchée par terre jusqu'à ce que chaque convive, auquel elle a versé elle-même à boire, ait vidé son verre.

Les villages, bien que composés de rues principales et de rues latérales, renferment, de même que chez les Tchérémisses, des maisons avec accessoires, entièrement clôturées, dont les magasins et les logements d'été donnent sur la rue, et le corps de logis principal sur la cour intérieure. Une grande propreté règne dans les maisons. Vu le manque de bois, le mur de clôture des bâtiments est construit en terre glaise ou en pierres sèches; la même cause fait employer fréquemment pour le chauffage des briquettes de fumier séchées au soleil. Les Mordvines cultivent beaucoup d'orge, de seigle et d'avoine, et moins de chanvre et de lin. Leur richesse principale consiste en bœufs, chevaux et moutons.

Les Mordvines sont honnêtes, laborieux, hospitaliers, mais d'un caractère taciturne et irritable. Ils n'ont d'ailleurs ni l'entêtement ni la fermeté de résolution des Tchérémisses, des Tchouvaches, des Tatars, etc. Depuis qu'ils se sont rapprochés des Russes, ils sont tous chrétiens, au moins de nom; mais le paganisme et la superstition percent fortement à travers leur nouvelle croyance. Ils ont un profond mépris pour les Tchouvaches.

PEUPLES TATARS.

Les peuples tatars, les habitants les plus nombreux de l'empire de Russie parmi ceux qui n'appartiennent point à la race slave, comptent 5,700,000 âmes. Ils présentent l'élément asiatique développé au plus haut point et tranchant d'une manière frappante avec l'élément européen. Ces peuples nous offrent le spectacle intéressant d'une nation subdivisée en plusieurs ramifications, non pas toujours homogènes entre elles, mais finissant pourtant par former un ensemble compact par l'uniformité des mœurs, de la langue et de la religion (l'islamisme); d'une nation qui, après avoir perdu depuis longtemps son indépendance politique, possède encore néanmoins une ténacité et une force interne bien prononcées: aussi n'a-t-elle cessé d'opposer en toute circonstance, moralement et matériellement, la plus vive résistance au grand but que poursuit la Russie, celui d'élever l'Asie septentrionale et centrale à un plus haut degré de civilisation.

Le tatarisme forme un monde séparé, concentré pour ainsi dire dans son engourdissement; un édifice dont la base est colossale, qui étendait autrefois au loin ses vastes ramifications, et qui aujourd'hui tombe en ruines. Les Tatars ne sont pas seulement des peuples nomades, sauvages et dévastateurs, ni des hordes guerrières; mais ils ont su s'approprier les institutions des peuples subjugués par eux, et c'est ainsi qu'ils sont aujourd'hui les représentants encore survivants d'une civilisation ancienne et effacée, qui profita jadis de l'influence iranienne, et plus tard de celle que l'Europe à son tour vint exercer sur elle.

Par les formes rigides de l'islamisme et plus encore par l'influence du système rigoureusement féodal, aristocratique (dans le sens asiatique) et militaire du mongolisme, les tribus turques ou turkestanes, mères de tous les peuples appelés aujourd'hui Tatars, établirent des principes constitutifs de l'Etat et de la famille. Ils étaient fondés sur des bases simples, pratiques, et ayant quelque ressemblance avec les principes et les formes qui se trouvent aussi, mais purifiés et expliqués, dans l'Europe occidentale. Ces principes, purement pratiques, avaient rendu le tatarisme très-puissant et lui avaient assuré une grande et durable influence sur les Etats et les peuples soumis, surtout dans le Caucase et même en Russie. C'étaient là des bases imposantes, mais auxquelles manquait évidemment le germe fécond d'un développement progressif. Telle est la cause de la chute du tatarisme; tout y est préparé et réglé d'avance; il n'y a là ni progrès, ni amélioration, ni changement possible. Cet édifice toutefois se soutint assez longtemps, parce que les matériaux en étaient solides; mais des brèches de jour en jour plus nombreuses et plus larges qui ne pouvaient être réparées, hâtèrent le moment où il dut s'écrouler.

Comme on a extrêmement abusé du nom de Tatar, dont on se sert même encore aujourd'hui en Europe pour désigner collectivement un certain nombre de peuples qui ne reconnaissent pas cette souche et ne prétendent nullement à en faire partie, nous parlerons avec quelques détails de l'origine de ce nom.

Sous la dénomination de peuples tatars nous comprenons tous les peuples et toutes les tribus de nationalité pure ou mélangée, qui tirent leur origine de l'ouest de l'Asie centrale (du Turkestan oriental et occidental), notamment d'un peuple qui occupait tout le pays compris entre la mer Caspienne et le plateau de l'Asie centrale, et qui s'étendait presque jusqu'au Koukounor (appelé en mongol Kukæ-noor, c'est-à-dire lac bleu). Ce peuple, qui depuis des milliers d'années n'a réellement pas changé de résidence, se divisa en diverses peuplades sédentaires et nomades, parlant la langue turque (dont le turc enropéen n'est qu'un dialecte), qui, pour la plus grande partie, se convertirent à l'islamisme après Tchingghis-Khan, mais ne portèrent jamais une dénomination commune. Les Osmanlis et les Yakoutes, formant les deux pôles de toute la race, ne s'appellent pas Tatars. L'islamisme n'a pas pénétré chez les Yakoutes ni chez certaines petites tribus de la Sibérie.

De ce peuple très-ancien se détacha probablement, il y a quelques milliers d'années, pour se diriger vers le nord-est, un autre peuple, les Mongols (il ne faut pas mettre en doute l'affinité des Turcs avec les Mongols; c'est un fait dont on peut s'assurer en approfondissant les langues des deux peuples). Ce sont les Mongols (voir le commencement de l'article Peuples mongols) qui conquirent, par la suite, sous le commandement de Tchingghis-Khan, les tribus turques ou les obligèrent en partie à abandonner leurs anciens établissements et à se diriger vers l'ouest. Une tribu principale de ces conquérants, qui doit avoir formé l'avant-garde de leurs armées, et à laquelle appartenait aussi la dynastie des princes mongols, s'appelait Tatar; cette dénomination, dans le moyen âge, passa de l'Asie occidentale et de l'Europe aux tribus turques qui marchaient avec les Mongols et combattaient sous les ordres de leurs chefs; elle se conserva d'une façon singulière chez les peuples de l'occident, tandis qu'elle se perdit de nouveau dans l'Orient.

Dans les armées de Tchingghis-Khan, de Batou-Khan et des autres chefs, se trouvait un très-grand nombre de tribus turques; et comme elles avaient été jusque-là pour la plupart sédentaires, qu'elles s'étaient occupées d'agriculture et étaient plus civilisées que les autres, elles avaient obtenu une prépondérance décisive sur les hordes mongoles de l'ouest. Bientôt après l'occupation du trône chinois par Khoubilaï (1260), le colossal empire mongol fut divisé en plusieurs Etats indépendants; les Mongols tatarisés qui demeuraient sur les bords du Volga ne manquèrent pas non plus de se déclarer indépendants, après s'être faits mahométans, les uns par les raisons que nous venons d'indiquer, les autres en contractant des mariages avec des femmes turques, plus jolies, plus soigneuses et plus civilisées que les femmes mongoles. Ce changement eut aussi lieu dans d'autres khanats mongols de l'Asie (en Perse et au Tchagataï). L'élément turc ne tarda pas à engloutir dans ces khanats l'élément mongol, sans toutefois se modifier essentiellement; mais en Europe on appela la nation formée de ces deux éléments, et plus tard aussi ses nombreux débris, du nom de Tatars qui n'appartient proprement et qu'en partie aux Mongols.

D'après la signification actuelle du mot Tatar, il est juste de nommer Mongols les hordes placées sous l'autorité de Tchingghis-Khan et de ses premiers successeurs, et d'appeler Tatars celles de Timour (Tamerlan), ainsi que tous les habitants des Etats qu'ils ont fondés.

Nous n'examinerons ici que les peuples tatars soumis à la Russie, et nous les diviserons, d'après leurs nationalités, en sept groupes, savoir :

Les Tchouvaches;

Les Bachkirs avec les Mechtchériaks et Teptiars;

Les Tatars proprement dits ou Tatars dans le sens rigoureux du mot. Nous les classons, d'après leur origine et pour des raisons politiques et locales, en plusieurs subdivisions indépendantes : en Nogaïs, en Tatars de Crimée, Tatars de Lithuanie, Tatars d'Astrakhan (ces trois derniers représentent une assimilation plus ou moins complète avec les Nogaïs. Il faut y comprendre aussi les Tatars du gouvernement de Stavropol, qui, par la contrée qu'ils habitent, font partie des Tatars du Caucase); en Tatars de Kazan et d'Orenbourg; Tatars de la Sibérie et Tatars du Caucase;

Les Turkmènes;

Les Khassaks (Kazaks) ou Kirghiz-Kaïssaks (Kirghiz de la Petite, de la Moyenne et de la Grande Horde et de la Horde Intérieure ou Boukéiev);

Les Kirghiz proprement dits ou Kirghiz noirs;

Les Yakoutes.

TCHOUVACHES.

Les Tchouvaches, au nombre de 670,000 âmes, habitent par masses compactes les gouvernements de Kazan (400,000), de Simbirsk (125,000), de Samara (70,000), d'Orenbourg (40,000), de Saratov (20,000) et de Perm (15,000), et forment un curieux mélange des deux éléments tatar et finnois.

Les Tchouvaches (qui sont peut-être les anciens Bulgars du Volga) forment, pour ainsi dire, la transition des peuples finnois aux peuples tatars, des Finnois du Volga aux Bachkirs. Quoique l'extérieur des Tchouvaches diffère essentiellement de celui des Tatars, ils appartiennent aujourd'hui à ces derniers, surtout par la langue, dont non-seulement la syntaxe, mais, ce qui est plus significatif encore, toutes les formes grammaticales sont tatares.

Le Tchouvache est maigre, mince, blond, beaucoup plus petit et d'un teint plus foncé que le Tatar. Naturellement timide et craintif, il se retire devant le Russe, dont il n'apprend qu'imparfaitement la langue. Les Tchouvaches s'habillent presque complétement à la russe; seulement ils entourent leurs jambes, au-dessous des genoux, de bandelettes bariolées, de telle façon qu'on peut reconnaître de quel district le Tchouvache est originaire, ainsi que cela se voit chez les Finnois du groupe occidental, notamment pour les habitants de l'île d'Oesel. Les femmes ont un costume particulier qui n'est, en été, qu'une chemise descendant jusqu'aux genoux, avec des sabots d'écorce pareils à ceux des hommes. Comme eux aussi elles s'enveloppent les jambes, mais de bandes plus nombreuses; car plus ses jambes sont grosses, plus la femme tchouvache se croit belle. Elles portent aussi des pièces de monnaies d'argent en guise d'ornement, non-seulement dans leurs coiffures, attachées à des rubans qui descendent derrière les oreilles, mais principalement sur un morceau de cuir placé sur la poitrine et suspendu au cou; le rebord extérieur de ce plastron est garni de petites monnaies d'argent très-serrées, et on ne le détache jamais, même pendant la nuit. C'est ainsi que, malgré la variété des moyens employés par les femmes de diverses nations pour attirer et captiver les hommes, leur coquetterie se manifeste même chez les sauvages les plus abrutis de la Sibérie, par l'ornementation de leur costume, qui ne consiste souvent qu'en peaux de bêtes. Les femmes tchouvaches portent sur la tête — excepté pendant l'été — un bandage blanc dont l'ourlet retombe sur les épaules. Cette coiffure leur sert les fêtes comme les jours ordinaires, et ce n'est qu'à l'occasion de solennités particulières, telles qu'un mariage ou toute autre cérémonie, que les jeunes filles portent une robe plus ample, à pardessus blanc sur les épaules, et une coiffure de forme cylindrique élargie au sommet et garnie tout autour de petites monnaies d'argent.

La religion des Tchouvaches, baptisés généralement depuis 1743, à l'exception de quelques milliers, porte encore des traces de paganisme et de mahométisme. Ils furent d'abord soumis aux Tatars, qui ne parvinrent cependant pas à leur imposer leur religion, circonstance remarquable; car la majorité des tribus tatares professe l'islamisme. — Sous ce rapport les Yakoutes font exception. — Toutefois, les usages tatars se sont insensiblement introduits dans la religion et les mœurs des Tchouvaches; et depuis qu'on a étudié ce peuple, on a remarqué que sa langue était d'origine tatare. La mythologie des Tchouvaches admet l'existence d'un être bienfaisant et d'un être malfaisant, qui tous deux régissent l'univers; chacun de ces génies commande à un certain nombre de dieux subalternes qui remplissent diverses charges dans le gouvernement du monde, et auxquels on immole des animaux, en accompagnant ces sacrifices de cérémonies très-singulières.

Les Tchouvaches ont aimé de tout temps à s'établir dans des lieux écartés, au milieu des forêts et près des précipices, afin d'éviter l'approche des étrangers. Aujourd'hui même encore ils se retirent de préférence dans les bois et évitent autant que possible toute relation avec les autres hommes.

Ils ne témoignent d'intérêt que pour les objets matériels et se résignent facilement à leur sort. Leurs chants sont simples et naturels.

Malgré la fécondité naturelle de leurs champs, les Tchouvaches ne sont que de médiocres agriculteurs. La situation misérable des paysans et le mauvais état des habitations offrent un contraste frappant avec la fertilité du sol. La cause en est principalement dans le caractère insouciant des habitants, qui cultivent la terre avec beaucoup de négligence, en sorte que les mauvaises récoltes ne sont pas rares. On fait sécher le blé coupé non loin des maisons, d'une manière fort simple, mais assez dangereuse : on le place sur des perches posées en forme de cônes, au-dessus d'un fossé dans lequel on allume du feu.

Les fermes des Tchouvaches ressemblent en général à celles des Tchérémisses, sauf que le bâtiment d'habitation se trouve isolé au milieu de la cour et présente une apparence et une organisation toutes différentes. Du côté de la façade, un escalier couvert conduit dans les chambres supérieures; le rez-de-chaussée est occupé par le bétail. Les portes de la maison et de la cour sont constamment tournées vers l'orient. La maison est faite en poutres. Ces habitations sont moins propres que chez les Tchérémisses.

BACHKIRS, MECHTCHÉRIAKS, TEPTIARS.

Les Bachkirs, au nombre de 600,000 âmes, habitent les gouvernements d'Orenbourg (500,000), de Perm (60,000), et certaines parties des gouvernements de Samara (25,000) et de Viatka (15,000). Ils forment un mélange presque compact avec les Mechtchériaks, dont la population se monte à 125,000 âmes, et qui résident dans les gouvernements de Perm, de Samara, de Penza, et principalement dans celui d'Orenbourg; les Bachkirs et les Mechtchériaks sont soumis aux mêmes règlements et divisions administratives et composent communément une troupe organisée dont le service est analogue à celui des Kozaks. Sous le rapport administratif et militaire, cette troupe est répartie en vingt-huit cantonnements.

Occupant la plus grande partie du territoire compris entre les monts Ourals, le fleuve du même nom, le grand Ik, la Biélaïa et la Kaspa, les Bachkirs habitent des contrées où la nature est en général prodigue de ses dons, mais où la ligne frontière orientale, steppe plane et déserte, forme un contraste frappant avec les autres contrées intérieures. Celles-ci offrent en effet un climat agréable et salubre ainsi qu'un sol fertile, renfermant de grandes richesses minérales. Sur la ligne, au contraire, on trouve dans la vaste steppe un climat très-difficile : l'été est court et très-chaud, l'hiver intense et très-rigoureux. Les ouragans de neige pendant les grands froids, et les tourbillons de poussière et de vent à l'époque des grandes chaleurs, appelés bouranes, sont pernicieux pour les hommes et les animaux.

Les Bachkirs ne sont certainement pas de pure race tatare; on ignore même généralement leur véritable origine. Ils pourraient bien être issus d'un mélange de races mongole, tatare et tchoude, où prédomine toutefois l'élément mongol. — Ils se disent eux-mêmes descendants tantôt des Mongols, tantôt des Kirghiz proprement dits, se nomment Bachkours ou Bachkourtes, et sont, depuis les temps les plus reculés, étroitement unis aux Mechtchériaks; ils n'en diffèrent même que sous le rapport religieux, ces derniers étant des mahométans assez instruits en général, plus soigneux de leurs personnes et plus civilisés; leurs prêtres se distinguent aussi à leur avantage de ceux des Bachkirs sous ces divers rapports.

Plusieurs peuples asiatiques appellent les Bachkirs Istiaks (Ostiaks), se fondant sur leur origine présumée et supposant que les Nogaïs, autrefois puissants, dans leurs fréquentes expéditions contre les Vogouls et les Ostiaks, avaient fait sur eux des prisonniers et les avaient emmenés pour les établir dans leur pays en les forçant d'adopter l'islamisme. Plus tard, quand les Nogaïs furent forcés par les Russes de se retirer en Asie, ceux d'entre eux qui restèrent furent appelés Bachka-Yourte (peuple, séjour ou habitant séparé), d'où serait venu le nom de Bachkour.

Se conformant autrefois, dans leur genre de vie, aux habitudes de tous les peuples nomades asiatiques, et entreprenant sans cesse des expéditions de guerre ou de pillage, les Bachkirs restèrent longtemps, les uns sous la domination du royaume de Kazan, les autres sous celle du khan de Sibérie et du royaume des Nogaïs. Ce ne fut qu'en 1556, et après la conquête du royaume de Kazan, effectuée en 1552, qu'ils se soumirent de leur plein gré au tsar Ivan IV, et conservèrent toutes leurs terres, qu'on leur laissa en pleine propriété. En 1574, ils demandèrent à la Russie la permission de bâtir le fort d'Oufa afin d'avoir un point d'appui et un lieu de refuge contre les hostilités de leurs voisins. Plus tard ces mêmes Bachkirs, vivant sous la protection de la Russie et possédant de grandes terres, recueillirent une quantité d'étrangers, surtout de refugiés finnois et tatars sur lesquels ils prélevèrent des impôts. Cette circonstance donna lieu à des mésintelligences et à des disputes, relativement aux frontières, entre eux et les Kirghiz-Kaïssaks; il s'ensuivit de fréquentes hostilités et plusieurs soulèvements qui, dans la période antérieure et postérieure à l'an 1700, furent marqués par beaucoup de scènes sanglantes et de grandes dévastations.

La physionomie assez expressive des Bachkirs offre très-souvent le type tatar. Ils ont le visage rond, le teint foncé, le regard vif, les yeux gris ou brun foncé, les cheveux châtains, le nez et la bouche moyens, les pommettes saillantes, de grandes oreilles et peu de barbe. Les traits du visage des hommes se retrouvent dans celui des femmes : aussi en voit-on peu de belles. La petite vérole et d'autres maladies contagieuses font de grands ravages sur la figure des Bachkirs; les maladies d'yeux, causées par le vent, la poussière et la fumée, sont aussi très-fréquentes.

Leur costume est simple, commode, conforme à leur genre de vie et au climat; l'habillement des femmes rappelle beaucoup le costume finnois. Quoique les Bachkirs soient généralement pauvres, il y a pourtant parmi eux, comme chez tous les peuples et dans les deux sexes, des individus dont la vanité se complaît dans la parure et la recherche des ajustements. Les habits de fête des riches se distinguent de leurs vêtements habituels par un grand luxe dans la qualité des étoffes et par de nombreux ornements. Les hommes couvrent leur tête rasée d'un bonnet thibétain en velours cramoisi; ce bonnet, haut de cinq verchoks, est bordé en poil de castor et se termine en pointe. Par-dessus ce bonnet ils en mettent un autre conique très-grand et fourré, terminé par quatre pointes et nommé malakhaï; ce bonnet est fait en peau de renard et recouvert de velours ou de drap rouge; ses larges bandes inférieures sont découpées et retombent sur les épaules, de sorte qu'on aperçoit à peine le collet montant de la chemise bleue, brodée de soie et de fils de diverses couleurs et garnie d'un mince cordon d'or ou d'argent. Les Bachkirs portent par-dessus la chemise une longue et légère robe dont les pans sont rentrés dans de larges pantalons de drap serrés par un cordon. Sur cette robe on en voit ordinairement une autre en soie rayée, attachée par une large ceinture dont les bouts assez longs pendent par devant. Enfin, par-dessus tout cela ils mettent souvent encore une pelisse de renard recouverte en étoffe de soie à raies de couleurs, ou un kaftan de drap rouge dont les parements, les pans et les bords sont garnis d'un cordonnet d'or ou d'argent. Les bottes sont rouges ou noires et aussi larges que celles des paysans russes. La coiffure de fête des femmes riches consiste en deux tresses de cheveux qui ceignent la tête; sur ces tresses est posé un bandeau qui descend jusqu'aux sourcils, tandis que la vraie coiffure (kachba-ou) est retenue par un cordon attaché sous le menton et forme une espèce de demi-ovale. Le bandeau et le kachba-ou se composent de petits ronds d'argent cousus en forme d'écailles sur une double toile dont les bords sont ornés de coraux et de fausses perles. Le kachba-ou, qui n'est pas posé droit sur la tête, mais un peu enfoncé sur la nuque, rappelle les bonnets des prêtres russes et couvre une partie du dos. La poitrine est ornée d'écailles d'argent ou d'une espèce de corselet garni de monnaies d'or et d'argent comme le kachba-ou et le bandeau, ce qui donne au costume une assez grande valeur. Outre les pantalons, qui sont semblables à ceux des hommes, les femmes portent encore une longue et large chemise en taffetas brodée, et souvent aussi par-dessus une espèce de kaftan court sans manches; habituellement une riche robe de chambre ou un kaftan rouge absolument semblable à celui des hommes. Des bracelets et des bagues complètent leur toilette. Les jeunes filles portent le même costume, à l'exception du kachba-ou, qu'elles remplacent quelquefois par un petit mouchoir; souvent aussi elles ont la tête nue. Les Bachkirs tiennent autant à la richesse de la selle et du harnachement des chevaux qu'à celle de la toilette.

Beaucoup d'entre eux mènent la vie nomade, s'occupant principalement de l'élève des chevaux, et en même temps de la chasse au faucon. D'autres vivent colonisés dans les villages, se livrant à la culture des champs et à l'exploitation des abeilles. Ces derniers, par leur genre d'existence, se fondent chaque jour de plus en plus dans la masse des Tatars du pays. En hiver, tous demeurent dans des maisons en bois dont l'agglomération forme des villages; en été, les villages des Bachkirs nomades restent déserts et tout le monde se rend aux pâturages en kibitkis couverts de feutre. Ils ne payent ni redevances ni impôts, et ce n'est qu'en certaines circonstances urgentes qu'ils fournissent des recrues. Par compensation, ils font, outre le service de la poste, celui de Kozaks sur la ligne frontière contre les Kirghiz-Kaïssaks, et sont obligés, comme Kozaks, de suivre l'armée en pays étranger, à la première réquisition. Tous les hommes de l'âge de dix-sept à quarante-cinq ans comptent au service militaire, quoique le service effectif ne soit exigé que bien rarement, même en temps ordinaire; le tour de chacun n'arrive que tous les six ou sept ans, et encore le service du cordon sur la ligne ne dure-t-il que six mois, pendant la belle saison, vu les obstacles qui résultent du climat et des localités. Il est vrai qu'à cette époque de l'année ce service devient non-seulement nécessaire mais même très-pénible; car les Kirghiz-Kaïssaks, exténués en hiver, n'entreprennent alors aucune expédition de pillage et réservent tous leurs efforts pour la saison d'été. Obligeants et serviables par caractère, les Bachkirs ne sont que de médiocres soldats, mais ils sont robustes et excellents cavaliers, et sont armés maintenant comme les Kozaks. Presque tous les villages ont actuellement des écoles et la civilisation fait des progrès rapides; néanmoins il sera difficile de détruire de sitôt la superstition et la rudesse des mœurs. Le vice capital et le plus répandu est le vol des chevaux, pour lequel maintes occasions viennent favoriser leur penchant. Vivant très-simplement, ils sont endurcis à la faim et au froid, et se consolent des privations qu'ils endurent par l'espoir des joies qu'on leur promet dans le paradis. L'eau-de-vie, qu'ils aiment beaucoup, n'a pu leur être aussi pernicieuse qu'aux autres nations, en raison des grandes difficultés qu'ils éprouvent à s'en procurer. Le laitage, le fromage aigre (krout), le makhan (mélange de chair de bœuf et de cheval), et principalement le bichbarmak, sont leurs mets favoris. Ce dernier est fait de hachis de viande

Dessiné d'après nature par Zakharoff. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

BASHKIRS. БАШКИРЫ.

et d'un peu de farine en pâte ; nous en parlerons à l'article des Kirghiz-Kaïssaks de la horde de Boukéiev. Quelques-uns font en hiver un fort mauvais pain. Ils mangent en outre différentes sortes de gruau, mais peu de poisson et de gibier; ces aliments étant réservés pour être vendus aux Russes. Après l'eau-de-vie, leurs boissons favorites et les plus usitées sont le koumyss, l'aïran et une espèce de kvass ou bière faite avec de l'avoine et qu'ils appellent bouza.

Leur langue est un dialecte tatar ; leurs chansons se composent de couplets en vers ; chaque couplet n'en contient que quatre ; les deux premiers renferment le plus souvent une image allégorique et les deux derniers en font l'application à la réalité ; la mélodie en est mélancolique et traînante sans être pourtant désagréable.

La religion dominante est l'islamisme ; mais beaucoup de Bachkirs se sont déjà convertis au christianisme. Les légendes remplies de superstitions, qui semblent leur être venues du sud (de la Perse et de l'Arabie), et le défaut d'instruction de leurs mollahs, qui ignorent la langue arabe, ont contribué à faire des Bachkirs de fort tièdes musulmans. Ils connaissent trop peu leur religion pour devenir jamais fanatiques. Cependant on trouve parmi les vieillards beaucoup de gens réellement pieux. Les Bachkirs prétendent posséder des livres dont le texte a été composé en enfer ; celui qui les comprend connaît le passé, le présent et l'avenir, et peut faire des miracles avec l'aide des esprits. Il y a chez eux beaucoup de choses qui rappellent l'ancien chamanisme, notamment la croyance que les magiciens ne sont pas en relation immédiate avec le monde des esprits, mais qu'ils ont besoin d'employer préalablement certains sortiléges, des mots cabalistiques, des plantes merveilleuses, etc. Les Bachkirs tremblent devant les magiciens, et dans leurs maladies ils s'en remettent tout à fait à leurs soins, lorsque la prière du mollah et l'eau qu'il donne comme unique remède les a laissés sans soulagement. Ils professent également un grand respect pour les sorciers, qui jouissent chez eux d'une plus haute considération encore que les magiciens ; mais rien n'égale le respect superstitieux des Bachkirs pour ceux d'entre ces sorciers qui prétendent avoir le don de voir le diable ; ils ont recours à eux dans toutes les circonstances importantes de leur vie. Comme les Bachkirs croient beaucoup aux fantômes, le serment qu'ils prêtent dans un cimetière a bien plus de force qu'un serment ordinaire. En leur qualité de mahométans sounnites, ils s'imaginent être particulièrement favorisés du ciel. Cette conviction les rend très-fatalistes et leur fait entreprendre les choses les plus audacieuses et mépriser la mort. Le clergé, qui se divise en trois catégories, en akhouns, mollahs et azantchéis, est subordonné à l'autorité du moufti tatar d'Oufa. Leurs mosquées sont très-simples et se distinguent à peine des maisons ordinaires.

La religion permet aux Bachkirs la polygamie, mais pas au delà de quatre femmes ; la pauvreté les empêche même ordinairement d'en avoir plus d'une. Les pères et mères livrent leurs filles en échange d'un kalym, qui est fort considérable chez les riches ; mais il faut remarquer que la dot de la fiancée est souvent égale au kalym payé par le promis. Quand la célébration des fiançailles a lieu, et que le kalym est en grande partie payé, les jeunes filles amies de la fiancée, les femmes mariées, ses parentes et les connaissances de la famille, se rassemblent et forment deux cercles ; la fiancée est assise dans le premier, puis il s'élève une discussion entre le cercle des filles et celui des femmes, pour savoir à qui la fiancée appartient. Cette discussion se termine presque toujours en faveur du cercle des femmes. Ensuite on déshabille la fiancée et l'on procède à une cérémonie fort singulière appelée yaki-algane, c'est-à-dire les préliminaires de la séduction. On revêt la jeune fille de ses plus beaux habits et on place pour la première fois sur sa tête la riche coiffure (kachba-ou). C'est alors qu'apparaissent les hommes, accompagnés du fiancé, et que la fête commence. Des musiciens et des chanteurs jouent, les uns de la tchébisgah, sorte de clarinette, d'autres chantent une espèce de duo où ils font exprimer à la fiancée son impatience de se marier. Pendant la première nuit, deux hommes et deux femmes restent avec les jeunes gens dans la même chambre ; le jour suivant, on fait des présents aux invités, et les réjouissances durent souvent trois jours de suite. La jeune femme continue à demeurer dans la maison paternelle jusqu'à ce que le kalym soit entièrement payé; puis elle prend solennellement congé de ses parents et des voisins, et se retire avec de riches présents chez son mari. Une femme enceinte préfère mourir en couches plutôt que de recourir à un médecin, lors même que celui-ci lui donnerait gratuitement ses soins. Ce sont toujours de vieilles femmes qui assistent aux accouchements ; elles ne possèdent naturellement que des connaissances pratiques. Mais les femmes bachkires, fortement constituées comme elles le sont, et avec leur rude genre de vie, n'ont que bien rarement des couches laborieuses. Le mollah dit des prières pour le nouveau-né et lui donne un nom ; mais la circoncision ne se pratique que deux ou quatre ans plus tard. Lors des funérailles, on lave le corps du défunt et on l'enveloppe dans un linceul. Ceux qui ont pris ce soin reçoivent tous les vêtements du mort. On le porte sur une planche au cimetière, la tête en avant, et on le dépose dans une fosse plane qu'on recouvre de planches et de terre. La cérémonie des funérailles ne se termine jamais sans courses à cheval.

Nous comptons encore comme faisant partie des Bachkirs environ 275,000 Teptiars et Bobyles (classes de campagnards), qui leur ressemblent beaucoup sous le rapport de l'administration et par la proportion des éléments finnois et tatars dont ils sont mélangés. Ils habitent les gouvernements d'Orenbourg, Perm, Viatka et Samara, et se composent de Tchérémisses, de Votiaks, de Tchouvaches et de Tatars. Les Teptiars sont presque tous mahométans et d'origine tatare. L'élément finnois prédomine chez les Bobyles.

TATARS PROPREMENT DITS.

Nous donnerons une notice caractéristique des tribus comprises sous la dénomination de Tatars proprements dits, ou Tatars dans le sens rigoureux du mot, dont la population s'élève à 2,200,000 âmes, d'après les traits particuliers qui distinguent chacune des subdivisions établies plus haut. Pour plus de clarté, et afin d'éviter des répétitions inutiles, nous présenterons un aperçu historique sur leur origine et leur affinité entre elles.

Deux grands événements ont aidé les races turques que nous appelons tatares à devenir ce qu'elles sont aujourd'hui : l'adoption de la religion de Mahomet, et plus tard les conquêtes des Mongols sous Tchingghis-Khan et ses successeurs.

Leur histoire ne commence en effet qu'au moment où une nationalité étrangère, celle des Mongols, fut introduite dans celle des Turcs. Mais pour exposer comment cela est arrivé, il nous faut nécessairement remonter aux notions historiques les plus anciennes sur les races turques.

Les premiers renseignements sur les Tatars, ou plutôt sur les tribus de langue tourane ou turque qu'ils composaient en grande partie, nous ont été fournis par les Chinois, qui, il y a 2,000 ans, en l'année 126 avant la naissance de Jésus-Christ, rencontrèrent, par suite de la découverte de l'Asie intérieure, différents peuples tels que les Turcs, les Khounns (en chinois Hioung-nou, Hiong-nou, Khiounn-nou, devenus probablement dans la suite les Mongols) et les Toungouses. Si les dénominations ne s'accordent pas rigoureusement avec les différences nationales de ces peuples, c'est parce que la dynastie régnante donnait ordinairement son nom au peuple qui lui était soumis. La race primitive des Turcs, habitant le Turkestan occidental et oriental (c'est mal à propos que ces deux régions sont appelées grande et petite Boukharie), occupa les contrées qui s'étendaient depuis la mer Caspienne jusqu'au Koukounor dans l'Asie centrale, et y vécut principalement dans les villes et villages, où elle s'occupait d'agriculture et de commerce.

Parmi les plus anciens Etats connus du Turkestan, les plus étendus étaient Tavan (dans le Khokand d'aujourd'hui) ; Ta-hia où Da-sia (dans la Boukharie méridionale) ; l'État des Kirghiz nomades (aujourd'hui Kirghiz proprement dits, ou noirs, dont l'origine turque peut encore

être mise en doute) et celui des Kang-kiu (ou, d'après la prononciation actuelle de Pékin, Kannsiu), qui se nomment Khassaks chez les Chinois et Kirghiz-Kaïssaks chez les Russes ou simplement Kirghiz, etc. Le voisinage des tribus finnoises et samoïèdes au nord semble avoir eu bien moins d'influence sur les Turcs que celui des Mongols au nord-est, qui passèrent tantôt en grandes masses, tantôt en petites tribus, sur les terres des Turcs, soit pour les traverser, soit même pour s'y fixer. Les tribus mongoles furent en partie soumises aux Turcs dans les quatrième et troisième siècles avant Jésus-Christ, mais Modo-Khan ayant, en l'année 177 avant Jésus-Christ, réuni toutes les forces des Mongols, soumit, quoique pour un temps assez limité, tout le Turkestan, la Boukharie et d'autres contrées. Il est encore douteux que les Khounns (Chuns) aient été des Mongols, car cela n'est pas clairement prouvé par les mots de leur langue que nous ont conservés les Chinois; mais, à part l'exactitude de l'identité des frontières politiques et des mœurs, on reconnaît cependant la différence des nationalités des Turcs, des Khounns (Mongols?) et des Toungouses, par les notions que nous ont transmises les Chinois, qui peuvent avoir néanmoins commis aussi quelques erreurs en les groupant. Ainsi les Tou-Kine (dont le nom est arbitrairement changé par J. Schmidt et par le père Hyacinthe en Toulga ou Doulga, tandis que, d'après le témoignage des Byzantins, il est proprement Turc) sont considérés par les Chinois comme descendants des Hioungnou, et ils nous font connaître de la langue de ce peuple des mots aujourd'hui presque entièrement turcs. — Environ 1,100 ans après la naissance de Jésus-Christ, Yéliss Dachi (de la dynastie Kidan) fonda, avec des hordes mongoles, un grand empire qu'il nomma Kara-Kitaï, et qui comprenait le sud-ouest de la Dzoungarie, le Khokand et le Tachkente. La propagation de la doctrine de Mahomet eut l'influence la plus bienfaisante sur une grande partie des habitants du Turkestan, dont elle excita moins le fanatisme religieux qu'elle ne servit à développer leur organisation intérieure. L'islamisme contribua non-seulement au progrès moral des Turcs, qui avaient atteint déjà un plus haut degré de culture intellectuelle que les Mongols, mais il devint encore le lien qui unit les tribus de la race turque et porta au loin, dans les régions occidentales, l'influence de leur civilisation. L'islamisme apparaît, en effet, au moyen âge comme le moteur le plus efficace de la civilisation en Asie, quoique le bouddhiste se montre habituellement plus philantrope et plus tolérant que le mahométan; ce qui ressort clairement de la comparaison de la morale théologique des deux religions. Le principal dogme de la religion de Mahomet est énoncé dans le Koran et contenu tout entier dans ce précepte : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! » Une quantité de nabis, c'est-à-dire d'interprètes de la parole de Dieu ou de la vraie doctrine, ont paru depuis la création du monde; mais parmi eux on ne compte que six législateurs, dont le principal et dernier est Mahomet.

Le prototype de tous ces prophètes législateurs, la créature la plus parfaite de Dieu, c'est Mahomet. — Le Dieu unique et éternel est servi non-seulement par les hommes, mais encore par des esprits ou des anges placés dans un ordre hiérarchique: les uns dirigent les bonnes actions de l'homme, les autres inspirent les mauvaises. Il y a deux principales sectes de mahométans, celle des sounnites et celle des chiites, divisées en deux camps hostiles, quoique leur séparation ne soit fondée sur aucun motif dogmatique. Les sounnites regardent la descendance des quatre premiers kalifes successeurs de Mahomet, Abou-Bekr, Omar, Osman et Ali, comme tout aussi légitime qu'historique, tandis que les chiites affirment que le quatrième (Ali) eût dû succéder au Prophète, comme étant son cousin, le mari de sa fille unique Fatime et le premier qui ait reconnu la doctrine de Mahomet. Cette doctrine religieuse (dine) est étroitement liée à la législation (chariate), que les chiites assurent avoir été falsifiée. Les sounnites sont en général les tribus tatares de l'empire de Russie, les habitants de la Turquie d'aujourd'hui, de l'Afghanistan, du Touran et des monts caucasiens; les chiites sont les Persans, les nombreuses populations de l'Inde, de l'Arménie et du Karabagh, et les autres musulmans de la Transcaucasie.

Au commencement du treizième siècle, Tchingghis-Khan réunit (voyez l'article peuples mongols) toutes les tribus de race mongole (le nom de Mongol existait longtemps avant Tchingghis-Khan, puisque ce même peuple est nommé par les Chinois d'abord Mong-ou, ensuite Mong-kou-li et enfin Mong-kou). Avec leur concours il soumit successivement à sa domination les royaumes de Tangoute (dans la partie nord-ouest de la Chine), d'Ouïgour (dans le Turkestan oriental), — Kine (ou Ghine, nom chinois du peuple toungouse qui, appelé aussi Niutchi, avait enlevé aux Kitans la Chine septentrionale, d'où les Mandchoux tirent directement leur origine), — Kara-Kitaï, Kharezm (dans le Turkestan occidental) et tous les peuples et les Etats jusqu'au Caucase.

Si l'islamisme a eu une influence prononcée sur les mœurs et la vie privée des Turcs, le principe mongol n'en a pas eu une moindre sur l'état politique extérieur, intérieur et social des peuples conquis. Les nouveaux empires tatars jouirent d'une puissance très-étendue par leur organisation, qui s'était formée surtout par l'effet de l'influence iranienne; mais des germes de discorde se développèrent simultanément par suite de l'exagération du système aristocratique et de l'irrégularité de la succession au trône, cause principale de la chute de ces empires. Il est intéressant et instructif de voir comment l'organisation intérieure des Tatars a survécu à leur décadence politique, et avec quelle opiniâtreté cette nation tenait à ses institutions, en dépit des influences diverses qui agissaient sur elle. Dans les Etats tatars qui se formèrent après la délivrance du joug mongol, et notamment des débris de l'empire de Timour-Lenk (Timour le Boiteux), on trouva encore des institutions bien coordonnées, une administration réglée, une organisation militaire, des lois relatives aux impôts, aux postes, aux monnaies, au cérémonial de la cour, etc. La noblesse administrait toutes les affaires, occupait les premiers emplois militaires et se divisait en classes, selon le degré de sa puissance et de son origine, tout au contraire de la masse du peuple ou peuple noir.

Les prérogatives étaient toujours strictement relatives aux fonctions. Dans cet état aristocratique militaire il y avait pourtant aussi des rapports très-pratiques civils et sociaux, réglés sur de larges bases et dont l'influence fut si vivace que tout le Caucase respire encore aujourd'hui le tatarisme, où le tatare, malgré quantité de langues indigènes, est encore la seule langue dominante.

Il y a plus : les Russes, longtemps soumis au joug tatar, mais déjà chrétiens depuis longtemps, empruntèrent, dans leur vie publique et privée, beaucoup de choses à leurs oppresseurs. Si le chrétien, fidèle observateur des lois et défenseur de la civilisation, condamne de plein droit l'empire tatar, le guerrier éprouve pourtant beaucoup de sympathie pour l'esprit et les principes militaires de ce peuple, qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les armées de l'Europe. Il y puise la conviction que le véritable esprit militaire peut opérer de grandes choses en s'appuyant sur la force inflexible qu'il sait opposer aux influences du temps et aux vicissitudes politiques.

Pour faire mieux comprendre le développement progressif des Etats tatars, revenons de nouveau aux Mongols.

Après la mort de Tchingghis-Khan, le vaste empire mongol fut partagé entre ses quatre fils, d'abord en quatre parties, puis en un plus grand nombreux. L'aîné, Dchoutchi, avait reçu les contrées occidentales ou le royaume de Kiptchak. L'histoire de ce pays est concentrée dans les expéditions militaires entreprises contre les grands-ducs et les autres princes russes, et dans l'influence et l'oppression que les khans exerçaient sur tout le peuple russe, sans s'inquiéter de l'administration des affaires. Ugætæï, successeur et troisième fils de Tchingghis-Khan, acheva les conquêtes de ce dernier et envoya, en l'année 1236, son neveu Batou ou Baty, fils de Dchoutchi, vers l'est de l'Europe. Ce prince soumit, à la tête d'un demi-million de guerriers, en deux campagnes, toute la Russie, détruisit les villes de Moscou et de Kiev, chassa les Polovtses du Don et pénétra par la Hongrie jusqu'en Moravie et en Silésie. A la mort d'Ugætæï (1241), Batou retourna à Kiptchak pour se réunir à la Grande Horde, et demeura en paix, parce que ses sujets commençaient à se plaire dans ce lieu riche en pâturages. La horde de Batou, devenue célèbre dans l'histoire sous les noms de horde d'Or, de Kiptchak ou de Saraï, occupa tout le Kiptchak ou le pays des Polovtses, situé entre le Dniepr et l'Oural, la mer Noire, la mer Caspienne, la source du Khoper et l'embouchure de la Kama. Ses forces principales étaient concentrées dans les steppes d'Astrakhan, où Batou construisit sa résidence (Saraï) sur les bords de l'Akhtouba, à 60 verstes de l'embouchure du Volga. La horde d'Or ne resta pas longtemps sous la dépendance du grand-khan de la Mongolie; le faible lien qui l'y retenait par la force et la crainte ne pouvait durer qu'un certain temps, car tous les successeurs des fils de Tchingghis-Khan avaient droit à une part d'héritage. Kouïouk ou Gaïouk

fils d'Ugætæï, lui succéda comme grand-khan, et son neveu Mœngghé fut élu ensuite. En l'an 1260, Khoubilaï, après la mort de Mœngghé, usurpa le trône sans attendre l'élection, ce qui détermina la scission des différents princes qui se rendirent indépendants. Batou en fit autant, et la horde de Kiptchak, ou horde d'Or, resta, jusqu'à la fin du quatorzième siècle sous l'autorité des khans de la maison de Dchoutchi, dans laquelle le trône passait du frère au frère ou de l'oncle au neveu. Le mot horde ou proprement orda désignait originairement en mongol la station du khan, sa tente, son palais. Les anciens Russes entendaient aussi par ce mot le lieu de sa résidence. Cette expression ainsi comprise fut étendue par la suite à tout l'empire ainsi qu'aux sujets qui en faisaient partie. Les Mongols d'aujourd'hui prononcent ordo, ce qui correspond au mot turc yourte.

Sous le règne du troisième frère de Batou, Mœngghé-Tæmur (Mengghé-Timour), la doctrine de Mahomet se répandit rapidement, et vers la fin du treizième siècle elle devint générale sous le célèbre Ousbek. A Mœngghé-Tæmur succédèrent deux khans; le frère cadet de Batou, Nogaï, qui gouvernait les contrées occidentales des pâturages situés entre le Don et le Dniestr, et son fils Touda-Mangou, qui régnait à Saraï. Nogaï se fit le chef de toute la horde; mais il en fut chassé par son neveu Tokhta, fils de Mœngghé-Tæmur, et se réfugia en Crimée, où il se fixa ainsi que sa postérité. Celle-ci fonda dans la suite le khanat indépendant de la Crimée. Ousbek, dont nous avons parlé plus haut, monta, par ordre de successibilité, au trône de Saraï en 1313. Ce prince soutint les prétentions des grands-ducs de Moscou contre leurs rivaux, ce qui contribua à leur assurer par la suite la puissance suprême et la forme monarchique.

La domination mongole (et puis tatare), qui se restreignait en Europe à la Russie seule et qui dura depuis 1237 jusqu'à 1480, se divise, d'après sa puissance matérielle et morale, en deux périodes. Pendant la première, son joug asservit toute la Russie; pendant la seconde (depuis l'assujettissement des contrées russes occidentales par les Lithuaniens), il pesa seulement sur les provinces orientales, mais d'une manière bien moins oppressive.

La Russie s'en affranchit entièrement en 1480, sous le règne du tsar Ivan III.

La domination des Tatars ayant puissamment influé sur la nationalité russe, tandis que celle-ci n'a eu que très-peu d'action sur celle des Tatars (car les Tatars restèrent presque partout nomades), nous avons dû examiner, à l'article Russes, cette influence d'une manière plus détaillée.

L'islamisme, qui dominait partout depuis le temps d'Ousbek, n'était pas capable d'adoucir la grossièreté des mœurs de la horde guerrière et nomade; et quoique les guerres civiles continuelles eussent affaibli sa puissance, les Tatars qui la composaient trouvèrent longtemps encore un énergique appui dans leurs frères de l'Asie, qui, au besoin, venaient à leur aide en troupes innombrables. C'est ainsi que Mamaï, chef d'armée ou tiemnik (mot qui provient de tumæne ou toumane, 10,000), devint, après un combat sanglant en 1370, khan unique de la horde. Il se lia avec Yagellon (Yaghello), prince de Lithuanie, et fut défait en 1380, dans la plaine de Koulikov sur le Don, par le grand-duc Dmitri (surnommé depuis Donskoï), dans une bataille où périrent près de deux cent mille hommes. Après cet événement, Tokhtamych, rival de Mamaï, dispersa entièrement les débris de cette horde. Mais Saraï demeura intact; et bientôt d'innombrables troupes tatares (turques) sorties de l'Asie centrale vinrent de nouveau fortifier la horde affaiblie de Kiptchak. Les hordes tatares étaient commandées par Tamerlan (Timour), grand conquérant comme Tchingghis-Khan, et qui, issu d'une famille princière de Tchagataï soumise aux Kalmouks, battit d'abord ces derniers, puis conquit la Perse, la Syrie et le Turkestan. Compagnon d'armes et auxiliaire de Timour, Tokhtamych voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, regner sur la Russie. Il pénétra, en 1382, jusqu'à Moscou, et effaça d'abord les traces désastreuses de la bataille de Koulikov, par l'emprisonnement du grand-duc. Mais son ambition le poussa plus loin encore; il voulait se rendre indépendant de Timour-Khan, et, dans ce but, il tourna ses armes contre lui; après deux campagnes désastreuses contre cet illustre guerrier, il fut vaincu et mis en fuite, dans une bataille sanglante livrée à Yékatérinograd, entre le Terek et la Kouma. Timour s'avança vers Moscou; puis prit subitement une autre direction, alla détruire Saraï, dévasta tout le Kiptchak et retourna en Asie. La horde d'Or devint alors le théâtre de guerres civiles destructives, et ses expéditions victorieuses, telles que celle dirigée par Edighé devant Moscou, n'eurent pas même le pouvoir d'empêcher sa décadence. Timour-Khan étant mort, Tokhtamych, secouru par les Lithuaniens, revint au milieu de la horde d'Or; mais il y trouva un puissant adversaire dans la personne de Timour-Koutlouk, que soutenait Edighé, l'un des compagnons d'armes de Timour-Khan. Edighé avait commandé la horde des Nogaïs sur l'Oural et avait réuni celle-ci à la horde de Saraï.

Les guerres continuelles des Tchingghis-Khanides de la famille de Tokhtamych contre les Timourides amenèrent, vers la fin du quinzième siècle, une scission dans les trois royaumes indépendants, la Grande Horde ou la horde d'Or, la horde de Crimée et le royaume de Kazan.

La horde d'Or, sous la domination des Timourides, comprenait la plus grande partie de l'empire de Batou. Elle avait continué à dominer sur la Russie, mais elle se vit forcée de la quitter sous le commandement d'Akhmed, à la suite de son expédition contre Mengli-Ghiréi, khan de Crimée, et après la destruction de la résidence de Saraï par Ivan III. — Les Nogaïs de l'Oural, profitant de son malheur, repoussèrent Akhmed des steppes du Volga et le tuèrent sur les côtes de la mer d'Azov. Les Tatars qu'il avait commandés errèrent longtemps entre la Kouma, le Don et le Dniepr, soutinrent des guerres sanglantes contre Mengli-Ghiréi, et persistaient à se vanter d'être toujours les maîtres de la Russie. Après la conquête de Kazan par Ivan III, les restes de la horde d'Or furent complétement chassés et dispersés par les Tatars de Kazan et par ceux de Crimée commandés par Mengli-Ghiréi (1502). Le dernier khan fut même obligé de s'enfuir en Lithuanie, où il mourut prisonnier à Kovno. Des débris de la horde d'Akhmed et des Nogaïs se forma le faible et peu belliqueux royaume d'Astrakhan, qui, placé entre les Nogaïs et la Crimée, ne put jamais parvenir à une véritable indépendance; il dut souvent en appeler à des secours étrangers: aussi tomba-t-il, sans beaucoup de résistance, en 1554 au pouvoir de la Russie, après la défection du prince nogaïs, Derbych, qu'Ivan III avait nommé tsar.

La horde de Crimée parvint à un haut degré de puissance sous le règne du petit-fils de Tokhtamych, Hadji-Ghiréi. Ayant trouvé dans Casimir, prince de Lithuanie, un allié et un protecteur puissant, Hadji-Ghiréi déclara la horde de Crimée, qui ne tenait plus que faiblement à celle de Saraï, complétement indépendante. Après sa mort, le tsar Ivan III profita de mésintelligences survenues entre les fils de Hadji-Ghiréi pour prendre le parti de Mengli-Ghiréi, qui, plein de reconnaissance, servit jusqu'à la mort les desseins du tsar contre la Lithuanie et la horde d'Or, et finit par détruire cette dernière en 1502, après de longs et sanglants combats. Les descendants de Mengli-Ghiréi, qui régnèrent jusqu'à la conquête de la Crimée par la Russie, et qui jouissent encore de nos jours de droits princiers, avaient hérité, de génération en génération, de leur haine contre les Timourides dans la horde d'Or, et furent la principale cause de sa chute. La Crimée était devenue le véritable refuge tatar où vivait encore le vieil esprit mongol. Peu soucieux des avantages qu'aurait pu leur offrir le commerce, les Tatars de Crimée, ne vivant que de pillages, s'étaient fait les ennemis de tous leurs voisins et vendaient leur amitié à prix d'argent. Depuis le fameux khan Mengli-Ghiréi, dont l'attachement fut si utile au grand-duc Ivan III, la Crimée dépendait du sultan de Turquie; cette dépendance procurait au pays de grands avantages; car il suffisait alors d'envoyer des présents à Constantinople pour pouvoir compter sur un secours efficace. Après la mort de Mengli-Ghiréi, l'ancienne inimitié des Tatars contre la Russie se réveilla en Crimée; et si leurs irruptions et leurs expéditions n'ont pas toujours obtenu des succès réels, la Russie le doit principalement au boulevard redoutable que présentaient les Kozaks du Don et les Zaporogues, formant dès cette époque des corps politiques indépendants. La Crimée, tombée dans l'impuissance, resta encore quelque temps non soumise à la Russie, mais elle finit par y être incorporée sous le règne de Catherine II, en 1783.

Le royaume de Kazan fut fondé en même temps que celui de Crimée, par un Tchingghis-Khanide, Oula-Makhmet, mais qui ne tirait pas son origine de la famille des Tokhtamych. Après avoir été chassé par les timourides de la horde d'Or, sur laquelle il avait régné, Oula-Makhmet se réfugia d'abord chez le grand-duc de Moscou, puis il s'enfuit dans la Bulgarie de la Kama, qu'habitaient des Tatars dont la race s'était mêlée à celle des descendants des anciens Bulgars (Tchouvaches) et des Tchérémisses. Dépendants de la horde d'Or sous le règne de Batou et

de ses successeurs, ces Tatars eurent plus tard leurs propres khans et furent les ennemis des Russes. Kazan, fondée par Batou et détruite par les Russes, vers la fin du quatorzième siècle, puis reconstruite dans une position plus avantageuse et fortifiée par Makhmet, leur servit de point central. Makhmet réunit tous les habitants de l'ancienne Bulgarie sous sa domination, et fonda un puissant empire qui devint, sous son fils et successeur, de khanat de la horde d'Or, khanat indépendant, mais trop faible pour entreprendre quelque chose contre Kazan, quoique cette ville fût isolée de la horde d'Or. Par suite de son inimitié contre Kazan, le grand-duc Ivan III profita des discordes intestines des habitants, fit prendre la ville d'assaut, y plaça un khan dévoué qui dut se déclarer vassal de la suzeraineté russe et marcher contre la horde d'Or ; ce que fit d'ailleurs aussi d'un autre côté la horde de Crimée. (Depuis cette époque, la ville de Kazan ne put plus se soustraire à la puissante autorité de la Russie, dont elle resta pourtant toujours une vassale insubordonnée jusqu'en 1552.) L'élection des khans, qui avait lieu, d'un côté, sous l'influence des tsars de Moscou, et de l'autre, sous celle des oulans et des mourzas, aspirant à l'indépendance, était toujours signalée par des hostilités et par des scènes sanglantes. Enfin, sous le règne d'Ivan IV, Kazan fut prise d'assaut, en l'an 1552, après de rudes combats, et son khan Edazer fait prisonnier ; cette ville reçut alors un gouverneur, des églises, des couvents et une administration russes. Le royaume de Kazan n'avait jamais eu une bien grande étendue; mais il était riche, puissant et très-peuplé. Situé entre le Volga, les monts Ourals, la Kama et la Samara, il avait atteint un plus haut degré de civilisation que les autres royaumes tatars, par sa force militaire, son vaste commerce et la perfection relative de son organisation intérieure. Les plus nobles éléments du caractère national turc se développèrent à un très-haut point chez les Tatars de Kazan.

NOGAÏS.

Les Nogaïs sont les descendants directs des hordes de Tchingghis-Khan et de ses premiers successeurs ; ils appartiennent en conséquence aux Tatars qui ont conservé le plus de sang mongol. Mêlés avec des Tatars, ils habitent principalement les gouvernements de Tauride, de Stavropol, et une contrée située entre le Kouban et la Laba, où ils ont adopté les mœurs et les coutumes des peuples montagnards du Caucase, qui sont leurs plus proches voisins.

Ce peuple, autrefois très-nombreux, aujourd'hui réduit à 50,000 âmes, se divise, dans le territoire du nord du Caucase, en beaucoup de petites hordes insignifiantes et très-fortement mêlées avec des Tatars proprement dits. Ce n'est qu'au commencement de notre siècle qu'on a trouvé parmi elles quelques faibles traces de colonisation. Ces peuples n'ont ni véritable histoire ni traditions fidèles, et il règne parmi eux différentes opinions au sujet de leur origine. Participant, depuis Batou-Khan, aux grandes expéditions guerrières de la horde d'Or, dont ils formèrent au commencement l'élément essentiel, une grande partie d'entre eux errait toujours au delà du Volga, tandis que l'autre se dirigeait vers les contrées du nord de la mer Noire et les terres contiguës au Caucase. Ils soumirent ainsi une partie des indigènes et repoussèrent l'autre dans les montagnes. Ceci n'est d'ailleurs qu'un tableau général de la manière dont ce peuple est distribué, et il faut remarquer que jusqu'au commencement du siècle actuel d'autres divisions et migrations importantes ont encore eu lieu.

Les Nogaïs, au delà du Kouban, demeurent dans le voisinage immédiat des Kozaks du Kouban. Ils se divisent en cinq peuplades : les Takhtamychs, Mansourovs, Kiptchaks, Karamourzas et Naourouzovs ; dénominations qui rappellent le temps de Taktamych et de la horde puissante de Kiptchak. Les Nogaïs actuels ne sont que des rejetons faibles et dégénérés des anciens oppresseurs de la Russie. Au nombre de 16,500 âmes environ, ces Nogaïs sont tout à fait pacifiques, professent le culte de l'islamisme, s'occupent de l'élève du bétail et des chevaux. En cas de guerre, ils sont obligés de fournir 1,000 hommes à la milice. Ils se divisent en aristocratie (os blanc) et bas peuple (os noir), distinction qui s'efface de plus en plus dans la pratique des affaires communes. Ces Nogaïs sont déjà soumis à la Russie depuis quelques dizaines d'années. En général les Nogaïs ont conservé leur type assez pur sur les côtes nord-ouest de la mer d'Azov, où, jusqu'en 1860, ils formaient, dans le voisinage immédiat des mennonites une population de 40,000 âmes. Mais depuis cette époque ils ont suivi en grand nombre l'exemple de leurs frères de Crimée, dont la totalité (80,000) a émigré en Turquie. L'influence bienfaisante des ces mennonites, spécialement développée par les soins persévérants d'un certain M. Kornies, a contribué à développer chez ces Nogaïs colonisés dans des villages les connaissances utiles de l'agriculture, de l'horticulture et de l'art de bâtir, quoique les Nogaïs aient d'ailleurs une prédilection pour la vie nomade.

Les Nogaïs sont de taille moyenne, trapus ; ils ont une bonne tenue et possèdent de la souplesse naturelle. Parmi les colonisés on reconnaît un mélange de race caucasienne, ce qui prouve que précédemment les Tatars choisissaient volontiers leurs femmes dans d'autres races. Ils ont le teint foncé, tirant sur le brun, souvent même noirâtre, preuve de la pureté de leur origine. Leur nez est bien dessiné, mais recourbé vers l'extrémité, ce qui augmente la largeur des narines. Leurs yeux sont noirs et brillants ; leurs dents très-belles, et la barbe peu fournie. Ils ont d'ailleurs l'esprit extrêmement délié.

Leur costume est pittoresque : il consiste en un surtout court, étroit, le plus souvent de diverses couleurs, qu'ils portent par-dessus leur tunique, et en un long et large pantalon. Leur tête est rasée. En été ils portent une petite calotte fourrée, et en hiver une plus grande par-dessus la petite. Ils ont aussi pour la froide saison un long pantalon chaud et une pelisse de mouton. Quand le temps est trop mauvais, le Nogaïs couvre sa tête d'un bachlik, espèce de capuchon, et s'enveloppe dans un large manteau imperméable fait de peau de chameau. L'habillement des femmes est assez commode; mais leur coiffure est disgracieuse et trop surchargée. Un long voile blanc leur cache le visage et laisse entrevoir seulement les yeux. Elles enveloppent d'une manière pittoresque leur tête d'un mouchoir dont les bouts descendent sur le dos. Leurs cheveux forment de longues tresses. Les filles sont coiffées d'un bonnet rouge pointu, orné de toutes sortes d'affiquets et de monnaies, et portent par-dessus leur chemise blanche ou rouge une espèce de kaftan attaché par une ceinture. Toutes les femmes portent des pantalons larges, des tabliers de couleur, et font parade de toutes sortes d'ornements ; elles ont même des anneaux qu'elles passent dans leurs narines. Le costume de gala chez les riches est fort coûteux ; c'est d'ailleurs leur seul luxe. De notre temps, le costume russe, ou plutôt celui des colons allemands, commence à se répandre et à remplacer chaque jour de plus en plus l'ancien costume national.

Les huttes en terre et en feutre établies précédemment par les Nogaïs, dans le voisinage des mennonites, sont aujourd'hui converties en bonnes maisons dont l'intérieur est assez propre, mais le mobilier fort sale. Si plusieurs femmes habitent la même maison, chacune a sa chambre à part.

Les Nogaïs, quoique très-sobres, préfèrent la viande aux aliments végétaux ; ils ont une prédilection prononcée pour la chair du cheval, et mangent aussi celle du bœuf et du mouton, etc. ; mais presque jamais de pain. Au nombre de leurs boissons se trouve une espèce de thé comprimé, qu'ils préparent avec du lait, de l'eau, du beurre et du sel. Mais leurs boissons favorites, qui sont d'ailleurs aussi celles de tous les peuples tatars et mongols, sont le koumyss et l'aïrane, dont il est bon de faire connaître la confection aussi exactement que possible.

Le koumyss (ou kymyss, comme l'appellent les Nogaïs) est ordinairement préparé dans des cuves en bois d'une construction toute particulière ; et pour en faciliter le transport, on le transvase dans des outres (bourdiouks) faites de peau de chèvre. On prépare cette boisson en versant d'abord dans la cuve une certaine quantité de lait de jument auquel on mêle, pour hâter la fermentation, un levain qui, le plus souvent, consiste en kor ou katyk, c'est-à-dire en lie de koumyss. On tient le vaisseau aussi chaud que possible en le couvrant, et on le laisse reposer pendant quelques heures, une demi-journée au plus, en ayant soin d'y ajouter de temps à autre du lait de jument fraîchement trait, et de remuer souvent le mélange. Plus le koumyss reste déposé longtemps, plus il devient aigre, montant et spiritueux, et dans ce cas il demande à être

Dessiné par Ch.Hulin d'après les originaux de la Société Jmpériale géographique de Russie par Sitnikoff. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

TATARES DE LA CRIMÉE. MOLLAH. КРЫМСКІЕ ТАТАРЫ. МУЛЛА.

remué plus souvent et plus fort avec un moulinet en bois, fabriqué exprès pour cet usage. En plaçant immédiatement la cuve sur un poêle chaud, et en la couvrant avec soin, on n'a pas besoin de moulinet lorsque la boisson commence à s'aigrir ; quand le koumyss est devenu assez fort, on le couvre plus légèrement. Il est bien entendu que la propreté est l'une des conditions principales à observer en préparant et en conservant le koumyss, boisson salutaire et unique dans son genre. Le koumyss des Turkmènes, et notamment de ceux des côtes orientales de la mer Caspienne, a une odeur de fumée occasionnée par certaines plantes aromatiques brûlées, ce qui affecte fortement le palais. En général, les Turkmènes estiment particulièrement leur koumyss à cause de sa bonne odeur ; c'est pour cela qu'ils le préparent avec du lait pur de jument, sans le mêler d'eau, tandis que les Nogaïs trouvent bon toute espèce de koumyss. Aussi la boisson des Turkmènes et des Kirghiz-Kaïssaks est-elle toujours celle qu'on doit préférer ; le koumyss délayé des Nogaïs ressemble plutôt à l'aïrane.

L'aïrane est pour les Tatars encore plus indispensable que le koumyss ; c'est leur boisson journalière. L'aïrane, comme le koumyss, se prépare dans de petites cuves en bois dans lesquelles on verse du lait de vache fraîchement trait et que l'on a fait bouillir ; on le laisse refroidir et on le remue immédiatement après avec un moulinet. Quoiqu'on y ajoute un peu d'eau, l'aïrane conserve pourtant l'épaisseur du lait.

Avec l'aïrane les Nogaïs préparent le kroute, espèce de petit fromage rond qu'ils trouvent très-appétissant. L'aïrane peut d'ailleurs être préparé à toute température, et ne demande pas, comme le koumyss, cette propreté observée par les Tatars de Sibérie et totalement ignorée chez les Nogaïs.

Généralement les Nogaïs ne parviennent pas à un âge très-avancé ; beaucoup meurtent avant d'avoir atteint l'adolescence. Les maladies cutanées sont celles qui règnent le plus fréquemment parmi eux, et leur malpropreté, jointe à l'emploi de toutes sortes de sorcelleries appliquées comme seuls moyens de guérison, rend ces maladies encore plus dangereuses. Les Nogaïs achètent le plus ordinairement leurs femmes chez les Tatars de Crimée ou dans des aouls (villages) étrangers, et règlent en vaches le payement du prix d'achat (kalym). Ordinairement ils donnent trente vaches en échange d'une femme ; ce qui équivaut à environ 170 roubles argent. Tant que le kalym n'est pas entièrement payé, le promis ne peut voir sa fiancée. Les parents ne consultent jamais la volonté de leurs filles pour les marier ; mais ils leur donnent une dot. Les filles tatares et kalmoukes sont payées à un prix moins élevé, parce qu'elles se flétrissent plus vite. Les cérémonies du mariage sont très-simples. Une fois mariée, la jeune femme n'ose parler, toute l'année, qu'aux parents et aux sœurs de son mari, ce qui la rend craintive et timide. La polygamie étant admise, il est prescrit dans le Koran que la première femme doit toujours avoir la préséance sur les autres ; mais la jeunesse et la beauté font souvent naître des exceptions à cette règle.

La polygamie paraît d'ailleurs chez les Nogaïs une nécessité sous le rapport de l'entretien du ménage, parce qu'ils n'ont point de servantes. La femme occupe une position tout à fait analogue à celle des femmes de l'Orient : elle est la propriété absolue du mari et ne jouit d'aucun droit ; elle doit à son époux une obéissance aveugle, n'ose pas quitter la maison sans sa permission, même pour aller visiter ses plus proches parents ou assister aux prières dans la mosquée ; elle ne se permet jamais de manger dans le même plat que son mari. Il est à remarquer que la naissance des garçons est en proportion bien plus considérable que celle des filles. Après la mort du père, les fils peuvent vendre ses femmes et même leurs propres sœurs. Le mari ne peut vendre sa femme, mais il a la faculté de la répudier sans aucune formalité, et celle-ci perd le droit de se remarier. Si cependant la séparation a lieu légalement, la femme peut se remarier, après avoir toutefois remboursé le kalym.

L'élève du bétail est l'occupation favorite et exclusive des Nogaïs du gouvernement de Stavropol. Ils entretiennent de grands troupeaux de chevaux (tabounes) qui restent l'hiver et l'été dans les champs. Leurs chevaux sont de race kirghize, très-agiles, à os saillants ; mais ils sont faibles et plus propres à la course qu'à l'attelage. Les vaches donnent peu de lait et les moutons sont de mauvaise race. Chez les Nogaïs colonisés, les femmes s'occupent des travaux des champs.

Le caractère du Nogaïs est celui du Tatar en général, mais fortement imprégné d'éléments mongols. Une de ses qualités dominantes, c'est le respect pour la vieillesse. Les mœurs de ce peuple sont tout à fait patriarcales ; il obéit aveuglément aux chefs de tribu et de famille. Le Nogaïs est fier de son origine et de sa nationalité ; l'élément mongol, comme le plus ancien et le plus noble, selon son opinion, l'élève au-dessus des autres races tatares. On trouve toutefois dans sa manière d'être certaines contradictions surprenantes : ouvrier ou mendiant, il ne volera jamais ; mais, comme pasteur, il résistera rarement à la tentation de détourner du bétail dans la steppe, qui lui fournit des occasions très-favorables. A part cela, il est généralement assez sûr, mais emporté et vindicatif ; et pourtant il se réconcilie facilement avec son ennemi. Il fait l'effet d'un homme né dans une meilleure condition, mais comprimé par des circonstances défavorables sous l'empire desquelles sa noble nature n'a pu se développer. Les Nogaïs ne servent pas comme soldats, mais ils font partie de la milice. Il n'y a plus que la noblesse (les mourzas) qui porte encore des armes ; elle jouit de certains priviléges honorifiques et ne se confond pas avec le reste du peuple. Il existe aussi une petite noblesse, ainsi que cela se présente presque toujours chez les peuples éminemment guerriers.

Les anciennes divisions en tribus, auxquelles tiennent si fortement les Tatars et surtout les Mongols, ne se sont pas conservées dans leur rigoureuse exactitude chez les Nogaïs.

Les amusements et les jeux leur sont presque inconnus. La danse des hommes consiste en une espèce de pantomime exécutée, sans bouger de place, avec la tête, les pieds et les mains. Les femmes ne chantent ni ne dansent. Les chansons populaires rappellent une ancienne grandeur politique déchue. L'habitude du tabac est une passion universellement répandue chez les Nogaïs. Leur langue est un dialecte du turc oriental. Leur civilisation, sous le rapport intellectuel, est au plus infime degré. Les écoles ne sont fréquentées que par ceux qui se préparent à devenir moullas (mollahs). L'enseignement, très-restreint, est tellement lourd et mécanique qu'il étouffe plutôt le germe de l'intelligence qu'il ne sert à le développer. Les cérémonies religieuses des Nogaïs sont très-compliquées, quoique leur mahométisme se borne à l'observation de certaines prescriptions du rituel. On dit même qu'ils offrent encore souvent des sacrifices, suivant les usages du paganisme.

TATARS DE CRIMÉE.

Les Tatars de Crimée sont les derniers de tous les Tatars proprement dits qui aient perdu leur indépendance politique vis-à-vis de la Russie, et ils sont encore aujourd'hui les représentants les plus vivaces de l'existence et des mœurs tatares ; l'islamisme s'est profondément enraciné chez eux, par suite de leur étroite union avec la Turquie.

On trouve en Crimée une population composée de diverses races parmi lesquelles les Tatars — qui comptaient encore, en l'année 1858, 240,000 âmes, sans y comprendre les 80,000 Nogaïs mêlés avec eux — sont, par suite d'une émigration en masse, réduits aujourd'hui à 50,000. Ayant en grande partie du sang nogaïs dans les veines, et mêlés plus que les autres Tatars à des peuples de race différente, ils peuvent être naturellement classés en trois groupes que leur extérieur distingue d'une manière assez sensible. C'est parmi les Tatars résidant immédiatement au nord et au sud de Pérékop que le type mongol s'est conservé le plus pur. Les Tatars des montagnes du sud de la Crimée dénoncent un grand mélange que l'on remarque particulièrement chez le troisième groupe, celui des habitants de la côte méridionale.

Les Tatars de la plaine en Crimée (à présent presque entièrement émigrés), c'est-à-dire ceux chez lesquels la trace du sang nogaïs se fait plus particulièrement sentir, sont d'une taille petite et rabougrie ; ils ont le teint d'un jaune foncé, dégénérant souvent en couleur cuivrée ; les yeux noirs, le nez petit et plat, les cheveux noirs et très-peu de barbe. La

conformation des yeux et des tempes est frappante : ces dernières sont très-saillantes, tandis que les yeux, enfoncés dans les orbites, sont étroits et remontent, à leur extrémité, vers l'arcade sourcilière.

Les Tatars des montagnes, qui occupent les pentes septentrionales des montagnes de la Crimée, les steppes et les vallées du voisinage, se distinguent beaucoup des Tatars de la plaine ; ils sont d'une haute taille, bien constitués, et se rapprochent de la race caucasienne ; ils ont le teint plus clair, les yeux grands et foncés, la barbe et les cheveux noirs et épais, et sont en général doués d'un bel extérieur.

Les Tatars de la côte méridionale paraissent avoir beaucoup de sang grec ; ils sont de haute taille, d'une forte constitution, et ont le teint basané, mais ne sont pas jaunes comme les Tatars de la plaine ; leur visage est long et agréable, leur nez droit et souvent de forme grecque ou romaine ; les yeux et les cheveux sont noirs.

Chez tous les Tatars on remarque une singulière conformation des oreilles, laquelle provient sans doute du lourd bonnet de peaux de mouton qu'ils portent ; leurs oreilles sont plates et se détachent de la tête, et leur largeur dépasse souvent leur longueur. La blancheur de la peau chez les femmes, et surtout celle du visage, est également frappante. Ce résultat provient du soin tout particulier que prennent les femmes de se couvrir le visage quand elles se trouvent exposées à la vivacité de l'air. Ce fait prouve que la couleur foncée des Tatars est l'effet de l'air et du climat. Le lien commun qui réunit en une seule race nationale les trois groupes des Tatars de Crimée est la religion et des lois civiles en rapport intime avec elle. Les sentences du Koran servent également de principes à la religion et au code des lois civiles.

Le premier devoir de chaque vrai croyant, dit le Prophète, est la prière, qui, pour être efficace, ne doit se faire qu'après les ablutions. Avant un mariage et après un enterrement, les Tatars se lavent tout le corps; mais avant les prières habituelles et journalières, ils se lavent seulement le visage, les mains et les pieds. Le soin de se raser la tête et de se couper les ongles n'est dans le fait qu'une loi de propreté, mais que les austères musulmans observent aussi exactement que celle des ablutions. Ils doivent réciter chaque jour cinq prières. Les Tatars ne vont à la mosquée ou mesdjid que le matin, les jours de fête et pendant le carême. Ils vont à la prière très-simplement vêtus, et déposent toute espèce d'ornements avant d'entrer dans le lieu saint. Les femmes ne fréquentent jamais les mosquées en même temps que les hommes ; elles y vont rarement et à certaines heures. Il règne une grande propreté dans les mosquées ; les murs en sont unis, sans ornements, et le pavé est couvert de tapis de feutre. Les carêmes sont rigoureusement observés en Crimée ; la fête du ramazan est tout un mois de carême, en souvenir de l'apparition du Koran.

Les Tatars de Crimée ne considèrent pas l'eau-de-vie comme du vin: aussi la boivent-ils en grande quantité ; ils ont en outre une boisson spiritueuse, douce et aigrelette, qu'ils appelent bouza et qu'ils aiment beaucoup ; elle est faite avec du riz.

Les Tatars ont une prédilection prononcée pour la chair du chameau; ceux de la plaine coupent la chair du cheval en longues tranches et la mettent sous la selle de leur monture pour la rendre plus tendre.

Quoique les jeux de hasard soient sévèrement défendus, les Tatars de Crimée ne se font pourtant aucun scrupule de s'y livrer avec passion.

L'instruction de la jeunesse est fort défectueuse, et leur méthode pour enseigner la langue maternelle est lourde et toute machinale. Les femmes ne jouissent d'aucune éducation morale. Il n'y a point d'écoles publiques, et toute l'instruction des Tatars consiste à savoir lire le Koran et à l'écrire en tatar.

Le Koran défend d'avoir plus de quatre femmes; cependant les riches et les moullas donnent la préférence au nombre sept ; on en ignore la raison. Les Tatars n'ont guère les moyens d'avoir plus de deux femmes, et il est même rare que ceux des montagnes en aient plus d'une seule. Quand un Tatar en a plusieurs, chacune prétend à une chambre séparée et à une table à part, de manière que le mari est tantôt l'hôte de l'une et tantôt de l'autre. La femme est nulle devant la loi. La femme est chargée des travaux les plus pénibles et les plus grossiers ; elle porte du bois, de l'eau, garde les bestiaux, aide à laver, etc. L'attachement du mari pour sa femme s'apprécie sur le degré de sa jalousie et du soin qu'il prend pour la surveiller. Les divorces sont très-fréquents chez les Tatars, et une fois séparés, ils n'osent plus se réunir. Le seul droit qu'ait la femme, quand elle a été maltraitée par son mari, c'est de l'abandonner, ce qui du reste est un cas très-rare. Les hommes se marient rarement avant trente ans, tandis que les filles entrent en ménage dès l'âge de treize à quinze ans, et sont vendues à leur insu par le père, pour de l'argent ou du bétail. La circoncision a lieu chez les garçons à l'âge de neuf ans.

Une excessive familiarité, beaucoup de curiosité, de loquacité, de la propreté et une humeur hospitalière sont les qualités et les défauts prédominants des Tatars de Crimée. Ils pourraient acquérir facilement de l'aisance, mais ils n'y parviennent pas, parce que tout travail suivi les rebute. Ils accomplissent les travaux les plus simples en silence ; et tout ce qu'ils font s'exécute avec une certaine dignité. Il est très-intéressant de voir le soin qu'ils prennent de la propreté de leurs habitations et les prévenances qu'ils ont pour leurs hôtes. Ils expriment leurs sentiments de joie par la musique et la danse ; mais les deux sexes restent toujours séparés, selon l'usage adopté en Orient. L'Asiatique danse pour le plaisir de danser, tandis que l'Européen ne s'intéresse à ce plaisir qu'en vue de la personne avec laquelle il danse. Les Tatars de la plaine imitent leurs ancêtres dans la construction de leurs maisons, dans la confection de leurs ustensiles de ménage et dans la forme de leurs vêtements.

L'habillement est presque le même chez tous les Tatars ; mais les femmes font de grandes dépenses pour leurs vêtements de fête, particulièrement pour les ornements de la poitrine et du cou. Elles se teignent en rouge les cheveux et les ongles. Les deux sexes ne se séparent jamais de leurs prières renfermées dans un petit sachet de forme triangulaire, et qu'ils portent comme un talisman, les hommes sur le dos, les vieillards sur la poitrine et les jeunes filles au milieu des tresses de leurs cheveux.

La différence très-sensible qui se fait remarquer entre les Tatars des steppes, ceux des montagnes et ceux de la côte méridionale de la Crimée, apparaît non-seulement dans leur extérieur, mais dans le caractère plus sociable et l'intelligence plus cultivée des deux derniers groupes, comme aussi dans les travaux qu'exige la nature du terrain qu'elles possèdent.

Les steppes de la Tauride jouissent d'un superbe climat, sont riches en plantes de diverses espèces et offrent des pâturages délicieux. Les Tatars des steppes s'occupent tous presque exclusivement de l'élève du bétail. Leur richesse principale consiste en troupeaux de moutons de race commune. Ils labourent d'ailleurs très-légèrement leurs terres et se servent de bœufs pour les plus rudes travaux des champs. Tout leur jardinage se borne à la culture des melons ordinaires et des melons d'eau (arbouses). Leurs mets favoris sont la tchourba, espèce de gruau fait avec du millet, et la katika (lait aigre). Le principal repas n'a lieu qu'après le coucher du soleil, et en attendant ce moment ils ne mangent, de toute la journée, que du millet et du gros pain de froment. Comme ils n'aiment pas le pain aigre, ils font cuire leur pain tous les jours. Les riches mangent habituellement du mouton; mais le mets qu'ils préfèrent est la graisse de mouton, qui est en effet très-délicate et ne contient pas de suif. Parmi les légumes ils préfèrent l'ail et l'oignon. Les occupations des Tatars changent au fur et à mesure que le pays devient plus montagneux vers le sud ; c'est là qu'ils cultivent surtout le tabac, qui donne une très-bonne récolte dans les lieux arrosés, tandis que les steppes ne produisent que du tabac de qualité commune, à grosses feuilles coriaces. Cette plante demande un terrain humide : aussi a-t-on grand soin de faire en Crimée de nombreuses irrigations. La part que prennent à cette culture, outre les soins du ménage, les femmes et les enfants des habitants des montagnes et des côtes, consiste à découper le bord et l'extrémité supérieure des feuilles.

Les Tatars des montagnes et de la côte méridionale de la Crimée s'occupent particulièrement de la culture des jardins fruitiers et potagers. Quoique le produit soit encore loin de répondre aux besoins des cultivateurs, il y a pourtant déjà beaucoup de terres affermées qui rapportent aux propriétaires bien au delà de ce qu'on avait espéré d'abord. Les fruits d'été se vendent très-cher aux marchands de Moscou ; pendant le mois d'août, on compose une sorte de sirop avec ceux qui ne sont pas tout à fait mûrs et de médiocre espèce, en en exprimant le jus qu'on fait cuire et qu'on verse bouillant dans de petits tonneaux.

Ce sirop, qu'on aime beaucoup en Orient, est très-épais, d'une couleur foncée, et se nomme bekmecha.

C'est à juste titre qu'on appelle la Crimée le jardin de la Russie. Pour le voyageur dont les yeux sont fatigués par les vastes steppes de la Russie méridionale, l'aspect des montagnes de la Crimée et des bords de la mer présente un charme tout particulier. Mais ce spectacle n'est pas la seule jouissance qu'on y éprouve, car plus on pénètre au sein des montagnes, plus on rencontre des beautés inattendus et saisissantes dans la variété des grands bois, dans le bruit des torrents et les productions de toutes les zones. On trouve dans l'intérieur de la presqu'île une quantité de jardins remplis de fruits délicieux. Mais l'aménagement des forêts est malheureusement très-négligé. La mauvaise habitude de couper les arbres à deux ou trois pieds de terre, et de laisser ainsi subsister des souches inutiles, cause un préjudice notable aux revenus du sol.

Beaucoup de Tatars sont chasseurs, mais ce n'est pas chez eux une passion exceptionnelle. Ceux des steppes s'occupent uniquement de la chasse au faucon, pour laquelle ils dressent, par la faim, de jeunes autours et des faucons bien emplumés. Partout ailleurs, dans la plaine, on chasse le lièvre au chien courant et les chevreuils et les loups dans les montagnes boisées.

Il n'y a pas de villes purement tatares dans les steppes; ceux qui les habitent ne semblent pas faits pour vivre en société. De toutes les villes de Crimée, Bakhtchissaraï est la seule qui ait entièrement conservé son caractère oriental. C'est là que règne la véritable vie asiatique, dans les rues étroites, remplies de boutiques de boulangers, de bottiers, de marchands de cuir, de traiteurs, etc., etc. On n'y trouve pas de tailleurs, car les femmes filent et tissent les étoffes pour les habits qu'elles coupent et cousent elles-mêmes; les Tatars riches achètent leurs vêtements aux juifs turcs. Si les Tatars cèdent extérieurement en beaucoup de choses aux Européens, ils peuvent pourtant leur servir de modèle sous le rapport de leurs établissements de bains et dans tout ce qui touche à cette partie si essentielle de l'hygiène.

La côte méridionale de la Crimée offre, par sa nature même, un aspect riant qu'augmente encore sa position pittoresque et l'animation de la vie extérieure de ses habitants. Au lever du soleil, toutes les femmes, dans les villages, sortent de leurs maisons avec des cruches pour aller puiser de l'eau. Après les ablutions, les hommes se rendent à la mosquée. Le travail commence alors et dure jusqu'à huit heures. C'est à ce moment que toute la famille déjeûne avec du pain, de l'oignon et de l'ail. Puis les hommes allument leurs pipes et se rendent lentement au travail. Les enfants sont vifs et enjoués jusqu'à l'âge de huit ans; cependant les petites filles ne participent pas aux jeux des garçons et restent près de leurs mères qui les instruisent dans toutes les occupations du ménage. Vers midi, les Tatars se reposent pendant deux heures et mangent de nouveau du pain et des oignons. Le travail cesse au coucher du soleil et tout le monde regagne la maison. La crête et les sommets des montagnes éclairés par les derniers rayons du soleil couchant offrent un spectacle délicieux, au moment où le crépuscule étend ses voiles dans les vallées; c'est l'heure où vieillards et jeunes gens, assis sous d'épais noyers, au milieu du village, passent le temps à fumer et à causer. Mais quand la nuit est close, on entend l'appel pour la dernière prière. Les femmes se hâtent alors d'aller encore une fois puiser de l'eau, et chacun retourne paisiblement chez soi.

TATARS DE LITHUANIE.

Les Tatars de Lithuanie, dont le nombre s'élève à 8,000 âmes, vivent dispersés dans les gouvernements de Minsk (3,000), de Vilna (2,800), de Grodno (1,500), de Kovno (400), et dans la partie septentrionale du royaume de Pologne (200). Les uns, Tatars de Crimée prisonniers de guerre, ont été colonisés en oulousses (communes), en 1395, par Vitold ou Vitovt, grand-duc de Lithuanie; les autres ont été appelés par le même prince dans le pays pour faire près de sa personne le service de gardes du corps. Ils étaient tous des guerriers libres et représentaient alors, comme de nos jours encore, une partie de la petite noblesse polonaise (chlakhta).

A l'époque de leur colonisation, ces Tatars, mariés à des femmes polonaises de la petite noblesse, portèrent d'abord le nom de famille de leurs femmes, mais ils restèrent mahométans; plus tard et jusqu'à nos jours, ils ne contractèrent guère de mariages que dans leur propre caste, de manière que le type tatar et le caractère de soldat provenant de leur ancienne existence guerrière se sont conservés chez eux dans toute leur pureté. Il y a trente ans au plus qu'il existait encore un régiment de cavalerie tatare, dont le premier rang, armé de piques, n'était composé que de Tatars nobles, tandis que le second rang, formé de simples soldats, contenait, en quelque sorte, les serviteurs des premiers; ils semblaient ainsi suivre leurs maîtres, et on les appelait chérengovys, c'est-à-dire simples soldats. Ce n'est que dans ce régiment de cavalerie légère, très-considéré (konnotatarski polk), que les Tatars de Lithuanie pouvaient parvenir au grade d'officier et trouver un champ libre à une activité qui était tout à fait d'accord avec leur goût naturel. Depuis le licenciement de ce régiment, il n'y a plus que les Tatars favorisés par la fortune et doués de quelque éducation qui puissent servir dans la cavalerie russe; la masse, en grande partie très-pauvre, vit dans les villes ou plutôt dans les bourgs de la Lithuanie, le plus souvent dans un quartier séparé, témoignant, par une conduite irréprochable, de son respect pour la mémoire et l'écusson de ses pères. Ces Tatars trouvent leurs moyens d'existence dans les travaux de la tannerie, occupation qui offre encore quelque analogie, quelque rapport avec leur ancien régime de vie. Ce sont d'ailleurs d'excellentes gens, de fidèles et de braves soldats, modestes, sobres, ne se vantant ni ne se flattant jamais; rien chez eux ne rappelle les mœurs sauvages ni les usages barbares. Il n'y a que ceux qui sont civilisés qui sachent lire le tatar, mais sans le comprendre, et écrire le russe ou le polonais avec des lettres tatares (arabes). Ils lisent le Koran dans les traductions russes ou polonaises.

TATARS D'ASTRAKHAN.

Les Tatars d'Astrakhan, sans représenter une race distincte des Tatars proprement dits — vu que la dénomination de Tatars d'Astrakhan est plutôt historique et locale, — ont néanmoins dans les veines beaucoup de sang nogaïs. Ils descendent en effet de la horde d'Or et du khanat d'Astrakhan qui s'en est formé, comme nous l'avons vu plus haut dans le court précis historique relatif aux Nogaïs. Nous comprenons aujourd'hui sous le nom de Tatars d'Astrakhan ceux qui demeurent depuis longtemps dans le gouvernement de ce nom et ceux qui sont venus s'y établir beaucoup plus tard. Ils se divisent en cinq groupes, savoir : les Tatars-Koundrovs; les Tatars-Yourtovs et Yéméchnis; les Tatars des marchés de Boukhare, de Ghiliane et d'Agryjane; les Tatars immigrés des gouvernements de l'intérieur de la Russie, et qui, au nombre de 2,000, sont compris parmi les paysans de la couronne; et enfin les Tatars venus de différents gouvernements, pour un temps illimité, comme ouvriers pêcheurs, et dont le nombre s'élève à environ 3,000 âmes. Aux Tatars d'Astrakhan appartiennent plus ou moins aussi les Tatars du gouvernement de Stavropol, comptés parmi les Tatars du Caucase, dénomination sous laquelle nous entendons surtout les Tatars de la mer Caspienne et ceux de la Transcaucasie. Nous avons cru devoir mentionner encore ici la race tatare (turque) des Karakalpaks, répandue aussi dans le Caucase.

TATARS-KOUNDROVS.

Les Tatars-Koundrovs forment une partie spéciale des habitants nomades du district de Krasnoïarsk dans le gouvernement d'Astrakhan. Pendant l'hiver ils habitent les contrées de Seïtovka et de Khojetaïevka ou Kotchetaïevka sur l'Akhtouba et le Bereketh ; en été, ils se transportent sur la rive gauche du Volga, où ils ont pour voisins, d'un côté les Kalmouks, de l'autre les Kirghiz de la horde de Boukéiev; et vers la mer, des paysans russes de la couronne et les habitants des côtes.

Ils se nomment eux-mêmes Karagatchs, du mot kara-agatch, qui signifie arbre noir. Ils sont d'origine nogaïs, comme beaucoup de leurs voisins, avec lesquels ils vinrent, en 1740, dans les contrées qu'ils habitent aujourd'hui. C'était l'époque où, sur le Volga inférieur, se préparaient de grands mouvements des peuples disséminés d'au delà de la Kouma et du Kouban, vers le Volga, et de ce dernier vers les deux fleuves mentionnés plus haut. Comme ces événements ne sont pas encore très-anciens, ils se sont conservés dans les diverses traditions des émigrés et témoignent de l'influence que subirent ces émigrés transcoubaniens dans les contrées du Volga. Ils y vinrent, comme nous l'avons dit, en 1740, après avoir quitté leurs anciennes habitations, accompagnés des Kalmouks-Dindouk-Ombo (appelés ainsi du nom de leur prince), avec lesquels ils menaient une vie nomade sur les rives de l'Akhtouba et faisaient le service de Kozaks. En 1770, après trente ans d'une existence nomade commune, ils furent abandonnés par les Kalmouks qui, sous la conduite de leur khan Oubachi, s'enfuirent en Asie. Cette circonstance les plaça entièrement sous le sceptre de la Russie, à laquelle ils rendirent différents services. On les a soumis, dans ces derniers temps, au recrutement militaire, dont ils peuvent toutefois se libérer au moyen d'une somme d'argent. Comme descendants directs des tribus qui obéissaient autrefois à Tchingghis-Khan, les Tatars-Koundrovs sont mahométans chiites; ils se divisent, comme les Kirghiz-Kaïssaks, en tribus et familles, et ont comme ceux-ci leur cri particulier de guerre (ourang, espèce de mot d'ordre), par lequel ils se reconnaissent quand il s'agit de se réunir en troupes.

Pendant trente ans d'une vie commune avec les Kalmouks, beaucoup de Tatars-Koundrovs se sont mariés à des femmes kalmoukes. Un voisinage immédiat de cinquante ans avec les Kirghiz de la Horde Intérieure, dont beaucoup se sont aussi mariés à des femmes kalmoukes, produisit encore une assez grande influence sur le caractère de la population; et comme, à une époque plus récente, ces Tatars choisirent de préférence leurs femmes parmi les Kirghiz, le type koundrov est devenu presque tout à fait kalmouk. On ne voit que peu de familles offrant le type pur kabardin, si remarquable par le nez droit, les yeux noirs et pleins de feu, les épaules larges, la stature svelte et les mouvements légers et gracieux.

Les Koundrovs, aujourd'hui au nombre de plus de 11,000 âmes (près de 7,000 hommes et plus de 4,000 femmes), ont, à côté de leurs anciennes mœurs, adopté, par suite des circonstances, beaucoup de coutumes et de particularités singulières étrangères à leurs usages primitifs. Par exemple, les membres des différentes tribus et peuplades ne fréquentent pas d'autres mosquées que la leur, tandis qu'ils se marient habituellement à des femmes d'une autre tribu.

Les Koundrovs demeurent en hiver dans les deux grands villages ci-dessus nommés, bâtis tout à fait à la russe, et qui se distinguent seulement par la disposition intérieure des maisons. Le titre de chef d'un aoul ou ak-sakalty (ce qui signifie en turc barbe blanche) est un reste de l'ancienne organisation des Tatars. Il suffit aujourd'hui de posséder quelque richesse pour obtenir cette dignité, qu'on retrouve aussi dans toutes les tribus et familles.

Au printemps, dès que la neige a commencé à fondre, les Koundrovs conduisent, vers le milieu du mois de mars, leurs troupeaux au pâturage et attellent des chameaux ou des bœufs à leurs arbas (grands chariots), sur lesquels ils chargent tout ce qu'ils possèdent. Un pareil déplacement, qui a lieu dans les tribus composées de plusieurs familles, est en général, pour le nomade un événement important dans sa vie à cause du changement total d'existence qui en est la conséquence. Cet événement se renouvelle régulièrement chaque année à la même époque, et le Koundrov en attend l'accroissement de son bien-être. Ces excursions le mettent en contact immédiat avec la nature, et son âme s'éveille à une nouvelle existence. Celui qui ne connaît pas la vie nomade ne saurait se faire une idée de ses charmes et de son influence bienfaisante sur la santé. On comprend donc facilement que la plus grande pauvreté puisse seule contraindre le Koundrov à renoncer à un pareil genre de vie et à s'engager comme ouvrier salarié. La levée du campement se fait avec beaucoup d'ordre. En tête marchent les troupeaux, premièrement les chevaux, puis les chèvres et les moutons. Viennent ensuite les arbas chargés de kibitkas, et dans lesquelles sont assis les femmes et les enfants, tandis que les hommes, à cheval, forment l'arrière-garde du convoi.

Les Koundrovs laissent leurs troupeaux au pâturage sur la rive gauche de l'Akhtouba, et s'arrêtent quelques semaines à chaque halte avant d'aller plus loin. Leurs kibitkas sont les mêmes que celles des Kalmouks, c'est-à-dire qu'elles présentent une haute charpente conique faite de minces perches qui reposent sur une petite grille en bois. Elles ont en haut une ouverture ronde et sont entièrement recouvertes de feutre. Les kibitkas, selon l'usage adopté chez les nomades, ne contiennent pas de places séparées pour les femmes. Des coffres placés tout autour renferment tous les ustensiles nécessaires à la famille. Les pasteurs, chargés de la surveillance des troupeaux, se construisent des tentes avec des perches qu'ils recouvrent de feutre, et auxquelles ils donnent le nom de koch. Plusieurs centaines de familles ne retournent pas en hiver dans leurs villages, mais restent dans leur kibitkas, sans changer le lieu de la résidence, qu'ils ont choisie principalement sur les côtes de la mer, dans de vastes oseraies. Ils font seulement entrer, à l'hivernage, les bestiaux qu'ils peuvent nourrir avec leur approvisionnement de foin; les autres sont laissés dans les steppes.

Comme tous les nomades, les Koundrovs sont remarquables par leur paresse ; c'est d'ailleurs un trait de caractère qui s'explique tout naturellement par la chaleur insupportable qui dessèche tout dans les steppes et prédispose à une insurmontable apathie.

Leur nourriture, comme celle de presque tous les peuples pasteurs, consiste principalement en viande et en lait. L'usage du thé en tablettes leur est venu des Kalmouks ; les plus pauvres se contentent de galettes de millet.

L'habillement ressemble en général à celui de tous les Tatars ; il est cependant plus simple chez certaines tribus ; tandis que chez d'autres il rappelle les montagnards du Caucase, leurs anciens voisins. Les femmes portent des pantalons étroits en étoffe de perse, des bottes ou des souliers ; leur chemise leur sert en même temps de jupon, et leur robe ressemble tout à fait au surtout des hommes ; le bonnet est de forme cylindrique, élevé, un peu pointu par le haut et garni de divers ornements. Le bonnet des jeunes filles est souvent pareil à celui des hommes; seulement il est plus petit, fourré, garni de velours et de soie par le haut, et rappelle beaucoup les bonnets circassiens. Leurs danses sont lourdes, sans grâce, et la musique est très-monotone. Le prix d'une femme (kalym) varie, suivant la fortune du mari, de 50 jusqu'à 1,000 roubles argent ; somme exorbitante, mais facile à expliquer par les charges qui pèsent sur l'existence d'une famille, malgré la simplicité des mœurs et les besoins bornés. Une famille composée de cinq personnes, si elle veut échapper à l'indigence, ne peut pas dépenser moins de 100 roubles argent par an pour les besoins les plus urgents. Il faut en outre y ajouter les impôts, qui s'élèvent à 20 roubles. Si nous prenons la somme modique de 135 roubles comme base des dépenses indispensables à l'entretien d'une pareille famille, nous voyons que, pour l'obtenir, le Koundrov doit extraire de son troupeau quatorze animaux domestiques et les vendre au prix moyen de 25 roubles pour un chameau, 50 roubles pour deux chevaux, 25 roubles pour un bœuf, 5 roubles pour cinq chèvres et 10 roubles pour cinq moutons.

Les Koundrovs sont, comme les Nogaïs, malpropres, mais hospitaliers. Ils sont peu compatissants pour la pauvreté et la misère ; et comme ils sont d'assez tièdes sectateurs du Koran, les moullas jouissent de peu de considération parmi eux.

TATARS-YOURTOVS ET YÉMECHNIS.

Les Tatars-Yourtovs, définitivement colonisés dans les environs d'Astrakhan et dont le nom provient d'yourte, ce qui signifie terre, lieu, séjour, établissement, se nomment eux-mêmes Nogaïs et se disent descendants de la horde d'Or, à laquelle Astrakhan doit son existence. Leur nombre s'élève à 10,000 âmes. Ils s'occupent de cabotage et sont en général laborieux, honnêtes, mais craintifs et fort crédules. On trouve parmi eux des visages réguliers, et on en rencontre particulièrement de très-jolis chez les femmes; mais l'emploi des corps gras dont ils se frottent la peau, et la chaleur du climat, les font vieillir de bonne heure. Leur aspect extérieur dénote une dignité calme. Ils parlent très-bien le russe et ils aiment passionnément les jeux ainsi que la musique, qui consiste chez eux en chants fort agréables.

Les Tatars-Yémechnis étaient autrefois sujets des mourzas (princes) tatars; ils furent émancipés plus tard par le gouvernement russe et réunis aux Tatars-Yourtovs.

TATARS DES MARCHÉS DE BOUKHARE, DE GHILÏANE ET D'AGRYJANE.

Le nombre de ces Tatars ne s'élève pas à plus de 600 âmes; ils sont les descendants de marchands de Boukhare, de Khiva et de Perse, appartenants à de différentes nationalités qui furent attirées, vers le dix-septième siècle, à Astrakhan par des affaires de commerce fort lucratives. Ils se sont fondus, en adoptant les mêmes mœurs et la même religion, en une masse homogène avec les Tatars-Yourtovs et avec ceux de Kazan, dont les usages et le genre de vie sont aujourd'hui plus remarquables que l'origine. Dans les premiers temps, il y avait entre eux des dissemblances notables, surtout sous le rapport religieux; car les Boukhars et les Tatars russes sont sounnites, les Ghilianes (Persans), chiites, et les Agryjanes (Indous), adorateurs du feu; mais ces différences ont entièrement disparu de nos jours. Un mélange souvent réitéré avec d'autres peuples n'a laissé à ces Tatars aucune physionomie nationale. Ils sont en partie nomades, en partie membres de la communauté des marchands.

Nous comptons encore au nombre des Tatars d'Astrakhan les Tatars du gouvernement de Stavropol (province du Caucase), qui leur ressemblent par leur origine, par leur mélange avec les Nogaïs, et aussi à cause de leur voisinage avec la tribu tatare ou turque des Karakalpaks, que nous offrons ici comme appendice.

APPENDICE.

KARAKALPAKS.

La patrie des Karakalpaks ou Karapapakhs (bonnets noirs) est l'isthme situé entre les mers Caspienne et d'Aral, appelé Ousst-Ourte ou Ousst-Yourte, c'est-à-dire haut pays, et la contrée limitrophe des côtes du sud-est et du sud-ouest de cette dernière mer. C'est un peuple qui probablement a fait autrefois partie des anciens Klabouks noirs. Ils sont musulmans, peu nombreux aujourd'hui, et font paître leurs troupeaux dans le gouvernement d'Astrakhan jusqu'à Kara-Yar (en russe Tcherny-Yar). Leur langue est une variété du dialecte turc ou tatar que parlent les Kirghiz-Kaïssaks de l'ouest et les Khivins. Ils ont les traits du visage réguliers, la peau très-foncée, et ressemblent, par leur costume et leur genre de vie, aux Kirghiz-Kaïssaks, dont ils ne se distinguent que par leurs bonnets, qui sont de forme cylindrique, très-élevés, larges par le haut et faits de peau d'agneau noir. Ils étaient autrefois gouvernés par leurs khans; mais, dans le siècle dernier, ils ont été placés sous la domination russe.

Ceux qui habitent le gouvernement d'Astrakhan n'y sont venus qu'en 1817, et ne sont devenus réellement sujets russes que depuis 1827. Un certain Mahomet Bektémirov, qui se disait Kirghiz-Kaïssak, arriva en 1817 dans cette contrée, et vint, au nom de quatre familles composées de 61 personnes, demander la permission de s'inscrire au nombre des Tatars-Koundrovs. Ces familles avaient probablement erré autrefois au delà du fleuve Oural avec les Kirghiz-Kaïssaks de la Petite Horde et étaient elles-mêmes des Kaïssaks de la tribu karakalpake. Ces gens allèrent ensuite trouver la Horde Intérieure ou de Boukéiev; mais, ne voulant pas payer d'impôts, ils résolurent de se soumettre directement au tsar de Russie. Les Nogaïs d'Yédissane et de Dmenbouloukov, au pied du Caucase septentrional, consentirent à les recevoir en 1830; mais ils ne purent accepter cette offre faute de bétail, et demandèrent qu'on leur assignât des résidences fixes et qu'on leur donnât la permission de se livrer à l'agriculture.

On trouve aussi des Karakalpaks dans le pachalik d'Akhaltsik (en Transcaucasie), qui sont venus des contrées du nord-est du Caucase s'y établir vers la fin du dernier siècle. Ce sont d'habiles cavaliers et des guerriers courageux.

TATARS DE KAZAN ET D'ORENBOURG.

Ces Tatars sont, pour la plupart, les descendants des habitants du royaume de Kazan. Mêlés en quelque sorte à l'élément finnois, ils résident principalement dans les gouvernements de Kazan et d'Orenbourg, au nombre de 430,000 âmes dans le premier et de 250,000 dans le second. On en compte aussi 105,000 dans le gouvernement de Samara, 85,000 dans celui de Simbirsk, 80,000 dans celui de Viatka, 50,000 dans celui de Saratov, 45,000 dans celui de Penza, 37,000 dans celui de Nijni-Novgorod, 35,000 dans celui de Perm, 13,000 dans celui de Tambov, 5,500 dans celui de Riazan, 3,500 dans celui de Pétersbourg, 600 au pays des Kozaks du Don, 300 dans le gouvernement de Kostroma et 300 dans celui de Moscou; ce qui donne en somme une population de 1,140,000 âmes.

Les Tatars de Kazan (sans y comprendre ceux d'Orenbourg, qui habitent les gouvernements d'Orenbourg et de Samara et forment un groupe particulier) ont la ville de Kazan pour centre nationale, et ils s'y agglomèrent d'autant plus qu'ils en sont plus rapprochés.

Sans offrir précisément une distinction réelle dans l'élément tatar, les Tatars de Kazan sont, comme nous l'avons déjà indiqué dans notre courte préface historique, beaucoup plus civilisés que les autres, principalement les Tatars-Nogaïs nomades. Les traits de leur visage décèlent moins l'élément mongol que l'élément turc; d'ailleurs, à Kazan même, ils se sont mêlés à d'autres races, de manière qu'il est difficile de retrouver dans leur figure le pur type tatar. Quelques-uns les divisent, d'après leurs différentes physionomies, en quatre groupes, savoir: en Tatars purs; en Tatars mongols mélangés; en Tatars européens (mélange de races tatare et caucasienne) et enfin en Tatars mélangés de sang finnois. Les pommettes des Tatars de ce pays sont quelquefois si larges, leur nez si camus, que tout le visage semble entièrement

défiguré. D'autres ont une physionomie tout à fait caucasienne, c'est-à-dire un visage ovale, de beaux yeux gris et un nez gracieusement arqué. Chez presque tous le front est fortement bombé, la barbe rare et d'un très-beau noir. Les femmes sont petites et d'une constitution délicate ; mais elles gâtent leur visage par une couche de fard très-épaisse. Les deux sexes ont beaucoup de souplesse et de grâce dans les mouvements que favorise leur chaussure soignée, spécialement celle des femmes. Il semble que les traces d'un peuple jadis riche et puissant ne se soient pas encore entièrement effacées chez eux, de même qu'elles ne s'effacent que rarement tout à fait chez les descendants d'une famille aristocratique déchue.

Le costume des hommes consiste principalement en une longue chemise bleue qui laisse le cou libre, et en un chapeau de feutre blanc ; ils portent de larges pantalons de coton blanc ou de couleur, des bottes en maroquin, sans semelles, et des pantoufles par-dessus les bottes ; un surtout (arkhalouk) étroit, fait d'étoffe de soie rayée, leur descend jusqu'aux genoux, et leur ceinture est souvent formée d'un châle roulé autour du corps. Par-dessus cet habillement ils portent un long et large vêtement de couleur claire, qui ressemble par sa forme à un thalar. Ils couvrent leur tête rasée d'une petite calotte en cuir, quelquefois très-richement brodée. La classe pauvre s'habille de la façon la plus modeste et se contente, en été, d'une chemise brodée au cou et aux manches ; en hiver, une simple pelisse de mouton est jetée sur cette chemise. L'habillement des femmes ressemble à celui des hommes : celles qui sont riches portent de belles étoffes de soie à ramages ou à raies, et ornent leur poitrine de monnaies d'or et d'argent superposées les unes sur les autres comme des écailles de poisson. Leur coiffure est somptueuse ; celle des jeunes filles se distingue par de nombreuses tresses tombant sur les épaules. Dans l'intérieur de leur maison, les femmes et les filles laissent leur visage découvert. Au dehors, elles portent sur la tête un grand voile qu'elles ramènent sur la figure quand elles sont inoccupées. Celles qui vivent dans l'aisance observent cette coutume avec plus de rigueur.

Le Tatar de Kazan diffère du paysan russe par son penchant remarquable pour la vie commode et la propreté ; on s'en aperçoit même dans les moindres détails du ménage, et c'est sous ce rapport qu'il se distingue aussi des races nogaïs.

Malgré la disposition simple de l'intérieur de leurs maisons, on y voit un certain luxe, et même quelquefois le confort. Le plancher est couvert de nattes de jonc et de tapis de laine, et les larges bancs placés le long des murs sont garnis de petits et de grands coussins soigneusement rembourrés. Les fenêtres des maisons sont assez grandes ; les maisons elles-mêmes sont spacieuses et commodément distribuées, mais toutes ont la même forme de construction, ce qui fait contraste avec les maisons des paysans russes, si chargées de nombreux ornements. Un double escalier couvert sépare l'entrée des hommes de celle des femmes et fait un assez mauvais effet. L'art de l'architecture semble fort peu avancé chez les Tatars, et leurs constructions prouvent très-peu de goût. Les mosquées sont en bois et ont toutes, à part le minaret, qui a son caractère particulier, l'apparence de simples bâtiments à deux étages. Le service religieux se fait, en été, dans les appartements supérieurs, et en hiver, dans les chambres chauffées de l'étage inférieur. La simplicité habituelle de l'intérieur des temples est d'autant moins compréhensible qu'on ne la remarque pas dans l'intérieur des maisons. Le pavé des temples est couvert de haillons servant de tapis, et les murs n'y sont jamais peints. On trouve la même nudité dans les cimetières tatars, qui ne sont pas même clos et où des pierres isolées indiquent seules le lieu de la sépulture des morts. Le respect pour les tombeaux, si profond chez les musulmans, semble s'être totalement perdu chez les Tatars de Kazan.

Leur nourriture se compose en grande partie de la chair des animaux. Une ancienne coutume leur fait donner la préférence à celle du cheval ; celle du porc leur est interdite, comme à tous les musulmans. Ils font aussi usage de lait, de miel et de thé.

Les Tatars s'occupent peu de la culture des terres, mais beaucoup de travaux industriels, et ils se livrent même, dans les contrées orientales, à l'exploitation des mines. La préparation des cuirs est chez eux une occupation nationale qui tient à leur régime de vie. Les fabriques de maroquin, de peaux de chèvre, de nankins (en russe kitaïka) et de savon, à Kazan, sont renommées dans toute la Russie ; on remarque cependant que leur activité commence à diminuer.

Les Tatars sont, en général, propres à toutes sortes de travaux et font preuve de beaucoup de bon sens. On leur enseigne dans plusieurs écoles à lire et à écrire leur langue. L'idiome tatar parlé à Kazan est le plus cultivé de tous les dialectes turcs en Russie. On trouve même dans ce dialecte une littérature assez riche.

Doué d'un caractère pacifique, affable et même fort doux, le Tatar est honnête, sobre, sûr et très-propre ; qualités qui le font rechercher pour toute espèce de services. Il règne dans les familles, en dépit des usages orientaux, une parfaite union, et les enfants sont élevés avec soin. Ce qui est plus étonnant encore que les facultés intellectuelles des Tatars, c'est le besoin de civilisation qui les anime et que leur religion resserre pourtant dans des bornes fort étroites ; d'un autre côté, cette même religion est sous beaucoup de rapports un puissant auxiliaire du tatarisme.

Le souvenir et les récits de leur ancienne domination, quoique depuis longtemps déchue, contribuent beaucoup à la conservation d'un sentiment national qui donne au Tatar de Kazan un certain air de dignité.

La noblesse de race a bien diminué chez ces Tatars, comme chez plusieurs tribus de même origine qu'eux, parce que presque toutes les familles nobles se sont retirées dans l'Asie Mineure et se sont ralliées à leurs compatriotes, après la décadence politique de l'empire tatar.

La noblesse russe compte plusieurs familles distinguées dont l'origine est purement tatare ou chez lesquelles, comme dans beaucoup d'autres, le sang tatar s'est mêlé à celui des Slaves ; ce qu'on peut remarquer facilement à la taille et à la physionomie.

Les Tatars de Kazan sont de zélés musulmans ; leurs akhouns (archiprêtres) et les mollahs (moullas) sont subordonnés au moufti d'Oufa, qui reçoit un traitement du gouvernement russe et représente la suprême autorité sacerdotale de tous les Tatars qui résident en Russie. Les mollahs sont généralement peu instruits; leurs connaissances se bornent aux pratiques du culte et aux objets qui concernent le service religieux.

Nous n'avons presque rien à mentionner de particulier sur les Tatars d'Orenbourg ni sur ceux du gouvernement de Samara. Ce que nous avons dit des Tatars de Kazan leur est applicable. Notons seulement qu'ils n'ont pas atteint le même degré de civilisation que ces derniers, et que le commerce et l'industrie n'ont pas fait chez eux d'aussi grands progrès. Ils se distinguent avantageusement de leurs voisins immédiats (Russes, Finnois) par leurs mœurs, leur genre de vie, et en général par leurs habitudes domestiques ; l'influence du voisinage ne se fait sentir que dans leur langage. Ceux de ces Tatars qui font partie des Teptiars (mélange de Finnois et de Tatars) sont décrits au chapitre des Bachkirs.

TATARS DE SIBÉRIE.

Plusieurs tribus de race turque ou, comme nous les nommons, tribus tatares, étaient, dès les temps les plus reculés, voisines des peuples finnois et samoïèdes, dans les contrées méridionales de la Sibérie occidentale, et se confondirent en partie avec eux. A la suite des conquêtes de Tchingghis-Khan, ils formèrent dans ces contrées, situées sur l'Obi, l'Irtych et le Tobol, de grands et de petits royaumes ou khanats, dépendants souvent les uns des autres, mais qui n'acquirent jamais une importance notable ou de quelque durée. Le premier état tatar considérable en Sibérie surgit sur les bords du fleuve Ichim ; sa capitale était la ville de Kysyl-Toura (la ville rouge), et plus tard Tumèn. A la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, tous les oulousses tatares, mongoles et ostiakes, se réunirent sur les bords du fleuve que nous venons de nommer, et formèrent un puissant empire dont la capitale était Isker, à 16 verstes de la ville de Tobolsk. Les voisins de cet empire lui donnèrent le nom de sa capitale, et les Russes l'appelèrent Sibir. A la chute de Kazan, le prince Edigher se soumit à payer

Dessiné d'après les originaux et les costumes de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Huhn. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

TATARES DE KAZAN. КАЗАНСКІЕ ТАТАРЫ.

Dessiné par Ch. Huhn d'après les originaux de la Société géographique Impériale de Russie par Babikoff

Lith par Winckelmann et fils à Berlin

BOUKHARE.
БУХАРЕЦЪ.

TATARE DE KHIVA.
ХИВИНЕЦЪ.

TATARE D'ORENBOURG.
ТАТАРИНЪ.

Dessiné par Ch. Hulin d'après les originaux de la Société géographique Impériale de Russie par Babikoff. Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

FEMME BOUKHARE.
БУХАРКА.

FEMME DE KHIVA.
ХИВИНКА.

FEMME TATARE.
ТАТАРКА.

un tribut aux Russes ; mais il fut chassé par Koutchoum, le puissant khan des Kirghiz-Kaïssaks, qui s'empara de tout le pays entre l'Obi et l'Oural, força les habitants de se convertir à l'islamisme, fit un traité d'alliance avec les Nogaïs et se révolta contre Ivan IV.

Les Stroganov, riches propriétaires de terres et de mines dans les contrées avoisinantes, offrirent, en échange de droits et de priviléges presque illimités, de repousser au loin cet ennemi audacieux, et de défendre particulièrement la ville de Perm. Ils établirent des places fortes, organisèrent une armée, et firent, à partir de l'année 1572, une guerre sanglante et opiniâtre aux Tatars de Sibérie, dont Koutchoum était le chef.

Pour renforcer leurs troupes, qui avaient beaucoup souffert pendant la guerre, les Stroganov appelèrent à leur aide l'un des rapaces atamans des Kozaks du Don, Yermak Timoféiev (fils de Timoféi). Ce chef arriva avec cinq cent quarante hommes, qui, réunis aux débris des soldats des Stroganov, formèrent une petite armée d'environ mille hommes.

Après bien des expéditions dangereuses et des combats opiniâtres, la ville d'Isker fut prise, et Ivan Koltso, le compagnon d'armes d'Yermak, qui avait mérité la peine de mort, se hâta d'aller à Moscou et déposa aux pieds du tsar, en expiation de ses crimes, la possession de tout le pays conquis (1583). Cependant Yermak perdit bientôt la vie à la suite des continuels combats qu'il était forcé de livrer et ce ne fut que sous le règne de Boriss Godounov, que Koutchoum fut entièrement chassé du pays qu'il avait usurpé, et que la Sibérie, dont le nom passa successivement à tout le nord de l'Asie, fut peu à peu complétement soumise à la domination russe.

Outre les diverses branches tatares établies en Sibérie et descendant des Kirghiz-Kaïssaks, des Kirghiz proprement dits et des Kalmouks, nous nommons Tatars de Sibérie toutes les tribus tatares devenues telles, dont l'extérieur seul dénonce souvent une origine étrangère ou mélangée. Les Tatars de Sibérie occupant toute la partie méridionale de la Sibérie occidentale, au nord de l'étroite ligne de démarcation formée par les Kozaks de Sibérie, confinent vers l'est aux Bouriates et vers le nord aux Vogoules, Ostiaks, Samoïèdes et Toungouses, et ne sont pas renfermés dans des limites nationales bien précises, comme c'est d'ailleurs le cas pour toutes les races indigènes en Sibérie. Cela vient de ce que les lieux de leur résidence actuelle, surtout les contrées de l'Altaï, avaient été de temps immémorial habitées par des aborigènes (probablement des Finnois) auxquels succédèrent des Turcs et des Mongols, qui se heurtèrent d'abord, puis se mélangèrent avec eux.

Les tribus d'origine tatare ou devenues Tatars de Sibérie nous offrent dans leur mélange beaucoup de nuances, surtout extérieures, qu'on ne peut indiquer que dans une classification générale.

D'après ce qui précède, on peut les diviser en trois groupes principaux :

Les Tatars du gouvernement de Tobolsk, et spécialement ceux du gouvernement de Tomsk, qui nous offrent le plus pur type tatar, et, comme appendice, les Boukhars et les Tachkentes ;

Les Tatars du gouvernement d'Yénisséisk, appelés aussi Tatars-Minoussinsks, composés en grande partie de tribus finnoises, ou pour mieux dire ostiakes-samoïèdes, devenues Tatars, et plus tard encore mélangées avec des Tatars, dont la fusion est bien souvent difficile à constater ;

Les Téléoutes, dans les contrées de l'Altaï, habitant entre les Kalmouks, les Tatars et les Bouroutes, et qui sont probablement d'origine finno-kalmouke ou ouïgoure.

TATARS DES GOUVERNEMENTS DE TOBOLSK ET DE TOMSK.

Tenant par les liens de la plus proche parenté aux Tatars de Kazan, pour la plupart musulmans, colonisés et ayant presque le même genre de vie que les Russes, les Tatars des gouvernements de Tobolsk et de Tomsk, au nombre de 40,000 âmes, n'ont rien de particulier qui les caractérise. Dans leur langage, leurs mœurs, leur genre de vie et leurs habillements, ils ont beaucoup emprunté à leurs voisins, spécialement aux Russes, dont l'influence sur eux, considérée sous ces divers points de vue, est très-puissante.

L'agriculture, l'élève du bétail et le transport des marchandises sont les occupations principales des Tatars, qui portent le nom des fleuves près desquels ils vivent, et qui, sous les dénominations de Tourals ou Touralintses, de Barabas ou Barabintses, de Tatars de l'Obi et du Tchoulym, présentent entre eux quelques différences qu'on peut indiquer.

Les Tourals, les plus occidentaux de tous, et voisins immédiats de leurs frères de race en Europe, se rapprochent le plus, sous tous les rapports, des Tatars de Kazan. La plupart des habitants des villes se livrent au commerce, les autres à l'agriculture, à l'élève du bétail et à la chasse. Moins civilisés que les Tatars de Kazan, ils n'ont pas conservé leur langue aussi pure que ces derniers ; mais ils ont emprunté beaucoup d'expressions aux langues russe et vogoule.

Les Barabintses, dans les contrées marécageuses situées entre l'Obi et l'Irtych, ressemblent beaucoup, par leur extérieur, aux Mongols. Ils ont le teint livide et peu de capacité intellectuelle, mais ils sont d'un caractère flegmatique et fort doux. Ils s'occupent principalement de l'élève du bétail et de la pêche. Ils mènent une vie nomade en été, et passent l'hiver dans des habitations. Quoique le christianisme se soit propagé parmi eux, ils professent encore secrètement le chamanisme, et les chamanes jouissent chez eux d'une grande considération.

Les Tatars de l'Obi, établis sur le fleuve de ce nom, vers le nord jusqu'à Narym, ont emprunté beaucoup de leurs usages aux Russes. La plupart sont chrétiens.

Les Tchoulyms, demeurant le long du Tchoulym jusqu'à l'Obi, n'ont rien de finnois ni de mongol dans leur extérieur. Le christianisme a fait de grands progrès parmi eux, dans les environs de Tomsk et de la rivière de Kemtchoug. Ils se sont tellement indentifiés avec les Russes qu'ils ont entièrement renoncé à leur langue primitive.

APPENDICE.

BOUKHARS ET TACHKENTES.

Les Boukhars et Tachkentes, qui sont pour la plupart de riches marchands et habitent principalement les lieux de commerce sur la frontière de la Sibérie méridionale, sont venus s'établir en Sibérie après l'introduction par la Russie d'un gouvernement régulier dans ce pays. Ils professent l'islamisme et résident presque exclusivement dans le gouvernement de Tobolsk. Leur nombre s'élève à environ 9,000 âmes des deux sexes. Ils sont aussi répandus, mais peu nombreux, dans les grandes villes de la Russie d'Europe, et surtout sur la frontière asiatique, où ils font le métier de colporteurs dans les maisons, principalement pour le commerce des robes de chambre.

TATARS DU GOUVERNEMENT D'YÉNISSÉISK.

Les Tatars du gouvernement d'Yénisséisk, au nombre total de 22,000 âmes, se distinguent particulièrement de leurs frères d'origine sibérienne par leurs mœurs, leur genre de vie et leur religion qu'on peut nommer païenne, même à l'égard de ceux qui ont reçu le baptême. Ils se composent de différentes tribus, devenues aujourd'hui totalement tatares et qu'on pourrait concentrer en trois groupes, savoir : les Katchintses, les Sagaïtses avec toutes leurs tribus réunies, et les Kaïbales ou Koïbales. Les deux premières tribus tiennent plus de l'élément tatar et les

dernières de l'élément finnois et samoïède. — Les Kiziltses, faisant partie des Katchintses, forment, sous le rapport de l'administration, une quatrième tribu séparée.

Outre les trois groupes d'origine mélangée tatare que nous venons de nommer, nous ferons encore mention des tribus qui sont formées des mêmes éléments, des Kamassintses, des Karagasses et des Soïotes. Le premier de ces trois petits peuples est d'origine tatare et samoïède ou ostiake-samoïède (voyez Samoïèdes); les deux autres se sont presque entièrement fondus dans les Bouriates.

De tous ces Tatars ou peuples devenus Tatars, que nous venons de mentionner, ceux qui habitent le district de Minoussinsk, dans le gouvernement d'Yénisséisk et qui, au nombre de 20,000, forment la majeure partie de toutes les tribus tatares ou de celles qui se sont assimilées aux Tatars, s'appellent généralement Tatars de Minoussinsk, sans autre désignation.

Le district de Minoussinsk, par la nature de son sol et les mœurs de ses habitants, offre au voyageur sagace l'une des contrées les plus attrayantes et les plus remarquables de la Sibérie orientale. L'Yénisséi divise ce district en partie orientale, montueuse et fertile, et en partie occidentale, riche en steppes, en lacs et en pâturages; la première est occupée exclusivement par des laboureurs (presque tous Russes); l'autre est habitée par des Tatars indigènes nomades, qui trouvent d'abondantes sources de richesse dans la chasse et l'élève du bétail. La richesse du sol en produits minéraux et végétaux, et le spectacle saisissant d'une nature splendide, ont fait donner au district de Minoussinsk le nom d'Italie de la Sibérie orientale. Comprenant un espace d'une très-vaste étendue, ce district est coupé dans toutes les directions par d'abondantes rivières restées encore inexplorées, ainsi que les importantes chaînes de montagnes qui renferment dans leur sein presque tous les métaux connus. Les vastes steppes, les prairies et les plaines n'attendent que des bras pour faire de cette contrée un riche magasin d'approvisionnement pour tout le gouvernement d'Yénisséisk.

Les habitants de ce district, en partie Russes (60,000), en partie formés de débris des races tatares et finnoises (20,000), attendent encore leur ethnographe; car on n'a eu jusqu'à présent sur eux que des notions fort incomplètes.

Le district de Minoussinsk était, dans un temps très-reculé, habité par un peuple presque entièrement inconnu et qu'on appelle Tchoude dans le pays, aussi bien que dans la Sibérie occidentale. On peut affirmer avec assez de certitude que la culture intellectuelle de ce peuple n'était pas descendue à un degré trop inférieur, si l'on en peut juger par les divers objets qu'on a extraits de leurs tombeaux, par les inscriptions qu'on a trouvées sur les pierres tumulaires et sur les parois de rochers, et qui se rapportent à la période tchoude. — Ces tertres (kourgans) couvrent presque tout le pays de Minoussinsk; on en trouve surtout au pied des monts Saïanes et au bord des fleuves Yénisséi et Abakane. Quoique beaucoup de restes précieux aient été perdus pour la science historique, par suite de la cupidité et du caractère sauvage des indigènes, l'archéologue trouvera pourtant encore un riche butin dans les fouilles de ces tombeaux tchoudes, clos par d'énormes blocs de granit, et dans les figures grossièrement sculptées d'hommes, d'animaux et d'oiseaux dont ces tertres étaient surmontés, de même que dans les inscriptions, qu'on n'a pu déchiffrer encore.

Les premiers habitants du district de Minoussinsk étaient des Tchoudes; ils ont été, comme il est permis de le supposer, repoussés par un autre peuple plus puissant qu'eux, et celui-ci a laissé également dans ce pays des traces de son existence. Plusieurs endroits sur les bords de l'Yénisséi et de la Touba sont couverts d'inscriptions tout à fait différentes de celles des Tchoudes, et qui semblent se rapporter aux temps de Tchingghis-Khan et de ses successeurs. A l'époque la plus rapprochée du temps où on a pu écrire l'histoire, le district de Minoussinsk était en effet la patrie des peuples nomades qui composaient les hordes innombrables de Tchingghis-Khan, parce qu'il confine par sa partie méridionale aux steppes sablonneuses de la Mongolie chinoise, dont il n'est séparé que par la crête des monts Saïanes. Les restes des hordes sauvages de l'Asie centrale errent encore aujourd'hui en nomades dans ce pays. Nous les appelons généralement Tatars, quoique les modernes interprètes de leur langue prétendent que ces peuples ne sont pas tous d'origine turque et qu'il y a parmi eux des tribus mongoles et finnoises. Nous n'avons presque aucune notion sur leurs mœurs, leur costume, leur langue, les particularités de leur religion et leurs traditions historiques, et il est à craindre maintenant qu'ils restent à jamais inconnus; car l'accroissement journalier de la population russe, qui pénètre de plus en plus avant dans l'intérieur, enlève presque chaque jour quelque trait à la nationalité de ces peuples, qui est menacée de se voir bientôt entièrement effacée.

Les Katchintses, tribu tatare dans laquelle se sont plus ou moins fondues les anciennes tribus voisines samoïèdes, habitent presque exclusivement les districts de Minoussinsk et d'Atchinsk du gouvernement d'Yénisséisk, et se nomment eux-mêmes Khachtarbs ou Kachter (pluriel de Kach). Ils exploitent les pâturages de la rive gauche de l'Abakane sur l'Yénisséi, depuis son embouchure jusqu'à celle de la rivière Askiss; ceux du Biéloï-Youss et de ses affluents, et ceux de l'Abakane. Errant autrefois en nomades sur la Katcha, dans les environs de Krasnoïarsk, ils s'emparèrent un jour des terres situées sur les deux rives de l'Youss, occupées jusque-là par les Kirghiz, qui en avaient eux-mêmes repoussé précédemment des peuplades finnoises et samoïèdes. De Tomsk vinrent aussi, pour s'établir dans ces contrées, des Tatars qui, sous le nom de Kiziltses, occupèrent des steppes fertiles vers le nord de l'Youss. On doit donc, sur ces données, diviser la tribu des Katchintses en deux branches, dont l'une s'est arrêtée sur la Katcha et ses environs, l'autre dans la plaine des steppes, entre les rivières Biéloï-Youss (Youss Blanc), l'Abakane, et un peu plus au sud de ce dernier, dans le pays des Kaïbales. La branche du sud est la tribu tatare de Sibérie, qui s'est le moins mélangée et qui forme encore une masse compacte, car elle compte 9,500 âmes; tandis que celle du nord, qui est bien moins nombreuse, est devenue totalement russe. Les traits de leur physionomie indiquent qu'ils sont Tatars, comme l'attestent aussi les dénominations de quelques-unes des dix subdivisions de leur tribu: Tatars, Kirghiz, Sakhous, etc. Ce sont vraisemblablement les restes des Yakoutes-Toubas ou Toubintses, qui habitaient antérieurement la rive droite de l'Yénisséi et dont une partie vint s'établir sur la Léna. Les Tatars-Katchintses accueillirent, outre les Arines (Samoïèdes), autrefois si nombreux, un certain nombre de Kirghiz qui étaient restés dans le pays; ce sont les plus aisés parmi les Tatars de Minoussinsk. Les Tatars-Kiziltses sont un mélange de diverses races dont l'une, nommée Kalmakh, semble être d'origine kalmouke; une autre s'appelle Kamnar (ou Quamnar, d'après la prononciation tatare) ou Kamlar (pluriel turc du mot kam, c'est-à-dire chamane). Une partie demeure sur les bords du Tchoulym, dans les environs de l'ancien ostrog de Meletsk, et porte le nom de Tatars de Meletsk ou de Tchoulym. Ils habitent des villages comme les Russes. Les autres mènent une vie nomade dans la région méridionale du district d'Atchinsk. Au nombre de plus de 4,000 âmes, ils se désignent eux-mêmes sous le nom de Kizi (homme) et se divisent en dix tribus.

Les Sagaïtses avec leurs tribus réunies, au nombre de 11,500 âmes, vivent en nomades, en amont de l'Abakane, à partir de la rivière d'Askiss, et n'ont pas de dénomination générale. Les Sagaïtses proprement dits prétendent être les habitants primitifs de leur pays, situé sur l'Abakane, et se disent descendants des Kirghiz, ce qui leur est contesté par les Kaïbales. Ils comprennent encore d'autres peuplades établies sur les rivières de Mrassa, de Matyra, de Ténia et sur la rive droite de l'Abakane, nommément les Mrasses, et les Beltirs entre le Tachtyp et l'Abakane. Les Beltirs ou plutôt Belters, d'origine finnoise, selon leurs traditions, et devenus de nos jours totalement Tatars, vivaient sur les bords de l'Youss et de l'Abakane, d'où ils furent chassés par les Tatars-Katchintses et les Russes. Ils éprouvèrent le même sort que les Kirghiz, et durent céder à leurs vainqueurs les meilleurs emplacements sur l'Youss Blanc et l'Youss Noir. Compris aujourd'hui dans le district de Minoussinsk parmi les Tatars Sagaïtses et les tribus unies, ils ne forment, à proprement parler, que l'une des onze oulousses ou subdivisions de la tribu de ces Tatars. La population des Belters est d'environ 1,500 hommes; les femmes sont en moindre proportion. Cette peuplade n'a pas de dialecte national. Malgré leur langue tatare et leur origine finnoise, les Belters ne rappellent cette origine ni par leur extérieur ni par leurs mœurs; on ne saurait les reconnaître qu'en remontant à leur existence primitive. Ils ont souvent la physionomie tout à fait russe, souvent aussi tatare ou mongole; mais aucun d'eux n'a conservé le type pur finnois

Dessiné d'après les originaux de Mr Kocharoff et les costumes de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Hulin. Lith. par Winckelmann et fils a Berlin.

FEMMES TATARES DE LA SIBÉRIE.

ЕНИСЕЙСКОЙ ГУБЕРНІИ.

GOUVERNEMENT DE YÉNISSÉISK.

СИБИРСКІЯ ТАТАРКИ.

ТОМСКОЙ ГУБЕРНІИ.

GOUVERNEMENT DE TOMSK.

ou samoïède. Les uns ont leur demeure fixe dans des villages composés d'environ vingt-cinq maisons, les autres sont nomades et forment plus de cinq cents yourtes. Leur habillement est le même que celui des Tatars-Sagaïtses. Les riches seulement possèdent deux femmes. Ils donnent le plus souvent à leurs enfants deux noms, l'un païen et l'autre chrétien. Laborieux et honnêtes, ils ne commettent pas de vols; c'est un point de ressemblance avec les Finnois, malgré le mauvais exemple donné par leurs voisins; mais, en revanche, ils sont adonnés à la boisson. En été, ils consomment de l'aïrane (voyez Nogaïs) en grande quantité.

Les Kaïbales ou Koïbales errent en nomades sur la rive droite de l'Abakane inférieure, vis-à-vis des Katchintses, et sur la rive droite de l'Yénisséi, le long de la Sogda, petite rivière qui se jette dans la Touba. Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de Kaïba et s'imaginent avoir vécu dans ces contrées même avant les Kirghiz. Ils sont au nombre de 1,100 et plus, dont 600 hommes et 500 femmes. Ils ont, ainsi que les Katchintses, presque entièrement substitué le tatar au samoïède, jadis leur langue maternelle. Les Kaïbales se considèrent, après le peuple primitif traditionnel tchoude, comme les plus anciens habitants du pays, et se divisent en plusieurs tribus. Ils sont, pour la plupart, d'origine samoïède. Beaucoup de Katchintses et de Tatars-Saïanes, et même, dans les derniers temps, quantité de Russes, sont venus s'établir parmi eux. Les Kaïbales, méprisés de leurs voisins, sont accusés de plusieurs vices, surtout de celui du vol; mais on doit, pour les excuser, prendre en considération l'isolement absolu dans lequel ils vivent au milieu des steppes et loin du contact de toute civilisation.

Les trois tribus tatares des Katchintses, des Sagaïtses et des Kaïbales, auxquelles il faut joindre aussi, sous le rapport administratif, tous les restes des autres peuplades devenues tatares, habitant le gouvernement d'Yénisséisk, sont en partie idolâtres, en partie chrétiens, mais plus ou moins adhérents du chamanisme. Ils n'ont pas de physionomie caractéristique, par suite de leur mélange trop fréquent avec d'autres peuples. Presque tous ont un extérieur repoussant, et si on trouve par hasard chez eux une femme d'une figure passable, on peut affirmer qu'elle est de pure origine tatare.

Tous ces Tatars ont les cheveux noirs, et au-dessous de leurs yeux, noirs aussi et flamboyants, se remarque une proéminence qui semble faire rentrer leur nez recourbé et pointu, aux larges narines, comme s'il voulait se soustraire au regard. Leurs beaux sourcils, leur bouche petite, leurs lèvres fines et leurs dents blanches ne sauraient compenser la laideur générale de leur visage. Ils sont pour la plupart de taille petite et épaisse; ils ont le teint foncé, mais très-animé et coloré, ce qui provient probablement de l'usage immodéré du fard; ils se coupent les cheveux comme les Russes, et ont peu de barbe. Leur habillement est, en général, tout à fait russe; mais les femmes ont conservé pour leur vêtement de fêtes le costume mongol.

A la naissance d'un enfant, le père lui donne le nom du premier objet qui frappe sa vue, et l'enfant conserve jusqu'à la mort ce nom, conjointement avec celui qu'il reçoit au baptême. Dès que l'enfant commence à marcher, on l'attache avec une courroie à un objet quelconque, pour qu'il ne puisse pas s'approcher du feu. Quand un homme marié meurt, il est enterré avec des gémissements, des regrets et des cris plaintifs qui ressemblent à des hurlements; les femmes chantent comme d'inspiration les actions louables du défunt. Si c'est une femme que l'on enterre, le mari accompagne le corps de la défunte sans donner le moindre signe de douleur. Après la cérémonie des funérailles, les assistants mangent un mouton sur la fosse. Bien que beaucoup de riches aient deux femmes, il y a pourtant plus d'hommes que de femmes. Les Katchintses achètent leurs femmes au moyen d'un kalym, et le mariage est ensuite béni par le prêtre.

La femme, sans être esclave, est, comme chez tous les peuples nomades, chargée des travaux pénibles. En été, le mari est assis ou couché dans l'yourte près du feu; il mange, boit, fume, et monte à cheval deux fois par semaine, pour aller visiter ses troupeaux. En hiver, il va à la chasse des bêtes fauves ou s'occupe à fabriquer des ustensiles pour son ménage et ses travaux domestiques, dresse des chevaux et construit l'yourte. Ces occupations, qui sont loin d'être pénibles, lui laissent assez de temps pour se livrer à quelques distractions. Les oisifs viennent, en hiver, visiter leurs voisins, et l'été se passe généralement en fêtes et en jeux; on se réunit, on allume un feu autour duquel on s'assied en cercle; on boit du koumyss, de l'aïrane, de l'eau-de-vie; on fume dans de petites pipes; on cause et l'on se divertit à voir danser et jouer la jeunesse ou à écouter un chanteur. Leur chant, qui déchire les oreilles, se compose d'airs improvisés ou d'espèces de ballades populaires. La musique est très-simple et le plus souvent employée à accompagner la voix. Les Katchintses possèdent deux sortes d'instruments à cordes. L'un, le kobyss, est une espèce de balalaïka à trois cordes recouvertes d'une vessie; l'autre, le djytagan, est une sorte de tablette mince et plate de deux archines et quart de largeur, sur laquelle sont tendues sept cordes soutenues par deux chevalets. Les danses n'ont ni légèreté ni grâce; elles n'expriment aucun sentiment de l'âme, mais imitent le plus souvent le pas des animaux tels que l'ours, le loup, etc. Les exercices du corps offrent plus d'intérêt, quoiqu'ils ne consistent que dans la lutte. Les courses de chevaux fougueux et sauvages forment aussi un des passe-temps les plus agréables de ce peuple. Souvent vingt, trente et même jusqu'à cinquante individus y prennent part simultanément et se livrent à une course rapide dans une vaste plaine, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent enfin, sans haleine et sans force. Quoique ces Tatars soient généralement d'un caractère doux, on reconnaît pourtant dans tout ce qu'ils font une certaine passion. Ils sont simples comme des enfants, mais méfiants comme tout peuple qui a subi l'épreuve de l'adversité. Isolément, ils sont insouciants; en masse, ils sont ennemis de toute innovation. Le vol et la fraude sont à leurs yeux les signes évidents d'un esprit sensé; mais ils sont incapables de commettre de grands crimes. S'ils se battent entre eux, ils le font avec des égards réciproques que pourraient envier bien des peuples plus civilisés : chacun frappe à son tour et reçoit le coup de son adversaire; cela continue ainsi jusqu'à ce que les deux antagonistes tombent épuisés de fatigue. Ils vengent même sur leur propre personne les offenses qui leur sont faites, et vont jusqu'au suicide si l'offense a été grave. Cette coutume, qui se retrouve quelquefois chez les Tchouvaches, existe aussi chez les Chinois, les Japonais et les Indous. On voit parfois de vieilles femmes battre leurs maris ivres avec un bâton; hors ces cas tout exceptionnels, la femme est en tout très-soumise, ce qui se conçoit parfaitement, car l'époux offensé a le droit de tuer impunément sa femme. Les Tatars de ce pays sont en général d'une nature paresseuse, et souvent de mauvaises passions brillent comme des éclairs à travers leur stupidité.

Les Katchintses sont les plus riches et les plus honnêtes de tous ces Tatars; ils se distinguent spécialement par leur loyauté et leur hospitalité, et conservent leur bonne humeur et leur cordialité même dans l'ivresse.

Les Kiziltses sont malpropres et fourbes.

Parmi les tribus réunies, les Beltirs sont les plus recommandables et les Sagaïtses les plus insouciants.

Les Kaïbales, abrutis par la pauvreté, sont paisibles et silencieux. Les plus misérables d'entre eux dressent leurs yourtes près d'un village russe, et se nourrissent, assis sur le seuil des maisons du village, de restes de pain qu'ils disputent souvent aux chiens. Quand ils rendent de petits services, ils s'en font payer le salaire en nature. L'yassak auquel ils sont taxés est très-insignifiant; ils ne payent en effet que la modique somme de 3 roubles à 3 roubles et demi par tête de seize ans à cinquante. Ils doivent aussi fournir des chevaux de relais, mais ils sont exemptés du recrutement.

Les Kamassintses forment, d'après les trois nationalités dont ils se composent, trois oulouss : ceux d'Outchoumakov, d'Abalakov et d'Agoulsk.

L'oulouss d'Outchoumakov, qui appartient tout à fait à la race tatare, se compose de débris de ce peuple qui habitait autrefois les rives de la Katcha, dans les environs de Krasnoïarsk, et consiste naturellement en Tatars-Katchintses. Dans les derniers temps, il arriva du district de Krasnoïarsk dans celui de Kansk beaucoup de Russes qui se confondirent avec ces derniers et s'unirent aux Kamassintses. Ils vivent dispersés, les uns sur la Mana, les autres sur le Kane, et se nomment, comme tous les Tatars du district de Kansk, habitants des steppes; c'est par cette raison qu'ils sont appelés Kamassintses des steppes par les Russes, et Nou (au pluriel Nousang) par les Kamassintses des forêts ou par l'oulouss d'Abalakov. Leur existence est tout agricole; ils sont

laboureurs ou bergers et habitent des demeures fixes. Ils ont aussi conservé leur langue, qui ressemble au dialecte katchinsk. Quant aux autres, ils sont devenus tout à fait Russes. Tous professent le christianisme.

L'oulouss d'Abalakov ou des Kamassintses des forêts, d'origine samoïède, a été décrit à l'article Samoïèdes.

L'oulouss d'Agoulsk consistait autrefois en deux tribus, réduites aujourd'hui à 70 âmes par suite des ravages de la petite vérole. Dans les derniers temps, ils se sont établis au village d'Agoulsk, sur la rivière Agoul, et sont devenus tout à fait Russes par la religion, le langage et le genre de vie. Restes des anciens Kottes et de même origine que les anciens Assanes, ils ne sont ni Samoïèdes ni Tatars.

La tribu des Karagasses, la plus orientale des races finno-samoïèdes, est celle qui succomba la première sous l'influence puissante des Tatars-Katchintses. Ce peuple était déjà tatar lorsqu'il s'est établi dans le district de Nijné-Oudinsk du gouvernement d'Irkoutsk, sa résidence actuelle. Si l'origine finno-samoïède des Karagasses prouve qu'ils sont un peuple chasseur, ce qui ne se rencontre jamais chez les Tatars, néanmoins, par leur langue, leurs croyances religieuses, leurs mœurs et leur costume, ils se sont transformés en de véritables Tatars. Leur dialecte tient plus de celui des Soïotes que de celui des Katchintses. Leur nombre ayant considérablement diminué, ils ne comptent actuellement qu'environ 500 âmes des deux sexes, et se divisent en cinq oulouss. On les voit errant sur les rives des fleuves qui prennent leur source dans les monts Saïanes, et ils sont voisins des Kamassintses, des Soïotes et des Bouriates. Les Karagasses sont de taille moyenne et de bonne constitution, mais peu robustes. Ils ont la tête petite, les épaules et les hanches étroites, les mains et les pieds mignons, les cheveux noirs et plats, de petits yeux, le front bas et le nez effilé. Par leur extérieur ils ressemblent plus aux Kirghiz-Kaïssaks de la Horde Moyenne qu'aux Mongols. Les hommes et les femmes portent presque le même costume, qui ne diffère que par la coiffure. Il consiste principalement en un court kaftan qui ressemble beaucoup à celui des Russes. Ils portent, à l'exemple des Koriaks, de ronds et larges chapeaux de joncs; et pour leur tenir lieu de bas ils s'enveloppent les pieds avec de l'écorce d'arbres, ce qui ne se pratique ni chez les Samoïèdes ni chez d'autres peuples nomades, à l'exception peut-être de leurs voisins les plus proches. Ils s'occupent de chasse et de l'élève des rennes. Les Karagasses sont doux, quoiqu'ils aiment extraordinairement l'eau-de-vie. La Russie leur est principalement redevable de la découverte des lavages d'or dans la Sibérie orientale. Quoique baptisés depuis plusieurs générations, ils ne sont chrétiens que de nom. Avant leur conversion, ils n'avaient ni les idoles difformes ni les chamanes des Samoïèdes; ils adoraient le soleil, le ciel, etc., et leur offraient la tête et le cœur de chaque animal tué; offrande sanglante que leurs voisins consacraient aussi aux montagnes et aux fleuves. On croit que les Karagasses, comme les autres races nomades d'origine étrangère devenues tatares et russes par la suite des temps et dont la langue présente de l'affinité avec celle des Samoïèdes et des Ostiaks, sont un reste de la grande masse des peuples qui furent chassés jadis de la Sibérie méridionale par un puissant ennemi. A l'appui de cette opinion, outre la preuve qui résulte de la conservation de la langue nationale, on en possède encore une autre établie par la découverte d'anciennes idoles enterrées sur les rives escarpées de l'Yénisséi et de ses affluents. Ces idoles représentent différents objets, entre autres des animaux, parmi lesquels le renne domestique (qui n'existe plus aujourd'hui dans ces contrées) joue un rôle important. Tantôt il est représenté monté par un cavalier vêtu d'un habit étroit et court, coiffé d'un grand chapeau rond et tenant un arc tendu dans la main; tantôt couché docilement devant un homme qu'un chien accompagne.

Les Soïotes, en partie voisins des précédents et demeurant près de la frontière chinoise, quelques-uns même au delà, sont également une race samoïède devenue entièrement tatare et même bouriate, ce qui a eu lieu pour les Soïotes habitant la steppe Tounkine par suite de leur mélange avec les Bouriates. Quant au petit nombre des Soïotes vivant dans les monts Saïanes, ils conservent encore quelques vestiges de leur origine vraisemblablement samoïède. Aujourd'hui ils professent tous le lamaïsme.

La simplicité de leurs vêtements atteste la rudesse de leur genre de vie. Leur costume de voyage consiste en un manteau kirghiz fait de poil de chameau, en une espèce de calotte de crin de cheval, et en un bonnet tatar rond à larges bords.

Les habitants des monts Saïanes sont communément appelés Saïanes. Il faut compter parmi eux la tribu Ouriang-Khaï, connue depuis peu de temps et qui offre à l'ethnologue un riche champ d'observations.

TÉLÉOUTES.

Nous nommons Téléoutes, Tatars-Téléoutes ou Kalmouks blancs, par opposition aux Kalmouks noirs ou de l'Altaï (dénominations qui se présentent souvent, sous divers sens, chez les peuples asiatiques et même slaves), une peuplade devenue aujourd'hui tatare, principalement par sa langue et par son culte, mais autrefois kalmouke, peut-être finno-samoïède à sa souche primitive. Elle habite le gouvernement de Tomsk. Une partie de cette peuplade appartient à la Russie depuis la chute de l'empire des Dzoungars, dont la ruine commença dès l'année 1755; l'autre partie est venu s'établir en Russie au commencement du dix-septième siècle, dans les environs de Tomsk et de Kouznetsk; les uns poussés par la nécessité, les autres par la crainte de tomber sous le joug des Kalmouks. Mêlés plus tard à des querelles sans cesse renaissantes, ils regagnèrent pour la plupart leur ancienne résidence. Les Téléoutes du gouvernement de Tomsk appartiennent à la même catégorie que les Tatars du gouvernement d'Yénisséisk et ne sont qu'une branche des aborigènes des monts Saïanes, qui, après avoir été refoulés vers l'ouest, durent se retirer plus tard vers le nord. Les premiers diffèrent entièrement des Kalmouks par les traits du visage et par la structure du corps; ils se nomment entre eux Télesses, et sont appelés Tatars-Téléoutes ou Koumandines par les Russes, à cause du lac Téletsk et de la petite rivière de Koumanda, aux bords desquels ils résident de préférence. Quoique tout à fait Tatars, ils sont les véritables descendants des Téléoutes qui se mélangèrent avec les Télesses. Ces Tatars-Téléoutes se réfugièrent pour la plupart chez leurs voisins orientaux et leurs frères de race les Saïanes. Ils parlent tous la langue russe et comptent une population de plus de 2,000 individus, non compris les femmes. Ils se divisent en huit tribus descendant des sujets du frère du khan Koutchoum, régnant dans les steppes de Sagaïsk, où vivent encore de nos jours quelques Samoïèdes dispersés dans leurs établissements primitifs. Les Tatars-Téléoutes habitent aujourd'hui la rive gauche de la Biia, et principalement les villages colonisés; ils s'occupent d'agriculture, de l'élève du cheval et du bétail, de pêche et de chasse. Leurs villages consistent en un petit nombre de maisons en bois irrégulièrement disposées et dont la construction se rapproche beaucoup de celle des maisons des Finnois sur le Ladoga, des Mordvines et des Tchouvaches. Ces Tatars-Téléoutes, qui sont tout à fait les mêmes que ceux de Tomsk et de Kouznetsk, passèrent, seulement après leur entière soumission à la Russie, de l'état nomade à l'état sédentaire, et apprirent des Russes à cultiver la terre et à former des établissements permanents. Sur la rive gauche de la Biia ils ont les traits du visage encore moins mongols que sur le lac Téletsk, et l'habillement des hommes est tout autre; leur physionomie et leur costume rappellent d'une manière saisissante les Finlandais et les Karèls. Ils portent, comme premier vêtement, une longue robe, puis de grands pantalons en étoffe bleu foncé, et, par-dessus, un long surtout à manches étroites. Ils se coiffent d'un petit bonnet à bords retroussés, et à leur ceinture sont attachés différents objets d'utilité. Les hommes se rasent toute la tête, à l'exception d'une mèche de cheveux qu'ils conservent sur le sommet, à l'instar des Chinois. Les femmes, assez bien faites, fument aussi bien que les hommes. Dans toutes les habitudes ordinaires de la vie, les Téléoutes se distinguent d'une manière frappante des tribus

tatares et mongoles. Un petit nombre d'entre eux seulement s'est converti au christianisme ; ils résident sur les rives de la Biia, et même encore plus au sud.

Les Téléoutes ou Télengoutes qui habitent le cours supérieur de la Mrassa, de la Kondoma et du Tom, présentent une population de plus de 5,000 âmes, parmi lesquelles le nombre des hommes excède celui des femmes. Ce peuple comptait originairement un peu plus de 100 familles, restes de celles qui, après avoir précédemment émigré à Tomsk et à Kouznetsk, étaient ensuite retournées dans leur pays. Cette peuplade est devenue, dans les derniers temps, plus considérable, d'abord par l'accroissement naturel de la population, ensuite par l'arrivée des Tatars de l'Yénisséi supérieur.

TATARS DU CAUCASE.

Nous appelons Tatars du Caucase (nom que les Russes donnent communément, mais inexactement, à tous les peuples montagnards de cette contrée) les tribus d'origine turque, c'est-à-dire tatare, qui (non compris les Nogaïs du versant septentrional des montagnes du Caucase) habitent les rives occidentales de la mer Caspienne et principalement la partie orientale de la Transcaucasie. Il faut considérer ces tribus tatares de la Transcaucasie, connues vulgairement sous le nom de musulmans, comme les nombreux débris de celles qui ont porté la civilisation de tout le pays du Caucase au point où elle était parvenue avant l'influence russe. Les aborigènes des contrées de la Transcaucasie sont de race kartvèle ou géorgienne, haïkane ou arménienne, et irane (persane et kourde). Les Persans se mélangèrent avec les Tatars, leurs coreligionnaires, qui avaient pénétré dans le pays; et vraisemblablement de cette agglomération se forma, au milieu des pâturages du Kour et de l'Arax, le royaume de Chirvan, qui plus tard se divisa en plusieurs khanats qui existaient encore de nos jours. La première migration des races tatares vers la côte occidentale de la mer Caspienne doit avoir été postérieure à la destruction du royaume de Khovaresm (Kharesm) par les hordes de Tchingghis-Khan et après la lente et successive disparition du cours inférieur de l'Amou-Daria, qui avait probablement son embouchure dans la mer Caspienne, et qui actuellement se jette dans la mer d'Aral. Le manque d'eau dû à cette circonstance rendit probablement inhabitable une grande étendue de terrain et contraignit les habitants de cette contrée à chercher une autre patrie.

La race tatare, qui s'était avancée dans la Transcaucasie, le long du Kour, n'occupe pas actuellement dans le Caucase une région circonscrite dans des limites déterminées, mais se trouve établie en différents endroits.

Comme tous les peuples asiatiques, les hordes innombrables de race turque (tatare) sorties des steppes de l'Asie centrale se dirigèrent par deux routes vers l'Occident, soit en passant par les steppes au nord de la mer Caspienne, soit par le sud en traversant l'Asie Mineure. De cette manière, les Tatars pénétrèrent par le nord et par le sud dans les pays du Caucase. Ils s'établirent d'abord au nord, dans la partie orientale du gouvernement de Stavropol, dans la plaine des Koumyks et dans les âpres gorges des montagnes, entre le cours supérieur du Kouban et celui de l'Ouroupe, où ils furent sans doute refoulés plus tard par les Kabardins. Par le sud, ces Tatars pénétrèrent avec leurs troupeaux le long de la vaste plaine qu'arrose le Kour. Il faut remarquer que ces derniers sont chiites, tandis que la majeure partie des autres Tatars du Caucase sont sounnites (sectateurs d'Omar).

Le cruel conquérant Nadyr-Chakh (Nadyr-Schah) força les Tatars du Caucase à devenir chiites, tandis que leurs frères de race qui demeurent dans les montagnes du Caucase restèrent sounnites. Nation dominante pendant longtemps dans le pays, elle vit plus tard sa puissance s'écrouler, et déjà, sous le règne de Pierre le Grand, le chamkhal de Tarkou, les khans de Derbent et de Bakou prêtaient serment de fidélité à la Russie. Les khanats de Chirvan, de Chéki, de Gandja, de Karabagh et plusieurs autres suivirent cet exemple sous le règne de l'impératrice Catherine II. Plus tard ils violèrent leur serment; mais Tsitsiane, prince de Géorgie combattant à la tête des troupes russes, soumit dans de brillantes expéditions d'abord le khanat de Gandja, puis successivement tous les autres; il prit d'assaut, en 1804, le fort où l'on voit aujourd'hui la ville d'Elisabethpol, et perdit la vie bientôt après. Plus tard la Perse, ayant soutenu une guerre malheureuse contre la Russie, lui céda, en 1813, les khanats de Karabagh, Gandja, Chéki, Chirvan, Derbent, Kouba, Bakou et Talych, et s'abstint de toute influence dans le Daghestan, la Géorgie, l'Imérétie et l'Abkhasie.

Les Tatars du Caucase, y compris les 95,000 du gouvernement de Stavropol (qui appartiennent par leur origine aux Tatars d'Astrakhan et aux Nogaïs) et environ 5,000 Turkmènes, forment une population de 900,000 âmes.

Les influences politiques, climatériques et locales, agissant sur la moral aussi bien que sur le physique des Tatars du Caucase, les ont marqués d'un cachet particulier qui les distingue d'une manière caractéristique de leurs frères de race comme de leurs autres voisins. La noblesse que l'on remarque dans leur extérieur est un héritage de la période de leur puissance et de leur domination; mais ce qu'il y a quelquefois de mauvais dans leurs pensées et leur conduite date de l'époque de leur soumission aux Persans, dont l'influence a beaucoup contribué à dénaturer le caractère primitif de ces Tatars, qui, d'un autre côté, ont puisé dans ce contact une civilisation élevée et un certain éclat dans les manières et le costume. Omettant ici les Tatars du gouvernement de Stavropol, nous mentionnons seulement pour mémoire, et sans les décrire plus amplement, les Koumyks, peu intéressants malgré l'importance de leur population. Fixés entre le cours inférieur du Térek et celui du Soulak, ils ont été constamment soumis à la Russie depuis le règne de Pierre le Grand et ont adopté, avec les Karatchaïs (2,000), les Malkars, Ourouspes, Tchéghem, Khoulam, Béringhéi et Balkars (9,000), et les Nogaïs du Kouban (16,500), les mœurs et le costume des peuples montagnards avec lesquels ils étaient en rapports immédiats et continuels. On peut en dire autant des habitants du territoire du chamkhal de Tarkou, vassaux de la Russie (qui sont pour la plupart des Koumyks), ainsi que des habitants du khanat de Mekhtoula, qui, fortement mélangés aux Lesghis, parlent le koumyk, dialecte particulier du tatar.

Pour donner la caractéristique des Tatars du Caucase, nous étudierons spécialement cette grande masse presque compacte qui habite principalement la Transcaucasie, et dont la population se trouve répartie dans plusieurs gouvernements : dans celui de Bakou, 500,000; dans la province du Daghestan, 75,000 (sans y comprendre les Tatars susmentionnés des khanats vassaux), qui n'appartiennent cependant pas aux Tatars de la Transcaucasie proprement dite; dans le gouvernement d'Erivan, 100,000; et dans celui de Tiflis, 50,000.

Longtemps maîtres des régions du Caucase, les Tatars de la Transcaucasie sont les plus fiers de tous les Tatars en Russie. Comme nous l'avons dit, c'est grâce à l'influence persane qu'ils sont devenus le peuple le plus civilisé parmi les musulmans du Caucase.

Jaloux de conserver leurs mœurs et leur religion, ils ne subissent que lentement l'influence de l'élément russe; car les mœurs et la langue des Tatars, pénétrant toutes les existences au Caucase, agissent plus puissamment encore que ne le font en Europe les mœurs et la langue des Français.

Avant l'invasion des Mongols, la population était incomparablement plus nombreuse dans la partie orientale de la Transcaucasie; mais lorsque ce pays fut devenu le quartier d'hiver habituel des hordes innombrables qui y affluèrent de l'intérieur de l'Asie, ses vastes plaines se changèrent en déserts et en solitudes. La végétation, jadis florissante, se trouvant tout à coup privée d'irrigations artificielles, disparut peu à peu sous les rayons brûlants d'un soleil tropical; et de nos jours même ces contrées ne sont propres au pâturage que pendant une partie de l'année. Cependant les ruines imposantes de très-grandes villes et de plusieurs aqueducs qui traversaient les vallées du Kour, de l'Arax et la steppe de Mougansk, témoignent encore de l'importante culture et de la nombreuse population d'autrefois. Mais ces énormes constructions ne

pouvaient être tenues en bon état de conservation après la décadence de cette population. En effet, dès que les habitants eurent abandonné leurs demeures, les canaux s'ensablèrent, formèrent des flaques bourbeuses et des marais, les jardins disparurent, les villes et les villages tombèrent en ruines. Alors les eaux stagnantes produisirent des épidémies, puis une grande mortalité; et ces vallées ont acquis et conservé jusqu'à nos jours, sous le rapport de la salubrité, une bien triste renommée.

Néanmoins, les Tatars transcaucasiens s'occupent principalement de l'élève du batail et de l'agriculture. On doit les regarder comme l'élément producteur le plus important et le plus laborieux de la Transcaucasie.

Ils sont bien faits de corps et ont le visage agréable; leurs yeux sont grands, de couleur foncée; le nez a le type romain. Ils ont adopté l'habit persan; celui des riches est de couleurs variées et de bon goût. Leur coutume de porter toujours des armes, coutume qui s'est conservée jusqu'à nos jours, a pris naissance dans cette longue période de combats qui précéda la domination russe et où chacun devait veiller sans cesse à la conservation de sa vie.

Les femmes ont la taille svelte, sont bien faites, et leur costume est fort pittoresque. Leur courte tunique brodée d'or ou d'argent est serrée à la taille par une ceinture bouclée; la chemise est de soie rouge et fendue en long. Les pantalons sont d'une largeur excessive, et les bas de laine de couleur. Les jeunes filles portent leurs cheveux noirs en longues boucles pendantes qui donnent à leur visage beaucoup d'expression, surtout quand elles exécutent à deux, avec accompagnement de castagnettes, leurs danses gracieuses et passionnées. Quoique la loi recommande sévèrement aux femmes de se couvrir le visage afin de le dérober aux regards profanes, la fille d'Eve est ici la même que partout, et lors même qu'elle est enveloppée de la tête aux pieds, elle cède involontairement aux inspirations de la coquetterie dans sa démarche aussi bien que dans sa tenue, dans l'art de draper ses vêtements et dans celui de plisser le voile de dentelle dont elle se couvre la figure. Bien plus, elle sait laisser échapper, comme fortuitement, devant un étranger, un des plis de sa draperie pour permettre à un regard furtif d'apprécier tous les charmes de son visage. En général, les femmes tatares aiment beaucoup la toilette et les plaisirs; elles sont vives, spirituelles et causeuses, et ne le cèdent en bavardages et en commérages à aucune de leurs sœurs d'Europe. Des lois et des mœurs toutes particulières (les mœurs musulmanes) tiennent constamment la femme dans une déplorable ignorance; s'il lui était permis de s'instruire, elle deviendrait, avec les heureuses dispositions dont la nature l'a douée et les grâces de sa personne, l'ornement de la société. L'extérieur des femmes tatares du Caucase rappelle celui des Polonaises, mais l'ardeur du soleil transcaucasien leur a donné un sang plus chaud encore.

Les Tatars chiites de la Transcaucasie sont, comme les Persans leurs voisins immédiats, beaux parleurs, très-rusés et flatteurs, même entre amis intimes, mais toujours, au moins extérieurement, serviteurs dévoués. Etroitement liés entre eux par la langue et la religion, ils ont, malgré l'influence persane, conservé beaucoup de leur caractère national primitif et possèdent encore aujourd'hui la fierté et le courage impétueux de leurs aïeux. La tradition historique contribue d'ailleurs à entretenir en eux ces idées et cette manière d'être.

Ils sentent, en effet, qu'ils sont les descendants des hordes de Tchinghis-Khan et de Tamerlan; ils se souviennent de leur colossale puissance et de leur grandeur d'autrefois. L'élévation d'âme qui résulte de pareils sentiments est malheureusement ternie par de grands vices, tels que la ruse, la fausseté, la mauvaise foi et l'ignorance de ces lois morales qui tiennent au véritable honneur et à la dignité de l'homme. A ces vices se joignent un intérêt sordide et un penchant très-vif pour les plaisirs sensuels qu'excite encore leur boisson favorite le tariak, qui irrite les nerfs et porte le trouble au cerveau. L'hospitalité en temps de paix et la bravoure pendant la guerre sont les beaux côtés du caractère tatar. Les excès, la vengeance, la superstition, la crédulité, l'indifférence, la froideur pour leurs femmes (surtout à la suite de l'usage immodéré du tariak) et la jalousie, en sont les mauvais côtés.

Ce n'est pas uniquement dans un but de sensualisme que les musulmans des classes moyennes usent du droit d'avoir plusieurs femmes; ils y sont invités par la première femme elle-même, à cause de la difficulté de se procurer des servantes, qui troublent souvent le bonheur du ménage. En épousant une seconde femme, le musulman obtient une ouvrière laborieuse et dévouée, mais doit avoir grand soin de ne jamais lui confier la clef de son trésor ni celle du magasin des friandises. C'est par la même raison, et aussi dans l'intérêt commun de la famille, que les classes élevées entretiennent des harems; car les gros ouvrages seuls sont faits par des femmes esclaves. Si son peu de fortune ne permet pas au musulman de donner à chacune de ses femmes un appartement séparé dans sa maison, il épouse rarement une seconde ou une troisième femme, pour éviter les querelles qui ne manqueraient pas d'éclater et qu'il doit apaiser en personne, s'il n'a pas d'eunuques. Ces dissensions intestines amènent quelquefois de tristes excès. Aussi voit-on souvent des maris qui, pour se soustraire pendant quelque temps aux devoirs multipliés du mariage, s'enfuient à la Mecque, sous le prétexte spécieux de remplir un devoir religieux.

La langue arabe n'est, chez les musulmans, écrite et comprise seulement que par les mollahs. Le peuple parle le tatar, qui est la langue maternelle, et dont les dialectes n'ont entre eux que de légères différences.

TURKMÈNES.

Sur le rivage nord-ouest de la mer Caspienne errent près de 2,000 familles ou kibitkas de Turkmènes (appelés à tort Troukhmènes), dont 1,500 sont d'anciens colons émigrés ou Turks (Tatars) du Caucase, et 500 des Tatars d'Astrakhan ou de Manghychlak, devant ce dernier nom à leur ancien établissement sur les côtes orientales de la mer Caspienne. Ils sont parfaitement persuadés qu'ils descendent d'un chef de race du nom de Turk, qui aurait habité, du temps de Mahomet, les déserts de l'Arabie, et qui de là serait allé vers l'Amou-Daria où il aurait pris une femme d'une race étrangère; celle-ci lui aurait donné huit enfants qui seraient devenus les chefs de huit tribus. C'est du nom de ce Turk ou Tourk qu'ils s'appellent tous Turkmènes ou Tourkmanes, car Tourk men ou Tourk man signifie : je suis un Turc (c'est-à-dire descendant de Tourk). Ils habitent pour la plupart le territoire russe (principalement entre la frontière septentrionale de la Perse, la mer Caspienne et le royaume de Khiva), et aussi les déserts qui séparent Khiva de la Boukharie. Quelques tribus portent le nom de Seïlkhanes (Siouï-ounkhines ou Seïnkhis), les autres celui de Khassanes (d'un de leurs khans, Khassan).

Nous devons encore faire mention des Turkmènes du Caucase, dont les premiers émigrants furent introduits par les Kalmouks dans les contrées habitées par la horde de Boukéiev. Là ils menaient la vie nomade et se rendaient, à l'approche de l'hiver, vers la Kouma, où ils finirent par s'établir, tandis que la plupart des Kalmouks partirent pour l'Asie (1771). Séparés entièrement de ces derniers depuis 1825, ils sont soumis à la juridiction établie pour les musulmans.

Les nouveaux émigrants, pressés par les Kirghiz-Kaïssaks, se dirigèrent vers l'ouest; mais opprimés par les Khivins, ils se retirèrent à Ousst-Ourte. De là ils envoyèrent en 1801 des députés à Astrakhan, et la Russie, les ayant admis en 1803 au nombre de ses sujets, construisit un fort à Manghychlak. Les Turkmènes demandèrent, en 1811, la permission d'émigrer à Astrakhan; mais trouvant des difficultés à l'exécution de leur projet, ils vinrent de leur propre gré, en 1813 et 1815,

Dessiné d'apres nature par F. Teichel. Imp. Lemercier à Paris. Lith par Guérard

TATARE
(Transcaucasien.)

ТАТАРИНЪ
(Закавказскаго Края.)

s'établir chez les Tatars-Koundrovs, et furent, depuis cette époque, appelés Turkmènes de Manghychlak.

On compte actuellement chez les Turkmènes de Manghychlak 500 kibitkas ou une population nomade de 2,000 âmes. Ils sont de taille moyenne, de forte constitution, mais ont perdu la régularité de leurs traits à la suite de mélanges avec les Kalmouks. Leur teint est très-foncé. Ils tiennent beaucoup à leurs anciens usages et à leurs mœurs patriarcales, et sont tous sounnites.

La plus grande partie des Turkmènes, sur la rive orientale de la mer Caspienne, ne s'est soumise que très-récemment au sceptre russe.

On compte encore quelques Khivins isolés qui sont venus s'établir dans les contrées d'Astrakhan et d'Orenbourg, où ils s'occupent d'affaires de commerce. Ils appartiennent par leurs mœurs et leur genre de vie aux habitants tatars des villes.

KIRGHIZ-KAÏSSAKS.

Les Kirghiz-Kaïssaks, qu'on appelle inexactement Kirghiz, habitent, dans l'Asie occidentale, les plaines basses situées entre les hauts plateaux du Thibet, le pays des Turkmènes (au nord du plateau d'Iran), le fleuve Oural et les plaines de la Sibérie occidentale, et sont aujourd'hui, par le chiffre de leur population autant que par l'étendue de leur pays, la race tatare la plus importante qui, comme peuple pasteur, ait conservé le genre de vie de ses aïeux.

La steppe des Kirghiz est un vaste pays, bas, sablonneux et salé, mais un peu élevé dans les parties de l'est, de l'ouest et du sud-est, et fort accidenté. Il doit avoir été jadis le fond d'une mer qui unissait la mer Caspienne à la mer Glaciale. Les flots de sable qui couvrent cette contrée sont aujourd'hui soulevés par les ouragans du nord et du nord-est comme l'étaient autrefois les flots de la mer, et la conformation bouleversée du terrain représente assez bien l'image des vagues agitées par la tempête. Sur cette plaine immense, accidentée par l'agglomération confuse de collines et de petits fleuves, les transitions graduées manquent totalement au climat et au sol. On voit cette steppe tout aussi roide que la vie de ses habitants; elle rappelle, comme ses habitants, sous beaucoup de rapports un état primitif. L'été et l'hiver se touchent et causent d'énormes ravages par l'excès incroyable et la brusque transition de la chaleur et du froid. Ce n'est qu'au printemps ou plutôt au commencement de l'été qu'apparaît l'herbe fraîche. L'été brûle tout. L'hiver déchaîne ces tempêtes glaciales, ces ouragans de Sibérie qui glacent tout le pays et chassent les troupeaux des pâturages, pour les engloutir dans des précipices contre lesquels rien ne peut les protéger. Autant le froid est rigoureux en hiver, autant la chaleur est brûlante en été et chauffe cette terre d'argile et de sable au point qu'il y a manque totale d'eau et que l'atmosphère fourmille de myriades d'insectes qui rendraient l'existence impossible aux indigènes, si ceux-ci ne portaient des vêtements confectionnés de manière à les préserver de la piqûre de ces hôtes malfaisants.

Quant à la nature de son sol et à sa physionomie, la steppe n'est pas partout la même : souvent ondoyante et quelquefois même montueuse, le manque total de végétation se remarque dans une vaste contrée qui s'étend de l'est à l'ouest, au nord du fleuve Tchou. C'est seulement au nord et au sud de cette contrée que le pays devient habitable et bon pour les pâturages. La région la plus fertile est la partie septentrionale; dans la partie plus méridionale on ne voit point d'arbres, mais on trouve beaucoup de pâturages, de ruisseaux et des terrains houillers; la région qui y confine vers le midi est la moins fertile; elle est traversée par des déserts de sable, des marais et des lacs salés. Les petits cours d'eau saturés de sel qu'on y rencontre sont entièrement desséchés en été, de sorte que nul animal, à l'exception du chameau, ne peut y vivre pendant les grandes chaleurs. On peut considérer comme une quatrième région de la steppe l'isthme situé entre la mer Caspienne et celle d'Aral, appelé Ousst-Ourte, formant un plateau entièrement stérile, sans eau, continuellement battu par les tempêtes, et qui, par la rigueur du climat en hiver, n'est pas même propre au pâturage. Dans la région de l'est, la steppe kirghize est riche en vallées fertiles. La ceinture du bassin de l'Issy-Koul (lac chaud), placé à plus de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, offre une nature grandiose et féconde en spectacles sublimes. C'est là que l'intrépide savant russe M. Séménov, entraîné par la science, a pénétré récemment, à travers mille dangers. Tous les lits des fleuves de cette contrée sont profonds, car les eaux provenant de la fonte des neiges, ne pouvant pénétrer dans la terre trop aride, s'y déchargent abondamment.

Les frontières du pays des Kirghiz-Kaïssaks, soumis aujourd'hui à la domination russe, peuvent être indiquées de la manière suivante : la frontière nord-est, à partir d'Omsk, monte parallèlement à la rive gauche de l'Irtych, et le long de ce fleuve jusqu'au Nor-Zaïssan (lac de Zaïssan); de ce lac et vers le sud elle touche au voisinage de Tchougoutchak, Ak-Kend et Kouldja, et s'avance jusqu'à l'Issy-Koul; ensuite elle embrasse le cours supérieur de tous les fleuves qui se jettent dans le lac Balkhach, et se prolonge jusqu'au Tchou; elle suit ce dernier jusqu'au Télé-Koul; plus loin elle atteint le Syr-Daria, au-dessus du fort Pérovski (Ak-Metchète), et se prolonge, le long du Syr-Daria, jusqu'à la mer d'Aral; entre celle-ci et la mer Caspienne on trouve le plateau désert et peu élevé d'Ousst-Ourte, qui forme une frontière indécise, laquelle s'étend le long de la côte nord-ouest de la mer Caspienne, du fleuve Oural et du pays des Kozaks d'Orenbourg et de Sibérie.

Le peuple kirghiz-kaïssak, appelé communément Kirghiz sans autre désignation, se divise avec les Kirghiz nommés soumis, au nord de l'Irtych, et avec les Kirghiz de la horde de Boukéiev, qui ne diffère pas originairement de la Petite Horde dont elle n'est qu'une fraction détachée par l'émigration en Petite, Moyenne et Grande Horde. Les Kirghiz-Kaïssaks, de la steppe kirghize, sujets de la Russie, se divisent politiquement en Kirghiz de l'administration d'Orenbourg et en Kirghiz de l'administration de la Sibérie occidentale; la frontière qui les sépare se trouve sous le 83e degré de longitude orientale, c'est-à-dire entre la Petite et la Moyenne Horde.

Ce peuple ne se donne jamais à lui-même le nom de Kirghiz, mais bien celui de Kazak ou de Khassak, que lui donnent aussi les Chinois, d'où dérive le mot corrompu de Kaïssak, dont on ignore la signification. Peut-être, ainsi qu'on le présume, ce peuple appartenait-il primitivement à une race purement turque et qui s'est perdue, depuis l'invasion des Mongols, dans un mélange de fuyards et d'aventuriers de toutes les contrées de l'Asie centrale.

Les traits du visage de ces Kazaks ou Khassaks n'annoncent pas une nationalité distincte; à côté du type mongol, qui est prédominant, on voit un type turc parfaitement caractérisé; mais ce dernier ne se trouve que parmi la noblesse, tandis que l'autre se remarque plus généralement dans le bas peuple. Cette singularité, qui contraste avec la physionomie des autres races tatares, pourrait peut-être s'expliquer par la fusion de la noblesse mongole avec la noblesse indigène bien plus nombreuse, et par l'infiltration successive, pendant plusieurs centaines d'années, de l'élément mongol dans la masse du peuple.

Les trois hordes des Kirghiz-Kaïssaks proviennent peut-être originairement de différentes races, mais elles se sont fondues en une seule nationalité par la communauté de langue, de religion, de coutumes et de mœurs; cette fusion se fera sans doute aussi bientôt sous le rapport politique, après leur entière soumission au sceptre de la Russie, malgré la subdivision des hordes en un nombre infini de degrés rigoureusement distincts, et quoique ces Kirghiz ne manquent jamais de passer séparément, et dans un ordre exactement déterminé, d'un pâturage à un autre. Les subdivisions comprennent seulement le bas peuple ou l'os noir; car la noblesse ou l'os blanc (qui comprend les sultans comme descendants des khans) n'a qu'une même généalogie commune aux trois hordes.

Les Khassaks ou Kirghiz-Kaïssaks formaient, comme nous l'avons dit, dès les temps les plus anciens une branche de la grande famille des Tatars ou Turcs. Soumis plus tard à Tchingghis-Khan et, après sa mort, à diverses souverainetés nomades, ils accueillirent parmi eux plusieurs peuplades étrangères dont les noms se retrouvent encore aujourd'hui dans quelques tribus, et devinrent, au commencement du quatorzième siècle, très-puissants sous le khan Arslan. Leurs traditions historiques, jusqu'à présent peu connues, semblent s'être effacées parmi eux aussi vite que disparaissent leurs établissements quand la nécessité les force à changer de place. La conquête de la Sibérie par les Russes les rapprocha d'autant plus facilement de ceux-ci que le dernier khan de Sibérie était un Kirghiz-Kaïssak; mais les Khassaks n'avaient pas la jouissance de tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui, et n'en possédaient que le centre. Ce n'est que vers le milieu du dernier siècle qu'ils s'étendirent vers l'est, après l'anéantissement du peuple dzoungar; avant cette époque, leur puissance dans le sud était déjà fort considérable. Leur histoire ne se composa, jusqu'à la fin du siècle passé, que des expéditions belliqueuses qu'ils firent continuellement contre les Dzoungars. On cite comme khan célèbre des Kirghiz-Kaïssaks (réunis vers la fin du dix-septième siècle) Tiavka, fils de Djanggher, auquel ils doivent un code de lois, et qui gouvernait plus par son esprit et sa douceur que par la force et la violence; c'est lui qui institua un chef pour chaque horde.

Des discordes intestines et des guerres avec leurs voisins, surtout avec les Dzoungars sous la conduite du khoung-taïdchi (grand-duc) Galdan-Tsyrèn, qui répandit la terreur jusqu'en Russie et en Chine, tels sont les principaux événements qui signalèrent chez eux le commencement du siècle dernier. Les Kirghiz-Kaïssaks ne purent trouver de secours contre leurs redoutables ennemis qu'auprès de Pierre le Grand, vis-à-vis duquel ils s'engagèrent à reconnaître la souveraineté de la Russie. Cependant, bien que désunis, ils ne tardèrent pas à renouveler leurs anciennes rapines, jusqu'au moment où tous leurs voisins, ligués pour les attaquer, en soumirent la plus grande partie et contraignirent le reste à se réfugier vers le sud. Réunis plus tard par leurs communes disgrâces, les débris de la Petite et de la Moyenne Horde s'avancèrent de nouveau contre les Dzoungars, tandis que la Grande Horde resta soumise. Alors les deux premières, craignant le retour de leurs anciennes calamités, s'adressèrent encore une fois à la Russie, quoique le peuple fût en réalité toujours contraire à une pareille alliance; car il regardait les Russes comme des ennemis politiques et religieux, et préférait la vie sauvage à une vie d'ordre et de soumission. Ce ne fut qu'en 1730 que le rusé Aboul-Khaïr prêta à l'impératrice Anne le serment de sujétion au nom de la Petite et de la Moyenne Horde, pendant que la Grande Horde, quoique soumise aux Dzoungars, étendait sa puissance au sud, du côté du Turkestan. Après la mort du khoung-taïdchi Galdan-Tsyrèn (Tcharèn), il éclata parmi les Dzoungars des divisions qui amenèrent la chute de ce peuple. La Grande Horde, profitant de cette désunion, secoua tout à fait le joug lorsque les Dzoungars se furent soumis aux Chinois (1756-1757) et qu'ils eurent été presque entièrement anéantis. Les Kirghiz-Kaïssaks, une fois délivrés de leur ennemi le plus dangereux, purent s'approprier de plus vastes pâturages. La partie de la Grande Horde qui s'étendait le plus vers l'est, et dans laquelle s'étaient fondus les restes des Dzoungars, est encore aujourd'hui soumise aux Chinois; l'autre, celle de l'ouest, avait subi la domination des Khokands ou était en partie demeurée libre; elle n'a reconnu la souveraineté de la Russie que dans les derniers temps. La Grande Horde resta guerrière et sauvage à cause du voisinage des Kirghiz noirs; elle combattit en 1771, sous la conduite d'Oubachi, contre les Torgoutes qui fuyaient des contrées du Volga et qui avaient éprouvé de grandes pertes en traversant la Horde Moyenne. Aboul-Khaïr, qui avait, en 1730, prêté serment de fidélité aux Russes, devint parjure. Dans sa feinte soumission, il avait consulté son intérêt personnel, son désir de régner sur la Horde Moyenne, bien plus que l'intérêt réel du peuple, chez lequel il avait trouvé une vigoureuse résistance.

En effet, il avait sollicité de l'impératrice la dignité héréditaire de khan et la construction d'une forteresse (Orenbourg) avec une garnison russe, afin d'avoir un point d'appui pour soutenir sa puissance. Mais cela causa de l'irritation parmi les Kalmouks et les Bachkirs, et permit aux Russes d'élever des forts le long du fleuve Oural et de la ligne actuelle des Kozaks d'Orenbourg, lesquels avaient pour point central la ville d'Orenbourg, fondée en 1736.

Après des assurances réitérées de fidélité de la part de ces hordes, presque toujours suivies de la violation de leurs serments, la Russie acquit successivement plus d'influence sur la Petite et la Moyenne Horde, surtout dans ces derniers temps, et depuis l'entière extinction des anciens khans qui les avaient gouvernées.

Jetons d'abord un coup d'œil rapide sur les particularités qui distinguent chaque horde séparément; nous présenterons ensuite le caractère général des trois hordes, dont la population, sous le sceptre russe, se monte aujourd'hui à près de 1,450,000 âmes.

PETITE HORDE.

La Petite Horde des Kirghiz-Kaïssaks, comprenant environ 200,000 kibitkas (kibitki) soumises à la Russie, ou environ 850,000 âmes, forme de nos jours trois subdivisions principales : la tribu d'Alimouli, celle de Baïouli et celle dite des Sept Tribus (en russe, Sémirodsk). Quoique soumise la première à la Russie, la Petite Horde est la plus belliqueuse des trois. Elle a sa propre administration, placée sous la dépendance immédiate du gouverneur général d'Orenbourg et de Samara. L'autorité administrative nationale dépend de l'administration supérieure russe; elle est déposée entre les mains de trois sultans régnants auxquels obéissent soixante-quinze chefs de district et quatre cents anciens chefs d'aoul, nombre qui change d'ailleurs chaque année. Dans la Petite Horde, les impôts sont prélevés sur les kibitkas; chacune d'elles doit payer un rouble et demi, ce qui, nonobstant certaines déductions, produit un revenu annuel de plus de 100,000 roubles. La Petite Horde comprend les contrées limitrophes des Kozaks de l'Oural et d'Orenbourg, à l'est jusqu'au 83^{e} degré de longitude, au sud jusqu'à la mer d'Aral et le Syr-Daria, et se divise en trois districts.

HORDE DE BOUKÉIEV.

Dans les basses terres, sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, et dans l'intérieur du pays, entre le Volga et l'Oural, se trouvent les Kirghiz de la Horde Intérieure ou horde de Boukéiev. Ils habitent une steppe saline, présentant vers le centre de petits mamelons sablonneux couverts d'herbes propres au pâturage; partout ailleurs elle est traversée par des marais salins. Ces flaques d'eau ne méritent le nom de rivières qu'au printemps, époque où elles débordent de 20 à 30 verstes dans les terres qu'elles arrosent et fécondent. La steppe des Kirghiz de la Horde Intérieure ressemble parfaitement à celle de l'Oural et peut-être est-elle encore plus stérile. Le sable mouvant soulevé par les ouragans du nord et du nord-est vient en été, sans rencontrer d'obstacle, détruire et couvrir tout sur son passage, tandis qu'en hiver les chasse-neige font périr bien souvent les troupeaux dans les pâturages; ajoutons à cela que la longue durée d'un rigoureux hiver dans les contrées du nord, et la glace qui couvre la terre d'une croûte épaisse, sont extrêmement pernicieuses pour les bestiaux et leur ôtent toute possibilité de trouver quelque nourriture.

Les Kirghiz de la Horde Intérieure, de même race que ceux de la Petite Horde, sont des émigrants qui vinrent, au commencement de ce siècle, s'établir dans ces pâturages tout à fait inhabités après que les

Dessiné d'après les originaux et costumes de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Huhn. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

FEMME KIRGHIZE ET KIRGHIZ. КИРГИЗКА И КИРГИЗЪ.

Dessiné par Ch. Huhn d'après l'original de la Société géographique Impériale de Russie par R. Tschérédneff. Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

KIBITKA DE DÉVLET - GHIRÉY, SULTAN DE LA HORDE INTÉRIEURE DES KIRGHIZES.

ВНУТРЕННОСТЬ КИБИТКИ СУЛТАНА ВНУТРЕННОЙ КИРГИЗСКОЙ ОРДЫ, ДЕВЛЕТЪ-ГИРЕЯ.

Kalmouks (Tourgoutes) eurent subitement quitté le pays, en 1771, pour se rendre en Chine. Le colonel Popov, qui commandait à cette époque le régiment des Kozaks d'Astrakhan, et qui était souvent en contact avec les Kirghiz, engagea le sultan Boukéi (fils d'Aboul-Khaïr), alors président du conseil du khan, à demander au gouvernement russe la permission de venir se fixer dans les Rynnpeski. Boukéi, qui connaissait déjà les riches pâturages de ces contrées, et qui espérait devenir riche et puissant sous la protection des Russes, s'empressa d'accéder à cette proposition, et présenta sa requête, avec prière de lui donner une sauve-garde de cent Kozaks pour maintenir l'ordre. La permission obtenue, il commença d'effectuer sa transmigration avec quelques tribus. Mais des abus et des procédés vexatoires intimidèrent les nouveaux venus, qui retournèrent bientôt furtivement dans leur pays; le seul Boukéi resta sur le territoire russe avec environ 1,500 kibitkas. Plus tard on réussit cependant à attirer de nouveau ceux qui étaient partis et d'autres encore, ce qui valut à Boukéi une plus grande considération. Dans le but de l'augmenter encore, il aspira à la dignité de khan. Au moment de l'élection, la horde se divisa en deux parties. La Horde Intérieure et les tribus de la Petite Horde voisines des Kozaks de l'Oural s'entendirent pour nommer Boukéi, qui fut confirmé khan en 1812 par l'empereur Alexandre; sa dignité passa à son fils Djanggher. Sur le faux bruit qu'on allait former les Kirghiz en Kozaks, en faire des paysans de la couronne et les coloniser sur la rive droite du Volga, un certain nombre se décidèrent derechef à prendre la fuite; mais, bientôt convaincus que leurs craintes étaient chimériques, ils revinrent sur leurs pas. En 1822, les orages et les continuelles intempéries des saisons leur firent éprouver des pertes énormes; il périt environ 280,000 chevaux, 73,000 bêtes à cornes et un million de moutons. A la suite de ce sinistre, ils s'enfuirent tout effrayés dans le gouvernement de Saratov, d'où ils ne revinrent que bien lentement. Après divers soulèvements et plusieurs tentatives de fuite, la tranquillité se rétablit et ne fut plus troublée depuis 1837. Si l'on doit reconnaître que le khan Djanggher a beaucoup fait pour la civilisation et la colonisation des Kirghiz, il faut avouer aussi qu'il avait plusieurs côtés mauvais du caractère de son aïeul Tchingghis-Khan : tout en flattant la Russie, il rêvait la grandeur des anciens conquérants mongols et ne cherchait qu'une occasion de se créer une puissance aussi indépendante que possible.

La population, d'abord peu nombreuse, a considérablement augmenté dans les derniers temps. En 1820, la horde ne consistait qu'en 7,500 kibitkas; de 1830 à 1840, elle en comptait 14,000 (soit 60,000 âmes) avec 2,300,000 animaux domestiques, proportion moins favorable toutefois que du temps de la première migration. Aujourd'hui elle se compose de 25,000 kibitkas ou environ 100,000 âmes, en y comprenant le nombre assez considérable de nouveaux arrivés.

Sortie de la Petite Horde, la Horde Intérieure se divise comme elle en grandes et petites tribus qui correspondent, d'après leur origine, aux trois principales subdivisions de la Petite Horde. La Horde Intérieure se décompose aujourd'hui en neuf subdivisions, dont chacune a pour autorité plusieurs chefs qui dépendent du conseil temporaire, lequel est placé lui-même sous l'autorité supérieure de la commission de frontière à Orenbourg. La dignité de khan, comme pouvoir suprême, a en effet cessé d'exister depuis l'année 1845, à la mort de Djanggher. C'est un employé supérieur qui gouverne aujourd'hui, à la tête d'un conseil, et le fils aîné de Djanggher, Tchingghiss, a obtenu, ainsi que ses frères, la dignité héréditaire de prince russe, avec une pension, sans avoir pourtant aucune influence directe sur le gouvernement du pays. De cette manière, le gouvernement russe, en abolissant les priviléges de caste dont abusait l'aristocratie (l'os blanc) envers le peuple (l'os noir), qu'elle traitait avec la plus grande dureté, a établi moralement et matériellement un état permanent d'ordre et de légalité. Les postes inférieurs de l'administration sont occupés par des fonctionnaires kirghiz, et les litiges dont l'objet est inférieur à une valeur de 30 roubles sont jugés d'après la coutume kirghize. Le plus grand vice des Kirghiz est le vol des chevaux, qu'ils pratiquent encore fort activement de nos jours; cependant l'accroissement des colonies, qui a créé de plus étroites liaisons avec les voisins et fait naître des mœurs un peu plus douces, a considérablement diminué la grossièreté de ce peuple et sa passion pour le vol et la vengeance. D'un autre côté, pourtant, certains désavantages résultent de cette demi-civilisation; car la corruption et le goût des procès augmentent de jour en jour; mais cela ne doit pas empêcher de reconnaître et de constater les effets généralement bienfaisants de l'état d'ordre et de légalité. Il faut y ajouter aussi le développement du penchant pour l'agriculture, quoique l'amour de la vie nomade ait encore pour les Kirghiz de grandes séductions. Il est bien vrai que l'attachement à la terre est le véritable fondement de la vie sociale. Les impôts ne frappent que sur le bétail et sont ainsi répartis : on paye 18 copecs par chameau, 14 par cheval et 8 par mouton, ce qui produit à l'État un revenu annuel de 90,000 roubles.

La seule colonie qui soit digne d'attention, celle qui forme en même temps le siége de l'autorité administrative et le point central du commerce et de l'industrie, c'est la résidence du khan, d'où lui vient le nom russe de Khanskaïa-Stavka. Elle se trouve dans la partie nord-ouest du pays. Outre la confortable maison en bois du khan et la mosquée, on compte actuellement déjà plus de cent maisons aussi en bois, abritant plus de 450 habitants des deux sexes, dont beaucoup, à la vérité, sont Tatars et Russes. Malheureusement la Khanskaïa-Stavka est située dans une contrée déserte et semble menacée d'être engloutie par le sable : aussi a-t-on conçu le projet de la transporter sur un terrain plus favorable. Le premier fondement de cette colonie a été jeté par un Russe, qui s'y bâtit, en 1824, une maison en bois; quatre ans après, en 1828, le khan suivit cet exemple.

Semblables en tous points par l'extérieur, les mœurs et les usages, à leurs frères de race en Asie, les Kirghiz de la Horde Intérieure se divisent comme eux en nobles (sultans) et en bas peuple, qui forment deux castes rigoureusement distinctes (l'os blanc et l'os noir). Le type prédominant est le mongol. Les femmes sont généralement laides et sans aucun soin de propreté; leur tenue et leurs mouvements sont semblables à ceux des hommes; elles se tiennent à cheval comme eux et portent le même long vêtement, les mêmes pantalons larges et des bottes; elles s'enveloppent seulement la tête d'un grand voile, tandis que les hommes portent la thibétéika (ainsi nommée par les Russes), c'est-à-dire un petit bonnet pointu par-dessus lequel ils mettent un chapeau blanc fait de peau d'agneau, en forme de cône tronqué, et dont les bords sont relevés à la manière chinoise. Les pauvres ne portent qu'un bonnet pointu de peau de mouton avec une bordure. Tous sont vêtus d'une longue robe appelée khalate, de la même coupe pour tous, mais d'une étoffe plus ou moins riche, selon les moyens de chacun. La course à cheval est pour le Kirghiz ce que sont pour l'Européen les festins, les fêtes publiques et les bals. Elle est pour lui l'objet du plus haut intérêt : ni noce, ni enterrement, ni naissance, aucune solennité en un mot, ne saurait avoir lieu chez un Kirghiz aisé sans ce divertissement qui excite tout autant d'animation et d'enthousiasme en faveur du vainqueur que les combats de taureaux en Espagne. Une énorme affluence de personnes des deux sexes, de tout âge et de toute condition, rend ces courses fort intéressantes. On s'étonne de voir comment les cavaliers, et même des enfants de neuf à dix ans, à peine vêtus, savent calculer au juste la portée des forces de leurs chevaux. Si un cheval vient à tomber d'épuisement à peu de distance du but, il est traîné jusque-là avec des cordes. On en a souvent vu parcourir une distance de 20 verstes en 34 minutes et 40 secondes. La course la plus curieuse est celle des femmes : l'amazone, montée sur un cheval très-agile, est poursuivie par d'habiles cavaliers qui cherchent à l'atteindre, à la saisir à bras-le-corps et à l'attirer à terre. Elle se défend contre ces attaques peu galantes avec un knout (fouet court), jusqu'à ce que l'un des poursuivants parvienne à s'emparer d'elle de manière à ce qu'elle ne puisse plus se dégager. Mais un spectacle peu ragoûtant qu'on offre aussi à l'assemblée est celui de la course aux chameaux. Ces pauvres animaux font, il est vrai, en courant avec une vitesse extraordinaire, une distance de deux verstes en trois minutes; mais ils poussent des cris affreux et jettent de tous côtés, par la bouche et les naseaux, une épaisse écume.

Les autres délassements ressemblent à ceux des Kirghiz de l'Asie; nous les décrirons plus tard. Une individualité fort remarquable à signaler est celle du tchabar ou courrier qui transmet les lettres, les ordres, etc., dans les steppes avec une célérité incroyable. A peine couvert de misérables haillons et descendant rarement de cheval, il porte ordinairement ses pantalons par-dessus une espèce de robe de chambre, ou même enveloppe ses jambes avec les pans de ce long vêtement et se fait une ceinture avec les manches. On voit sur sa poitrine une plaque avec une

inscription indiquant l'emploi dont il est revêtu, et dans la main droite une longue perche terminée par un lacet au moyen duquel il attrape en chemin un cheval du premier taboun qu'il rencontre, si celui qu'il monte est déjà trop fatigué par la longueur de la route (le taboun est un troupeau de chevaux en liberté, sorte de haras sauvage). C'est ainsi que le tchabar fait 200 verstes par jour et ne descend quelquefois de son cheval que pour en changer. On raconte qu'un sultan aurait parcouru en trente-quatre heures un espace de 200 verstes et n'aurait changé qu'une seule fois de cheval ; ce qui semble d'autant plus incroyable que cheval et cavalier ne trouvent dans ces steppes qu'une très-maigre nourriture, qui consiste, pour le premier, en une mauvaise herbe de la steppe saline, et pour le cavalier en un mélange de farine, de lard et d'eau, appelé balamyk, et en chair de cheval, que les Kirghiz coupent par petits morceaux et font cuire en l'assaisonnant avec des oignons ; ils appellent ce dernier mets bichbarmak, c'est-à-dire cinq doigts, parce qu'ils le mangent avec les doigts ou le mettent avec leurs doigts dans la bouche d'un hôte qu'ils honorent.

Les kibitkas consistent en un grand échafaudage recouvert de feutre rayé et orné de rubans. La lumière n'y pénètre que par la porte ou descend d'en haut par une ouverture qui se ferme à volonté. Leur forme et leur disposition sont toujours les mêmes ; mais leur prix varie de 15 à 600 roubles, selon le luxe des ornements.

Le voyage en voiture dans la steppe a aussi son côté curieux. Les chevaux de relais sont pris dans des tabouns sauvages qu'on réunit sur la route à la distance de 25 verstes ; on attrape ces chevaux avec un lacet, pour les faire courir en pleine carrière jusqu'à la plus prochaine station, où ils sont remplacés par d'autres.

HORDE MOYENNE.

La Horde Moyenne, la plus pacifique de toutes, composée de 100,000 kibitkas (environ 400,000 âmes) complétement soumises, se divise en quatre tribus : celles d'Arghyne, de Naïman, de Kiptchak et d'Ouvak-Ghiréi. Ces tribus habitent le pays qui s'étend depuis la ligne de l'Irtych jusqu'aux déserts qui séparent la steppe kirghize des khanats de l'Asie centrale ; à l'est elle confine à l'empire chinois, et à la Petite Horde du côté de l'ouest. Elle est divisée en districts qui, pour les distinguer des districts intérieurs appartenant à la Sibérie occidentale, furent nommés antérieurement districts extérieurs des Kirghiz. Deux de ces districts, celui d'Aïagouze (Serghiopol) et celui de Kokbektinsk, ainsi que celui de Kopal, qui comprend une partie de la Grande Horde, appartiennent actuellement à l'oblast (province) de Sémipalatinsk. Les cinq autres districts, Akmolinsk, Baïan-Aoulsk, Karkaralinsk, Atbassarsk (Kich-Mourounsk) et Koktchétavsk, forment l'oblast des Kirghiz de Sibérie, sous les ordres d'un gouverneur militaire qui réside à Omsk, et qui dépend lui-même de l'autorité administrative de la Sibérie occidentale. Les camps nomades des Kirghiz forment plusieurs districts composés de quinze à vingt volosts appartenant à la même tribu ou qui sont voisines les unes des autres. Chaque volost contient de dix à douze aouls comptant de cinquante à soixante-dix kibitkas ou yourtes, avec 250 à 400 âmes. Les Kirghiz ne peuvent pas passer d'un district dans un autre sans la permission de l'autorité locale. Chaque district est dirigé par le prikaz (conseil), qui réunit l'exercice de la police au pouvoir judiciaire. Le président du prikaz est un sultan élu par les autres sultans ses collègues. Deux assesseurs sont Russes, les deux autres sont Kirghiz de la classe des bis (béi ou bey, c'est-à-dire prince de tribu). Les chefs de volost sont choisis par les Kirghiz eux-mêmes, parmi les sultans ou les bis de la volost. Les anciens (chefs) qui administrent les aouls sont aussi choisis parmi les Kirghiz. La dignité de sultan est héréditaire, même quand il ne gouverne aucune volost; mais, dans ce cas, il n'a plus le droit de se mêler des affaires de l'administration. Le sultan chef est élu pour trois ans et jouit, tant qu'il est en fonction, du rang de major russe. Les assesseurs sont choisis pour deux ans et appartiennent à la neuvième classe des employés, qui correspond au grade de capitaine; les chefs de volost, pour trois ans, et sont rangés dans la douzième classe, correspondante au grade de sous-lieutenant. La garde du district est formée de Kozaks de Sibérie (Kozaks de la ligne frontière de la Sibérie occidentale), qui sont envoyés à la ville où siége le prikaz et s'y établissent ordinairement pour toujours. Tous les corps militaires et tous les établissements du district sont subordonnés au prikaz.

Les districts extérieurs étaient tous autrefois sous la juridiction générale du commandant de la frontière, qui jouissait des droits d'un gouverneur civil. Classées, depuis 1838, en districts administratifs, la Moyenne et la Grande Horde ensemble sont encore partagées, au point de vue militaire, en aile droite et en aile gauche, qui correspondent avec l'administration civile. L'aile gauche de la steppe ou le pays des Sept Fleuves (en russe, Sémiretchinski-Kraï) contient les Kirghiz de la Grande Horde, qui s'occupent principalement d'agriculture, de l'élève du bétail, de commerce et d'industrie, et sont pour la plupart colonisés; tandis que la population de l'aile droite est essentiellement nomade. De cinq routes de commerce qui conduisent de la Sibérie occidentale à l'Asie centrale, quatre passent par l'aile gauche. On s'y occupe, beaucoup plus que dans la contrée située à l'aile droite, de l'exploitation des mines, surtout des mines d'or, qui sont là plus ou moins riches. L'aile gauche contient un pays dont la fertilité est propice à l'élève du bétail et permet à l'agriculture de prospérer en favorisant le genre de vie du colon; l'exploitation des mines et le commerce semblent aussi lui présager un grand avenir, à cause de sa proximité de la Chine et de la grande route commerciale qui y conduit.

Il faut signaler aussi quelques Kirghiz émigrés de la Moyenne et de la Grande Horde, qu'on nomme Kirghiz soumis (en russe, Vernopodannyié) ou Kirghiz des stanitzes (du mot stanitza, c'est-à-dire village placé sur la frontière ennemie). Tout en restant enclavés dans la ligne des Kozaks de Sibérie, ils se sont établis depuis environ soixante-dix ans sur la rive droite de l'Irtych, dans des districts du gouvernement de Tomsk au nombre de 30,000, et dans ceux de Tobolsk au nombre de 20,000 âmes. Ils sont soumis aux mêmes lois que les autres Kirghiz. Leur garde intérieure se compose de Kozaks de Sibérie. Ils ont le droit de dépasser la ligne des Kozaks pour aller errer dans les districts extérieurs, et payent généralement, à titre d'impôt, pour 60 bestiaux, une pièce de bétail ou une somme équivalente.

De 1838 à 1851, la Horde Moyenne payait l'yassak en bétail ou en argent. Dans différentes contrées on donnait une pièce sur cent cinquante bêtes à cornes ou cent moutons, et une aussi sur deux cents chevaux; ou bien on payait, au lieu d'un cheval, 10 roubles, au lieu d'un bœuf, 5 roubles 72 cop., et au lieu d'un mouton, 58 cop.; ce qui produisait, dans les derniers temps, un impôt de plus de 100,000 roubles. Mais comme les dépenses de l'administration se sont augmentées considérablement depuis 1852, on a élevé ces taxes de 10 roubles à 13 roubles, de 5 roubles à 8 roubles et de 58 cop. à 1 rouble. On compte dans la Horde Moyenne 400,000 Kirghiz payant des impôts et possédant 900,000 chevaux, 300,000 bêtes à cornes, 3,350,000 moutons et un petit nombre de chameaux.

GRANDE HORDE.

La Grande Horde compte 75,000 kibitkas ou 300,000 âmes, sur lesquelles 100,000 ont reconnu, il y a plusieurs années, la domination russe; cette horde se divise en quatre tribus, savoir: Ousiyne (Ouïssoune, Sary-Ouïssoune), Toulataï, Sargam et Konkhrate, dont la dernière s'est détachée de la Horde Moyenne.

Les tribus de la Grande Horde soumises à la Russie portent le nom

collectif d'Ouïssounes ; il y en a une que l'on nomme Ouïssoune rouge (Sary-Ouïssoune) et qui se croit être le reste d'un peuple jadis nombreux et puissant.

La Grande Horde, qui habite la partie sud-est de la steppe, entre la frontière de la Chine, les monts Ala-Taou, Kounghi-Ala-Taou et le lac Balkhach, est régie par une administration distincte de la Horde Moyenne. Chaque tribu a son sultan chef, qui est confirmé par le gouvernement général de la Sibérie occidentale, avec l'assentiment du ministre des affaires étrangères. Les sultans ou chefs sont tous choisis parmi les descendants du khan Ablaï, et leur pouvoir se transmet par succession à leurs descendants en ligne directe ou collatérale. Dans le but de les surveiller, le gouvernement a institué un officier supérieur qui s'appelle le pristav (commissaire) de la Grande Horde; il réside à Kopal et sert en quelque sorte de médiateur entre la horde et l'autorité supérieure. La Grande Horde ne paye pas d'impôts, mais elle fournit des relais pour les divisions de Kozaks. Aux environs de Kopal demeurent, dans des contrées plus peuplées et mieux connues, trois tribus distinctes, savoir : 1° celle des Djalaïri, la plus rapprochée de Kopal, entre Ak-Itchaka et la vallée de Karatal. Cette tribu, qui a dû compter jadis beaucoup de Dzoungars, est placée sous l'autorité du sultan Siouk, fils du célèbre khan Ablaï et déjà fort âgé; il a le rang de la septième classe (lieutenant-colonel); 2° celle d'Atbanov, qui occupe le territoire entre la vallée de Karatal jusqu'à la rive gauche du Kokssou et les montagnes sur sa rive droite; elle est gouvernée par le sultan Tezek, petit-fils d'Ablaï; 3° enfin celle de Doulaty ou Toulataï, qui obéit au sultan Ali, petit-fils d'Ablaï, et occupe le pays depuis la rive gauche du Kokssou jusqu'à l'Ili et même au delà.

Sur les frontières des Kirghiz de la Horde Moyenne vivent en nomades les tribus Baoudjighite et Kyzaï, originaires de cette horde; elles demeurent aux environs de l'Ala-Koul et sur les pentes méridionales des monts Tarbagataï, et sont mêlées de Kirghiz nomades du district d'Aïagouze et de Kokbektinsk. Leurs chefs se sont engagés à exercer une active surveillance sur leurs subordonnés, pour les empêcher de commettre des barantas (vols de bétail) et d'inquiéter la sécurité des routes commerciales.

La Grande Horde est en général plus pauvre en bestiaux que la Moyenne; mais elle possède plus de chameaux et de brebis, de meilleurs pâturages quoique moins étendus, et s'occupe plus activement de l'agriculture. Depuis peu de temps seulement la Grande Horde commence à respirer librement et à rétablir ses forces en jouissant d'un repos bien nécessaire. Précédemment elle était sans cesse harcelée par tous les peuples de l'Asie centrale dans leurs migrations de l'est à l'ouest, et finalement elle avait été pillée de fond en comble par la Horde Moyenne du côté du nord, et par les Kirghiz noirs ou Bouroutes du côté du sud.

Telle est la cause du nombre encore si restreint de ses troupeaux. C'est donc au gouvernement russe, qui la protége aujourd'hui contre les attaques de ses voisins, qu'elle devra véritablement son bien-être futur.

Les Kirghiz-Kaïssaks n'ont pas le visage aussi large que la plupart des Tatars ni aussi plat que les Kalmouks; mais ils ont les yeux noirs et enfoncés, la bouche petite, les pommettes fort saillantes et peu de barbe, effet naturel de leur mélange avec les Kalmouks, dont ils préfèrent les femmes aux leurs. Du reste, les hommes et les femmes sont robustes et de bonne constitution; leur taille est moyenne (on en trouve de stature plus élevée dans la Grande Horde), et ils ont, dans leur jeunesse, le teint foncé. On pourrait dire des hommes qu'ils sont beaux, tandis qu'on ne peut en dire autant des femmes, qui, malgré leur figure fraîche et leur regard brillant et plein de feu, ne seraient nullement du goût des Européens, à cause de la forme disgracieuse de leurs yeux et de leurs pommettes saillantes. La pureté de l'air, un genre de vie simple, l'insouciance et la frugalité entretiennent la santé des Kaïssaks, les font vivre longtemps et leur donnent la force de supporter la faim et la soif avec une patience incroyable. Leurs organes sont bien développés et particulièrement la vue; souffrir la soif tout une journée et la faim pendant deux jours leur est chose facile; mais à la première occasion ils savent prendre leur revanche, et le Kaïssak mange alors et boit pour trois : on a vu de ces gloutons affamés qui, après avoir dévoré un agneau de six mois, en demandaient un second.

Monter à cheval est le principal exercice gymnastique des Kirghiz-Kaïssaks, qui semblent nés cavaliers et gouvernent leurs chevaux avec une adresse étonnante. Les femmes ne le cèdent pas en cela aux hommes; comme eux elles pressent entre leurs jambes robustes et un peu torses leur cheval maigre et osseux, en appuyant fortement leurs pieds sur de courts et larges étriers.

Extrêmement malpropres, les Kirghiz ne songent guère à se laver; mais ils aiment beaucoup à fumer, et, par une bizarrerie toute particulière, ceux de la Petite et de la Moyenne Horde préfèrent priser le tabac. Les maladies contagieuses sont rares; celle qui exerce le plus de ravages est la petite vérole. Les autres sont des fièvres chaudes, des maux d'yeux et certaines imcommodités qui ne deviennent dangereuses que par l'incurable malpropreté des Kirghiz. Le gouvernement russe, par des relations amicales et sa sollicitude à établir l'ordre et la tranquillité dans ce pays, a naturellement beaucoup contribué à en accroître la population.

Le Kirghiz-Kaïssak est nomade par excellence; riche ou pauvre, il n'a jamais de grands besoins, et par conséquent a peu d'instruction. Il se nourrit exclusivement du produit de ses troupeaux, ne connaît pas le pain, n'a pas d'heures fixes pour ses repas, mais mange et boit quand il en sent le besoin ou lorsqu'il le peut. Ceux qui se livrent à l'agriculture et au commerce consomment en outre quelques mets préparés avec de la farine et de la graisse.

Les riches seuls mangent du riz; les pauvres se contentent, outre la chair de mouton, d'une espèce de fromage fait de lait aigre, et qui, imbibé d'eau, sert de nourriture ordinaire en voyage, où il calme à la fois la faim et la soif. Ils font peu d'usage du sel. Leur principale boisson est le koumyss, dont on a déjà parlé au chapitre des Nogaïs.

L'habillement de ce peuple est, comme chez la plupart des Orientaux, long, très-ample, et semble incommode pour monter à cheval, quoique les Kirghiz passent la majeure partie du temps sur leurs chevaux. Ils ne portent pas de chemise, mais des espèces de robes de chambre qu'ils mettent les unes par-dessus les autres et dont le nombre dépend de la saison. Des pantalons très-larges sont portés par-dessus cet accoutrement. Leur bonnet, de feutre blanc et de forme pointue, est fourré et muni d'oreillettes en hiver. Les étoffes ordinaires pour les vêtements sont confectionnées par les pauvres Kirghiz; les riches tirent les étoffes fines de la Russie, de la Chine et des pays voisins du sud, au moyen du commerce d'échange. Les couleurs écarlate et amarante passent chez eux pour les plus nobles. Dans les grands froids, ils portent des pelisses couvertes de diverses étoffes, et en temps de pluie, un vêtement fait de peau de chèvre. L'usage de se raser la tête est presque général; quelques jeunes gens pourtant se tressent les cheveux; quant à la barbe, elle est rasée ou épilée. Il y en a qui percent le cartilage du nez de leurs enfants préférés pour y passer un anneau. Le costume des femmes est à peu près le même que celui des hommes; mais la robe que portent les femmes est boutonnée jusqu'à la ceinture et n'est pas ouverte dans la partie inférieure, ce qui la fait ressembler à une chemise. Leurs doigts sont couverts de bagues et leurs bras chargés de bracelets; elles portent en outre sur la poitrine des plaques d'argent, des cornalines et d'autres pierres précieuses. Leurs bottes à hauts talons et leurs pantalons ressemblent à ceux des hommes. Les femmes mariées mettent sur leur tête de hauts bonnets qui ont la forme d'un cône tronqué et dont la partie supérieure est enveloppée d'un voile dont les bouts retombent sur le cou et les épaules. Sur le front, elles portent des ornements de métal, des perles, des coraux, etc. Les cordons qui attachent ces objets leur descendent sur les joues et souvent jusqu'à la ceinture. Les bonnets des jeunes filles, qui ressemblent à ceux des hommes, ont la forme de pains de sucre et sont en velours ou en étoffe de soie; elles les ornent de perles, de plaques d'or et d'argent, et, à la partie supérieure, de plumes d'oiseaux et d'ornements de diverses nuances, disposés en forme de cône. Les femmes et les jeunes filles se fardent beaucoup; les premières portent leurs cheveux en deux ou trois tresses et les secondes en un plus grand nombre; elles garnissent l'extrémité de ces tresses de toutes sortes d'affiquets.

Le Kirghiz est si constamment à cheval que le harnais du cheval fait, pour ainsi dire, partie du costume du cavalier. Les selles des hommes, recouvertes de cuir, ressemblent aux selles des Kozaks; celles des femmes sont couvertes d'étoffe et sont larges et plates par derrière, ce qui les rend très-commodes. Selles et brides sont ornées de pièces de métal

et de pierres précieuses. Les Kirghiz portent leurs habits de gala et se servent de riches harnais non-seulement les jours de fête et pour les visites, mais aussi toutes les fois qu'ils quittent une résidence qu'ils occupaient temporairement. Leur armement est généralement défectueux; mais l'usage des armes à feu fait chaque jour plus de progrès.

Sous le rapport religieux, les Kirghiz sont très-arriérés. Ils professent un mélange de mahométisme et d'idolâtrie ; plusieurs d'entre eux croient à un dieu bon et à un dieu malfaisant. Ils adorent aussi d'autres esprits, et les magiciens ainsi que les devins ont sur eux la plus grande influence. Les Kirghiz s'imaginent pourtant être de bons musulmans et tiennent pour renégats ceux qui professent un autre culte. Ils maudissent même les mahométans chiites, se croyant eux-mêmes sounnites, sans connaître d'ailleurs exactement la différence qui existe entre ces deux sectes. Le Kirghiz ne fera jamais travailler un sounnite comme esclave.

La polygamie est très-répandue parmi les riches. Ils n'observent, au surplus, ni les jeûnes, ni les ablutions, qui sont pourtant un sage et sévère précepte du Koran ; chacun dit ses prières pour soi et dans sa maison, car ils n'ont ni mosquées ni clergé. L'islamisme n'est, à proprement parler, professé que par des prêtres de Khiva, de Boukhara et du Turkestan, ainsi que par quelques mollahs établis par le gouvernement russe et qui remplissent près des chefs de tribu les fonctions de secrétaires des tribunaux. La ville de Turkestan, qui fut souvent la résidence des anciens khans, est considérée comme l'un des lieux les plus saints ; certains tombeaux de la steppe ont également droit à cette même vénération. C'est dans ces lieux consacrés que l'on récite des prières, qu'on invoque les saints et qu'on leur immole des animaux dont la chair est mangée par les auteurs du sacrifice. Les Kirghiz s'imaginent que les défunts rencontrent dans les étoiles de bons et de mauvais esprits, selon leur conduite, et qu'ils descendent sur la terre chaque fois qu'on célèbre leur mémoire par de ferventes prières. Chaque jour une étoile heureuse ou malheureuse tombe du ciel sur la terre, et, d'après cette croyance, le temps est divisé en jours heureux et en jours néfastes.

Les Kirghiz étant très-superstitieux, sont souvent dupes d'aventuriers qui non-seulement se vantent de pouvoir prédire l'avenir, mais encore de faire naître le bonheur ou le malheur et de guérir les maladies. Ceux qui se présentent comme médecins prétendent éloigner les maladies au moyen de conjurations, sont les baksy ou batchy, qui rappellent beaucoup les chamanes de la Sibérie, et qui font en vérité parfois des choses très-étonnantes.

Ignorants, fiers, paresseux, emportés et passionnés, les Kaissaks, enfants de la nature, ne sont doués que d'un petit nombre de bonnes qualités. Le brigandage est leur élément ; ils n'ont aucune idée du juste et de l'injuste, et n'ont en vue que leur intérêt personnel. Comme tous les soins du ménage reposent sur les femmes, le mari n'a absolument rien à faire à la maison ; de là sa lubricité effrénée, son extrême gourmandise, le besoin continuel de jaser et une insatiable curiosité. La nouvelle la plus insignifiante se répand dans la steppe avec la rapidité de l'éclair. L'oisiveté, jointe à l'aspect uniforme de la steppe, rend les hommes sombres, moroses et ennemis de tout plaisir bruyant. Ils sont moins méfiants que les autres peuples asiatiques, parce qu'ils ne sentent aucun despotisme peser sur eux. Ils sont néanmoins très-enclins à exciter la méfiance d'autrui, c'est-à-dire à violer leur parole et à duper quiconque n'est pas mahométan. Leur indolence ne les empêche pas de songer à leurs propres intérêts, et leurs exigences vont même jusqu'à l'impudence, si l'on a la faiblesse de céder à leurs prétentions. Ils ne connaissent ni les égards ni la pitié. Les deux seules bonnes qualités qui relèvent leur caractère sont le respect pour les vieillards et le sentiment de la reconnaissance ; mais elles ne jettent qu'un faible éclat, à cause des nombreux défauts qui les ternissent ; semblables en cela à deux tendres plantes étouffées sous les mauvaises herbes qui les entourent. On ne saurait même trouver de vrai courage parmi les Kirghiz, car un gain sûr et sans péril est le seul mobile qui puisse les entraîner dans une entreprise belliqueuse. On ne trouve chez eux aucune trace d'ordre, d'obéissance, de discipline ni d'ensemble dans les entreprises : aussi les Kirghiz sont-ils incapables de soutenir un combat régulier. Ils attaquent par petites troupes, et avec une vivacité incroyable, les caravanes et les États limitrophes. Le premier choc, comme chez la plupart des peuples asiatiques, est rude et violent, mais ils ne tiennent pas longtemps et fuient bientôt en désordre. Ils ne sont hardis que dans l'espoir du butin, et parce qu'ils comptent sur la rapidité de leurs chevaux. L'hospitalité qu'ils exercent entre eux n'est pas basée sur l'amour de l'humanité, mais sur les préceptes du Koran ; ils sont même inhospitaliers à l'égard des étrangers. On trouve de la vanité chez les plus distingués d'entre eux ; elle se fonde sur la pureté de leur race et la noblesse de leur origine, à laquelle ils attachent un grand prix. Toute marque de distinction de la part du gouvernement russe rend le Kirghiz très-fier. Ceux qui possèdent un grand nombre de bestiaux et de chevaux ne les vendent pas, car ils n'ont besoin de rien et sont heureux de pouvoir faire étalage de leurs richesses. Leur vengeance est d'autant plus terrible que le désir de l'exercer s'augmente par la passion du pillage, qu'ils appellent baranta (compensation) ; et celui dont les projets de vengeance sont déjoués se livre aux transports d'une violente fureur.

La Petite Horde est celle qui a toujours souffert le plus des dissensions intestines, qui causèrent une telle misère qu'en 1813 et 1815 les pères et les mères conduisirent eux-mêmes aux frontières russes leurs enfants pour les vendre. Le prix d'un garçon était de 3 à 4 sacs de farine, celui d'une fille de 2 à 3 sacs. Le Kirghiz porte un attachement profond à sa steppe, dont l'aspect lui communique un certain enthousiasme poétique et lui fait chanter d'inspiration le premier objet de la nature qui s'offre à ses regards. Les Kirghiz s'imaginent qu'ils compromettraient leur indépendance en s'occupant d'agriculture et en formant des établissements fixes ; nomades, ils sont tout à fait libres et payent un tribut insignifiant. Le genre de vie de ce peuple ne permet pas d'enfermer les femmes dans un harem ; d'ailleurs, comme plusieurs femmes coûtent ordinairement fort cher, les Kirghiz pauvres n'en ont ordinairement qu'une seule. Quoique jouissant d'une liberté presque absolue, les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques et traitées fort durement. Les femmes Kirghiz ont en général un bon naturel et valent beaucoup mieux que les hommes ; elles sont tendres pour leurs enfants et compatissantes.

Le choix du mari est fait ordinairement par les parents ; le montant du kalym et le terme du payement sont déterminés d'avance. Le mollah bénit le mariage, qui est suivi de festins et de fêtes. Toutefois il n'est célébré que lorsque tout le kalym est payé. Le promis a le droit de fréquenter sa fiancée, mais il doit rester dans les bornes de la plus stricte réserve. Si par malheur la fiancée devient enceinte, on la marie au plus vite, lors même que le kalym ne serait pas entièrement acquitté.

Si la jeune femme n'a pas été innocente, il est d'usage, dans plusieurs tribus, de prendre le meilleur cheval et le costume le plus riche de l'épouse et de les attacher à la kibitka de la coupable ; l'époux offensé a le droit alors de tuer le cheval, de déchirer les habits, de détruire la kibitka et de redemander à son beau-père le kalym qu'il lui a payé ou d'exiger qu'il lui donne une autre de ses filles en mariage. Mais si la femme est sans reproches, le jeune mari va, revêtu de ses plus beaux habits et monté sur son meilleur cheval, rendre visite à son beau-père. Les Kirghiz riches qui ont plusieurs femmes logent chacune d'elles dans une kibitka à part. Ils épousent volontiers des femmes kalmoukes, comme nous l'avons dit plus haut, et dans le cas où ils choisissent une femme kirghize, ils ont toujours soin de la prendre dans une autre tribu.

Lorsqu'il y a un décès, on procède à de grandes cérémonies de désespoir pour lesquelles on loue des femmes qui ont souvent répété leur rôle devant un mannequin, pendant toute une année, ce qui a lieu principalement dans la Horde Moyenne. Dans quelques tribus de la Grande et de la Moyenne Horde, on n'enterre pas tout de suite les morts, mais on les suspend à des arbres jusqu'au printemps, époque à laquelle ils sont expédiés dans le Turkestan, où alors on les enterre. Les cimetières produisent une impression toute spéciale par leur construction et leurs ornements ; c'est la seule particularité qu'on rencontre dans toute l'étendue de la steppe et qui vienne en rompre l'uniformité. On trouve aussi quelques tombeaux isolés près desquels on a tracé un chemin qui conduit aux eaux les plus rapprochées, afin que le mort puisse plus commodément étancher sa soif. Sur les deux rives de l'Irtych il y a beaucoup de tombeaux tchoudes, avec des figures d'hommes taillées dans la pierre.

Les principaux délassements des Kirghiz consistent en courses de chevaux. Ces amusements ont toujours lieu aux jours de fêtes, attirent une nombreuse assemblée et fournissent aux gens aisés l'occasion de faire admirer la beauté de leurs chevaux et l'opulence étalée pour traiter les

convives. Les funérailles des gens riches sont constamment accompagnées de festins et de courses; dans cette occasion, les mets sont portés à cheval et présentés à la ronde. La foule des invités passe d'une yourte à une autre et dévore de la chair de mouton et de cheval, et boit largement du koumyss. A ces fêtes il n'y a jamais ni querelles ni désordres.

Le commerce de ce peuple pourrait prendre un rapide essor, s'il était bien dirigé, car l'énorme quantité de bestiaux de la steppe procure chaque année à ses habitants un accroissement de ressources matérielles et fournit aux Russes l'occasion de faire un grand commerce de marchandises diverses. Les habitudes de la vie russe n'ont pénétré dans la steppe que depuis bien peu de temps, et les relations du commerce et de l'industrie n'y ont pu prendre encore beaucoup de développement. On ne saurait d'ailleurs nommer pauvre, en général, un peuple qui doit tout son bien-être à l'élève du bétail, quoiqu'il ne veuille pas comprendre qu'on puisse se créer des moyens d'existence par le travail et vivre sans troupeaux. Les familles kirghizes les moins aisées fabriquent elles-mêmes tout ce qui est indispensable à leurs besoins, ou se le procurent chez les peuples voisins. Travailler pour les autres, même coudre leurs vêtements, semble déshonorant aux yeux des Kirghiz : aussi n'y a-t-il que les plus indigents qui s'occupent à confectionner des habits, des souliers, des selles, etc., et encore ne le font-ils pas pour toucher en argent un prix quelconque fixé d'avance pour leur travail, mais pour exister seulement; car ils n'acceptent, après d'autre rétribution, qu'une certaine quantité de bétail, le plus souvent des moutons. Si un riche a besoin de quelque objet nécessaire à la vie, il envoie chercher un pauvre et le prie de faire pour lui tel ou tel ouvrage. Il fournit lui-même l'étoffe, etc., et ne manque jamais, aussitôt après la livraison de l'objet demandé, dont le prix n'a pas même été stipulé, de récompenser le travailleur en lui donnant des moutons ou d'autres animaux domestiques, de la laine ou des peaux. On n'exerce donc ainsi, dans le pays des Kirghiz, que les industries les plus simples, et ce sont les plus pauvres qui seuls s'en occupent. La préparation des cuirs, la confection des selles, des vêtements, etc., sont dévolues aux femmes. Les ornements en argent sont rarement confectionnés par les Kirghiz; ils sont importés chez eux par leurs voisins. C'est une chose vraiment remarquable que les Kirghiz pauvres de l'un et de l'autre sexe, qui vont travailler chez les riches des mois entiers, et quelquefois toute une année, ne s'informent aucunement de ce qu'on leur donnera pour salaire et ne pensent pas même à fixer le prix de leur travail. Les riches savent eux-mêmes d'avance combien ils doivent donner : c'est ordinairement de 20 à 50 moutons par an, plus la nourriture, et souvent aussi l'habillement. Mais quand ces mêmes Kirghiz travaillent pour des Russes dans les districts, ou pour des Kozaks (Tchala-Kozaks), pour des Tachkentes (émigrés et nomades venus de l'Asie centrale), pour des marchands ou des paysans dans les districts et les villes limitrophes de la steppe, ils fixent toujours leur prix en argent, mais sans exiger la nourriture ni les vêtements. Sur la ligne frontière on rencontre beaucoup de ces Kirghiz pauvres qui se louent comme bergers, surtout comme faucheurs, et vont pour cela jusque dans l'intérieur des gouvernements limitrophes.

La chasse aux quadrupèdes et aux oiseaux, et la pêche dans les lacs excessivement poissonneux des parties septentrionales et orientales de la steppe, qui contiennent les espèces les plus recherchées, se trouvent encore dans un état d'enfance. Le lac Zaïssan lui seul fournit annuellement plus de 10,000 pouds de poisson. Aussi l'exportation annuelle pour l'intérieur de la Russie de toute espèce de poissons est-elle très-considérable, d'autant plus que les Kirghiz de l'Altaï n'en mangent que fort peu; mais dans les contrées où il y a des Kozaks, la pêche se fait avec plus d'ordre et donne un plus grand revenu.

Le transport des marchandises est en général très-cher : pour une distance de 500 verstes on paye de 30 à 40 copecs par poud. Le commerce se fait d'ailleurs d'une manière fort singulière; car tout échange a lieu contre des moutons ou d'autres animaux et contre des objets dont le prix est supputé d'après celui des moutons. Dans les villes de district et dans les aouls, les Kozaks vendent tout infiniment plus cher que dans les villes situées sur la ligne. Le commerce le plus étendu est presque exclusivement entre les mains des marchands tatars et tachkentes, bien que les habitants de toute condition établis sur la ligne frontière de la Russie fassent aussi le commerce. Les marchands tatars vendent dans chaque district, toute compensation faite, pour plus de 100,000 roubles de marchandises, et les cèdent volontiers à crédit; dans ce dernier cas, la somme due est doublée à la fin de chaque année; et malgré cela, le débiteur y gagne encore, parce que les troupeaux dont il se sert pour effectuer son payement augmentent de plus du double dans le cours de chaque année, s'il en a bien soin et s'il ne leur survient pas de fâcheux accidents. Un Kirghiz peu aisé achète, dans le courant de l'année, des marchandises pour la valeur d'environ 20 moutons, et comme il ne paye pas comptant, sa dette se monte l'année suivante à 40 moutons, l'année d'après à 80, et ainsi de suite. Si l'on déduit du chiffre de la reproduction les victimes de la mortalité, on trouve, d'un côté, que l'augmentation des troupeaux est pourtant encore supérieure à celle de la dette, et de l'autre, que le débiteur retire outre cela un gain réel provenant des agneaux morts et de la tonte annuelle.

On nomme riches ceux des Kirghiz qui possèdent depuis 100 jusqu'à 1,000 chevaux et bêtes à cornes, au moins 1,000 moutons et quelques chameaux. Il y a de riches Kirghiz (on en peut compter jusqu'à cent dans chaque volost) qui dépensent par an de 1,000 à 3,000 moutons et qui s'entourent d'un luxe asiatique. Les Kirghiz qu'on nomme pauvres, c'est-à-dire qui ne sont par tout à fait réduits à la mendicité, possèdent encore jusqu'à 20 chevaux, 30 pièces de gros bétail et environ 100 chèvres et moutons. Une famille composée, par exemple, de huit personnes, dépense par an, tout compris, même les impôts, environ 300 moutons, ce qui équivaut en argent à 300 roubles; dans les environs des frontières on paye même un mouton 2 roubles et quelquefois davantage. 150 moutons servent de provisions de bouche, 70 sont dépensés pour des tissus de fabrique russe et pour payer l'yassak, et 80 pour du thé, des tissus d'Asie, etc. Cette somme représente, proportionnellement au commerce de ce pays, un capital de 5,000 moutons. Une famille kirghize tout à fait pauvre gagne par an, sur la frontière, y compris son entretien, environ 200 moutons. Le gain considérable que font les marchands tatars, et qu'il est facile de s'expliquer en prenant pour base le calcul que nous avons présenté ci-dessus, donne l'espoir d'un avenir florissant pour la steppe, quand les relations de commerce seront établies d'une manière régulière. C'est alors que les Kirghiz pourront devenir progressivement l'un des peuples les plus riches de l'Asie.

Les seuls Kirghiz sibériens exportent annuellement par la frontière russe, pendant les quatre mois d'été, environ 150,000 chevaux, 100,000 bœufs et 3 millions de moutons, pour une valeur de 8 millions de roubles; il faut y ajouter encore 1,000 chameaux, des peaux, etc., qui sont vendus en Chine et dans les khanats du Turkestan, et valent à peu près 2 millions de roubles. Ces chiffres deviendront à l'avenir bien plus considérables; car les marchands russes n'ont pas encore établi de relations de commerce avec la steppe, et ce sont en grande partie des étrangers venus des khanats du Turkestan qui s'enrichissent chez les Kirghiz et qui, comme tous les marchands mahométans, ne dépensent pas le centième de leur profit. Le fait suivant fournit la preuve d'une de ces singularités qu'on remarque fréquemment dans les spéculations commerciales qui ont lieu chez ces peuples : un marchand tatar de Sémipalatinsk conserva en dépôt pendant cinq ans du thé comprimé et d'autre espèce, pour une valeur de 200,000 roubles, et quoiqu'il eût déjà payé pour les droits de douane un million de roubles pour cette marchandise, il refusait de vendre ses thés au comptant, sans une hausse de prix; cependant son commerce dans la steppe suivait toujours son cours ordinaire. Mais à la fin les prix haussèrent, et le marchand tatar, ayant vendu avec un grand avantage, resta encore en gain, malgré la perte des intérêts. Le commerce dans la steppe est impossible sans la possession de grands capitaux, car il faut faire des crédits considérables pour réaliser de grands bénéfices, et il est dispendieux et même dangereux d'avoir des commis ou des aides. Les Kirghiz méprisent en général la profession de marchand, parce qu'ils ont assez pour vivre et que le transport des marchandises, eu égard à leur genre de vie nomade, est fort pénible. Ce n'est que dans les derniers temps que des gens peu favorisés par la fortune, et aussi des Kozaks, ont commencé à fréquenter le voisinage des frontières et les districts, pour y acheter des marchandises et les revendre ensuite dans la steppe.

Comme le commerce d'échange avec les États voisins est énorme, il n'est pas hors de propos de dire ici quelques mots des caravanes qui

transportent ces masses de marchandises. Ces caravanes se divisent en trois catégories :

Les grandes caravanes, ordinairement composées de 2,000 à 2,500 chameaux, se rendent une fois par an aux principales villes de la frontière, particulièrement à Pétropavlovsk.

Les caravanes moyennes, composées de 300 à 1,000 chameaux, viennent deux ou trois fois par an des villes de l'Asie centrale (Khokand, Boukhara) dans la steppe kirghize, sans toucher aux frontières russes. Elles ont souvent Kouldja ou Tchougoutchak pour but, et apportent ordinairement du thé. Les marchands russes soutiennent avec elles un trafic d'échange dans tous les districts kirghiz.

Les petites caravanes d'environ 100 chameaux se dirigent seulement vers la Grande Horde et les districts du sud, de Karkaralinsk, Aïagouze et Kokbektinsk, où l'on ne trouve pas de colonies russes, et vendent leurs marchandises dans la partie orientale de la steppe. Comme la distance n'est pas longue, elles y viennent plusieurs fois par an.

Ces trois espèces de caravanes s'arrêtent souvent dans la steppe et dans les districts, échangent des marchandises et du bétail, et en stipulent le payement en moutons. Comme il n'y a pas encore d'établissements kozaks dans la steppe qui s'étend de la mer Caspienne au Tchou, sur la route de Kopal, et au bord du Balkhach, les caravanes n'ont point à craindre de concurrence. Les Kirghiz nomades de cette steppe achètent tout de première main.

Jusqu'à présent, les marchands asiatiques ont toujours l'avantage sur ceux de la Russie, de même que les marchandises fabriquées en Asie obtiennent la préférence sur celles qui proviennent des fabriques russes. Cela tient en partie à l'habitude, à la conformité des mœurs, de la langue et de la religion. L'achat des tissus russes suppose déjà un certain degré d'aisance; c'est pour cela qu'on les envoie de Kiakhta dans l'empire chinois, plus riche en villes populeuses et où il y a plus de richesses et de civilisation.

KIRGHIZ PROPREMENT DITS.

Le nom de Kirghiz ou Kerghez ne convient qu'à ce seul peuple et n'appartient nullement, ainsi que nous l'avons déjà dit, aux Kirghiz appelés communément Kirghiz-Kaïssaks, qui sont ses ennemis et lui sont totalement étrangers. Pour distinguer les vrais Kirghiz des autres peuplades du même nom, on les appelle Kirghiz sauvages ou Kirghiz noirs, en chinois Bouroutes, en russe Dikokamennyié, c'est-à-dire Kirghiz des roches brutes. Ils ne connaissent pas de frontières et errent en nomades sans obstacle, depuis l'Issy-Koul (Issyk-Koul) à l'est jusqu'à la route qui dépasse les avant-postes chinois et va de Kouldja à Akssou; au sud, jusqu'aux petits États indépendants de Badakhchan et Karatighen; à l'ouest, jusqu'à Khokand et Tachkente; et au nord, jusqu'aux hauteurs Kounghi-Ala-Taou et aux sources de la petite rivière Tcharym. Il ne serait pas impossible que ce peuple eût porté anciennement le nom de Bouroutes; mais aujourd'hui il n'y a plus que les Chinois et les Mongols qui s'en servent encore pour désigner les Kirghiz ou Kerghez. S'il faut s'en rapporter aux historiens chinois, ce peuple aurait primitivement habité sur les pentes méridionales des monts Khoton, non loin du Thibet septentrional. C'est de là qu'ils passèrent, vers le quatrième siècle de notre ère, dans leurs résidences actuelles. Le nom de Kirghiz appliqué au peuple que l'on nomme aujourd'hui Kirghiz proprement dits, est tout à fait inconnu aux historiens chinois. Les anciens Chinois placèrent la demeure des Kirghiz aux lieux où ils ont résidé selon Aboulgasi, c'est-à-dire entre la Sélenga et l'Yénisséi supérieur, par conséquent fort loin du prétendu séjour primitif des Bouroutes. Il est néanmoins fort étonnant que les Chinois dépeignent les Kirghiz comme un peuple de haute taille, ayant des yeux bleu-grisâtre et des cheveux roux. Selon cette description, ces Kirghiz auraient été plutôt une race finnoise que turque ou mongole, et seraient devenus Tatars sous les descendants de Tchingghis-Khan. Ils furent chassés de leurs demeures de Sibérie d'abord par les Russes, et repoussés ensuite par les Dzoungars-Œlœt; puis, protégés par les Kamassintses, ils se dirigèrent un peu plus vers le sud-ouest, où ils s'établirent probablement parmi les Bouroutes. Il semblerait résulter de ces données que les Kirghiz-Dikokamennyié se composent de deux peuples bien différents : de Bouroutes et de Kirghiz. Les derniers ne seraient venus que par hasard dans le district des premiers, et vivraient néanmoins en parfaite union avec eux depuis environ cent cinquante ans. Les anciens Chinois écrivaient le mot Bouroute Poliou (Boliou), Poulou (Boulou), plus tard Pouloute (Bouloute). Mais malgré cette ortographe différente, il ne peut y avoir d'incertitude sur l'identité du mot.

Les Kirghiz proprement dits se divisent en deux hordes principales, l'une orientale et l'autre occidentale; la première se trouve au sud-ouest de la Dzoungarie et au nord-ouest du Turkestan oriental; la seconde s'étend du Kachgar vers le nord-ouest et l'ouest, jusqu'aux frontières de la Boukharie. Il ne s'agit ici que des seules tribus des environs de l'Issy-Koul, imparfaitement soumises à la Russie; leur histoire est d'ailleurs assez obscure.

Durant la période de Tchingghis-Khan et de ses successeurs, ils disparaissent comme peuple indépendant, et les traditions que nous en avons rapportées datent de la période qui suivit celle des Mongols. On croit que dans les lieux qui servent de résidence actuelle aux vrais Kirghiz ont autrefois demeuré des tribus tatares (nogaïs); un grand nombre de ruines en fournissent la preuve. Quelques familles se disent d'origine nogaïs; d'autres prétendent que leur aïeul Kirghiz-Beï a quitté, avec ses deux fils et plusieurs tribus qui lui étaient soumises, les bords de l'Ili pour se retirer dans les montagnes vers le sud, afin de se soustraire à l'oppression des chefs nogaïs Manass et Saméteï. Atyghèn, le fils aîné de Kirghiz-Beï, régnait dans les hauts pays de l'Amou-Daria, du Syr-Daria et de quelques autres fleuves en Kachgarie; le fils cadet, Togaï, occupait les rives d'Issy-Koul et les terres avoisinantes. Toutes les tribus de la Horde Noire se nomment Kirghiz. L'épithète de kara (noir) leur vient de leurs voisins; mais les Russes les appellent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Kirghiz-Dikokamennyié. Une partie de ceux qui errent dans les montagnes de Karatighèn et de Kachgar se regardent comme sujets de la Chine. Tout le reste de la horde ne paya le tribut au khan de Khokand que jusqu'à l'année 1843 ; car lorsqu'en 1842 les Boukhars eurent tué leur khan Mouhamet-Ali, et que des troubles eurent éclaté dans le Khokand, les plus nobles tribus des Kirghiz noirs se déclarèrent indépendantes, sous le prétexte qu'elles ignoraient à qui elles devaient obéir, et chassèrent les Khokandais des petits forts situés sur les rivières Karikola, Boskaouna et Konour-Oulena. Les faibles garnisons qui occupaient ces forts, composées chacune de quarante à soixante hommes, y avaient été établies pour faire respecter le Koran (la religion) et protéger les percepteurs de l'impôt.

La Horde Noire, dont une partie (100,000 âmes environ) est sujette de la Russie, se compose de trois tribus: Bogou, Sara-Baghych et Soulty, qui sont sous les ordres des bis (chefs) et se subdivisent en beaucoup de petites tribus gouvernées par un chef élu à la pluralité des voix. Cette dignité est transmise le plus souvent aux fils et aux parents des chefs, lorsque ceux-ci sont riches ou se font remarquer par leur mérite personnel.

Les chefs des Ourmans, Djantaï et Djan-Karatch, qui exprimèrent en 1847 le désir de devenir sujets russes, faisaient monter le nombre de leurs Kirghiz à 40,000 yourtes (200,000 âmes). Manap-Bourambaï, qui règne sur les Bogous et a reçu de l'empereur de la Chine la dignité de prince, a sous ses ordres 10,000 yourtes et 100,000 chevaux. Cette tribu bogoue a toujours été cruellement persécutée par les Sara-Baghych ses voisins, et c'est probablement cette circonstance qui l'a déterminée à se placer sous la protection russe.

Outre l'élève du bétail, ces Kirghiz s'occupent presque tous de l'agriculture, qui répond mieux chez eux aux besoins de l'existence, que dans la Grande Horde des Kirghiz-Kaïssaks. Leur bétail est fort beau ; mais l'amélioration des mœurs et le progrès de la civilisation rencon-

trent chez eux bien plus d'obstacles que chez leurs voisins, parce que le pillage des caravanes, le vol des bestiaux et les cruautés les plus barbares passent chez ce peuple pour des exploits héroïques et chevaleresques; ces brigandages ont encore augmenté depuis 1843. Néanmoins le gouvernement russe entretient des relations amicales aves les Kirghiz noirs, afin que les caravanes se rendant à Kouldja, Tchougoutchak, Tachkente, Khokand et en Kachgarie (Yarkend, Kachgar, Khotèn et Akssou) ne soient point molestées pendant leur voyage.

Une fraction des Kirghiz proprement dits, fortement mélangée de sang russe et appelée Bouroutes par les Russes, occupe les districts de Kouznetsk et de Biisk dans le gouvernement de Tomsk; elle se compose de peuplades, les unes nomades, les autres colonisées, dont le nombre s'élève à plus de 10,000 âmes. Ces tribus tiennent par des liens de parenté aux Kirghiz de l'Yénisséi, qui habitaient jadis le cours supérieur de ce fleuve, spécialement la rive gauche, et dont la véritable origine n'a pas encore été bien clairement établie. Ils offrent un mélange de races tatare et finno-samoïède. La plupart des Kirghiz de l'Yénisséi, opprimés par les Russes et les Dzoungars vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, se décidèrent à retourner vers ceux de leurs frères de race qui résident entre le Khokand et le Turkestan oriental, où ils s'abrutirent complétement.

YAKOUTES.

Les Yakoutes, quoique séparés aujourd'hui de leurs frères de race les Turcs-Tatars, appartiennent à la même famille qu'eux; ils sont également nomades et se sont toujours distingués de leurs voisins par la noblesse de leur caractère et leur esprit belliqueux.

Aujourd'hui les Yakoutes, au nombre de 200,000 âmes, habitent la Sibérie orientale, surtout les terres arrosées par le Léna et ses affluents, l'oblast d'Yakoutsk; ils occupent particulièrement les prairies et les vallées, où, comme peuple pasteur, ils font un contraste frappant avec les Toungouses, peuple exclusivement chasseur, qui errent entre les fleuves, dans l'intérieur montueux et boisé du pays. Les lieux de pâturage des Yakoutes commencent au sud, à partir du fleuve Nyia, qui se jette dans le Léna; coupés par les colonies russes et le territoire des Toungouses, ils se déploient ensuite en aval du Léna. Vers l'ouest, les Yakoutes vivent le long du Viloui et de ses affluents, et occupent tout le territoire qui s'étend jusqu'aux affluents de l'Yénisséi, l'Olenek et la Khatanga. Vers l'est ils séjournent depuis le Léna jusqu'à l'Aldan et le Kolyma; puis on les rencontre plus loin, par petits oulouss, dans la direction de l'ostrog d'Ouda, du port d'Okhotsk et des rives septentrionales de la mer d'Okhotsk. Ils errent, au nord, le long des fleuves qui se jettent dans la mer Glaciale, notamment le long du Léna, de l'Yana, de l'Indighirka et du Kolyma, et s'avancent aussi loin que leurs troupeaux peuvent trouver à se nourrir. Deux toutes petites tribus yakoutes vivent entièrement séparées des autres à l'est de l'Yénisséi inférieur, jusqu'au delà de la Khatanga.

On croit que les Yakoutes demeuraient autrefois, avec des Mongols et des Bouriates, sur le cours supérieur du Léna, autour du lac Baïkal, mais qu'ils se séparèrent de leurs voisins à la suite de fréquents conflits, et descendirent le Léna sur des radeaux avec tous leurs bestiaux. D'autres prétendent qu'ils habitaient ces lieux avant les Mongols et qu'ils ont été refoulés plus au nord par ces derniers. Là, vainqueurs des Toungouses leurs ennemis, ils s'établirent les uns sur l'Olekma, les autres sur le Léna, et s'étendirent ensuite vers le Viloui, l'Aldan, l'Yana et l'Indighirka puis passèrent l'Anabara pour se rendre sur les rives de l'Yénisséi. Ces différentes migrations, ainsi que leur séparation d'avec leurs frères de race les Turcs-Tatars, eurent lieu probablement longtemps avant la conquête de la Sibérie par les Kozaks.

Les Yakoutes eux-mêmes Sakha, au pluriel Sakhalar; mais les premiers Russes qui vinrent dans ce pays empruntèrent aux Toungouses le nom de Yako, par lequel ceux-ci désignaient les Yakoutes, et en firent Yakouta, puis Yakoutes. Ils se divisent en plusieurs tribus qui doivent leur origine aux fils du fabuleux Elléi, père de toute la race. Avant l'arrivée des Russes, ils obéissaient à plusieurs princes qui vivaient entre eux en constante inimitié. On dit qu'il y en avait cinq, dont le plus puissant était Tyghyne, chef de l'oulouss de Kangal, au sud d'Yakoutsk, sur le Léna. Il est à présumer que ces cinq princes furent la cause de la division des Yakoutes en cinq tribus ou oulouss. Chaque tribu se subdivise en différentes petites parties, occupe un territoire séparé et ne se mêle pas avec les autres. Chaque territoire a son prince (en russe, kniazek); à la tête de tous les Yakoutes se trouve un chef supérieur qui réside le plus souvent à Yakoutsk. La justice est rendue de vive voix par les kniazeks et les anciens. Il n'y a que le vol commis au préjudice des Russes et l'assassinat qui soient punis d'après les lois russes. Le train que mènent les kniazeks est vraiment curieux : ils se donnent des airs de dignité et se font entourer de considération; dans leurs excursions, ils sont toujours escortés de coureurs destinés à tenir leur cheval, à les aider à le monter et à en descendre, à exécuter leurs ordres et à les amuser par des contes.

Les Yakoutes sont généralement de taille moyenne, d'une constitution assez robuste et ont les épaules larges; leur physionomie est kalmouke, particularité qu'il faut attribuer à leur mélange avec la race mongole. Ils ont les yeux noirs, petits et brillants; les cheveux noirs et hérissés, la tête forte, le cou gros et court, le visage ovale et les pommettes des joues très-saillantes; leur nez est plat et large, leur teint très-foncé. Ils ont les dents blanches et bien rangées, les lèvres épaisses et les oreilles le plus souvent écartées. La nature les a privés de barbe; ils portent les cheveux très-courts, excepté derrière la tête. Les femmes, au contraire, portent leur chevelure longue, nattée et tressée. A force d'être assis et de monter à cheval, leurs jambes sont arquées, ce qui rend leur démarche gauche et disgracieuse. L'Yakoute a le regard à la fois sévère et doux. Tout son visage exprime le calme de l'âme et porte l'empreinte de la méditation.

Les Yakoutes de Touroukhansk, établis entre l'Yénisséi et la Khatanga, ont la physionomie purement tatare et les cheveux naturellement frisés. Les femmes sont, sous tous les rapports, plus belles que les hommes.

Les Yakoutes des environs de l'ostrog d'Ouda, spécialement les hommes, ont, comme les Bouriates, le visage plat et affreusement laid.

L'habillement des Yakoutes ressemble à celui de tous les indigènes de ces contrées de la Sibérie; il n'a presque plus rien de national. Il consiste, pour l'hiver, en peaux de rennes diversement préparées; en été, ils portent une espèce de kaftan court en coutil, une sorte de tablier qui leur descend du cou jusqu'aux genoux et qui est fait de même étoffe que la chemise. Chez les femmes et les jeunes filles, ce tablier est brodé aux deux extrémités. Le kaftan ordinaire, plus long chez les femmes que chez les hommes, est fendu par derrière, afin de permettre de monter plus commodément à cheval. Depuis que les Russes font le commerce avec ce pays, le kaftan est recouvert de drap et même d'étoffe de soie, et orné d'une bordure en peau de renne. L'envie de plaire a inspiré aux femmes, dont les vêtements sont en étoffes très-simples, le moyen de les orner avec toutes sortes d'affiquets tels que de petites perles en verre de diverses couleurs, qu'elles portent sur la poitrine, dans leur coiffure, à la ceinture et à la chaussure, et dont elles savent assortir les nuances avec assez de goût. Quant aux hommes, ils portent simplement une ceinture en cuir garnie de plaques de fer-blanc et à laquelle ils attachent leurs ustensiles usuels tels que couteau, briquet, etc. Les vêtements de gala, chez les femmes riches, sont des pelisses de renard, des kaftans de drap rouge serrés à la taille par une ceinture en argent; elles se couvrent la tête d'un mouchoir de soie et s'entourent le cou d'un large cercle en argent. Des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues et d'autres ornements ordinairement en argent, dans le goût asiatique, complètent leur toilette. C'est une chose fort étrange de voir ces femmes ayant autour de la tête, sous leur bonnet, un cercle en cuir d'où descendent sur la poitrine et sur le dos une quantité de lanières

garnies de lames de fer-blanc argenté. Leur habillement d'hiver consiste en un double vêtement de peau dont la fourrure est en contact immédiat; les deux sexes portent en outre de gros bonnets, des bottes et des pantalons fourrés. Ils se lient autour du cou une espèce de boa qui, avec leur bonnet très-enfoncé sur la tête, leur donne un certain air jovial et de bonne humeur. Les Yakoutes possèdent un procédé tout particulier pour tanner le cuir et le rendre imperméable. Ils ne connaissaient pas autrefois l'usage des chemises, que les riches seuls portent actuellement, pour la plupart en étoffes de Chine; leurs vêtements de pelleterie étaient alors en contact avec la peau.

Sous le climat rigoureux des contrées qu'habitent les Yakoutes, coucher en plein air pendant les voyages ou à la chasse en hiver, par un froid de 40 degrés, est la chose la plus pénible qu'on puisse imaginer. Les préparatifs de ces sortes de couchers sont fort simples : on enlève la neige avec des pelles et on allume du feu qu'on entoure de branches de pin recouvertes de peaux. Eût-on parcouru, à travers mille fatigues et mille dangers, de 40 à 60 verstes dans la journée, ce n'est qu'à l'endroit choisi pour la couchée qu'on fait le seul repas du jour; souvent on voit le bord de la cuiller se couvrir en quelques secondes d'une couche de glace. Les Yakoutes se couchent entièrement nus et se couvrent de peaux autant que possible, car leurs vêtements gèleraient et ne leur donneraient aucune chaleur. Le lever est un moment terrible pour l'Yakoute, ce qui se conçoit aisément si l'on songe qu'il sort tout nu de dessous ses peaux; qu'il lui faut beaucoup de temps pour remettre ses habits, et que pendant cette opération il se gèle d'un côté tandis que de l'autre il se rôtit presque le dos en se tenant tout près du feu. D'Yakoutsk à Sredné-Kolymsk, les maisons de station n'offrent pas plus de commodités que les haltes en plein air. Ces maisons sont sans fenêtres et sans banquettes, on y a seulement pratiqué un trou pour qu'on puisse y faire du feu, lequel ne produit le plus souvent que de la fumée sans aucune chaleur. En été, les myriades de cousins et de moucherons qu'on rencontre dans ces déserts marécageux, et les continuels cours d'eau qu'on est obligé de traverser, rendent aux hommes et aux animaux le voyage pour ainsi dire plus pénible qu'en hiver.

C'est à leur continuel séjour en plein air et à la courte durée des grandes chaleurs de l'été que les Yakoutes doivent la vigueur physique qui les distingue. Jouissant généralement d'une santé robuste, ils supportent avec beaucoup de patience et sans nulle fâcheuse conséquence toutes sortes d'intempéries, notamment les froids excessifs. Ils voyagent par 40 degrés au-dessous de zéro, et soignent leurs chevaux de bât les mains découvertes. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des individus plus que centenaires, ce qu'on ne voit jamais chez les Bouriates, qui mènent cependant le même genre de vie.

Les Yakoutes sont à la fois pasteurs et chasseurs. Ce n'est que depuis peu d'années, surtout à partir de 1853, que l'agriculture s'est propagée, et il est à espérer que l'oblast d'Yakoutsk, à l'exemple des colonies russes, fournira, dans un espace de temps assez rapproché, le grain nécessaire à la nourriture de ses habitants. Dans les oulouss de Boutouroussk et de Namss on fait actuellement de grands efforts pour faire progresser l'agriculture; mais on ne sème encore que du seigle dans les deux districts de l'oblast, celui d'Yakoutsk et celui d'Olekminsk. Les Yakoutes restant sédentaires pendant l'hiver, ont naturellement deux genres de vie selon les saisons, celui d'été et celui d'hiver. Ils se construisent, en conséquence, des yourtes pour l'été et des yourtes pour l'hiver; les premières (ourassa) consistent en longues bandes d'écorce de bouleau cuites, soutenues par une légère charpente de perches, pour en rendre le transport plus facile. Les yourtes d'hiver ne sont pas transportables; elles sont construites en bois et recouvertes de foin et de terre, particulièrement dans les oulouss de l'est. Elles y sont, en effet, bâties très-solidement et d'une autre façon que les habitations des indigènes de cette contrée, les Toungouses et les Koriaks. Comme les riches seuls peuvent se procurer des vitres en verre pour leurs fenêtres, les pauvres les ferment le plus souvent avec des morceaux de glace bien taillés et les calfeutrent avec de la neige.

Outre l'élève des troupeaux, les Yakoutes se livrent encore à la pêche et à la chasse. Ils prennent à leur service, pour les aider dans ces occupations, leurs voisins les Toungouses et les Youkaghirs, plus audacieux mais plus pauvres qu'eux, et dont plusieurs servent les Yakoutes toute leur vie, seulement pour la nourriture, qui est infiniment meilleure chez ces derniers que chez les Toungouses. Les Yakoutes n'ont le plus souvent que des chevaux et du gros bétail; ils ont peu de rennes et manquent presque totalement de moutons et de chèvres : aussi ne confectionnent-ils pas de feutre; mais ils gagnent beaucoup avec leurs chevaux par le transport des marchandises. Les Yakoutes qui demeurent dans les contrées orientales près d'Okhotsk n'achètent de chevaux que pour les tuer; ils élèvent une quantité de chiens dont ils n'ont ni soin ni souci, et qu'ils nourrissent en hiver d'arêtes de poisson. La récolte de la provision de foin nécessaire à la nourriture des animaux en hiver est l'objet principal des soins de l'Yakoute pendant l'été. L'hiver, il s'occupe presque uniquement de la pêche. Il sait raccommoder ses filets, coudre et faire de jolies ciselures en bois; le travail de la forge lui était connu avant l'arrivée des Russes. Pendant l'été, les Yakoutes riches passent presque tout leur temps à manger, à digérer et à dormir; ils sont généralement forts mangeurs: voir tuer, cuire et rôtir, est déjà pour eux une grande jouissance. Ils estiment chaque morceau en proportion de l'irritation qu'il produit sur la langue, et il est probable qu'ils ne doivent la conservation de leur santé qu'à la rareté des occasions qui se présentent de satisfaire leur gourmandise par des morceaux friands; car le riche Yakoute lui-même regrette de faire abattre un animal bien portant et n'éprouve aucun dégoût à manger la chair d'un animal malsain ou mort par suite de maladie. Pour se faire une idée de l'intempérance de ce peuple quand il trouve une occasion d'y donner carrière, nous citerons un Yakoute qui but à une noce un poud de beurre fondu, et trois autres qui vidèrent sans sourciller un védro d'eau-de-vie, en mangeant un renne mâle d'un an, ce qui ne les empêcha pas de boire en même temps plusieurs livres de beurre fondu. Comme les Yakoutes ignorent la fabrication de l'eau-de-vie de lait aigre, que les Mongols et les Tatars du gouvernement d'Yénisséisk savent si bien préparer, il est permis de supposer que leur séparation d'avec ces derniers remonte à une époque antérieure à la fabrication de cette boisson. Ils sont très-sales dans leur ménage, sous le prétexte que la crasse tient chaud.

Les Yakoutes ont presque tous reçu le baptême, mais leurs notions sur le christianisme sont bien incomplètes et la superstition la plus absurde règne encore parmi eux. Dans leur religion primitive ils adoraient des esprits puissants et invisibles qui les vengeaient de leurs ennemis par des maladies, des épizooties et d'autres calamités. Leurs chamanes sont, comme partout ailleurs, des médiateurs privilégiés entre les dieux, les démons et les hommes.

L'Yakoute, naturellement paresseux, ne manque pourtant pas d'une certaine capacité, comme on peut en juger par ses travaux techniques; il méprise ses voisins moins intelligents que lui, et n'abdique sa supériorité que devant les Russes. Adroits, rusés et entreprenants, les Yakoutes sont, dans leurs rapports commerciaux, insinuants et dissimulés. Selon leurs idées, un homme est un sot quand il laisse échapper l'occasion de tromper son prochain : aussi regardent-ils le vol comme un défaut et non comme un péché; ils volent non par besoin, mais pour montrer leur adresse. Comme tous les peuples peu civilisés, ils sont enclins aux intrigues, aux querelles et à la vengeance. Ils n'ont aucune idée de l'hospitalité, à tel point que si un Yakoute a traité quelqu'un, il le regarde comme son débiteur, et que si celui-ci ne le traite pas à son tour, il lui intente un procès, qu'il abandonne, à la vérité, s'il dure trop longtemps, mais qu'il a le droit de recommencer plus tard. Les Yakoutes ont une mémoire étonnante; ils se racontent souvent avec une scrupuleuse exactitude des choses qui se sont passées depuis vingt ans. Les pauvres sont méprisés, parce qu'on les croit abandonnés de Dieu. Les riches sont orgueilleux, inabordables et injustes. Malgré l'insignifiant yassak (impôt) qu'ils doivent payer avec d'autres petites redevances, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à cinquante, ils ne peuvent pourtant guère parvenir à la fortune, à cause de leur indifférence, de leur paresse et de l'abandon dans lequel ils laissent la terre, qui, par un peu de culture, leur fournirait du moins les moyens de satisfaire aux premières nécessités de la vie. Si la femme de l'Yakoute est l'ouvrière active de la maison, c'est plus par habitude que par devoir, car le mari n'ose prendre aucune disposition sans son consentement. Une femme stérile jouit de beaucoup moins de considération que celle qui a plusieurs enfants.

L'imagination des Yakoutes est fort peu développée; ils ne possèdent pas de chansons populaires, et leur poésie consiste seulement à peindre les objets qui frappent habituellement leur vue. L'accompagnement du

Dessiné d'après les originaux de Mr de Boultcheff et les costumes de la Societé géographique Impériale de Russie par Ch. Huhn.

Lith. chez A. Beggrow à St. Petersbourg.

YAKOUTES.

(Vue prise sur la Léna.)

ЯКУТЫ.

(Видъ на Ленѣ.)

chant est monotone et désagréable. Ils manquent d'instruments de musique et n'aiment guère la danse. En revanche, ils sont très-curieux et trouvent beaucoup de plaisir à écouter des histoires et des contes.

Leur langue dérive de la grande source turco-tatare; seule de toutes ses sœurs elle n'a rien emprunté aux langues arabe et persane; mais, par compensation, elle a subi l'influence de la langue mongole, ce qu'atteste l'introduction d'une quantité de mots de cette dernière. Jamais les Yakoutes n'ont eu de langue écrite.

Les usages pratiqués à l'occasion des mariages ressemblent à peu près à ceux des Bouriates; mais les conditions du mariage ne sont plus les mêmes qu'autrefois; on attend maintenant, pour faire un choix, que les jeunes gens aient atteint l'âge nubile. C'est aux habitudes russes qu'on doit cette innovation. Le père d'un jeune homme à marier envoie un messager au père de la jeune fille qu'il désire obtenir; si le consentement est donné, le père et le fils se rendent alors à la maison du futur beau-père, en compagnie de plusieurs proches parents des deux sexes, revêtus de leurs plus beaux habits et suivis d'un certain nombre de domestiques. A leur arrivée, ils sont régalés de thé, d'eau-de-vie, de mets de différentes sortes, principalement de chair cuite de jument. Après avoir mangé de tout en abondance, ils vont dormir, pendant que les futurs font ensemble plus ample connaissance. S'ils se plaisent l'un à l'autre, ils instruisent le lendemain leur famille de leur consentement réciproque, et c'est alors seulement que les parents passent à la stipulation du kalym de la part du promis et à la dot de la promise. L'un et l'autre sont fort considérables chez les riches. Le kalym consiste ordinairement en 10 étalons, 10 juments avec leurs poulains, 10 forts bœufs et 10 excellentes vaches; on l'augmente de la chair de 20 gros bœufs et vaches tués, ce qu'on appelle 20 kouroums ou régals. Cette partie de la dot est livrable en nature ou en argent (sur le pied de 15 roubles la pièce). Les parents des fiancés dressent ensuite un contrat particulier par lequel le père du promis s'oblige à payer au père de la promise 150 roubles et à la mère 100 roubles argent; il leur doit aussi un cadeau de deux beaux chevaux ou de 20 bœufs et vaches, qu'il peut remplacer au moyen d'un payement de 30 roubles par cheval et de 15 roubles par tête de bêtes à cornes. Il est encore stipulé d'autres dons obligatoires en eau-de-vie et en viandes de différentes sortes, dont la quantité dépend d'ailleurs de la générosité du donateur. Enfin, le père du promis doit, outre les obligations ci-dessus, donner aussi deux juments grasses à ceux qui portent le kalym à la maison de la fiancée.

Dans le cas où le kalym est très-considérable, la dot de la promise consiste, de son côté, en une image enrichie d'ornements en argent, en deux beaux chevaux avec des selles garnies d'argent, en 20 vaches grasses et quelquefois davantage. On y ajoute une pelisse d'écureuil recouverte de drap, une grande pelisse pour porter par-dessus, des bonnets d'été et d'hiver brodés en argent, des pelisses couvertes de drap et de coutil, des boucles d'oreilles en argent, des ornements de tête, etc. Le père de la fiancée paye à celui qui a fait la demande en mariage de 150 à 300 roubles; de plus, il donne 10 pièces de bétail pour l'emménagement de l'yourte, tous les utensiles nécessaires pour le ménage, etc. Cela convenu, les parents fixent de part et d'autre un terme pour le payement, après quoi le fiancé et son père retournent chez eux ainsi que toutes les personnes qui les avaient accompagnés. Quand la première partie du kalym s'acquitte, le père et le fils, suivis de leurs proches et de leurs amis, souvent au nombre de cent à deux cents personnes des deux sexes, se rendent chez le père de la fiancée, qui alors leur donne un festin. Au second payement du kalym, c'est-à-dire lors de la livraison des 20 bœufs tués, on abandonne à la voracité des hôtes du promis et de la promise la chair de six de ces animaux, de cinq à dix védros d'eau-de-vie et de cinq à quinze pouds de beurre fondu, dont ils sont régalés pendant trois jours; à chaque dîner et souper on leur sert un bœuf ou une vache, ce qui ne leur suffit pas toujours. Dès ce moment, les visites du père et du fils deviennent plus fréquentes; elles sont toujours accompagnées de présents et se succèdent jusqu'à l'entier acquittement du kalym, ce qui dure quelquefois trois ans. Quand tout est payé et que la dot de la fiancée est prête, on fixe un jour pour le mariage religieux, et un autre pour la célébration des noces, si l'église est à une grande distance. La fiancée, escortée d'une suite nombreuse, est conduite à l'église avec accompagnement de chansons, et après la cérémonie tout le monde se rend lentement à la maison du jeune marié. Là les fêtes durent de cinq à six jours; on y consomme le double de ce qui a été mangé lors du payement de la première partie du kalym; mais le père de la jeune mariée supporte sa part de la dépense.

Si un Yakoute sent l'approche de la mort, il réunit autour de lui ses héritiers, leur lègue ses biens, leur dit avec qui ils doivent entretenir des relations plus étroites, de qui ils doivent se méfier et de qui ils doivent tirer vengeance; il appuie toutes ses recommandations de raisons et d'explications détaillées. Les héritiers ne manquent jamais d'accomplir les vœux du testateur. On revêt les morts de leurs plus beaux habits et on met dans leur cercueil tout ce qui était à leur usage durant la vie, et même tout ce qui contribuait à les égayer.

Les Yakoutes de l'oulouss de Gigansk, entre l'Anabara et le Léna, se distinguent par l'honnêteté de leurs mœurs, leur probité, leur vie patriarcale et une certaine propreté. En été, ils séjournent dans des pâturages marécageux qui avoisinent la mer Glaciale, et se nourrissent de rennes sauvages dont ils partagent la chair entre eux; chaque membre de la tribu reçoit ensuite à son tour une peau de renne; de manière que le chasseur heureux ou habile n'a aucun avantage sur les autres.

Ces Yakoutes voient dans un renne abattu un don du ciel et le partagent entre eux avec autant d'équité qu'ils en mettent à s'entr'aider et à se dédommager réciproquement des ravages que les loups et autres animaux féroces auraient pu commettre dans le troupeau. Bienveillants quoique sérieux, ils sont très-hospitaliers; ils traitent généreusement leurs hôtes et leur font des présents. Ils sont en général d'une forte constitution, mais d'une nature flegmatique, et n'ont que des besoins très-bornés. Ils emploient une espèce d'herbe au lieu du thé comprimé en usage dans toute la Sibérie. Ils mènent une vie nomade ou plutôt errante, et n'ont presque pas de demeures fixes. Les hommes ne s'occupent que de chasse et de pêche; ils vont à la recherche des dents de mammouth et font la chasse aux renards, aux rennes sauvages, etc., dans les grandes îles de la mer Glaciale.

Les travaux pénibles et tous les soins du ménage reposent sur les femmes, qui bâtissent même les yourtes, fendent le bois en hiver, portent l'eau, gardent les rennes, etc.; mais elles sont inhabiles aux petits ouvrages manuels. L'habitation (yourte) est rebâtie presque tous les mois et d'une nouvelle manière aux différentes saisons de l'année; chaque fois son aspect présente une autre disposition. Les yourtes d'été (ourassa) ont une forme cônique et sont faites d'écorce de bouleau et de perches minces; elles sont établies aux bords des fleuves. Les yourtes d'hiver sont construites dans l'intérieur des forêts, à la distance de plusieurs verstes. Les Yakoutes qui habitent les côtes de la mer Glaciale et les îles avoisinantes se font des maisons en bois qu'ils recouvrent de terre. Ils sont tous baptisés. Pour les mariages, la demande est faite par un intermédiaire; le kalym consiste en argent et en rennes. Ces Yakoutes n'ont aucune idée de la musique. Les impôts qu'ils doivent payer sont très-minimes et ne dépassent pas la somme de 5 roubles par tête.

Les Yakoutes du gouvernement d'Yénisséisk ne se composent que de deux tribus insignifiantes qui habitent le pays de Touroukhansk, contrée la plus âpre de l'extrême nord.

Quoiqu'ils n'offrent pas à l'observateur de particularités bien remarquables, ils sont pourtant dignes d'intérêt, malgré leur longue séparation de leurs frères de race. Ces deux tribus (formant deux communes) comptent environ 500 âmes des deux sexes, à peu près en nombre égal. La première se nomme Chorokhinsk et se compose de 30 individus; l'autre s'appelle Nijné-Zatoundrinsk (au delà des marais) et renferme 470 individus. Les premiers habitent le village de Chorokhina, à 30 verstes de Touroukhansk, près de l'embouchure de la Chorokha, affluent de l'Yénisséi; les derniers demeurent encore plus au nord, dans d'immenses terres marécageuses couvertes de lacs poissonneux, aux bords de la Khéta, du Popigaï, de l'Oka, du Kkatanga et de l'Anabara. Ces deux tribus ne vivent, vu la rigueur du climat, que de chasse et de pêche. Elles ont, ainsi que nous l'avons dit, conservé dans leur extérieur le type tatar plus pur que les Yakoutes du Léna. La femme est aussi, chez eux, très-coquette et garnit ses vêtements de différents ornements et broderies; le long gilet de drap qui sort de dessous le kaftan fourré est surtout richement brodé de fausses perles. Le vêtement de dessous de ces Yakoutes est pareil à celui des Samoïèdes;

les plus riches seuls portent des chemises. Ils sont d'ailleurs plus laborieux et jouissent de beaucoup plus d'aisance que ceux de l'oblast d'Yakoutsk. Chez les Nijné-Zatoundrinskis, chaque famille possède de 50 à 60 rennes domestiques, sans compter une quantité de rennes sauvages qui errent dans les marais. Le genre de vie de ces Yakoutes tout à fait russifiés ne diffère en rien de celui des Russes leurs voisins; réunis comme eux, ils habitent de petits villages et sont les seuls indigènes sédentaires du pays de Touroukhansk; ils comprennent bien le russe et sont gouvernés par leurs anciens. La plupart de leurs habitations consistent en une construction en bois, basse et fermée, dont le plafond sert de toit; un corridor la partage en deux parties dont l'une, également séparée, est destinée à contenir la famille et les provisions de bouche; l'autre est réservée aux rennes et aux chiens. Au milieu de la chambre habitée se trouve une espèce de cheminée; un long banc règne tout autour des murs; les ouvertures des fenêtres sont garnies de vessies en guise de carreaux de vitre. C'est à tort qu'on accuse l'Yakoute de malpropreté : sa demeure est un palais en comparaison du tchoum d'un Samoïède.

Ces Yakoutes sont prévenants et hospitaliers. Aussi gros mangeurs que leurs congénères, leur mets national consiste en une sorte de gruau de farine de seigle non tamisée, cuit avec du beurre et de l'eau. Tous sont baptisés et ont la réputation de chrétiens zélés; il n'en existe plus qu'un petit nombre professant encore le chamanisme et habitant sur les rives de l'Anabara. Antérieurement ils croyaient à l'existence de neuf cieux; dans les sept premiers vivaient différents animaux; dans le huitième demeurait le dieu des éclairs et du tonnerre; le neuvième était habité par dieu le tout-puissant créateur et par sa femme. Ils ne connaissent point la musique, mais ils aiment beaucoup la danse. Pour se livrer à ce plaisir, ils forment un rond et se meuvent lentement en avant, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, en chantant : Kheïra, kheïra, khetchou, khetchou, khougaï, ouraï, khougaï, ouraï, aggaï, aggaï.

PEUPLES MONGOLS.

La race mongole, qui habite le centre de l'Asie depuis les temps les plus reculés, n'est représentée dans l'empire russe que par quelques groupes épars, rameaux très-éloignés d'une nation autrefois innombrable et dont la puissance, un instant colossale, tomba bientôt dans une complète décadence.

Les Mongols sont un peuple essentiellement nomade et se divisent en noblesse, clergé et guerriers subalternes; ils ont été répartis par la dynastie actuelle des empereurs mandchoux-chinois en un grand nombre de divisions militaires placées sous l'autorité des princes de leurs tribus. Leurs annales présentent le remarquable phénomène d'une nation qui, de la plus profonde obscurité historique, surgit tout à coup et ébranle toute l'Asie et l'Europe orientale, fait d'immenses conquêtes, fonde dans des Etats étrangers des dynasties nouvelles tirées de son propre sein, et retombe dans le même néant politique d'où l'avait arrachée une rapide période de puissance et de gloire. Semblables aux ouragans des steppes qui soulèvent la poussière en chassant devant eux hommes et animaux, ces guerriers nomades se frayèrent un passage à travers la moitié du globe, démolissant sans rien édifier, détruisant sans créer. Le pouvoir et la domination immense de Tchingghis-Khan, dont l'histoire n'offre pas un second exemple, ne furent qu'un vertige politique de courte durée, résultat d'une union passagère de toutes les hordes dont jusqu'alors les nombreux princes indépendants s'étaient contentés de se piller réciproquement, de guerroyer entre eux ou de s'allier partiellement pour tenter des expéditions contre la Chine et le Turkestan oriental. Avant et après Tchingghis-Khan, les Mongols habitaient le plateau de l'Asie centrale et ne changeaient de domicile que sur leur propre territoire. Ils conservèrent le type de tous les peuples nomades: la brutalité, la rapacité et l'humeur belliqueuse, conditions inséparables de leur singulière existence.

Les conquêtes rapides et prodigieuses de Tchingghis-Khan n'eurent pour les Mongols aucun résultat durable. Après leur expulsion de la Chine et la décadence des dynasties qu'ils avaient fondées dans les pays occidentaux de l'Asie, on les voit retomber dans leur insignifiance politique; les peuples autrefois subjugués par eux sont victorieux à leur tour; d'autres intérêts, d'autres relations surgissent, et la langue mongole elle-même, avec tout ce qui s'y rattache, finit par se perdre dans les pays conquis, sans y laisser de traces. A l'apparition de Timour (Tamerlan), l'époque des Tchingghiskhanides était déjà passée. Sous la domination de ce nouveau conquérant, le mongolisme cessa de régner dans l'Asie occidentale pour céder la place au tatarisme fortifié de l'islamisme. Le tatarisme s'éleva bientôt plus puissant et plus vivace sur les ruines du mongolisme, et, malgré son engourdissement précoce, il a laissé une empreinte profonde sur la physionomie des peuples autrefois assujettis. Ces Tatars, comme nous les nommons encore aujourd'hui, n'étaient plus alors, par le fait, des Mongols ou de véritables Tatars (Tatans ou Tatars), mais plutôt des tribus turques (Turkestans), nommées inexactement Tatars, formant probablement déjà sous Tchingghis-Khan et ses premiers successeurs la plus grande partie des armées mongoles.

Il est difficile de fixer avec quelque exactitude les limites nationales et territoriales des peuples nomades; les individus y sont aussi mobiles que les masses, et les fractions qui s'en détachent en groupes plus ou moins nombreux subissent plus souvent l'influence étrangère qu'elles n'exercent la leur. Dans notre ethnographie des Finnois, des Samoïèdes et des Tatars, nous avons fait mention du mélange de ces peuples avec les Mongols; il ne nous reste donc plus à nous occuper que des tribus mongoles plus ou moins pures de toute fusion, lesquelles, par l'unité de langage et de religion, forment un grand ensemble qui ne perdit rien de ses mœurs primitives, même après les fréquentes émigrations de tribus entières.

L'ancienne division des peuples mongols en groupe oriental et en groupe occidental, qui a toujours prévalu avant et après Tchingghis-Khan, se retrouve parmi les Mongols de l'empire russe. Les Mongols proprement dits, dans la Transbaïkalie, et leurs voisins les Bouriates, appartiennent aux Mongols orientaux; les Kalmouks de l'Altaï, du gouvernement de Tomsk, et leurs frères de race les Kalmouks du Volga, appartiennent aux Mongols occidentaux ou plus exactement aux descendants de la ligue politique des Oïrates.

Quand et comment ces quatre groupes de Mongols vinrent-ils habiter leurs demeures actuelles, c'est ce qui ressortira du fragment suivant de l'histoire des Mongols en général, et spécialement des Mongols de Transbaïkalie, des Bouriates, des Kalmouks de l'Altaï et des Kalmouks du Volga.

La patrie des hordes mongoles de l'empire russe, comme de tous les Mongols en général, est le plateau de l'Asie centrale. Séparés peut-être ou issus dès la plus haute antiquité des tribus turques de la partie occidentale du centre de l'Asie (du Turkestan oriental et occidental), les Mongols (Hioungnous?), 200 ans au moins avant Jésus-Christ, alors que les Chinois découvrirent l'Asie centrale, étaient déjà essentiellement

distincts non-seulement des Turkestans, leurs ancêtres supposés, mais même des Toungouses, leur postérité probable. Le vocabulaire de la langue hioungnoue que nous ont laissé les Chinois ne permet pas d'affirmer avec certitude que les Hioungnous aient été les ancêtres des Mongols.

Encore aujourd'hui les tribus mongoles mènent une existence nomade: à l'ouest jusqu'aux steppes des Kirghiz-Kaïssaks, à l'est jusqu'à l'Argoun et le Sounggari (Sounggari-Oula), au sud jusqu'au Thibet, et au nord jusqu'aux monts Altaï et au lac Baïkal. Ils professent en majorité le bouddhisme ou lamaïsme, supérieur au chamanisme, qui fut leur religion primitive, mais inférieur au mahométisme, que reconnaissent les tribus turques.

Lors de la découverte de l'Asie centrale par les Chinois (environ 200 ans avant Jésus-Christ), découverte qui fut pour eux de la plus grande importance, toutes les tribus qui s'y trouvaient (et probablement les mêmes qu'on nomma plus tard les Mongols) furent simultanément réunies sous le sceptre de la dynastie des Chuns ou Khounns (selon la prononciation chinoise : Khiounn-nou, Hioung-nou, Hiong-nou). Déjà dans les quatrième et troisième siècles avant la naissance de Jésus-Christ, le grand nombre d'Etats féodaux, qui se répartissaient encore en tribus ou divisions (nommées actuellement aïmaks par les Mongols), s'étaient constitués en trois empires indépendants, à la suite des troubles civils de la Chine.

La nation recevait toujours son nom de la dynastie régnante, de même que chaque aïmak tirait le sien de la famille qui le gouvernait. A la chute de la maison régnante, le peuple ne perdait point son existence politique ; il changeait simplement de nom.

Peu d'années avant la naissance de Jésus-Christ, la maison des Khounns (Hioung-nou) fut pendant quelque temps assujettie aux Chinois, et depuis l'an 14 on l'appelait Gounnou (c'est-à-dire très-humble esclave, tandis que Khiounn-nou, comme les Chinois l'écrivent, signifie pernicieux esclave, ce qui est probablement la corruption d'un mot national). Cette maison se divisa par la suite en deux branches, l'une septentrionale et l'autre méridionale. L'histoire de cette dynastie et de celles qui lui succédèrent n'offre qu'un chaos de querelles intestines entre les princes indigènes et d'expéditions guerrières contre la Chine et le Turkestan. C'est ainsi qu'à diverses époques la totalité de ces peuples ou une partie d'entre eux se divisèrent en plusieurs hordes, soit libres, soit dépendantes; et souvent des tribus partielles ou même entières changèrent de résidence, mais toutefois sans quitter les limites de la Mongolie.

Tel est le caractère général que présente l'histoire mongole jusqu'à Tchingghis-Khan, caractère qui s'est conservé même jusqu'au milieu du siècle dernier parmi les tribus non soumises à une autorité étrangère. Un souverain chinois de la dynastie des Mandchoux vainquit ensuite les Mongols de l'ouest; puis enfin la Russie, par une sage administration, mit un terme aux querelles incessantes et aux éternelles oppressions de la noblesse mongole dans les tribus qui habitaient son territoire.

C'est par Tchingghis-Khan que la dynastie des Tatans, nommée plus tard Youan en chinois, arriva au pouvoir et se maintint dans la Mongolie orientale jusqu'à ce qu'elle eût été renversée par les Chinois. L'histoire de cette dynastie nous occupera quelques instants.

Sur les rives de l'Amour vivait, longtemps avant Jésus-Christ, un peuple nommé Souchèn, et dans la Mandchourie actuelle, le peuple Ilou. Au commencement de notre ère, ce dernier peuple soumit les Souchèn, adopta bientôt après le nom d'Oughi, et se divisa en plusieurs tribus. Au cinquième siècle, l'une de ces tribus, celle des bords de l'Amour, devint puissante et fut elle-même, deux cents ans plus tard, morcelée en seize hordes connues sous le nom de Mo-ho (Mokh). Il est probable que dans les premières années du neuvième siècle, une de ces tribus mokhes émigra vers Ordoss (la Mongolie du sud-est), y prit le nom de Tatan et, grandissant insensiblement, se répandit dans la Khalka ou Kalka, à l'ouest de l'Argoun; dans le onzième siècle, il transmit son nom à son pays d'adoption. Les Tatans se divisèrent en plusieurs aïmaks dont les plus puissants furent les Mongols, les Taïtchoutes (Taïgoutes), les Kherehs (Kérès) et les Tatars. La première de ces tribus soutint seule, vers le milieu du douzième siècle, une guerre heureuse contre la Chine.

Il résulte de ceci que pendant longtemps on a cru à tort le nom de Mo-ho (Mokh) identique à celui de Mongol. L'histoire de la dynastie chinoise des Tangs (618-906) fait déjà mention d'un peuple Mong-ou qui vivait au nord-ouest, à une grande distance des Mo-hos ; et au temps où régnait la dynastie de Li-ao, une tribu nommée Mong-kou-li vivait en nomade dans ces contrées. C'était très-probablement la tribu des Mongols. L'histoire chinoise établit partout une grande différence entre les Mokhs et le peuple dont le nom commence par Mong (Mongols). Ces Mong-kou-lis, qui entretenaient alors encore avec la Chine septentrionale un paisible commerce de fourrures, se révèlent tout à coup comme conquérants et fondateurs d'un empire universel à l'époque de la dynastie Kine (1115-1234). Vers la fin du douzième siècle, le souverain mongol Témoudjine devint le plus puissant de tous les princes tatans, et, après quelques victoires signalées par d'horribles cruautés, il fut élu empereur sous le nom de Tchingghis-Khan, à la suite d'un congrès des princes assemblés sur l'Onon supérieur, en l'année 1206.

De cette manière, le nom de Mongols ou Tatars devint usuel en Russie et en Europe, et fut appliqué plus tard, mais à tort, aux tribus turques qui parurent sur la scène politique sous Timour (Tamerlan) et fondèrent plusieurs Etats sur le Volga et ailleurs. (Tatar est la forme plurielle de Tatan, qui ne paraît que rarement dans la langue mongole, mais très-souvent dans la langue mandchoue, où la terminaison du pluriel r (ri) remplace le n du singulier. Les Mongols actuels ne connaissent plus le mot Tatan et disent seulement Tatar). Ces tribus turques de Timour sont les Tatars de nos jours, dont l'élément mongol ne s'est conservé que dans la généalogie des familles princières. Avant que Tchingghis-Khan eût soumis toutes les tribus de la même race et les eût toutes comprises sous la dénomination de Mongols ou de Tatans, les contrées gouvernées par des princes tatans proprement dits portaient seules ce nom, devenu général depuis Tchingghis-Khan; ce nom se maintint dans la Kkalka jusqu'à l'époque où Khoubilaï, à son avénement au trône de Chine, adopta pour sa dynastie et son empire le nom d'Youan. Lorsque, bientôt après la perte de la Chine, les descendants de Tchingghis-Khan durent aussi renoncer à la Mongolie méridionale, le nom d'Youan ne resta qu'aux Mongols de la Khalkha et de la Dzoungarie. Au commencement du quinzième siècle, l'ancien nom de Tatan fut rétabli par le khan Goltsi; mais, au seizième siècle, les Chinois prirent possession de Tchakhar, et ce dernier nom fut dès lors donné à toute la nation (ce qui a cessé d'exister depuis longtemps).

Après avoir subjugué toutes les tribus et tous les peuples issus d'une même origine, Tchingghis-Khan étendit son pouvoir sur les Etats voisins et fonda un empire d'une étendue telle qu'il n'en a jamais existé de pareil sous aucun monarque. A la mort de Tchingghis-Khan en 1227, cet empire fut partagé entre ses fils en quatre souverainetés principales, celles de Kiptchak, de Tchagataï, d'Ouïgour et de Mongolie; il reçut de nouveaux agrandissements par ses successeurs et s'étendit même sur toute la Chine. Les expéditions de Tchingghis-Khan et de ses successeurs, leurs conquêtes et leurs déprédations, ne furent le résultat d'aucun plan politique; elles étaient entreprises uniquement pour satisfaire leur instinct national de luttes et de combats, une avidité toujours croissante et une insatiable soif de butin, développées encore par suite des succès obtenus à la guerre. Ainsi s'explique la chute rapide des trônes créés par les Tchingghiskhanides dans des pays étrangers, où ils ne se maintinrent que là où des circonstances particulières exercèrent une influence favorable à leur domination, comme cela eut lieu, par exemple, en Russie. Les dissensions intestines recommencèrent bientôt comme par le passé, et la domination sur la Chine fut perdue en 1368. D'incessantes luttes entre eux et avec les Chinois diminuèrent de plus en plus le nombre et affaiblirent la puissance politique des Mongols, en contribuant essentiellement à celle des Mandchoux et à leur élévation au trône de Chine. Cependant, au commencement du seizième siècle, Daïan-Khagan réunit de nouveau toutes les tribus mongoles, dont la puissance jeta un dernier éclat cent ans après, et rendit même temporairement la Chine tributaire sous le règne de Lindan-Khan. Mais ce suprême effort ne fut qu'un éclair qui précéda l'extinction définitive de la puissance mongole de l'est. En 1638, des fractions considérables s'étant détachées de la masse générale du peuple et des intérêts nationaux, les Mongols orientaux tombèrent sous la domination des Mandchoux et touchèrent au terme de leur indépendance politique. Dans les contrées de l'Altaï, les Mongols de l'ouest se maintinrent encore plus de cent ans, mais ils finirent par succomber à leur tour comme leurs compatriotes de l'est.

A la même époque, la Russie avait déjà vaincu sur le lac Baïkal les sauvages tribus bouriates des Mongols; elle entretenait aussi des rapports pacifiques avec celles de Khalkha, et ne tarda pas à se trouver en contact immédiat avec les Mandchoux, en s'avançant assez loin sur l'Amour. Il était de l'intérêt des deux partis de s'entendre à l'amiable sur la délimitation réciproque des frontières. Par la paix de Nertchinsk en 1689, la Russie céda à la Chine les contrées de l'Amour, et dès cette époque on fixa aux deux Etats des limites qui ne subirent plus aucun changement jusqu'en 1858. En vertu de cette paix, les Bouriates restèrent sous la domination de la Russie, à laquelle fut aussi incorporée une faible partie des Mongols septentrionaux sur l'Onon, patrie de Tchingghis-Khan.

La langue orale des Mongols s'est perfectionnée bien avant leur littérature et en dehors de toute influence étrangère. Lorsque, vers l'année 200 avant Jésus-Christ, Modo-Khan eut réuni en une seule masse les tribus alors nommées Hioung-nou (plus tard les Mongols) et subjugué beaucoup de peuples voisins, une nouvelle organisation politique devint indispensable. Éprouvant avant tout le besoin d'une écriture, on commença à se servir de celle des Chinois, mais sans l'approprier toutefois à la langue mongole, c'est-à-dire qu'on n'en fit pas usage pour exprimer les sons élémentaires, comme procède une écriture syllabique et littérale. Ceci eut pour effet de décider beaucoup de Chinois à prendre du service chez les Mongols, où de grands avantages leur étaient assurés. Cet état de choses subsista chez les peuples mongols pendant plus de mille ans. Ce n'est qu'au dixième siècle de notre ère, sous le premier souverain de la maison de Kitan, en 920, qu'ils inventèrent enfin une écriture nationale. Après avoir presque complétement expulsé les Kitans et être devenus à leur tour les dominateurs de la Chine septentrionale, les Niudchis créèrent, au commencement du douzième siècle, une écriture qui ne fut cependant qu'une dérivation de celle des Kitans. On prétend qu'à cette époque il existait chez les Mongols une sorte de littérature; mais, à la chute des Niudchis, elle déclina et se perdit à tel point qu'il n'en reste que bien peu de monuments. Tchingghis-Khan se servait, ainsi que ses successeurs, de l'écriture ouïgoure aussi bien que de l'écriture chinoise. Plus tard on essaya d'introduire l'alphabet thibétain; mais l'alphabet emprunté aux Ouïgours l'emporta sur lui, et il est encore usité de nos jours, où il se présente à nous sous deux formes distinctes représentées par les caractères alphabétiques des Mongols orientaux et par ceux des Kalmouks. Toutes les tribus mongoles parlent la même langue. Sous le point de vue grammatical, elle est moins perfectionnée que la langue turque; cependant, à part les emprunts faits à d'autres sources, le caractère général, le système vocal et une infinité de racines de cette langue permettent de reconnaître en elle un idiome provenant de la même origine que la langue turque (tatare).

La religion des Mongols est, en général, le lamaïsme, ou le bouddhisme érigé en théocratie, bien que, chez les Bouriates surtout, on remarque encore des tendances au chamanisme. Les trois principaux peuples de l'Asie centrale, tels qu'ils se sont succédé de l'ouest à l'est, considérés sous le rapport de l'ancienneté, du degré de civilisation et de la religion, c'est-à-dire les Turkestans ou Turks, les Mongols et les Tounguses, professent encore les trois religions dominantes en Asie, c'est-à-dire l'islamisme, le lamaïsme et le chamanisme. A la croyance primitive, qui dégénéra par la suite en chamanisme, succéda chez les Mongols le bouddhisme, qui s'était formé dans le nord des Indes orientales, environ 500 ans avant Jésus-Christ, et dont le but est le perfectionnement et la glorification de la nature perverse, dès l'origine, de tous les êtres animés; but qui ne peut être atteint que par l'enchaînement d'innombrables existences successives; car la suppression complète de toute passion, que le dogme exige, ne saurait se réaliser dans une seule ni même dans plusieurs existences terrestres. Conformément à la doctrine bouddhiste, il n'existe d'être suprême que l'esprit abstrait du monde, dont les parties sont disséminées sur tout l'univers et renfermées en chaque être à part et qui tend à s'affranchir éternellement de toute matière, affranchissement qui nécessite cependant l'anéantissement absolu de toute individualité. Les êtres déjà délivrés de la matière, mais existant encore individuellement, travaillent sans relâche à la délivrance des autres êtres, et créent ainsi des époques dans la doctrine de la glorification. Ces êtres sont les objets de la vénération du bouddhiste. Ce fut à l'époque de la naissance de Jésus-Christ que la doctrine bouddhiste parvint dans l'Asie centrale et bientôt après en Chine; mais l'époque à laquelle elle se répandit en Mongolie est incertaine; ce qu'on sait, c'est que cela n'eut lieu qu'après le règne de Tchingghis-Khan. Au Thibet, le bouddhisme s'éleva à une théocratie sous l'autorité d'une sorte de patriarches; mais les chefs ecclésiastiques étendent leur hiérarchie sur ce pays et la Mongolie seulement.

Les lamas (prêtres bouddhistes) remplissent trois fois par jour leur ministère : le matin et à midi par la parole, chaque pause étant marquée par le son des timbales; et le soir, en se servant d'instruments à vent. C'est en soufflant dans de grandes conques marines qu'ils invitent les croyants à venir au temple pour la célébration du service divin, qui consiste surtout dans la lecture monotone et psalmodiée des livres sacrés, lecture souvent accompagnée par des timbales et des tambourins. Parmi les lamas, l'inspecteur du culte a seul la prépondérance sur ses collègues; tous sont revêtus d'un costume particulier et enveloppés de grands châles. L'architecture de leurs monastères mérite de fixer l'attention. Chaque lama a sa maisonnette et sa petite chapelle à part, groupées autour du temple, et où il élève des jeunes gens qu'il considère comme ses enfants ecclésiastiques. C'est ordinairement à l'âge de quatre à six ans que ceux-ci entrent au monastère. Le plus ancien élève succède au maître et doit pourvoir à l'entretien des autres. Ces maisons isolées sont pour la plupart entourées d'une muraille et soumises à une direction commune confiée à plusieurs administrateurs. Les temples mongols ont leur entrée du côté du sud, et cette entrée forme en même temps la façade principale de l'édifice; l'intérieur en est généralement très-sombre. A l'entrée du temple sont placées sur un socle trois immenses idoles; celle du milieu représente le fondateur transfiguré de l'époque actuelle de la glorification, l'autre le fondateur de l'époque antérieure; et enfin la troisième présente l'image du créateur de l'époque future. Les autres idoles sont taillées en bois ou peintes sur de la toile. Chaque intelligence glorifiée ou, en un certain sens, chaque dieu individuel, quoique périssable, se nomme Bouddha (réveillé) chez les Hindous, Fo et Foé chez les Chinois (ce qui n'est qu'une abréviation et une corruption du mot indien), et Bourkhane chez les Mongols. Les holocaustes, qui consistent en grosses pâtisseries et en belles fleurs artificielles, sont exposés sur une longue table devant les bourkhanes. Sur cette même table se trouve une coquille où brûle le feu perpétuel; dans une autre sont des cendres dans lesquelles les suppliants viennent jeter des pastilles du Thibet. Les croyants ne fréquentent d'ailleurs presque jamais le temple pendant l'office. Les lamas n'ont pas d'influence directe sur le peuple. Les subordonnés de premier ordre du dalaï lama de Thibet sont les khoutoukhtous; ensuite les kambous, dont la dignité correspond à peu près à celle d'évêque; le clergé subalterne est formé de ghelongs, ghetsouls, bandis ou chabis et obouchis; ces derniers sont à demi séculiers. Chez les Mongols, tous les ecclésiastiques étaient nommés khouarak; les prêtres supérieurs seuls prenaient le titre de lama, dénomination qui par la suite s'est étendue à tout le clergé. Le mot lama est originaire du Thibet et signifie chef; les autres titres proviennent également du Thibet. L'état ecclésiastique oblige à beaucoup de privations. Ce qu'il y a de très-singulier, c'est que, à l'exception des chevaux, des porcs et du poisson, les lamas peuvent manger de toute espèce d'animaux; et cependant la doctrine bouddhiste considère comme un grand péché l'usage de la viande.

MONGOLS DE L'EST.

MONGOLS PROPREMENT DITS.

Le petit nombre de véritables Mongols qui habitent des contrées dépendantes de l'empire russe en Transbaïkalie, sur la frontière chinoise, fait partie des Mongols de la Khalkha ou Kalka, qui vivaient en nomades dans les districts septentrionaux, au midi du lac Baïkal, et qui passèrent sous la domination des Tatans, par suite de leur invasion dans ces contrées. Ne se distinguant en rien des tribus khalkhas de leur voisinage, ils entrèrent en 1689 dans le pacte des peuples soumis au sceptre russe, par suite de la paix de Nertchinsk, et, en vertu d'un traité de délimitation conclu avec la Chine par le comte Golovine, ils continuèrent à demeurer aux lieux de leur résidence habituelle.

Ils se divisent en six petites tribus et sont comptés au nombre des Bouriates de Sélenghinsk.

Sous le rapport de la langue et de la religion des Mongols en général, ce qui précède est également applicable aux Mongols de la Transbaïkalie, qui, par leur genre de vie, leurs mœurs et leur extérieur, se rapprochent beaucoup de ceux de l'Asie centrale. Observons toutefois que le voisinage et la domination des Russes ont considérablement tempéré leur caractère sauvage et farouche. Ils sont maigres, de taille moyenne, mais vigoureusement constitués; ils ont la chevelure noire, le teint foncé (jaune-froment), les joues rouges, la tête grosse et arrondie, et les oreilles écartées de la tête. Ils ont les yeux allongés, obliques et peu ouverts; la racine du nez est plate. Les pommettes sont un peu saillantes, le menton est étroit, ce qui donne au visage, naturellement arrondi, une forme pointue à sa partie inférieure. Les lèvres sont minces, les dents blanches, la barbe peu fournie, le regard vif et perçant. L'usage habituel du cheval rend leurs jambes arquées, leur démarche mal assurée et leur donne une tournure un peu voûtée. Les femmes ressemblent aux hommes, mais elles ont le teint frais et vif.

D'un naturel intelligent, les Mongols ont le caractère ouvert, affable et bon; eu égard à l'extrême simplicité de leur vie, ils ne sont pas très-grossiers et ont beaucoup plus de politesse et de tact que l'on n'est autorisé à en attendre d'un peuple nomade. Leur défaut capital est une extrême cupidité qui détermine chez eux un penchant au vol. En temps de guerre, ils se distinguent par la ruse, la duplicité et la cruauté. Placés sous la même administration que les Bouriates, ils ne diffèrent aucunement de ceux qui sont leurs plus proches voisins, par l'extérieur, le genre de vie et les mœurs. Complétement pacifiés aujourd'hui, ils mènent une vie errante avec leurs yourtes de feutre nommées ghyr. Ce n'est que vers la fin de l'automne qu'ils s'occupent de chasse, qu'ils pratiquent d'une façon tout exceptionnelle : ils cachent des arcs tendus et dressés perpendiculairement, de manière que les animaux qui passent par-dessus soient exposés à se tuer en les touchant.

BOURIATES.

Les Bouriates sont une branche importante de la grande famille mongole, et peut-être l'une de ces tribus qui, dans l'antiquité, émigrèrent vers l'occident, s'étendirent plus tard vers le nord et le nord-ouest, d'où elles repoussèrent les Toungouses, et pénétrèrent dans les contrées du Baïkal dont elles forment la principale population. L'incertitude des traditions historiques ne permet pas de déterminer d'une manière précise l'époque à laquelle s'accomplirent ces faits; mais les nombreuses antiquités que l'on a retrouvées font supposer que des tribus tchoudes ont occupé aussi la partie septentrionale de leurs possessions de l'ouest. Le caractère de leur pays actuel, essentiellement favorable à la vie nomade, indique que ce n'est tout au plus que partiellement qu'ils ont pu l'abandonner depuis qu'ils y sont établis. Bien que naguère voisins immédiats des Kalmouks de l'Altaï, il y avait longtemps que les Bouriates ne faisaient plus partie du peuple kalmouk lorsqu'il forma un ensemble politique; c'est pour cette raison que nous les considérons comme Mongols orientaux. Ce n'est qu'à l'époque de la domination russe que de petits détachements de ces Mongols sont venus s'établir dans les cantons actuels, à la suite de dissentiments. C'est au commencement du dix-septième siècle que les Russes recueillirent, par l'entremise des Kozaks de Mangazéia, leurs premières notions sur les Bouriates, et dès l'année 1628 ceux de l'Oka, un des affluents de l'Angara, payaient le premier yassak ou impôt de pelleteries. (Yassak est une ancienne expression turque qui signifie institution, organisation, et qui date, comme beaucoup d'autres, du temps de la domination tatare en Russie). Les guerres et démêlés continuels des Bouriates entre eux ou avec leurs voisins forcèrent les Russes à construire de petites places fortes nommées ostrogs, dont la première fut celle de Bratski, élevée en 1631, à l'embouchure de l'Oka. On en bâtit bientôt plusieurs autres; en 1661, il en existait une à l'endroit même où se trouve actuellement Irkoutsk. A partir de cette époque, les Bouriates devinrent de plus en plus paisibles et soumis.

C'est un peuple essentiellement nomade, qui a de grandes affinités avec les Mongols proprement dits, dont il parle un des dialectes. Ses nombreuses tribus et ses ramifications se partagent de nos jours en deux groupes principaux habitant les plaines et les vallées en deçà et au delà du lac Baïkal. Le pays des Bouriates se trouve compris tout entier dans le gouvernement d'Irkoutsk et la province (oblast) de Transbaïkalie; il s'étend depuis la frontière chinoise, vers le nord, jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac Baïkal, le long de ses rives occidentales; et sur les rives orientales, jusqu'à la vallée de la Bargouzina; de l'ouest à l'est, depuis la rivière Oka et même depuis le pays de Nijné-Oudinsk jusqu'à l'Onon. Les Bouriates qui habitent la Transbaïkalie, presque identiques aux Mongols septentrionaux leurs voisins, sont plus nombreux, plus riches et plus civilisés que ceux qui habitent dans l'île d'Olkhon, sur le lac Baïkal, et en deçà de ce lac. Ces derniers ont conservé des traces visibles de leur existence primitive.

Nommés autrefois Bratskiié par les Russes, les Bouriates, y compris les Mongols proprement dits, comptent environ 230,000 individus des deux sexes; le nombre des femmes excède celui des hommes. Ils sont répartis en peuplades qui prennent leur dénomination de la localité qu'elles habitent: ainsi à l'ouest du Baïkal il y a des Bouriates-Koudines, Verkholensks, Olkhons, Idines, Balagansks, Alarsks et Tounkines; à l'est, c'est-à-dire en Transbaïkalie, des Bouriates-Khorines, Sélenghines, Koudarines et Bargouzines.

Les Bouriates-Koudines se composent de quatorze petites tribus établies sur la Kouda jusqu'au lac Baïkal, au nord d'Irkoutsk. Exclusivement adonnés à l'agriculture, ils sont très-pauvres. Pour que leur fusion avec les Russes soit complète, il ne leur manque que d'être convertis au christianisme.

Les Bouriates-Idines, qui ont aussi de nombreux établissements fixes, forment douze petites tribus et occupent la rive droite de l'Angara, en aval d'Irkoutsk.

Les Bouriates-Tounkines forment quatorze petites tribus nomades, qui habitent entre l'extrémité sud-ouest du lac Baïkal et les monts Saïanes, autour de Tounkinsk et sur le cours supérieur de l'Irkoute.

Les Bouriates-Verkholensks constituent dix petites tribus occupant la contrée située entre les sources du Léna jusqu'à l'ostrog de Verkholensk.

Les Bouriates-Olkhons, au nombre de 1,000, comptent cinq tribus fixées sur l'île d'Olkhon. Ils sont, comme nous l'avons dit, les plus sauvages de tous.

Les Bouriates-Balagansks forment seize petites tribus habitant dans le voisinage des Bouriates-Idines, des deux côtés de l'Angara, mais au-dessous des Idines et en descendant le cours de la rivière.

Les Bouriates-Alarsks, au nombre de neuf petites tribus, habitent la steppe d'Iréta au nord de la grande route de Moscou. Ils s'occupent d'agriculture.

Les Bouriates-Khorines, les seuls qui aient conservé leur nom d'origine, forment une peuplade de plus de 40,000 individus, divisée en quatorze tribus qui vivent en nomades sur l'Ouda et le Khilko, et dont une partie se livre à l'agriculture dans le district de Verkné-Oudinsk. De toutes les peuplades bouriates celle-ci est la plus considérable, la plus civilisée, et, grâce à ses troupeaux, la plus riche.

Les Bouriates-Sélenghines, sur les rivières Sélenga, Tchikoï, Djida et Tiemnik, forment dix-huit tribus dont six sont mongoles pures. Ces Bouriates échurent en partage à la Russie dans l'année 1727, lorsque le comte Ragouzinski régularisa la frontière du côté de la Chine, postérieurement au traité conclu par le comte Golovine en 1689. Plus pauvres et moins nombreux que les Bouriates-Khorines, ils se rapprochent encore plus qu'eux des Mongols. Ils fournissent quatre régiments de cavalerie qui font le service de Kozaks sur la frontière chinoise. Parmi eux, sur quatre hommes on compte un lama, auquel le mariage est interdit, mais qui vit confortablement et possède seul une certaine éducation : les lamas doivent connaître à fond différents ouvrages scientifiques, et l'on trouve encore chez eux, outre ces livres, d'autres écrits religieux et profanes. On exige aussi d'eux des connaissances pratiques et théoriques en médecine. Chaque lama doit posséder la langue thibétaine, qui est l'idiome sacré, attendu que tous les livres de religion, quoique écrits en mongol, sont traduits des livres primitifs du Thibet. Mais que ceux-ci proviennent eux-mêmes du sanscrit ou prakrit, c'est ce qui est à peine connu des lamas. Les lamas possèdent beaucoup d'habileté dans les travaux manuels et écrivent surtout supérieurement bien.

Les Bouriates-Koudarines sont les descendants d'émigrés Koudines. Ils comptent quatre tribus et habitent à l'embouchure du Sélenga et sur le Baïkal. Ils sont agriculteurs, assez pauvres et en tout point russifiés.

Les Bouriates-Bargouzines comptent cinq tribus, sont peu nombreux et occupent la rive orientale du Baïkal, sur le fleuve Bargouzina.

Les Bouriates en deçà du Baïkal, qui sont adossés aux Toungouses vers l'embouchure de l'Angara, sont encore quelque peu nomades, mais cependant plus sédentaires que ceux de la Transbaïkalie; et, hormis ceux qui se livrent à l'agriculture, ils ne changent de localités que deux fois par an, en été et en hiver. C'est pour ce motif que les yourtes de ces Bouriates ne sont pas faites de feutre ou de peaux, mais de poutres minces; elles sont de forme hexagone, entourées de fumier et couvertes de mottes de gazon en hiver. Chaque propriétaire possède deux de ces yourtes situées à distance, l'une pour l'été et l'autre pour l'hiver. Les plus misérables de ces Bouriates de l'ouest sont ceux qui habitent la partie septentrionale du Baïkal jusqu'aux marais d'Olkhon; tandis que ceux de l'île d'Olkhon possèdent au contraire de nombreux animaux domestiques, notamment des troupeaux de brebis; mais ils en retirent peu de profit; les moutons, vu le peu de soin qu'on en prend, ne donnent qu'une laine sale et grossière. Les chevaux, blancs pour la plupart, sont petits mais vigoureux et supportent bien la fatigue, quoiqu'ils soient abandonnés à eux-mêmes en hiver et obligés de chercher leur pâture sous la neige. On se sert des bœufs pour l'attelage et aussi comme monture. La pêche est très-abondante, mais son produit est réservé à l'usage privé. Au mois d'août, les Bouriates se rendent de préférence sur la rive septentrionale du lac Baïkal, pour la pêche de l'omoul (saumon d'automne), petit poisson très-abondant dans la mer Glaciale et dans le lac Baïkal; travail qu'ils font pour le compte des Russes plutôt que de le faire pour leur propre compte. La chasse ne se fait véritablement qu'au sud-ouest du Baïkal, surtout près du village de Koultouk, contrée où les habitants possèdent encore une certaine énergie : cette qualité distingue en général les Bouriates de la Transbaïkalie.

Nous avons dit qu'autrefois les Bouriates de l'ouest n'étaient désignés que sous le nom de Mongols; ajoutons, par contre, que ceux de la Transbaïkalie s'appelèrent de tous temps Bouriates et jamais Mongols. Leurs deux peuplades principales, celles de Sélenghine et de Khorine, se distinguent entre elles par les vêtements et aussi par le langage, qui, chez la dernière, offre quelques différences de dialecte. Ces deux peuplades voyagent en nomades avec des yourtes de feutre semblables à celles des Kalmouks, et conduisent à peu près chaque mois leurs troupeaux d'un endroit dans un autre. L'habitation préférée est toujours la tente de feutre, quoiqu'il y en ait aussi d'autres, et il y règne un certain goût et même quelque élégance. Dans l'intérieur et le long des parois de la tente, surtout à gauche, sont exposées des caisses précieuses avec toutes sortes d'effets, tandis qu'à droite resplendit une vaisselle magnifique. En face de la porte se trouve un grand divan; en face de celui-ci sont rangés les idoles bouddhistes, avec des timbales et des trompes. La toilette des Bouriates est aussi riche et d'aussi bon goût que leurs tentes.

Chez les Bouriates-Bargouzines, les yourtes en feutre ou en écorce de bouleau sont fort rares; on y retrouve plutôt la forme et l'organisation des yourtes en poutres de la Cisbaïkalie : le toit pointu, qu'on recouvre de terre, est placé sur des piliers, et au milieu se trouve une ouverture pour le passage de la fumée, qui remplit l'yourte pendant la majeure partie de l'année; car on ne connaît pas les poëles dans ce rude climat qui, sauf en été, nécessite un chauffage presque continuel. Ces yourtes en bois sont spacieuses mais basses; à l'intérieur, un banc peu élevé règne le long de la muraille et sert de lit et de table de travail : il rappelle le divan des Asiates du sud-ouest. Les ustensiles de ménage, d'ailleurs très-simples, se trouvent dans la cour assez mal close. L'irrigation des champs, chez les Bouriates agriculteurs de la Transbaïkalie, se fait d'après un mode tout particulier et fort ancien, en usage chez les Chinois et autres peuples de l'Orient. Une partie des Bouriates de ces contrées est établie du côté oriental du Yablonovoï-Khrebet (Montagnes à pommes) sur la frontière chinoise, et se compose d'environ 8,000 individus, les femmes non comprises.

Les peuplades bouriates sont administrées par des taïchous, les tribus par des choulengous ou des dargous. Avant l'arrivée des Russes, les premiers avaient dans leurs tribus une puissance illimitée et étaient complétement indépendants, ce qui subsiste même encore aujourd'hui quant à l'administration intérieure, du moins en Transbaïkalie; car en deçà du lac, les rapports intimes ont été modifiés par l'étroit voisinage des Russes et par suite de divers changements dans le genre de vie. Les anciens sont directement subordonnés à ces dargous; ils ont l'administration immédiate de la police et perçoivent les impôts (yassak). Les diverses administrations sont soumises à ce que l'on nomme le tribunal de steppe, dont un taïchou est le président et des chouléngous les assesseurs; c'est ce tribunal qui constitue l'autorité supérieure des Bouriates. Sauf le cas de crime, toute la juridiction se trouve entre les mains des chefs de tribu. Outre l'yassak on exige aussi des impôts en nature, mais pas de recrues : on a formé, pour en tenir lieu, des régiments de cavalerie bouriate qui font le service de Kozaks sur la frontière de la Chine.

Les Bouriates, quoique séparés depuis longtemps des Kalmouks, ont conservé avec ceux-ci une grande ressemblance extérieure; les os très-saillants de leurs joues ne se remarquent pas autant chez eux dans la jeunesse, à cause de leur figure potelée et en général d'un embonpoint, auquel ils sont très-disposés. Le Bouriate est de forte constitution et de stature moyenne. Ses cheveux, qu'il ne conserve qu'au sommet de la tête, sont noirs et lisses; il a les yeux noirs et étroits, les sourcils minces et élevés, les oreilles grandes et très-écartées de la tête, les dents régulières et d'une blancheur éclatante, le nez large et aplati, le front bas et plat, le teint foncé mais vif et luisant, la tête conique. Les jambes courtes des Bouriates sont toujours tournées en dedans, ce qui provient de l'usage continuel du cheval ainsi que de leur habitude de s'asseoir à

Lith. par Thurwanger. Dessiné d'apres les originaux et Costumes de la Société Géographique Imperiale de Russie par Ch. Huhn. Chromolith. Lemercier, Paris.

ЗАБАЙКАЛЬСКІЕ БУРЯТЫ.

Buriates transbaïkaliens.

la manière orientale. Cette particularité, jointe au développement prononcé de la partie supérieure du corps, rend leur démarche vacillante. Comparativement aux Russes, les Bouriates ne se distinguent pas par une grande force musculaire. Ils atteignent rarement un âge avancé, ce qui peut être attribué à l'usage immodéré du tabac et à leur répulsion pour tout médicament autre que ceux qui leur sont prescrits par leurs lamas, chamanes ou magiciens quelconques.

Le costume ordinaire des Bouriates consiste en une pelisse de mouton plus ou moins longue et recouverte ordinairement de quelque étoffe. Cette espèce de surtout a des manches longues, amples mais rétrécies vers le poignet, et garnies de fourrures. Ce vêtement est retourné en été. Les kaftans d'été sont en cuir, en drap, en soie, etc., et piqués avec du turcoin. La ceinture, à laquelle sont suspendus couteaux, briquet, sac à tabac, etc., est en cuir et garnie de corail; les pantalons et les bottes sont de même matière et très-amples; les bas sont en feutre mince. Les riches seuls portent une chemise. Ce costume, en général peu gracieux et assez sale, est loin d'offrir une coupe aussi agréable que celui des Toungouses; son ornement essentiel consiste en un morceau allongé de drap rouge, de couleur bleue chez les pauvres, ou en rubans de pareilles nuances, cousus sur la partie supérieure du dos. Les Bouriates achètent actuellement leur coiffure chez les Russes; autrefois ils portaient des casquettes toungouses garnies de divers ornements; et à présent encore ils ont conservé, pour l'hiver, l'usage d'un bonnet conique, fourré en peau de renne. La barbe est chez eux peu fournie, rasée ou épilée; les moustaches se portent à la chinoise.

Les vêtements des femmes sont les mêmes que ceux des hommes, sauf que le surtout est, en bas, froncé de plis longs à peu près d'une archine. Pour les solennités, on jette par-dessus le surtout ordinaire un autre vêtement court ou long et sans manches, fait de diverses étoffes, mais le plus souvent en cuir. Les femmes ne se coupent pas les cheveux: celles qui sont mariées les tressent en deux nattes qu'elles laissent retomber par devant sur leurs épaules; ces nattes sont entremêlées de crins, ornées de bagues, et se terminent par un sachet de velours. Les filles portent autour de la tête une vingtaine de tresses pendant jusqu'aux genoux et ornées de coraux, de monnaies, de glands de soie, etc. Le bonnet des femmes consiste en un chaperon de feutre aplati, assujetti sous le menton au moyen d'une mince courroie; il est garni également de coraux et de morceaux de métal. Les bagues, les boucles d'oreilles et les bracelets ne manquent pas non plus à leur toilette.

L'habillement des Bouriates transbaïkaliens est en général beaucoup plus riche et plus magnifique; celui des jeunes filles du lac Baïkal est surtout très-singulier et leur sied admirablement. Dans la vie journalière, ces Bouriates ne portent que des peaux de chèvre ou de mouton; mais pour les fêtes ils ont des kaftans d'une zibeline si noire et d'une fourrure si fine qu'on n'en rencontre nulle part de plus belle. On doit surtout admirer comme accessoires de la toilette des femmes les pierreries, les perles, les ornements d'or et d'argent dont elles se couvrent les bras et le cou, qu'elles suspendent à leurs oreilles, aux boucles de leurs cheveux et même à leurs vêtements. Ces femmes portent une robe de soie ou d'autre étoffe chinoise, très-ample, retombant jusqu'aux talons, et boutonnée sur le devant, sans être serrée autour de la taille; par-dessus cette robe, notamment lorsqu'elles montent à cheval, elles mettent un corsage étroit et sans manches. Hommes et femmes se couvrent la tête d'une cape pointue en soie garnie de zibeline et terminée au sommet par un morceau d'étoffe de soie ponceau. Presque tous ont aux doigts des anneaux d'or et d'argent; à la ceinture, de longs couteaux à gaîne brillante et une pipe chinoise garnie de laiton, ce qui constitue le comble de l'élégance.

Les Bouriates se distinguent essentiellement des Toungouses, leurs voisins septentrionaux sur le Baïkal; le genre de vie, qui exerce une influence si sensible sur le moral de l'homme, doit y avoir contribué bien plus encore que la diversité d'origine. Presque uniquement livrés aux soins de leur bétail et à la pêche sur le lac Baïkal, les Bouriates s'abrutissent dès leur bas âge dans les yourtes paternelles, pleines de fumée et d'exhalaisons fétides. Leur tempérament habituellement flegmatique, quoique fougueux et sauvage à l'occasion, ne les porte au travail que lorsque la faim les y contraint, ce qui n'a lieu que pendant l'hiver. Dans chaque ménage, les femmes et les enfants sont en général beaucoup plus actifs que le chef de la famille. Tous sont insouciants, dissimulés, paresseux, entêtés, taciturnes, peu serviables, même en vue d'une récompense, fripons et sans foi dans les transactions commerciales. Ils ne lavent jamais leurs vêtements et se contentent de les essuyer. La misère leur fait souvent commettre de petits larcins, mais rarement des vols considérables. L'hospitalité est considérée par eux comme un devoir sacré.

Plus moraux, plus sûrs et plus civilisés que les Yakoutes, quoique moins intelligents que ceux-ci, les Bouriates de la Transbaïkalie sont paisibles, modestes, et se témoignent réciproquement beaucoup de sympathie. Ils ont un goût passionné pour les spiritueux et pour le tabac, qu'ils reçoivent des Russes par échange et qu'ils fument dans des pipes chinoises, souvent dès l'âge de neuf ans. Ils fabriquent avec le lait caillé une espèce d'eau-de-vie nommée dorossune, qui se boit pendant les solennités religieuses. L'ivresse chez eux se déclare très-promptement, sans doute à cause de leur constitution replète et sanguine, et les rend fort gais. Leur nourriture principale se compose de toute espèce de viandes, même malsaines; il arrive souvent qu'on fait rôtir et qu'on mange sans sel des viandes avariées. La graisse de phoque est une friandise; elle est coupée en longues tranches et mangée toute crue, sans sel ni pain. On fait infuser dans un chaudron du thé comprimé en forme de brique, mélangé avec de la graisse et du sel, plus rarement avec du lait, et cette boisson est réputée nourrissante et saine. Les Bouriates reçoivent des Russes de la farine en échange d'autres produits, mais ils ne s'en servent que comme accessoire et en la mêlant avec d'autres aliments. Avec le thé on consomme aussi, en Transbaïkalie, du lait, du beurre, du fromage, de l'aïrane (eau-de-vie de lait), mais peu de pain, bien que beaucoup d'individus soient agriculteurs, et encore moins de viande, jamais de poissons. Comme partout il y a aussi parmi les Bouriates des pauvres et des riches; mais si ces derniers vivent dans l'opulence, leur nourriture n'est cependant pas meilleure que celle des pauvres, surtout en Transbaïkalie.

Quoique essentiellement nomades, les Bouriates sont de mauvais pasteurs; ils ne s'inquiètent nullement de l'approvisionnement des fourrages et laissent tout leur bétail en plein air, hiver comme été. Quoique très-habiles cavaliers et adroits tireurs, ils chassent peu; la lutte et les courses de chevaux sont leurs récréations favorites. Ils fabriquent eux-mêmes leurs yourtes, leurs ustensiles de ménage, la vaisselle, tout, en un mot; ils préparent également les étoffes destinées à leurs vêtements et sont habiles à travailler le fer. Ils aiment beaucoup la musique et le chant. Simple, monotone et triste, leur chant n'est guère que l'expression de l'état de leur âme ou des tableaux qui s'offrent à leur vue; il existe toutefois chez eux d'anciennes chansons pleines d'intérêt et de sentiment. Les femmes sont considérées comme impures et leur sort est souvent fort à plaindre. La plupart des Bouriates, notamment les riches, prennent habituellement deux femmes.

Leur langage est l'un des quatre dialectes connus de la langue mongole; il ne se distingue essentiellement ni du mongol septentrional et méridional, ni du kalmouk. Au delà du lac Baïkal, de même que dans la Mongolie proprement dite, cette langue contient un certain nombre de mots thibétains et hindous. Pour leurs transactions avec les autorités russes, les Bouriates se servent de la langue russe. C'est parmi les Bouriates-Khorines, les plus civilisés de toute la nation, que l'art de lire et d'écrire est le plus répandu.

Encore jusqu'au milieu du siècle dernier, la religion des Bouriates consistait exclusivement dans le chamanisme, tandis que leurs frères de race et en même temps leurs voisins immédiats les Mongols professaient depuis longtemps le lamaïsme. A dater de cette époque, la civilisation plus avancée des Mongols a, sous le rapport religieux, exercé son influence sur les peuples voisins, quoiqu'elle n'ait pas suffi pour faire disparaître complétement le chamanisme, résultat qui n'a pu être obtenu que parmi les habitants limitrophes des frontières. Bien que le christianisme n'ai pris racine que tout récemment parmi les Bouriates, il s'y propage d'une manière sensible. En effet, de 1840 à 1844, le baptême n'avait été conféré qu'à 1,300 Bouriates des deux sexes, tandis qu'en 1851 on comptait déjà plus de 9,000 chrétiens parmi eux, chiffre qui doit être aujourd'hui beaucoup plus élevé. On remarque que le nombre des femmes qui demandent le baptême est plus considérable que celui des hommes. Parmi les Bouriates chrétiens, il y a beaucoup de personnes très-honorables. Les chamanes des Bouriates sont en petit nombre, généralement

pauvres et plus misérablement vêtus que ceux des Toungouses ; leurs fonctions se perpétuent presque toujours dans la même famille, et on a pour eux, en toutes circonstances, les plus grands égards. Plusieurs usages des Bouriates rappellent le chamanisme : par exemple, celui des sacrifices offerts aux dieux dans des circonstances importantes telles que maladies, voyages, etc. Beaucoup de localités des contrées baïkaliennes, notamment l'île d'Olkhon, sont réputées sacrées.

Chez les Bouriates, particulièrement chez les adeptes du grand lama, on nomme obon (obo, mot qui signifie monceau) un cône irrégulier en terre où ils se livrent à leurs pratiques religieuses. Les habitants d'une contrée se rassemblent ordinairement pour établir un obon sur des hauteurs ou dans une vallée située au milieu de cimes escarpées. La consécration d'un obon est motivée le plus souvent par quelque calamité publique, telles que la mortalité du bétail, le manque de blé, de fourrages, etc. L'obon est consacré aux esprits du lieu, qui, selon la croyance des Bouriates, agissent d'une manière occulte et exercent une influence funeste sur les hommes, les animaux et les végétaux. Pendant la cérémonie de la consécration de l'obon, les Bouriates implorent la miséricorde de ces esprits, la cessation de leur courroux, et leur demandent grâce pour eux-mêmes et pour la contrée qu'ils habitent. Il y a encore une autre espèce d'obon nommé loussoud, élevé en l'honneur d'un génie du même nom, qui préside aux mers et aux fleuves et qui passe pour le plus méchant des esprits : on ne l'implore que pour apaiser son action malfaisante. L'endroit où doit être établi un obon est choisi par les Bouriates et consacré par leurs lamas. On commence par enfouir dans la terre un objet très-ancien tel qu'une cotte-de-mailles, une armure, un casque en fer, ou bien, à défaut de ceux-ci, une sougoussa, c'est-à-dire un petit vase de cuivre que l'on pose devant les bourkhanes (idoles). On y place des monnaies d'argent ou d'autres objets précieux, et le tout est recouvert de charbon. Sur la surface du sol on place des pierres en forme de croix dont les extrémités sont dirigées non vers l'est ou l'ouest, le nord ou le sud, mais vers un des points intermédiaires. Tout autour des pierres on élève une espèce de berceau fait de branches de sapin et d'autres arbres du voisinage. Au moment de la consécration de l'obon, les lamas lisent des passages de livres thibétains, sonnent de la trompette ou soufflent dans des conques marines, et battent du tambour. On fait aussi parfois des décharges d'armes à feu. A l'issue du service religieux, toute l'assistance redescend dans la vallée pour la fête. Vêtus de leurs plus beaux habits, ceux qui doivent y participer s'assoient à terre, les jambes croisées, et forment deux cercles dont l'un est composé d'hommes et l'autre de femmes. Les lamas y occupent les premières places et sont les premiers servis au festin, à l'occasion duquel on présente ordinairement de l'araki (boisson) et des quartiers de bœuf ou de mouton rôtis. A droite et à gauche des lamas se placent les doyens des tribus. On pose devant eux, sur de petits escabeaux de bois, des têtes de moutons dont le museau est tourné vers le peuple, qui attend impatiemment le moment de prendre part au festin. Les lamas bénissent les aliments en lisant diverses prières. La fête se termine ordinairement par des courses à cheval ou des luttes entre les hommes. Cette solennité se répète chaque année. Tous les ans aussi, mais à une autre époque, et sur l'invitation expresse des lamas, on procède à la cérémonie qui a pour objet d'entourer les obons de branches fraîches de sapin. Cette fête est un motif de réunion pour tous les Bouriates des contrées environnantes, qui s'empressent de s'y rendre aussitôt qu'ils en sont informés. Les habitants de ces contrées observent un singulier usage dans le mode de répartition de l'araki et des viandes destinées à faire honneur aux visiteurs étrangers. Chaque oulouss fournit des vivres selon le nombre des individus qui la composent ; les retardataires sont passibles d'une amende qui s'ajoute aux prix qu'on décerne pour les courses. On choisit parmi les notables un administrateur pour l'organisation de la fête, le maintien de la tranquillité, la réception de l'araki et des viandes, et la distribution des aliments ; on lui adjoint quelques jeunes gens pour exécuter ses ordres. Il fait en même temps une quête parmi les assistants, et chacun s'y prête de bonne grâce. Une partie de la recette est donnée aux lamas pour la célébration des cérémonies religieuses sur l'obon ; l'autre partie est consacrée aux prix des luttes et des courses à cheval. Chaque oulouss doit fournir pour la fête un certain nombre de chevaux. La moitié seulement des concurrents reçoit des prix. La part du premier vainqueur est la plus considérable, et on lui tient un discours emphatique où la religion et les affaires du gouvernement sont mêlées d'une façon tout asiatique. Les prix qui suivent alors deviennent de plus en plus minimes et insignifiants ; ils sont déposés dans les bonnets de ceux qui les ont mérités. Lorsque les courses sont terminées paraissent les lutteurs. Ces lutteurs n'ont pour tout vêtement que des pantalons relevés jusqu'aux genoux. Rangés d'abord sur deux lignes qui se font face, ils sont conduits ensuite devant les lamas, dont ils reçoivent la bénédiction ; puis on les asperge d'une tasse d'araki, et le combat commence. Les adversaires entrent courbés dans l'arène et sans observer réciproquement leurs mouvements ; ils touchent la terre avec les mains, se jettent en avant et font un bond en arrière, comme s'ils représentaient des bêtes fauves. Ces singuliers jeux excitent dans le public une joie extraordinaire. Le vainqueur est conduit une seconde fois devant le lama pour recevoir sa bénédiction, et on lui décerne le prix qu'il a remporté. Alors le second couple de lutteurs s'avance, puis le troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Les prix diminuent dans une proportion analogue. Enfin, le premier et le dernier combattants des deux rangs opposés sont présentés à l'assemblée, et le spectacle se termine ainsi.

Les Bouriates et les Toungouses considèrent le soleil, la lune, le feu, etc., comme des divinités d'un ordre inférieur ; ils ont aussi différentes petites idoles des deux sexes, qu'ils considèrent comme leurs dieux domestiques et qui rappellent énergiquement la religion primitive de tous les peuples sibériens. Les lamas, qui sont en même temps médecins, quoiqu'ils ne guérissent que par des prières, se divisent en plusieurs rangs hiérarchiques et sont soumis, en Transbaïkalie, au grand lama (en russe, vladyka lamaïte). Les Bouriates n'ont pas, à proprement parler, de jours de fête, le commencement de l'été est seul célébré par eux comme une grande solennité. Le lamaïsme fut transmis aux Bouriates par les Mongols, qui, en 1689, entrèrent dans le pacte des peuples soumis au sceptre russe ; ce n'est que depuis l'année 1764 qu'il est devenu indépendant en Transbaïkalie, et que les lamas de cette contrée ont pu se soustraire à l'autorité du koutoukhty mongol. Cependant le lamaïsme des Bouriates ne renferme pas toute la pureté des doctrines primitives des Hindous, ou en tout cas n'est pas observé par la masse de ses adeptes dans toute la rigueur de ses préceptes ; car, s'il en était ainsi, la consommation de la chair des animaux, que le dogme de la métempsycose interdit expressément, n'y serait pas répandue aussi universellement qu'elle paraît l'être. Si le lamaïsme des Bouriates est devenu indépendant, c'est qu'il s'est émancipé du Thibet. La doctrine pure du bouddhisme ne s'est, au reste, conservée nulle part ; elle a été plus ou moins amplifiée ou falsifiée dans ses détails.

MONGOLS DE L'OUEST OU KALMOUKS.

La véritable patrie des tribus occidentales des Mongols est la Dzoungarie, qu'habitent encore aujourd'hui les Kalmouks ; elle s'étend des monts Altaï et du lac Oubsa, vers l'ouest, jusqu'à la Grande Horde des Kirghiz-Kaïssaks, et de la frontière russe, vers le sud, jusqu'à l'Hymalaïa (Tengri-Vola).

La nationalité de tous les peuples qui se sont succédé dans ce pays, depuis l'an 200 avant Jésus-Christ, comme émigrants des contrées sud-est, est très-problématique et restera sans doute toujours une énigme ; car aucune d'elles n'a laissé de traces d'une langue particulière. Nous devons nous borner à constater que probablement ce ne furent pas des

éléments mongols seuls, mais aussi des éléments turcs qui, depuis des temps très-reculés, se sont suivis, heurtés et mélangés dans les districts septentrionaux de la Dzoungarie (aujourd'hui Tarbagataï, c'est-à-dire riche en marmottes); car on voit que la tribu des prétendus Doulgas était désignée sous le nom de Tou-kiou par les Chinois, et sous celui de Tourkoï, c'est-à-dire Turcs, par les Byzantins, avec lesquels ils étaient en rapport presque à la même époque.

Les Doulgas ou Toulgas menaient la vie nomade sur la rive occidentale du lac Oubsa, au pied méridional de l'Altaï. Ils étaient chargés de l'exploitation des mines de fer appartenant à la famille des Ioujans, qui régnait alors sur la Khalka et la Dzoungarie. Ils profitèrent de quelques circonstances favorables pour augmenter leurs forces, renversèrent la dynastie des Ioujans (552) et gouvernèrent ensuite toute la Mongolie. Mais de cette époque datent chez les Kalmouks les luttes et les dissensions intestines qui durèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, et qui forment à la fois le point caractéristique de leur histoire et la principale cause de leur décadence politique. La dynastie Doulga se divisa alors en branches orientale et occidentale : la première régnant dans la Khalka et la Mongolie méridionale ; la seconde, dans la Dzoungarie actuelle.

Vers le milieu du septième siècle, les Doulgas de l'ouest divisèrent leurs domaines en dix flèches qui formaient deux divisions, l'une orientale et l'autre occidentale ; d'où résulta plus tard le nom de Dzoungar, d'après la prononciation mongole du nord, et Djoungar, selon celle du midi, attendu que Dzoungar signifie littéralement main gauche (chez les Mongols de l'est, Dzugune-gar). — Au surplus, presque tout ce qui nous est resté de la langue doulga est turc ; le nom de Kalmouk lui-même (Kalmyk, Kalmak, Kalimak), que le peuple n'employait jamais, n'est pas d'origine mongole, mais turque orientale, et signifie ceux qui sont restés, par opposition avec les tribus émigrées au sud-ouest ou vers le Caucase, et qui y trouvèrent leur perte. Par la suite, le territoire ouest, nommé Baroun-gar, fut soumis à l'autorité des Bouroutes, avec la dénomination turque de Kerghez. Le mot Baroun-gar lui-même se perdit, et la partie de l'est, Dzoungar, conserva seule son nom.

Les longues dissensions survenues dans la dynastie Doulga, alimentées par la Chine, avaient atteint un tel degré d'intensité qu'en l'année 745 un terme fut enfin mis à la domination de cette maison par les Koïkhors, la plus forte des quinze tribus des Toulehs. (Les Turkestans nommaient ces Khoïkhors Ouïgours. Notons, à ce propos, que tout ce qui est parvenu jusqu'à nous sous le nom de littérature ouïgourienne appartient en réalité à l'idiome turc).

Depuis cette époque, les Khoïkhors régnèrent sur presque toute la Mongolie ; mais un siècle était à peine écoulé qu'ils furent renversés par la maison Kidan (Kitan), issue de la Mongolie orientale ; et en 848 ils ne conservaient plus de leurs vastes domaines qu'un fragment de territoire situé sur les deux versants des montagnes qui forment la limite entre la Dzoungarie et le Turkestan oriental. Au temps de Tchingghis-Khan, cet empire se nommait encore Ouïgour, bien que précédemment il s'appelât Pitchan, d'après la localité qui servait ordinairement de résidence au chef de l'Etat.

Enfin surgit la période des événements les plus grandioses, où l'on vit tous les trônes de l'Asie s'abîmer successivement dans le sang de leurs défenseurs ; éclatante période pendant laquelle régna le souverain le plus puissant du monde, Tchingghis-Khan.

Du bouleversement général de l'Asie sortit par la suite dans la Dzoungarie un nouvel empire féodal, celui d'Armour, dont le chef soutint une guerre longue et opiniâtre contre Khoubilaï et son successeur Temour, dans le but d'abolir l'usage qui voulait que le khan supérieur fût choisi dans cet immense empire par les princes mongols. Ils est vrai que cette guerre se termina sans résultat en l'année 1303 ; mais c'est aussi à dater de cette époque que commença la déchéance de la souveraineté des Tchinggiskhanides sur le trône de Chine. Togon-Temour abdiqua en 1367 et se retira dans la Mongolie sa patrie, où il mourut de chagrin l'année suivante. Cet événement marque l'époque à laquelle, sous le nom d'Oïrates, les Mongols-Dzoungars paraissent pour la première fois sur la scène politique ; c'est avec eux que commence la première période de l'histoire des Oïrates jusqu'à la perte de leur indépendance.

Au commencement de cette florissante et courte période, qui dura jusqu'à la mort du khan Essehn (1453), époque de déclin de la puissance des Oïrates, la fuite des Tchingghiskhanides de la Chine avait provoqué dans l'intérieur de la Mongolie une fermentation générale ; les princes maintinrent leur ancienne prérogative de l'élection du khan, mais uniquement dans des vues égoïstes. Les ministres chinois s'appliquèrent en vain à rétablir le calme, ils manquaient des moyens indispensables pour y parvenir: des troupes et de l'argent. Les successeurs du Tchingghiskhanide expulsé, Togon-Temour, qui montèrent après lui sur le trône mongol, soutinrent contre les Chinois des guerres sanglantes et presque toutes malheureuses ; ils furent successivement assassinés par leurs propres vassaux, dont l'un, Goltsi, réussit à usurper le trône. Dès lors les princes mongols se divisèrent en trois partis et pays distincts, et l'on vit le plus puissant d'entre eux remplir auprès du khan supérieur les fonctions de taïchi (t'aï-chi en chinois, mot qui signifie grand vizir); il était généralissime de toute la Mongolie et revêtu d'un pouvoir presque illimité. Le prince Elouteh (Œlœ-e), taïchi, assez puissant pour tenir tête aux deux partis du centre avec sa seule tribu, qui tirait de lui son nom d'Œlœte (porté encore aujourd'hui par les Kalmouks) et qui menait une vie essentiellement nomade à l'est de la Dzoungarie, voulut, pour cette raison, former un contre-poids politique et fut l'instigateur de la ligue de trois puissantes tribus de la Dzoungarie : les Tchoross, les Khochotes et les Torgotes, qui, réunis, se nommaient alors Oïrates, mot qui signifie ligue ou fédération. Makhmoud, prince des Tchoross, le plus puissant des trois, devint le chef de cette confédération oïrate dont la durée de trois siècles et demi fut pour les Dzoungars un légitime sujet d'orgueil. Plusieurs guerres sanglantes contre les Chinois assurèrent aux Oïrates la prépondérance parmi les Mongols. Elouteh perdit la dignité de vizir, et bientôt tout ce qui lui restait d'influence, dans un combat contre Makhmoud, qui à son tour devint vizir. Elouteh se porta avec sa tribu sur les frontières de la Mandchourie, soumit la Chine, et perdit la vie en 1457, dans une bataille désastreuse contre Makhmoud. Sous Togon, fils de Makhmoud, les Œlœtes de la Mongolie orientale s'allièrent avec les Oïrates, qui étaient encore si nombreux qu'après cette réunion tous les Kalmouks furent nommés Œlœtes dzoungars.

C'est ainsi que les Mongols de l'ouest ou Kalmouks sont connus sous plusieurs dénominations. En effet, on les appelle Dzoungars à cause de la contrée qu'ils habitent ; — Œlœtes-Dzoungars, en raison de leur nationalité ; et Oïrates, par suite de leur ligue politique. Les différentes tribus et leurs subdivisions sont encore désignées sous des dénominations particulières.

De nouvelles querelles avec la Chine amenèrent une guerre dont l'issue fut fatale aux Chinois, qui perdirent en une seule bataille un demi-million de combattants, presque la totalité de leur armée. La paix fut conclue sous les murs de Péking. Essehn, fils de Togon, muni d'un pouvoir sans limites et réunissant en sa personne la double qualité de vainqueur et de taïchi, s'éleva, de son propre chef, des fonctions de vizir à la dignité de khan, mais succomba à son tour sous la main victorieuse du nouveau taïchi. Avec lui tomba la puissance des Oïrates.

Cet événement termine la première période de leur histoire.

La seconde période, depuis la mort d'Essehn jusqu'à l'apparition de Khara-Khoula, embrasse un espace de cent cinquante ans. Cette période commence à la chute de la puissance des Oïrates, dont la suzeraineté passa aux Khalkas, qui devinrent la nation dominante de la Mongolie. La Chine fut essentiellement l'objet de leur convoitise. Mais, pendant cette période d'inaction, les Oïrates rassemblèrent de nouvelles forces. Un fils du khan des Oïrates, placé à la tête de la tribu Durbète, consolida la ligue antérieurement établie par l'adjonction d'un quatrième membre, et depuis cette époque il y eut la confédération des quatre Oïrates (Durbèn-Oïrates) composée des quatre tribus Tchoross, Durbète, Torgote et Khochote.

Pendant la troisième période, les Oïrates, fortifiés par la tranquilleté, acquérirent une nouvelle vigueur, et à partir de l'année 1600, le khan Khara-Khoula, de la tribu Tchoross, s'appliqua à constituer les Œlœtes en une agglomération politique nouvelle et solide, à rétablir l'autocratie et à en fortifier la puissance par l'unité et les lois. Mais il rencontra la plus opiniâtre résistance ; les dissensions qui en résultèrent parmi les Œlœtes furent très-favorables à l'extension de la domination russe dans la Sibérie et facilitèrent extraordinairement la

prise de possession des contrées méridionales de la Sibérie occidentale. Cependant, au pied de l'Altaï, une tribu kalmouke, les Kirghiz, opposèrent aux Russes une résistance obstinée qui ne fut domptée qu'après un long espace de temps, par la fondation de Krasnoïarsk en 1620. Déjà, en l'année 1609, les Télengoutes, autre tribu kalmouke, avaient passé dans la contrée de Tomsk en qualité de sujets russes. Ce déplacement fut bientôt suivi d'autres émigrations beaucoup plus nombreuses vers les contrées du Volga inférieur.

Sous le règne de Khara-Khoula, mort en 1634, la tribu soumise des Ouriiangkhaïs était devenue puissante dans l'est, sous leur chef Altyne-Kkan (Khan or); mais de même que les Kirghiz-Kaïssaks dans l'ouest, ils ne parvinrent pas à se maintenir en état d'indépendance absolue; les réformes salutaires que le khan introduisit depuis 1600 amenèrent le renouvellement de l'alliance des Oïrates et leur réunion en une confédération politique compacte. Seulement Kho-Ourlouk, khan des Torgotes, se dirigea avec la majeure partie de sa tribu vers l'Ichim supérieur, le Tobol et l'Emba. Mais plus tard, lorsque, malgré ses secrètes négociations avec les Nogaïs, il eut reconnu tout à la fois son impuissance vis-à-vis des Russes et la stérilité des steppes voisines des Kirghiz-Kaïssaks, il abandonna les projets qui avaient inspiré sa retraite vers ces contrées, et se décida à émigrer dans le pays du Volga inférieur, en qualité de vassal des Russes. En 1643, il sollicita et obtint l'autorisation de se transporter sur le territoire russe de la steppe d'Astrakhan, sur le Volga.

Les Œlœtes se rendirent à Tangoute sous Bator-Khon-Taïdzi, fils de Khara-Khoula, qui consolida de plus en plus la puissance des Oïrates.

Un prince des Khochotes se rendit avec une importante fraction de sa tribu au Khoukhou-nor (lac Bleu) et subjugua même le Thibet. Son neveu Gouchi-Khan l'y suivit et fonda un nouvel empire sur le Kkoukhou-nor.

Ces émigrations partielles des Oïrates ne doivent point être considérées comme une fuite capable d'affaiblir leur puissance; elles correspondaient, au contraire, parfaitement à la concentration et à l'affermissement de la ligue des Oïrates, telle surtout qu'on la voit grandissant sous l'influence de Bator-Khon-Taïdzi; ce furent des entreprises stratégiques qui, accomplies avec des masses considérables, en imposèrent aux voisins et soumirent à la souveraineté des Oïrates, presque sans effusion de sang, l'immense territoire situé entre l'Altaï, la mer Caspienne et les frontières de l'Inde. Depuis cette époque les Oïrates sont connus dans l'histoire sous le nom de Dzoungars. L'affermissement de leur puissance extérieure s'opéra simultanément avec la consolidation de leur organisation civile; et le recueil connu sous le nom de règlement de steppe, décrété en 1640 par Bator-Khon-Taïdzi, est certainement, comme législation militaire, criminelle et civile, un des codes les plus remarquables et qui mérite de fixer l'attention. Pour sa mise en pratique et sa confirmation, les princes dzoungars, khalkhas et khoukhounors se réunirent, dans le courant de la même année, chez le khan chef de leurs tribus réunies.

Ce code législatif est le reflet fidèle des mœurs, des usages et des traditions du peuple mongol. Quoique dépourvu d'ordre systématique, il nous initie suffisamment aux idées de ces nomades relativement aux crimes et délits : la peine de mort n'était applicable qu'à celui qui abandonnait le prince en face de l'ennemi ou négligeait de l'avertir de son approche; les peines corporelles et dégradantes, l'esclavage et l'exil, étaient complétement exclus de ce code, ou s'il se présentait un cas où de pareils châtiments auraient dû être prononcés, le coupable pouvait s'en affranchir en payant à l'offensé une amende en bétail. Les punitions étaient plus sévères contre le vol et les crimes militaires. Un homicide entre parents entraînait la perte des biens et souvent même l'exclusion de la famille. La loi la plus singulière est celle qui ordonnait l'acquisition annuelle de deux armures par quarante yourtes et imposait une amende d'un chameau et d'un cheval pour le cas où cette prescription n'était pas remplie. Par ce moyen, au bout d'une vingtaine d'années, il n'existait pas dans la Mongolie septentrionale une seule yourte qui ne possédât au moins une armure.

Bator (les Mandchoux disent Batourou et les Madgyars Bator; ce mot équivaut à celui de héros, et s'est étendu, avec des modifications insignifiantes, aussi loin que l'influence mongole au temps de sa plus grande gloire, c'est-à-dire de la Toungousie jusqu'à la Hongrie inclusivement); Bator, disons-nous, eut douze fils; l'un d'eux, nommé Galdan, qui avait étudié au Thibet afin de suivre la carrière ecclésiastique, se proclama souverain autocrate en l'année 1677, subjugua celles des tribus de son peuple qui naguère s'en étaient détachées, et reçut en récompense du dalaï-lama le surnom de Bochoktou ou Bochokhtou, qui signifie le béni. Ce qui a rendu célèbre cet homme vraiment remarquable, ce sont ses lois plus encore que ses guerres contre la Chine. Il inventa un nouveau système féodal qui limitait le pouvoir des trois autres khans des Oïrates; il introduisit aussi dans ses États les premières monnaies de cuivre. Sous son neveu Tsevan-Rabtan, en guerre avec Tiavka, khan de la horde centrale des Kaïssaks, — Aïouki, khan des Torgotes ou Tourgoutes, passa de la Russie dans la Dzoungarie pour en ramener ceux de ses frères de race qui y étaient restés. A la suite de cette expédition, les Khoïtes, les plus nombreux de la race Durbète, furent constitués en un khanat particulier.

A Tsevan-Rabtan succéda son fils Galdan-Tséryne, prince méchant, turbulent, faux et ambitieux, qui succomba dans une guerre contre les Chinois. Par suite de négociations qui se terminèrent en 1739, il dut reconnaître l'Altaï et le fleuve Oussa comme ligne frontière entre la Dzoungarie et la Khalkha, et perdit ainsi la moitié de son empire, ne conservant des pays conquis que le Turkestan oriental. Des guerres sanglantes contre les Kirghiz-Kaïssaks, qui, quoique battus, ne voulurent pas entrer en négociations, placés qu'ils étaient sous la protection russe, amenèrent finalement la retraite des Dzoungars. L'un des parents de Galdan qui s'était révolté contre lui fut assassiné; un autre fut arrêté au moment où il allait se mettre en sûreté chez les Kalmouks du Volga, avec 10,000 kibitkas. Après la mort de Galdan, qui avait été un second Tchingghis-Khan pour ses voisins occidentaux, les anciennes et incessantes querelles de famille recommencèrent de nouveau. L'ambitieux Amoursana, qui voulait s'arroger le titre de khan de toutes les tribus, fit, avec le taïdzi des Durbètes et des Khochotes, et 20,000 familles, sa soumission au gouvernement chinois, qui depuis longtemps voulait détruire l'empire dzoungar (1754).

Les Oïrates, composés de quatre tribus principales, constituaient encore une sorte de confédération politique à laquelle présidait le khan des Tchoross, comme le plus puissant. Après des guerres favorables, la Chine donna de nouveaux chefs à ces quatre tribus, qui commencèrent bientôt à s'attaquer entre elles. Amoursana, qui visait à la suprématie et à l'indépendance, fut battu par les Mandchoux et s'enfuit d'abord chez les Kirghiz-Kaïssaks, et de là sur le territoire russe, où il mourut bientôt de la petite vérole (?). En 1758, les généraux chinois s'avancèrent jusque dans le district d'Ili, y massacrèrent tous ceux qui résistaient au joug qu'on voulait leur imposer, et mirent ainsi fin à l'empire dzoungar.

Au temps même de leur puissance, les Dzoungars, ou les quatre Etats réunis des Oïrates, n'avaient pas renoncé à leur existence nomade. Ils ne comptaient que deux classes, les guerriers et les prêtres; la classe des guerriers était subdivisée en nobles et en tributaires. Le gouvernement était une autocratie limitée; l'autorité suprême était exercée par le khan des Tchoross, qui cependant ne pouvait entreprendre, sans l'assentiment des autres khans et du haut clergé, aucune expédition importante à laquelle toute la nation était intéressée. Tous les autres princes régnaient sur leurs États aux mêmes conditions. La religion était le lamaïsme. La justice se rendait verbalement, comme chez tous les peuples nomades. En cas de dissentiments, les usages confirmés en 1640 par le règlement de steppe avaient force légale. Les sciences et les arts étaient peu connues des Œlœtes, qui toutefois ont eu longtemps une écriture qui leur était propre. Le clergé était en général d'une grande ignorance. Bator-Khon-Taïdzi aurait pu devenir le Pierre le Grand des Œlœtes; mais manquant lui-même d'éducation et ne trouvant autour de lui ni exemples ni soutiens, il eut peu de succès. Son fils Galdan-Bochoktou était plus civilisé, et néanmoins il ne put parvenir à introduire l'agriculture dans ses Etats; il faisait la guerre au Turkestan oriental pour en obtenir du blé et des tissus, deux produits qui rendaient les Œlœtes tributaires de la Chine. Du reste, et sans en excepter les princes, les Œlœtes ne connaissaient aucun besoin : c'est ainsi que la monnaie de cuivre ne servait en réalité qu'à mieux désigner la valeur des objets de leur commerce d'échange.

Les deux premières périodes de l'histoire des Oïrates ne fournissent

aucun renseignement positif sur le mode de classement du peuple. Dans la dernière période, il fut réparti en otaki, c'est-à-dire parties de tribus qui formaient ensemble l'apanage privé du khan des Tchoross; puis en anghi, parties appartenant aux trois autres khans et aux plus proches parents du khan suprême; et en dzissaï ou petits districts affectés au clergé et à son entretien. Pour l'administration intérieure, tous ces otaki, anghi et dzissaï étaient divisés en sections gouvernées par des dzaïssans, parents éloignés des quatre khans et dont la dignité était héréditaire.

Il y avait vingt-quatre otaki, sous cinquante-quatre dzaïssans, contenant 98,300 kibitkas.

Les anghi n'avaient ni frontières ni dénominations fixes et n'étaient pas toujours héréditaires dans la même famille. Dans les derniers temps, il n'y eut que vingt et un anghi appartenant à divers taïdzis, car une grande partie de la tribu des Khochotes avait passé à Khoukhou-nor.

Il y avait aussi neuf dzissaï qui comptaient 10,600 kibitkas.

Les vingt-quatre otaki, les vingt et un anghi et les neuf dzissaï faisaient un ensemble de 200,000 kibitkas ou 800,000 âmes. La moitié appartenait au khan des Tchoross, dont le revenu consistait principalement dans les impôts payés par les otaki. Les 6,000 lamas étaient entretenus par les dzissaï.

KALMOUKS DE L'ALTAÏ.

Les Kalmouks de l'Altaï ou Kalmouks noirs (ainsi nommés par opposition aux Kalmouks du Volga, et aux Kalmouks blancs ou Téléoutes qui font partie des Finnois-Tatars) sont, comme nous l'avons vu plus haut, les débris des Œlœtes ou Kalmouks émigrés sur le territoire russe au temps de la décadence des Oïrates. Ils habitent, dans le gouvernement de Tomsk, les contrées nord et sud des monts Altaï jusqu'à la frontière chinoise.

Il existe aujourd'hui sur le territoire russe deux fractions de ce peuple, dont l'une entra complétement, dès l'année 1740, dans le pacte de sujétion à la Russie; tandis que l'autre, habitant sur la frontière chinoise, paye l'yassak à la Russie et à la Chine, ce qui lui a fait donner le nom de Dvoïedantsy, c'est-à-dire double tributaire. Les premiers, nommés aussi Kalmouks russes, par opposition aux Dvoïedantsy, comptent 9,000 âmes de l'un et de l'autre sexe. Ils vivent en nomades sur les bords des rivières Katounia et Ilimpéi, sur le Kane, le Tcharych, etc., errant alternativement des vallées sur les montagnes et des montagnes dans les vallées. Les Dvoïedantsy, plus riches que les précédents et séparés d'eux par de hautes crêtes de montagnes et un espace de plus de 100 verstes, occupent, au nombre de 3,000 âmes, les contrées supérieures du Tchoulym et du Bachkaouse, ainsi que quelques points isolés sur la rive droite du Katounia, depuis sa source jusqu'au Tchouïa.

Complétement séparés de leurs frères de race et restés presque en tout point fidèles aux anciennes mœurs et habitudes des Kalmouks-Dzoungars, ils ont à peine fait le premier pas dans la voie de la civilisation; on remarque cependant chez eux l'usage plus fréquent des armes à feu. L'avenir nous apprendra s'ils se décideront enfin à s'adonner à l'agriculture et à se fixer dans des établissements permanents.

La langue des Kalmouks de l'Altaï est un mélange de mongol et de tatar; mais les Dvoïedantsy possèdent un idiome particulier et se servent en outre de la langue mongole.

Ils sont trapus, de petite taille et ont les épaules larges; leurs jambes arquées annoncent l'habitude du cheval; la conformation de leur visage est mongole.

Endurcis dès leur enfance contre la chaleur, le froid et toutes les intempéries du climat, les Kalmouks portent en toute saison les mêmes vêtements, consistant en une pelisse fourrée à manches longues et larges, faite de peaux de chèvre, de mouton ou de cheval, cousues avec un fil formé des nerfs de ces animaux, et ordinairement garnie, du côté droit, sur les manches et en bas, d'une bordure en peau de cheval rougeâtre, de la largeur de deux verchoks. Les pantalons sont très-amples et confectionnés avec de la grosse toile; les bottes ont une forme particulière, d'épaisses semelles et pas de talons; les bas sont en feutre; le bonnet, de forme semi-sphérique et orné d'une houpe en soie rouge au sommet, est en drap jaune ou en une espèce d'étoffe chinoise en soie; lorsqu'il est garni de peau de mouton, cette peau est toujours noire et le bonnet va en se retrécissant du front à la nuque, où il est attaché par de longs rubans bariolés. Les Kalmouks ne mettent jamais de gants, leurs mains étant abritées par la longueur des manches de la pelisse. Les riches se font remarquer par de plus beaux vêtements et des fourrures d'un plus grand prix. Le costume des femmes ne se distingue de celui des hommes qu'en ce qu'elles portent en hiver par-dessus la pelisse, et en été sur la peau, une espèce de camisole sans manches, nommée tchéghedek, faite en nankin ou en kitaï bleu foncé, et ressemblant à un frac à longue taille dont les manches pendent sur les épaules. Ce peuple ne fait pas usage de chemise. Les femmes mariées nouent leurs cheveux en deux tresses, mais les jeunes filles en ont une douzaine entremêlées de coraux et d'autres ornements; elles se parent aussi de colliers, de bracelets, d'anneaux, etc. Les femmes sont plus propres que les hommes; leurs chevaux sont aussi plus richement sellés et harnachés, car ceux des hommes n'ont que des selles toutes simples, recouvertes de feutre ou de peaux de mouton.

Les kibitkas, nommées yourtes, sont de forme conique et consistent en un assemblage de poutres légères recouvertes d'écorce de bouleau; sur le sommet est pratiquée une ouverture pour donner passage à la fumée. Ces yourtes sont extrêmement malpropres. Sur les pentes des monts Altaï, où le bétail abonde, elles sont généralement en feutre et se nomment kehréghé. Ces habitations sont jolies et beaucoup plus chaudes que celles qui sont recouvertes d'écorce. Les Kalmouks n'aimant pas les grandes agglomérations d'individus, leurs villages ne consistent qu'en deux, trois, rarement cinq yourtes, renfermant le cercle de la plus étroite parenté. Chaque habitation possède plusieurs chiens servant de gardiens, qui aboient très-fort sans mordre. Le côté gauche de l'yourte conique est tenu en plus grand honneur que le côté droit; il contient les armes et les simulacres des dieux domestiques. Ces idoles sont des mannequins de bois recouverts de chiffons de feutre ou d'étoffes et dont de fausses perles ou des pierreries simulent les yeux. A la droite de l'yourte sont les marmites, les utensiles de ménage et les sacs en cuir remplis d'aïrane ou de koumyss. Les hommes et les visiteurs se placent toujours à gauche, les femmes à droite; celles-ci n'ont pas la permission de passer à côté du feu, constamment allumé au milieu de l'yourte, ni auprès des idoles. Ce sont les femmes qui soignent le ménage; les hommes sont très-paresseux et ne s'occupent que de chasse. Chez eux se retrouvent les particularités et les usages communs à tous les peuples nomades en général, et que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier chez les Tatars. La femme est esclave et propriété de l'homme; on l'obtient à prix d'argent (kalym).

Le plat national se nomme kotcho; il consiste en une espèce de gruau d'orge non moulue. Ce kotcho, que l'on prépare dans une marmite chaque matin, est cuit simplement dans de l'eau ou avec du lait. On mange en outre toute espèce de viande, notamment celle du cheval; on la fait rôtir d'une façon particulière qui exige d'excellentes dents pour la manger. On ne consomme pas de pain, attendu que les yourtes ne contiennent pas de four : aussi leurs habitants sont-ils faibles et peu propres à l'agriculture. Ils préparent pour l'hiver une espèce de fromage qui se mange avec du thé séché et comprimé en tablettes.

Comme boisson, les Kalmouks ont d'abord l'eau des rivières ou des sources auprès desquelles ils ont coutume d'établir leurs demeures, puis le thé comprimé en tablettes, qu'ils font cuire avec du lait dans de grandes chaudières de cuivre; ils le boivent dans des tasses chinoises en bois et le sucrent avec de la farine d'avoine séchée. L'été est le temps du repos pour les Kalmouks; ils se livrent alors à toutes les jouissances dont ils peuvent disposer. Le koumyss de lait de vache (l'aïrane des Tatars), le koumyss ordinaire et l'araki qu'on en obtient par la distillation, sont les boissons fermentées qu'ils préfèrent. Hommes et femmes se livrent également au plaisir de fumer.

Le bien-être des Kalmouks est basé principalement sur l'élève du bétail. Beaucoup d'entre eux possèdent jusqu'à 40 tabouns de chevaux et jusqu'à 3,000 brebis. Un taboun consiste en un petit troupeau d'environ 30 juments et d'un étalon. Les chameaux sont rares.

Les Kalmouks sont généreux, hospitaliers et obéissent à l'impulsion du cœur, sans calcul et sans arrière-pensée. Insouciants sur l'avenir, ils donnent tout ce qu'ils possèdent sans songer au lendemain. Les pauvres vivent côte à côte avec les riches et utilisent le lait de quelques vaches abandonnées à leur usage. Exempts de toute contrainte dans leurs relations, ils ne connaissent pas même d'expression pour peindre la gratitude. Aussi longtemps qu'on ne gêne pas leur liberté, ils sont complaisants; mais à aucun prix ils ne consentiraient à se soumettre à un service mercenaire. Dans les cas extrêmes, et à défaut d'autres moyens, ils se vengent par le vol de la perte de leur liberté.

Leur musique est primitive; leurs instruments consistent en une flûte de roseau et en une espèce de guitare ou de violon en peau de cheval, avec deux cordes faites en crins tressés. Leur chant est triste, monotone, et ne traite en général que des objets qui frappent leur vue.

L'exercice du cheval, dans lequel ils sont très-habiles, et celui des armes, sont leurs distractions favorites. Hors de là, le Kalmouk aime à s'engourdir dans un repos apathique pendant le temps que lui laissent la chasse et la pêche. Sauf quelques animaux domestiques qu'il garde en hiver dans sa kibitka, il abandonne ses troupeaux à eux-mêmes durant cette saison; car dans ces contrées l'hiver est beaucoup moins rigoureux que dans la steppe méridionale des Kirghiz.

Les Kalmouks répandus sur tout l'Altaï se divisent en sept volosts nommés diutchines. A la tête de chacun se trouve un zaïssan (dzaïssan) chargé de lever les impôts et d'apaiser les querelles. Cette dignité est héréditaire. Le zaïssan a des subordonnés, les soudias et leurs adjoints les dimitches et les choulènghes. Pour faire un serment, les Kalmouks baisent le canon de leurs armes; leur signature est remplacée par le signe dont chacun marque son bétail.

La religion des Kalmouks est le chamanisme; chez eux, les chamanes sont à la fois magiciens, voyants et médecins. La crainte de la mort et des maladies, et l'habitude de placer les objets favoris du défunt dans son cercueil, se retrouvent ici exactement comme chez les Mongols, les Toungouses et beaucoup de peuplades tatares. Des esprits purs et impurs sont subordonnés à leur dieu bienfaisant, et on leur offre à tous des sacrifices, ainsi qu'au génie des montagnes, des lacs, etc., par suite de la crainte qu'ils inspirent. C'est en cela que consiste le culte de tous les indigènes non baptisés. Comme médiateur entre l'humanité et le diable, le Kalmouk choisit un personnage spécial nommé kam : c'est pour cette raison que le sacrifice, qui est accompagné de cérémonies religieuses, se nomme kamlani. Les kams naissent avec une vocation irrésistible pour les sacrifices; leur emploi passe, par succession, de subdivision en subdivision de tribus, aux femmes aussi bien qu'aux hommes. On reconnaît un kam à son air lugubre et à ses yeux sanguinolents. Pendant qu'ils remplissent leurs fonctions, les kams tombent en convulsions et font des jongleries comme tous les chamanes en général.

Depuis l'année 1830, beaucoup d'efforts ont été tentés pour la conversion des Kalmouks de l'Altaï, et ces efforts ont été couronnés de succès.

KALMOUKS DU VOLGA.

Les Kalmouks ou plutôt Torgotes (Tourgoutes), dont les tribus (oulouss) sont à présent presque exclusivement nomades sur la rive droite du Volga, dans les gouvernements d'Astrakhan, de Stavropol et le pays des Kozaks du Don, vinrent des confins les plus occidentaux de l'empire chinois, leur véritable patrie, et reçurent, en 1636, de grands pâturages sur les deux rives du Volga. Leur émigration fut motivée par des dissentiments entre les tribus alliées, et surtout par l'ambition de leurs princes. Les Kalmouks ou Torgotes, partis du versant oriental des monts Altaï, se rendirent d'abord dans la steppe des Kirghiz et notamment vers les sources du Tobol, puis de là sur l'Emba et plus tard sur l'Yaïk (fleuve Oural); ils se montrèrent enfin vers l'embouchure du Volga, sur le littoral européen, d'où ils s'étendirent sur les deux rives, et insensiblement dans la steppe, entre les rivières Ouzèn et le désert de Rynepeski, jusqu'au versant montagneux de l'Ergheneh et de la Kouma.

C'est sous leur prince ou taïchi Kho-Ourlouk, qui avait conduit en Russie à peu près 50,000 kibitkas, qu'ils prêtèrent pour la première fois serment de fidélité au tsar Michel Fédorovitch; 3,000 autres kibitkas, également torgotes, vinrent bientôt se joindre aux premiers arrivés. D'abord paisibles nomades et trafiquant avec les Bachkirs, ils ne tardèrent pas à attaquer les villes de la Sibérie, à entreprendre des guerres contre Oufa, Saratov, Astrakhan, ainsi que contre les Yédissehns et les Nogaïs; ils pillèrent et ravagèrent beaucoup de localités. Kho-Ourlouk, qui vivait en nomade tantôt sur l'Emba, tantôt sur l'Yaïk jusqu'à la Samara, n'arrêta point leurs déprédations; mais il se rendit avec ses fils à l'assemblée générale des princes mongols, pour se concerter avec eux sur les articles du code législatif mongol, et il n'en revint pas. Son fils Choukour-Daïtchine, qui était resté en arrière, prétexta auprès du gouvernement russe de son ignorance de ces funestes événements, allégua l'absence de son père et promit derechef soumission et repos, ce qui ne se réalisa pas très-promptement.

Lors de la destruction de l'empire des Dzoungars par les Chinois en 1758, 4,000 kibitkas de la tribu des Dzoungars-Dœrbètes, suivies plus tard d'autres encore, arrivèrent aussi sur le territoire des Kalmouks du Volga. Oubliant leurs anciennes inimitiés, ils s'allièrent d'abord avec ces derniers; mais, pénétrés de haine pour leurs ennemis et pleins d'ardeur belliqueuse, ils ne tardèrent pas à exciter à la vengeance les Kalmouks nomades et paisibles des contrées du Volga, qui jusque-là n'avaient été inquiétés, de temps en temps, que par les Kirghiz-Kaïssaks; ils réussirent à réveiller en eux le sentiment de l'indépendance, et finalement les persuadèrent de retourner ensemble, par la steppe des Kirghiz-Kaïssaks, dans les contrées des monts Altaï. En 1767, les Kalmouks nomades des bords du Volga et de la mer Caspienne comptaient à eux seuls 42,000 kibitkas, tandis que toutes les familles réunies ne s'élevaient pas en totalité à plus de 70,000. En janvier 1771, 30,000 de ces kibitkas abandonnèrent subitement la rive gauche du Volga, sous la conduite du taïchi Oubouchi ou Oubichi, et passèrent le fleuve Oural sans obstacle, tandis que leurs frères de la rive droite furent contraints de rester en arrière, le Volga n'étant pas bien pris par les glaces. C'est ainsi que, renouvelant les anciennes migrations des peuples asiatiques, ils passèrent avec femmes, enfants et tout ce qu'ils possédaient, par la steppe des Kirghiz-Kaïssaks. Les trois hordes des Kirghiz-Kaïssaks et même les Kirghiz noirs ou véritables Kirghiz luttèrent contre les Kalmouks pour s'opposer à cette invasion. Ils ne purent cependant, malgré leurs efforts réunis, détruire entièrement l'ennemi; mais ils lui causèrent des pertes très-sensibles. Poursuivi jusqu'aux frontières de la Chine, Oubouchi perdit plus de la moitié de son monde et atteignit son ancienne patrie, non plus en souverain, mais en fugitif obligé de chercher un abri.

Les Torgotes, qui les premiers étaient arrivés en Russie, avaient reculé jusqu'aux contrées du Volga devant l'invasion des Dzoungars; quelques détachements des autres tribus oïrates s'étaient joints à eux et reçurent, par la suite, de nouveaux accroissements. Après un premier séjour qui dura tout un siècle et avant l'expédition d'Oubouchi, quelques-uns étaient déjà retournés dans leur ancienne patrie; d'autres, au contraire, allèrent s'établir à l'ouest, sur la rive droite du Volga; quelques-uns même avaient embrassé le christianisme. Après la retraite de tous, il resta sur le Volga inférieur un mélange de toutes les tribus, qui y établirent dans de petites proportions une nouvelle alliance d'Oïrates; cette fusion prit plus d'importance à partir de l'année 1772. Après la fuite d'Oubouchi, le titre de khan cessa d'exister et fut, pendant quelque temps, remplacé par celui de lieutenant; le titre de taïchi fut également changé en celui de noïone.

Les Kalmouks se trouvent placés actuellement sous l'autorité du directeur des domaines impériaux du district d'Astrakhan, lequel est leur chef suprême. Ils se divisent en neuf groupes distincts dont chacun

Lith. par Thurwanger. Dessiné d'après les originaux et Costumes de la Société Géographique Impériale de Russie par Ch. Huhn. Chromolith. Lemercier, Paris.

КАЛМЫЧКА. КАЛМЫКЪ.

Kalmouks.

constitue une commune nommée oulouss. D'après leur origine, ils correspondent à trois tribus des Oïrates de l'Altaï où les Torgotes sont représentés en plus grand nombre ; ces tribus se divisent en fractions plus minimes nommées aïmaks. La plupart d'entre eux sont sujets immédiats de la couronne et sont administrés par des magistrats choisis par elle ; d'autres appartiennent à leur noblesse indigène (l'os blanc), nommée noïone, c'est-à-dire maître, souverain ; toutefois, l'autorité supérieure à laquelle ils sont tenus d'obéir est toujours l'autorité russe. La pauvreté a forcé beaucoup de Kalmouks de toutes les tribus à abandonner leur résidence et à s'établir, pour trouver du travail, sur les côtes nord-ouest de la mer Caspienne, où ils sont placés sous une administration particulière.

Il y a en outre, surtout dans le gouvernement d'Astrakhan, beaucoup d'habitants professant la religion grecque, qui ne sont pas d'origine russe, mais kalmouke, tatare ou kirghiz-kaïssake, et qui, séparés de leurs frères par la faim et le froid, mènent une vie nomade en ce pays et s'habituent insensiblement à l'existence et aux travaux des Russes. Chaque village (vataga) est entouré de quelques kibitkas habitées par des Asiates pauvres, venus de la steppe afin d'acquérir par leur travail les moyens nécessaires à leur entretien et au payement des impôts. Les hommes s'engagent soit pour les travaux des champs, soit comme pasteurs ou pêcheurs ; les femmes, comme couturières. De cette manière se développent peu à peu les idées, les mœurs, les goûts russes et une vie sociale plus conforme aux usages russes ; ajoutons-y la pratique de quelques coutumes chrétiennes qui n'ont malheureusement encore que bien rarement le baptême pour résultat. On trouve chez les Kalmouks une simplicité de cœur et une candeur toutes particulières ; la foi grecque ferait parmi eux beaucoup plus de progrès qu'elle n'en a fait jusqu'à présent, si leur vie nomade n'y mettait pas tant d'obstacles. Ils sont probes, pacifiques, et se distinguent par de bonnes mœurs et une sorte de fraternité ; cependant leurs kibitkas et la préparation de leurs aliments sont tout à fait dépourvues de propreté. Dans ces derniers temps, le gouvernement a beaucoup fait pour parvenir à les fixer dans la même résidence ; sous ce rapport, les paysans russes sont un exemple pour eux et leurs villages leur servent de centre de réunion : aussi leur immobilisation fait-elle de visibles progrès. L'agriculture, qui a pour objet les pommes de terre et le maïs, est fort négligée jusqu'à présent ; mais l'élève du bétail augmente considérablement, et en ce moment les Kalmouks possèdent dans le gouvernement d'Astrakhan près de 100,000 chevaux, 150,000 bœufs, 790,000 moutons et 23,000 chameaux et chèvres, ce qui fait un total de plus d'un million de têtes de bétail ou d'animaux domestiques.

Ces Kalmouks ont conservé presque intacte l'empreinte de leur nationalité mongole. Ils rasent leurs cheveux tout autour de la tête, sur une largeur de deux à trois doigts; le reste de la chevelure est séparé en deux et coupé à la manière kozake, c'est-à-dire à la hauteur du cou. Ils laissent pousser les moustaches, mais ne les portent jamais relevées. Les gens âgés laissent croître leurs cheveux et les tressent en nattes. Presque tous les Kalmouks portent deux anneaux, l'un à l'oreille gauche et l'autre passé à l'un des doigts de la main.

Les chemises des hommes et des femmes sont très-courtes ; les pantalons, très-amples, sont serrés au-dessus des hanches. Les hommes portent, comme les Kozaks, en été une casaque ou bechmète de nankin bleu, avec une ceinture en cuir ; en automne et dans les temps pluvieux, une espèce d'yerpaki en cuir de cheval tanné ; en hiver, des peaux de mouton ou d'autres animaux, très-longues et recouvertes de quelque étoffe précieuse. Les casaques des femmes sont en soie ou en perse, et assujetties sur les reins au moyen d'une ceinture de soie. On porte aussi chez les Kalmouks des terliks, c'est-à-dire d'amples vêtements à collet droit sur lequel retombe le col blanc de la chemise ; ces terliks sont en velours, en soie, en étoffes d'or et d'argent, en perse ou en nankin, et garnis de rubans de soie et de toutes sortes de lacets. Pour monter à cheval, quelques-uns portent le tsegdik, c'est-à-dire terlik sans manches et à larges plis par devant et par derrière. La coiffure des Kalmouks est fort singulière et ressemble à celle que portent, dans les armées européennes, les uhlans, dont l'origine vient des Mongols et des Tatars : elle consiste ordinairement en une casquette de drap jaune ayant un rebord arrondi garni de peau de mouton, avec le fond carré ; elle est ornée de glands rouges.

Les femmes ont la même coiffure, mais ordinairement en étoffe d'or ou d'argent et garnie de fourrures précieuses. Leur chevelure est séparée et tressée en deux nattes qui retombent sur la poitrine et se terminent en une longue houppe noire. Chez les véritables Kalmouks des steppes, les élégants se rasent les cheveux autour de la tête, de la largeur d'une main ; les femmes coquettes se fardent et mêlent dans les tresses de leurs cheveux de fausses nattes de crin. Les mouchoirs de poche et les anneaux forment des articles indispensables de luxe pour les deux sexes. Les jeunes filles ne portent pas, comme les femmes, les cheveux pendants en avant. La différence essentielle de leur costume consiste en une espèce de corsage qui serre fortement la poitrine à l'endroit même où commence la gorge; car chez les Kalmouks ils n'est pas convenable qu'une jeune fille la laisse apercevoir.

Les deux sexes aiment passionnément le tabac et le fument dans de courtes pipes. Leurs aliments sont les mêmes que chez les mahométans voisins. Ils sont très-adonnés à l'eau-de-vie, qui n'est point interdite par le lamaïsme; cette eau-de-vie se fabrique avec du lait de jument, de vache ou de brebis, et par un procédé très-simple. C'est surtout en été que les Kalmouks boivent avec excès ce spiritueux qu'on nomme arza; en hiver, ils donnent la préférence à l'eau-de-vie russe et en consomment davantage. Tous, à l'exception du clergé, mangent de la viande de cheval.

Ce qu'il y a de particulier, c'est la méthode communément employée par les ghelongs (ecclésiastiques d'un rang inférieur) pour la guérison des maladies. Les petits enfants malades reçoivent une médecine de beurre de vache. Dans les cas graves, les prières continuent jour et nuit, en même temps que le traitement. Ils est arrivé aussi plus d'une fois aux ghelongs d'exiger un veau tout blanc dont ils coupaient la langue qu'ils saupoudraient de sel et enveloppaient ensuite dans un mouchoir de soie, après quoi la populace devait s'incliner devant le veau en récitant des prières. On cite le fait d'une dame riche qui paya 3,000 roubles, 50 chevaux et 400 moutons pour une cure heureusement accomplie.

Les Kalmouks se divisent actuellement en chefs des oulouss ou noïones (nommés autrefois taïchis), puis en zaïssans ou zaïssanghs, présidant ordinairement l'aïmak, avec la prérogative de bourgeoisie notable ; troisièmement, en ecclésiastiques, ayant le lama pour chef, formant plusieurs classes et occupant des emplois administratifs; et quatrièmement enfin, en noirs ou gens de l'os noir, qui sont directement sujets de la couronne ou des noïones.

La population des Kalmouks ne se compte pas par têtes, mais par kibitkas, dont chacune comporte environ quatre individus des deux sexes. En 1850, il y avait dans le gouvernement d'Astrakhan 5,785 familles ou kibitkas appartenant à la couronne, 8,817 aux chefs des oulouss ou noïones; plus 4,366 personnes du rang des noïones, des zaïssanghs ou des ecclésiastiques; ce qui forme un total de 65 à 70,000 têtes. Si l'on y ajoute plus de 20,000 Kalmouks établis dans le pays des Kozaks du Don, ceux du gouvernement de Stavropol et d'autres encore disséminés de différents côtés, on trouvera que leur mombre total peut s'élever à 130,000 âmes. Les frais d'administration des Kalmouks soumis directement à la couronne sont pris sur une contribution de 7 roubles 14 copecs que paye chaque kibitka; les autres ne payent que 44 copecs, plus une certaine somme à leurs noïones; ils font en outre le service de gardes-frontières et des relais.

La langue des Kalmouks est le mongol quelque peu modifié. Séparés, dès les temps anciens, de leurs frères les Mongols de l'est, ils virent leur langue se corrompre et adopter beaucoup de mots tatars (turcs), ce qui s'explique suffisamment par le voisinage des tribus tatares et leurs fréquentes relations avec elles. Plusieurs particularités se manifestaient déjà dans les traductions dzoungares des écrits religieux, c'est-à-dire bouddhistes, de la langue thibétaine, et cela non-seulement par l'intercalation de beaucoup de mots étrangers au mongol oriental, mais aussi par des formes grammaticales que le kalmouk seul possède. Au reste, ces différences seraient à peu près nulles si le Mongol de l'est se conformait pour l'écriture, comme celui de l'ouest, à la prononciation plus douce de la langue : l'alphabet plus complet des Kalmouks s'y prête mieux.

Comme tous les Mongols, les Kalmouks ont pour culte le lamaïsme, quoiqu'ils ne paraissent guère en général comprendre leur religion, sur-

tout lorsqu'ils sont en contact plus intime avec les Russes. Cependant ils tiennent à ce culte, et ce n'est que très-difficilement qu'on peut les décider à recevoir le baptême. Leurs églises ou khouroulous ne sont que de simples kibitkas entretenues plus proprement que celles qui leur servent d'habitation, mais beaucoup plus grandes. Devant elles s'agite, élevée sur trois perches, une bannière nommée darzéki, ornée d'inscriptions mongoles. Les prêtres ou ghelongs portent des vêtements de soie jaune, et souvent une espèce de baudrier rejetée sur l'épaule droite ; pour les cérémonies de leur culte, ils sont assistés d'adjoints. Sur des socles peu élevés sont placées quantité d'idoles (barkhanes), plusieurs petites assiettes remplies de froment, et beaucoup d'autres objets sacrés.

Il semblerait, au premier abord, que les tribus et leurs subdivisions errent au hasard, tantôt ici, tantôt là, et qu'elles vont où bon leur semble ; il n'en est rien ; on observe rigoureusement, au contraire, une ligne régulière pour occuper successivement les pâturages, de telle sorte que le plus grand ordre règne sous cette apparente confusion. En hiver, les Kalmouks restent presque toujours stationnaires (de même que tous les peuples nomades de la Russie) ; ils dressent leurs kibitkas et les abritent derrière une enceinte, autant pour leur sécurité personnelle que pour garantir le bétail contre les bourrasques. Pendant la nuit, le bétail reste dans cette clôture et se nourrit de foin ; le jour on le mène paître dans le voisinage ; les chevaux seuls restent jour et nuit au pâturage, à une distance plus ou moins grande. Lorsqu'il y a abondance de fourrage et qu'on n'a pas à craindre de verglas, on voyage aussi en hiver. Le départ général de la tribu pour chercher de nouveaux pâturages s'opère au premier réveil du printemps ; on charge alors tout le ménage sur des chameaux ou des bœufs, et l'on prend le chemin désigné d'avance par une ancienne habitude. Après avoir fait quelques verstes, les familles nomades s'établissent par groupes séparés à l'endroit qu'elles ont choisi, et chassent devant elles au pâturage les moutons, les bœufs, les chevaux, etc. Après avoir préalablement nettoyé les puits qui se trouvent toujours dans ces campements, les femmes dressent les kibitkas, qui sont plus coniques chez les Kalmouks que chez les Tatars ; elles les approprient complétement, font cuire les aliments, traient les vaches, etc. ; en un mot, la véritable existence nomade commence dans toute l'acception du mot, accompagnée de ses joies et de ses misères, et réveille dans l'âme le sentiment d'une vie nouvelle. Un camp semblable, un aoul, comme disent les Tatars (en kalmouk, khotone), se transporte à quelques verstes plus loin lorsque l'herbe a été broutée, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'été. Pendant ce temps, les aouls ont atteint les dernières limites de la route parcourue par eux chaque année. Au commencement de septembre ils retournent soit par le même chemin, soit par une nouvelle route, en décrivant une courbe, dans leurs quartiers d'hiver, où ils arrivent vers la fin de l'automne, transportant aussi leurs approvisionnements de fourrages, amassés dès le printemps sur le terrain des pâturages. Dans les différentes directions parcourues par elles, les tribus et peuplades isolées se croisent fréquemment ; mais il n'arrive jamais qu'un aoul ou oulouss vienne s'établir sur l'emplacement réservé par un autre ; un usage immémorial et sacré ayant marqué chaque pâturage comme propriété d'une tribu ou d'une de ses subdivisions. Non-seulement toutes les contrées des steppes sont exactement partagées entre les oulouss, mais la même opération se répète entre les diverses fractions de cet oulouss et les familles qui le composent. Quiconque connaît exactement la vie et les mœurs des nomades, ainsi que leurs lieux de pâturage, peut presque toujours indiquer le séjour momentané d'un oulouss ainsi que de ses subdivisions.

PEUPLES TOUNGOUSES.

La plus grande partie des vastes provinces de la Sibérie orientale est habitée par des peuples que nous nommons Toungouses (Toungouhsses). Dans des temps déjà reculés, ils se sont séparés des Mongols (peuple de l'Asie centrale, qui n'a reçu que plus tard cette dénomination) ; depuis, ils n'ont presque point changé de résidence, et leurs habitations s'étendent encore aujourd'hui à l'est jusqu'à la mer. Comme l'époque de cette séparation remonte fort haut dans l'histoire et que le caractère national des Toungouses diffère essentiellement de celui des Mongols, on peut regarder les premiers comme un peuple tout à fait à part.

Parmi les diverses tribus toungouses de l'empire russe, celle des Daours ou Daouriens, qui habite sur l'Amour central, se distingue par son développement intellectuel et sa manière de vivre, dus à l'influence des Mongols d'abord, des Chinois ensuite, et surtout parce que c'est la seule tribu toungouse qui soit complétement sédentaire.

A la suite des guerres des Mongols contre la Chine, pendant lesquelles la Daourie ne fut pas épargnée, les Toungouses (qui habitaient les régions voisines du fleuve Amour et s'étendaient jusqu'à la Corée et à la Chine du nord-est) se répandirent peu à peu, s'il faut en croire la tradition, et en différents groupes, durant les douzième et treizième siècles, dans la Sibérie orientale, en suivant la direction du nord-ouest. Au dix-septième siècle, les Daours s'avancèrent des contrées supérieures de l'Amour jusqu'aux régions moyennes arrosées par ce fleuve, abandonnant ainsi leurs habitations antérieures à d'autres tribus toungouses.

Quoique les Toungouses aient généralement entre eux une grande ressemblance, ils n'en forment pas moins des groupes distincts selon les contrées qu'ils habitent, leurs mœurs et les traits caractéristiques qui en résultent. Ces différences tiennent aussi à l'influence exercée par leurs voisins, soit Bouriates ou Yakoutes, soit Chinois ou Russes. Ces groupes représentent, comme on le remarque dans toute la Sibérie, des tribus agricoles, nomades ou chasseurs. Afin d'offrir une appréciation plus juste, nous ne considérerons pas les Toungouses au point de vue exclusif de ces trois catégories ; car, premièrement, à l'exception des Daours, bien peu parmi eux s'occupent d'agriculture ; secondement, les Toungouses nomades ou pasteurs des contrées de l'est et du sud (Lamoutes et Orotchones) offrent déjà eux-mêmes des différences marquées ; et enfin les Toungouses chasseurs de l'Yénisséi sont les seuls qui aient conservé le type primitif. Quant aux Toungouses du gouvernement d'Irkoutsk et de la Transbaïkalie, ils n'ont pu se soustraire à l'influence des Yakoutes et des Bouriates. Sur les côtes de la mer d'Okhotsk (habitées par les Lamoutes) aussi bien que dans les contrées de l'Amour inférieur (où résident les Namki ? du mot nam, c'est-à-dire mer), et même encore le long des petites rivières, il y a des Toungouses sédentaires qui s'occupent principalement de pêche et qui ne sont vraisemblablement que des Toungouses nomades devenus pauvres.

Partant de ces données, nous diviserons les Toungouses, d'après les particularités qui les caractérisent et les contrées qu'ils habitent, en deux groupes principaux, savoir :

1° Toungouses errants, Toungouses nomades et Toungouses sédentaires (pêcheurs), qui se subdivisent comme il suit :

Toungouses du gouvernement d'Yénisséisk, qui ont conservé en général le type national et représentent le mieux celui des Toungouses errants ou Toungouses des bois ;

Toungouses des contrées du lac Baïkal, dans le gouvernement d'Irkoutsk, ressemblant beaucoup aux précédents ;

Toungouses de la province (oblast) d'Yakoutsk, qui, errants

pour la plupart, ont adopté, sous beaucoup de rapports, les mœurs des Yakoutes, tandis que le petit nombre de ceux d'entre eux qui sont devenus sédentaires se rapprochent des Russes ;

Toungouses de la mer d'Okhotsk, ou Lamoutes, qui sont en partie nomades, en partie sédentaires (pêcheurs et agriculteurs) ;

Toungouses de Nertchinsk, qui se livrent spécialement à l'élève du bétail;

Toungouses de l'Amour supérieur (nomades et pêcheurs) ;

Toungouses pêcheurs sur l'Amour inférieur (Namki?);

Toungouses du nord et du sud de l'Amour inférieur (mélangés de Mandchoux et de Chinois);

2° Daours ou Daouriens, sur l'Amour moyen, s'occupant d'agriculture et de l'élève du bétail. Ces Daours s'écartent beaucoup du type général des Toungouses.

Les peuplades toungouses occupent la plus grande partie de la vaste contrée de la Sibérie orientale et s'étendent, au nord, presque jusqu'à la mer Glaciale ; à l'est, jusqu'aux Tchouktchis, aux Koriaks et à la mer d'Okhotsk; au sud, jusqu'à la presqu'île de Corée, aux contrées de l'Amour et aux régions du lac Baïkal ; à l'ouest, jusqu'à l'Yénisséi et même jusqu'au Ket, car on rencontre encore des tribus toungouses auprès du port de Makov. Dans ces contrées tour à tour montagneuses et marécageuses, riches en cours d'eau, couvertes de forêts vierges presque impénétrables et dans lesquelles la longueur et la rigueur des hivers augmentent encore l'inhospitalité d'un climat généralement très-rude, le peuple toungouse, vivant épars et par petits groupes séparés, offre une population d'environ 70,000 âmes. Ceux qui habitent la province d'Yakoutsk errent dans l'intérieur, pays montagneux et boisé, entre les pâturages des Yakoutes.

Le nom de Toungouse (Toungouhsse) n'appartient ni à la langue russe ni à celle du pays; car, à proprement dire, les Toungouses n'ont pas de nom pour se désigner eux-mêmes. Quelques étymologistes font dériver toungouse du mot tatar tongouse, qui signifie pourceau, et qui paraîtrait indiquer la malpropreté ou plutôt le rude genre de vie de ce peuple ; mais toutes les tribus tatares du gouvernement d'Yénisséisk nomment le pourceau tjotchka. Les Kozaks du Ket, qui les premiers ont rencontré des Toungouses et leur ont donné ce nom, ne connaissaient précédemment d'autres Tatars que ceux de Tobolsk et de la Baraba, qui ne furent jamais voisins des Toungouses. Les Russes nommaient d'ailleurs autrefois tous les peuples de l'Asie Toungouses. S'il faut s'en rapporter au témoignage des historiens chinois, il paraîtrait que, dans des temps très-reculés, les peuplades du nord-est de la Chine étaient déjà connues sous le nom collectif de Toung-hou ou de Toung-khou, mot qui ne signifie autre chose que barbares du nord-est; car toung veut dire est, et hous barbares du nord. Cette origine peut donc avec plus de probabilité s'appliquer au mot toungouse. D'autre le font dériver de tong-ksé (c'est ainsi que les Arines de l'Yénisséi supérieur nomment les Toungouses, c'est-à-dire hommes des trois tribus) ou de toungher (lac), ou enfin du mot tatar tenghiss (mer), parce que quelques-uns ont pris les Toungouses pour des Mongols qu'on nommait autrefois Mongols de la mer. Les Toungouses eux-mêmes ont adopté diverses appellations qu'ils s'appliquent selon les différentes tribus, telles qu'Evenki, Ovenki, Yévoïsny, Kamnégany, etc. Les tribus de l'est, sur la mer d'Okhotsk, portent le nom de Lamoutes; mais les Toungouses pasteurs des contrées du sud et de l'Amour sont désignés en général sous celui d'Orotchones ; car eux-mêmes s'appellent Orotcha, Orotchones, ce qui veut dire pasteurs de rennes (oron signifie renne). Les Koriaks donnent aux Toungouses pasteurs le nom de Khoïamka, du mot khoïa (renne), et les Mandchoux (Mandjoux) du sud les nomment Solones (chasseurs). Les Mongols appellent aussi les Toungouses Orotchones ou Orontchones. Les tribus toungouses de l'Amour qui s'occupent de l'agriculture et de l'élève du bétail sont nommées Daours par les Bouriates.

Les Toungouses sont les plus nombreux de tous les peuples nomades de la Sibérie, quoique leur population soit relativement très-faible eu égard aux vastes espaces qu'ils parcourent. Les Russes connurent les Toungouses au commencement du dix-septième siècle. Lors de la complète soumission des Ostiaks du côté gauche de l'Yénisséi, les Kozaks du Ket rencontrèrent pour la première fois les Toungouses habitant le long de l'Angara (Toungouska) d'où ils les chassèrent; puis, s'avançant de Mangazéa vers le nord jusqu'à la rive droite de l'Yénisséi, ils imposèrent un tribut (yassak) à dix-huit peuplades toungouses campées sur la Toungouska inférieure, tribut que payèrent bientôt après tous les autres Toungouses du gouvernement d'Yénisséisk. Les Toungouses du gouvernement d'Irkoutsk, des provinces d'Yakoutsk et de la Transbaïkalie, avec leurs voisins les Bouriates et les Yakoutes, sont devenus sujets russes dans le courant du dix-septième siècle.

Les Toungouses vivent en général dans les bois et sont considérés comme peuple chasseur par excellence. Leurs tribus restées pures de tout mélange avec d'autres nations appartiennent aux peuples primitifs les plus intéressants et offrent encore aujourd'hui à un esprit observateur un aussi vaste champ d'observation qu'à l'époque où les Russes entrèrent en relation avec eux.

Le Toungouse naît, vit et meurt dans les bois, qu'il ne quitte jamais. La plupart des Toungouses pêcheurs et ceux qui s'occupent de l'élève du bétail habitent dans des yourtes de bouleau semblables à celles des Toungouses des bois et ont aussi peu de besoins que ceux-ci. Le Toungouse des bois passe toute sa vie à errer d'un endroit dans un autre. S'il est célibataire, il va à la chasse, armé de sa carabine ou de son arc, suivant insoucieusement sa fantaisie pendant des jours entiers, sans prendre de nourriture et guidant ses pas sur la direction des étoiles. S'il est marié, son existence n'a plus d'autre but que l'entretien de sa famille, qui part avec lui; quelques rennes portant son modeste avoir, qui le plus souvent ne consiste que dans la possession d'armes et d'ustensiles de chasse et de pêche. Nous caractériserons plus spécialement les tribus qui diffèrent plus ou moins de ce type primordial quand nous nous occuperons séparément de chacune d'elles.

La physionomie du Toungouse respire en général la douceur et la bonté ; ses yeux reflètent une âme pure et simple, étrangère à la fausseté et à la ruse. Paisible et sincère, il est essentiellement hospitalier et sacrifie à son hôte tout ce qu'il possède, sans souci du lendemain. L'amour de la liberté et de l'indépendance est chez lui le sentiment le plus vivace : aussi la nécessité la plus urgente peut-elle seule le décider à se soumettre volontairement à un travail quelconque.

La religion chrétienne n'a fait que bien peu de progrès parmi les Toungouses, et ils sont encore aujourd'hui plus fidèles au chamanisme que tous les autres peuples de la Sibérie. Leurs prêtres, qui jouissent d'une grande autorité, se donnent une apparence hideuse et farouche pour faire l'évocation des esprits. Le chamanisme, répandu encore maintenant dans presque tout le nord de l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique, est une forme dégénérée de la religion primitive de l'Asie centrale, forme qui s'est conservée presque intacte chez les Toungouses, tandis que leurs voisins les Mongols professent le lamaïsme et la race turque le mahométisme. Cette religion primitive enseignait à adorer la toute-puissance et la suprême sagesse de Dieu et à glorifier les hommes célèbres, élevés par l'apothéose au rang de divinités de second ordre. Mais bientôt parurent des charlatans qui se dirent inspirés et chargés d'annoncer la volonté de ces êtres supérieurs avec le concours desquels ils prétendaient prédire l'avenir. De là vient l'origine de ces exorcistes hommes et femmes qui, au bruit des timbales et du tambourin, et à l'aide de contorsions, de sauts convulsifs, de cris aigus, souvent même de blessures qu'ils se font eux-mêmes, arrivent à un état pour ainsi dire extatique uni à une grande exaltation morale. C'est pendant cette crise qu'ils prétendent jouir de la faculté de se mettre en rapport direct avec les esprits ou avec les dieux.

L'étude approfondie des principaux dialectes toungouses de la Sibérie orientale a démontré que, malgré leur affinité avec la langue mandchoue, il existe souvent de notables dissidences grammaticales.

TOUNGOUSES ERRANTS, NOMADES ET SÉDENTAIRES (TOUNGOUSES DES BOIS, PASTEURS ET PÊCHEURS).

TOUNGOUSES DU GOUVERNEMENT D'YÉNISSÉISK.

Les Toungouses du gouvernement d'Yénisséisk ont conservé pur le type national primitif, et, sous ce rapport autant que par leur manière de vivre exclusivement errante, ils diffèrent de toutes les autres tribus de même souche, plus ou moins mêlées d'éléments hétérogènes.

Ces Toungouses n'ont point d'habitations fixes; ils se rendent aux lieux qui leur plaisent et y restent à peine quelques jours; ils ne vivent que du produit de leur chasse ou de leur pêche, qu'ils pratiquent en se réunissant par familles ou même par tribus.

Ils errent dans le gouvernement d'Yénisséisk, dans le district de même nom et dans ceux de Bogoutchansk et de Touroukhansk; c'est-à-dire au nord jusqu'à Doudinsk sur l'Yénisséi, à 500 verstes en aval de Touroukhansk; au sud, jusqu'à la rivière d'Ona ou de Birussa, qui sépare le district de Kansk de celui de Nijnéoudinsk.

Ces Toungouses forment maintenant vingt-cinq petites tribus dont les noms dérivent plus ou moins de leurs chefs les plus célèbres. Par suite des ravages causés récemment par la petite vérole, leur nombre ne s'élève pas à plus de 1,700 individus du sexe masculin. Ils payent annuellement leur tribut (yassak) en fourrures, à des places fixes nommées souglans, et c'est alors qu'ils échangent avec les Kozaks du blé et d'autres objets de première nécessité.

Les contrées qu'ils parcourent habituellement sont des forêts primitives coupées par des montagnes accessibles à eux seuls et qui servent de refuge aux animaux dont les fourrures sont les plus estimées, mais qui deviennent de jour en jour plus rares. On y rencontre des zibelines, des renards, des écureuils, des martres sibériennes, des loutres, des hermines, des gloutons, des ours, des loups et des rennes. Cependant quelques tribus toungouses vivent dans des contrées déboisées, mais coupées par des rivières poissonneuses, des lacs et des marais, contrées habitées pour la plupart par des renards blancs, bleus (isatis) ou croisés, et des rennes sauvages.

Les Toungouses du gouvernement d'Yénisséisk sont de taille moyenne, ont la tête ovale, la figure ronde, le front large et plat; les yeux étroits, noirs, brillants et un peu enfoncés; les sourcils arqués; le nez plat et camus, dont la partie supérieure se trouve presque sur la même ligne que les yeux; la bouche large et les lèvres généralement très-grosses, les pommettes saillantes, le menton carré, la poitrine bien développée et les reins vigoureux. Ils ne coupent et ne peignent jamais leurs cheveux épais, longs et hérissés, mais ils les réunissent en touffe derrière la tête et les attachent à l'aide d'une étroite courroie. Leur barbe est peu fournie, et même épilée chez la plupart d'entre eux. Quelques Toungouses, en petit nombre, pour se distinguer des autres, se tatouent encore aujourd'hui la figure et le menton.

Les femmes sont presque en tout semblables aux hommes, mais elles ont la physionomie plus expressive; leur visage ressemble d'ailleurs plus ou moins à celui de tous les peuples sauvages de la Sibérie. Elles portent leurs cheveux arrangés comme ceux des hommes. Quelques Toungouses habitant plus vers le sud ont adopté, dans ces derniers temps, surtout depuis que le nombre des orpailleurs a augmenté, le costume russe, et il n'y a rien de plus comique que ces enfants de la forêt vêtus de fracs ou de surtouts usés et coiffés de chapeaux ronds. Leur habillement national, tant pour les hommes que pour les femmes, est le même pendant l'été et pendant l'hiver. Ce n'est que dans les contrées plus méridionales que l'on porte des chemises, et par-dessus une espèce de kaftan fait en peau de renne dont la fourrure est en dehors pendant l'hiver, tandis que pendant l'été il se compose seulement du cuir de l'animal. Le collet et les revers sont brodés en fausses perles et garnis d'ornements faits de poil de chèvre. Ce kaftan ou parka, comme on le nomme généralement, descend jusqu'aux genoux, tandis que les habits de dessous, faits de peau de renne, ne montent pas plus haut que les hanches et sont recouverts d'une courte robe de femme; du haut de cette robe et à partir des épaules descend une espèce de mantelet dont le côté velu, tourné en dehors, est également garni de fausses perles et de dessins bariolés en poil de chèvre. Un baudrier orné, passé sur les épaules et se rattachant aux hanches, porte suspendus les ustensiles les plus nécessaires et les objets les plus chers au Toungouse, tels que son couteau, le sac à tabac, un briquet, de petites pipes en fer ou pipes chinoises, etc. Les bas sont remplacés par de longues herbes. Les bottes, faites en peau de renne, sont attachées aux jambes au moyen de courroies. La coiffure des hommes ressemble généralement à une thibétéika tatare; celle des femmes consiste le plus souvent en une peau entière de renard blanc garnie de divers ornements.

Errant dans les contrées les plus sauvages, le Toungouse supporte avec résignation toutes les privations imaginables. Son habitation ou tchoum n'est qu'une simple tente conique de quatre archines de diamètre consistant en une trentaine de perches très-longues réunies et disposées de manière à laisser passer la fumée par une ouverture; on les recouvre de peaux de renne préparées à cet effet ou d'écorce de bouleau. Le sol est recouvert de feuilles, de mousse, de branches de sapin, etc.; les armes et ustensiles sont suspendus aux parois; puis on pose les chaudières, et ainsi se trouve terminé le tchoum, ce témoin des joies et des douleurs de la famille du Toungouse, que pour rien au monde il n'échangerait contre une habitation européenne. Le Toungouse démolit et reconstruit facilement son tchoum; quand il le quitte, il en abandonne la charpente et n'en emporte que la couverture, qui se roule en plusieurs pièces.

Les Toungouses errent isolément ou en très-petites troupes de deux à trois familles. Il arrive souvent qu'une femme enceinte est délivrée sans aucune assistance; le mari pratique alors une seconde porte au tchoum, y conduit sa femme et allume un petit feu que la mère du nouveau-né doit enjamber trois fois pour sa purification, tandis qu'on lave l'enfant dans une eau voisine ou dans de la neige. Il ne reçoit pas son nom de ses parents, mais de la première personne qui entre dans le tchoum. Bien que dans les contrées méridionales beaucoup de Toungouses soient baptisés, ils donnent à leurs enfants des noms de circonstance; plus tard on y ajoute un nom chrétien; mais, au sein de la tribu, ils ne sont désignés que par le premier. Les Toungouses chrétiens baptisent leurs enfants lorsqu'ils vont payer l'yassak dans les souglans. Durant trois jours la mère du nouveau-né est considérée comme impure; elle n'ose pas même, en voyage, monter sur un renne, et doit aller à pied. Chez les riches, le berceau est fait de peaux préparées et garnies de divers ornements; chez les pauvres, il est simplement en écorce, et pendant la route la mère le porte sur son dos. Les Toungouses sont des parents pleins de tendresse; ils ne donnent à leurs enfants que des noms d'amitié. Les jeunes gens se marient dès l'âge de quinze à seize ans; ils se cherchent eux-mêmes une fiancée et fixent le kalym, qui consiste ordinairement en dix rennes ou 30 roubles. Il arrive souvent qu'au lieu du kalym le fiancé offre en mariage au père, au frère ou à l'oncle de sa promise, sa propre mère, sa sœur ou une nièce. Les cérémonies du mariage n'ont rien de particulier : chez les Toungouses chrétiens, les noces se célèbrent dans les

Dessiné d'après les originaux et modèles de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Huhn. Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

TOUNGOUSES DES BOIS. ЛѢСНЫЕ ТУНГУСЫ.

souglans et y sont consacrées par le prêtre. A cette occasion, on boit pendant quelques jours, sans aucune retenue, de l'eau-de-vie avec tous les parents, on danse et on chante; mais ces réjouissances n'ont jamais lieu devant des étrangers.

Les Toungouses n'ont pas de chants nationaux. Leurs chansons sont improvisées de la manière la plus simple et n'ont pour objet que ce qui frappe directement leurs yeux. Il paraît aussi, qu'il n'existe chez eux ni légendes ni contes traditionnels. Leur danse ne consiste qu'en une sorte de tourbillonnement où hommes et femmes, se tenant embrassés, forment un cercle et tournent rapidement en frappant des pieds et en criant : Yokher eh, yokher eh, yokher eh! tchokh, tchokh, tchokh! yokher eh! Ils aiment beaucoup la danse, mais ils manquent complétement d'instruments de musique.

La polygamie n'existe presque plus chez les Toungouses, elle est même tout à fait abolie chez ceux de Touroukhansk. La femme accomplit tous les travaux du ménage; elle tanne les peaux, charge les rennes pour le voyage, dresse le tchoum, coud les habits, prépare les aliments et soigne les enfants. L'homme ne saurait s'occuper de tous ces détails domestiques, car il est constamment à la chasse ou à la pêche, ou bien, s'il est au logis, il doit raccommoder ses armes et ses filets. Le Toungouse traite sa femme avec égard et humanité, différent, sous ce rapport, de la plupart des Asiatiques. On trouve néanmoins, ici comme partout ailleurs, des unions malheureuses. La femme infidèle fuit quelquefois le domicile conjugal; mais il est rare qu'elle échappe aux poursuites du mari, qui, pour éviter des discussions et des querelles, l'abandonne ordinairement au ravisseur, moyennant quelques mesures d'eau-de-vie et deux ou trois zibelines. Chez les Toungouses moins corrompus de Touroukhansk on ne rencontre guère la mansuétude portée à une telle exagération : chez eux, le mari offensé enverrait plutôt une balle ou une flèche dans la tête du perturbateur de son bonheur domestique qu'il ne consentirait à accepter de lui l'hospitalité.

Les Toungouses redoutent beaucoup les maladies, qui, pendant leurs courses isolées, sont presque toujours mortelles. Un petit nombre seulement atteint l'âge de soixante à soixante-dix ans. Comme ils ne se lavent jamais, des maladies cutanées malignes sévissent fréquemment parmi eux. Ils craignent surtout les épidémies contagieuses et se figurent que la petite vérole, par exemple, est une terrible vieille femme armée de longues dents et circulant dans le pays pour mordre les gens. Celui qui a le malheur d'être atteint de cette maladie est abandonné dans le tchoum à sa triste destinée, et, après qu'on l'a pourvu d'aliments pour quelques jours, on s'éloigne même de la contrée pour aller en chercher une autre plus salubre. Lorsqu'un Toungouse chrétien meurt de maladie ordinaire, on dépouille immédiatement la tente des peaux qui la recouvrent, on allume du feu et l'on fait fondre de la graisse de renne; on tue ensuite un de ces animaux, et sa peau sert de linceul au mort que l'on se dispose à enterrer. Si c'est un homme, ses objets préférés l'accompagnent dans la tombe, c'est-à-dire ses ustensiles de chasse, de pêche, etc., et une chaudière à fond percé; si c'est une femme, on place près d'elle un couteau et la houlette avec laquelle elle conduisait les rennes; on fait cuire alors l'animal qu'on a tué; une des ses cuisses est coupée et déposée sur la tombe, puis le reste est mangé par les assistants. Après cette cérémonie, les Toungouses lèvent leur camp et vont habiter plus loin. Ils interceptent avec de la neige ou des arbres la route qu'ils viennent de parcourir, afin d'ôter au défunt la possibilité de les suivre. Chez les Toungouses païens, les cérémonies funèbres sont différentes : les morts sont pareillement cousus dans des peaux de renne, mais non enterrés; on les suspend à des arbres. Les Toungouses de Touroukhansk préparent aussi à leurs morts une espèce de lieu de repos sur des arbres dont ils coupent toutes les branches afin qu'ils ne puissent pas en descendre.

A l'exception de quelques tribus errantes sur le Toungouska inférieur, les Toungouses sont les plus hospitaliers de tous les peuples nomades. Ne sachant pas même s'il aura de quoi se nourrir le lendemain, le Toungouse partage avec le premier venu son dernier morceau de renne ou de chevreau. S'il a pris un ours ou un sanglier et qu'il y ait quelque autre famille dans le voisinage de son habitation, il prépare pour elle, avec le produit de sa chasse, un véritable festin. Dans leurs relations avec les Russes, qui ne leur inspirent aucune frayeur, les Toungouses se montrent toujours convenables et pleins d'affabilité. Leur attachement au gouvernement russe est très-grand, ce qui s'explique par le bien qu'on leur fait. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a certains entrepôts de blé, de poudre et de plomb où ils peuvent prendre ces objets à crédit, et si une épidémie vient à se déclarer parmi eux, on leur envoie des médecins et des secours. La naïveté de la proposition suivante est un témoignage touchant de leur affection pour l'empereur. Lorsqu'au commencement de l'année 1813 les Toungouses eurent connaissance de l'invasion des Français à Moscou, ils s'offrirent à venir sur leurs rennes et sur patins pour chasser l'ennemi.

Les Toungouses nomment les Russes Loutchi (ceux de l'Amour, Lotcha) et les visitent dans les souglans pour leur vendre des fourrures. Ils sont d'abord timides et peu communicatifs, mais les rasades d'eau-de-vie les rendent plus confiants; ils commencent alors à parler russe d'une manière fort originale, et, après une consommation un peu exagérée de leur boisson favorite, ils se défont à vil prix des fourrures les plus précieuses. Ils permettent même à leurs enfants de participer aux festins qu'on leur offre et qui durent souvent plusieurs jours pendant lesquels le côté tout matériel de leur nature sauvage se manifeste d'une manière choquante.

Actifs et infatigables lorsqu'ils ne sont par ivres, les Toungouses sont en même temps vaillants et déterminés à l'heure du danger. Ils ont l'esprit naturellement pénétrant, quoiqu'ils ne s'appliquent nullement à le cultiver : aussi leurs notions sur les choses les plus ordinaires sont-elles très-bornées. Ils comptent les années par les hivers ou d'après leurs visites aux souglans; ils n'ont pas la moindre idée de la division du temps en mois, en semaines et en jours classés sous diverses dénominations.

En chassant à pied pendant l'été et sur patins en hiver, le Toungouse parcourt souvent un trajet qu'un cheval ou un chien pourrait à peine franchir. Dans ces déserts, la conformation du sol et en général tous les accidents de terrain lui sont parfaitement connus; chez lui, l'organe de la vue est incroyablement développé : il ne manque jamais son coup, même à une grande distance, ni avec la carabine, ni avec l'arc; avec ses flèches il atteint les poissons à des profondeurs souvent considérables. Ce qui réjouit le plus le Toungouse, c'est la rencontre d'un ours, qu'à dessein il se contente de blesser afin de l'exaspérer davantage et de le recevoir ensuite au bout d'un couteau très-aigu et tranchant attaché à un bâton de deux archines de longueur. Pour cette opération, il met un genou en terre et, appuyé sur l'autre, il tient fortement serrée dans sa main l'arme cachée derrière son dos; il attend ainsi, avec le plus grand sang-froid, l'ours qui arrive furieux et se dresse de toute sa hauteur devant lui. Au moment où l'ours veut saisir son adversaire avec ses pattes de devant, celui-ci enfonce rapidement son couteau dans la gueule de l'animal, qui retombe presque toujours inanimé et percé de part en part.

Les rennes forment la seule richesse du Toungouse ; dans ces déserts immenses et ces forêts primitives, ce précieux animal, qui d'ailleurs ne demande aucun soin, est pour lui ce qu'est le chameau pour l'habitant des steppes : le Toungouse s'en sert comme de bête de somme; de sa peau il fait ses vêtements et la toiture de son tchoum, mais ne se nourrit que rarement de sa chair. S'ils n'avaient pas eu de rennes, les Toungouses auraient été forcés depuis longtemps de renoncer à leur vie errante et de se fixer dans des villages. Le nombre de ces animaux diminue considérablement, et c'est la tribu de Bogoutchansk qui en possède le plus aujourd'hui. Le renne domestique est un peu plus grand que le renne sauvage; il vit de quinze à seize ans, mais il n'est propre au travail que jusqu'à dix ans; il est en général faible, et sa charge ne peut excéder plus de quatre à cinq pouds. Les Toungouses n'ont pas l'habitude d'atteler leurs rennes aux nartes (légers traîneaux sibériens); ils ne s'en servent que comme bêtes de somme.

Les Toungouses du gouvernement d'Yénisséisk ne sont pas lamaïtes comme ceux du gouvernement d'Irkoutsk; ils sont chrétiens ou partisans du chamanisme. Le dieu suprême des adeptes du chamanisme se nomme Chevaghi-Okchari; il est représenté par un homme à la fleur de l'âge, de haute stature, imberbe, vêtu d'or et habitant le ciel. Non loin de lui existe un dieu de moindre importance, patron des Toungouses; on le nomme Ozæbki; il est d'âge viril, sans barbe, et de taille moins élevée que l'autre. Ce dieu apparaît vêtu d'une peau blanche de renne toungouse. Avec l'assentiment de Chevaghi-Okchari, il désigne les chamanes.

En opposition à ces dieux bienfaisants, le dieu de la mort et de la destruction règne dans des déserts immenses, impénétrables. Kharkhi, ou le dieu noir, ainsi qu'on le nomme, a les yeux démesurément grands, le nez plat et une tête merveilleuse. Sa barbe et ses cheveux noirs offrent l'image de la tempête au désert. Il porte toujours un costume toungouse noir et adopte diverses formes pour persécuter les hommes, telles que celle de l'ours, du loup, etc. Outre ces dieux principaux, les Toungouses en adorent encore quelques autres, par exemple ceux qui président à l'eau, au gain, au serment, aux prophéties, etc. Quoique les chamanes soient naturellement les plus expérimentés dans les questions religieuses, il est néanmoins impossible d'obtenir d'eux des renseignements précis. A mesure que le christianisme fait des progrès, les chamanes deviennent de plus en plus rares; mais ils n'en inspirent pas moins de crainte et on les tient toujours en grande vénération. Leur costume est le même que partout ailleurs, cependant plus bizarre encore; leur bonnet a de longues cornes, et par-dessus leurs vêtements ils portent toutes sortes d'objets, du fer, des chaînes, etc., qui pèsent souvent jusqu'à trois pouds. Lorsqu'un chamane arrive à un campement, on lui construit un tchoum à part, près duquel on suspend la chair d'un renne qu'on a tué tout exprès, et l'on se rassemble autour du chamane pour entendre la prophétie. Il allume alors un grand feu et commence les cérémonies. Il bat du tambour, s'agite et se disloque les membres, imite le cri de différents animaux, saute par-dessus le feu, met dans sa bouche des charbons ardents, et tombe enfin le visage contre terre. Il s'assied ensuite au centre du tchoum, ferme les yeux et répond aux questions des assistants, questions ordinairement relatives aux endroits favorables à la chasse, etc. Par gratitude, on fait présent de quelques fourrures au chamane, puis l'on mange le renne tué. Les chamanes s'occupent quelquefois de la guérison des maladies et n'emploient pour cela d'autre moyen que certaines conjurations.

TOUNGOUSES DU LAC BAÏKAL OU D'IRKOUTSK.

Gais, vifs, intrépides et doués d'un esprit observateur, ces Toungouses vivent presque exclusivement de chasse et de pêche, comme ceux du gouvernement d'Yénisséisk leurs voisins, et errent en nomades dans les contrées septentrionales du Baïkal. Sur les deux rives de ce lac, les Bouriates et les Toungouses sont limitrophes; la première yourte de ces derniers, sur la rive occidentale, est située sur le promontoire qui sépare la baie de Bougotchana de celle de Sludéna; ils s'étendent sur la rive orientale jusqu'à Bargouzinsk.

La plupart des Toungouses du cours inférieur de l'Angara supérieur forment une tribu fort pauvre; ils sont baptisés et ont échangé leurs noms païens contre des noms chrétiens; mais leur nouvelle foi n'a point encore de profondes racines, et tandis qu'en présence des Russes ils observent toutes les coutumes chrétiennes, ils s'en écartent au sein de leurs forêts. Il n'en saurait guère être autrement, d'après le genre de vie qu'ils ont adopté.

A l'époque de la pêche de l'omoul ou saumon d'automne, qui se fait sur une très-vaste échelle, beaucoup de Toungouses pauvres, poussés par la misère, descendent de l'Angara supérieur sur la baie septentrionale du lac Baïkal et se mettent au service des Russes comme ouvriers. Ils appartiennent aux tribus de Kindighir et de Samagher, et ne possèdent presque pas de rennes; une trentaine de ces animaux constitue aujourd'hui pour eux un grand troupeau, tandis qu'il n'était pas rare autrefois de voir une même famille en avoir une centaine.

Les Toungouses qui habitent les contrées septentrionales du Baïkal ont le front élevé et large, les yeux tout chinois, les sourcils obliques, les pommettes comme les Bouriates, c'est-à-dire très-saillantes, le menton pointu, peu de barbe et le teint brun jaunâtre. Ils ne se tatouent point. Les hommes portent les cheveux longs et tressés en une natte dont l'extrémité est dénouée, avec un bandeau large sur le front et plus étroit sur le derrière de la tête, où l'on attache cette natte. Généralement robustes, ces Toungouses ont surtout les épaules très-développées par l'exercice et les fatigues; mais leurs jambes sont excessivement grêles. Chez eux, de même que chez toute la race, le sentiment de la liberté est développé au plus haut degré, et la misère seule peut les forcer à s'engager comme ouvriers. Ce sont presque toujours les femmes qui s'occupent de la conservation du poisson, tandis que les hommes passent leur temps à la chasse. Les Russes aiment ces travailleuses toungouses pour leur zèle, leur ordre et leur bonne humeur constante même pendant les plus rudes travaux. Les hommes sont complaisants, francs et assez causeurs. Pleins de modération et de frugalité, ils suffisent, avec le bouleau et le renne, à tous les besoins de leur existence; ce qui est d'autant plus remarquable que dans leurs vêtements aussi bien que dans tout ce qu'ils confectionnent avec ces deux grossiers éléments, ils manifestent un goût d'ornementation complétement étranger à leurs voisins, par exemple aux Bouriates. Leurs habits sont propres et bien faits; leurs yourtes n'ont pas de mauvaise odeur, et tous leurs mouvements sont libres et aisés. Ils sont doués d'une habileté toute particulière pour la préparation des peaux de renne; les femmes cousent, avec les nerfs de ces animaux en guise de fil, des habits qui témoignent d'une grande aptitude et de beaucoup de soin. Avec la mince peau des pattes, elles font de très-belles couvertures qui ne manquent même pas de variété dans les couleurs. Elles sont en outre très-adroites dans la confection de boîtes et de cassettes, et dans la manière d'orner les berceaux de leurs enfants.

Leurs yourtes ou tchoums se nomment garans et sont faits également de perches recouvertes d'écorce de bouleau; on transporte avec soi le matériel, qui consiste essentiellement, pour chaque garan, en trois pièces d'écorce longues de cinq toises et larges d'une archine et demie, et qu'on peut ployer, ou en plusieurs petits morceaux semblables qui sont cousus et qu'on roule lors du départ. La porte est retenue par des courroies assujetties à la partie supérieure du garan, on la descend à volonté. Chaque fois qu'on déplace le tchoum, la charpente en est refaite à neuf sur place.

Le Toungouse transporte avec lui, comme indispensables à son existence, les sept objets suivants : une lance pour combattre l'ours (ghidda), une carabine (pakteraouèn), une queue de cheval (argouk) contre les mouches et les cousins, une pipe chinoise (oulla), une planche mince pour porter les effets à dos (panagheh), un canot de sept pieds de long (tchaouf) en écorce de bouleau, et une fourche à poisson (kramki).

Comme chez tous les peuples de la Sibérie, les femmes toungouses sont dans un état de dépendance entière et complétement soumises aux hommes. Elles sont responsables de tous les devoirs du ménage et chargées de tous les travaux de l'intérieur. Le concours de la femme est pour le Toungouse d'une nécessité absolue et, de même que le Bouriate, il ne saurait exister sans une compagne.

Sauf quelques tribus établies sur le Léna supérieur ou vivant en nomades sur ses rives, et que l'on nomme Toungouses errants de Baountov et d'Angara, ce peuple, composé de 1,250 individus, forme plusieurs petites tribus réparties en trois districts aux environs de Nijnéangarsk, de Verkhnéangarsk et de Bargouzinsk, jusqu'au lac de Baountov et au Tsypa.

TOUNGOUSES DE LA PROVINCE D'YAKOUTSK.

Après les Yakoutes, principaux habitants de cette province, les Toungouses y occupent la place la plus importante. Fixés d'une manière stable en peu d'endroits, ils y mènent à peu près la même existence que dans le gouvernement d'Yénisséisk et dans les contrées du Baïkal. Plus pauvres que les Yakoutes nomades, qui occupent les meilleurs pâturages, ces Toungouses errent sur des hauteurs boisées entre les fleuves; ils s'occupent presque exlusivement de chasse, et ce n'est que poussés par une extrême nécessité qu'ils se décident à servir les Ya-

Dessiné d'après les originaux et costumes de la Société géographique Impériale de Russie par Ch. Huhn. Lith. par Winckelmann et fils à Berlin.

CHAMANES. ШАМАНЪ И ШАМАНКА.

koutes, plus riches parce qu'ils ont en général beaucoup plus d'activité qu'eux. De longues relations avec ces Yakoutes ont amené une sorte de fusion entre les travailleurs et ceux qui les employaient. Les Toungouses se sont mélangés avec eux et ont adopté insensiblement leurs mœurs et même leur costume. Si ce voisinage a pu avoir sur eux une pareille influence, celui des colons russes a dû en exercer une bien plus grande encore, quoique moins efficace cependant que sur les Yakoutes : aussi, parmi les Toungouses errants, en trouve-t-on quelques-uns qui ont établi leur résidence d'une manière fixe et ont reçu le baptême. Ils ressemblent beaucoup aux Russes par leurs mœurs et leur genre de vie, et se distinguent surtout par une grande propreté dans leurs habitations. Ces Toungouses errants sont plus nombreux sur la rive gauche du Léna que sur la rive droite. Quoique baptisés, ils conservent néanmoins leurs noms païens à côté de leurs nouveaux noms chrétiens. Ils parlent habituellement le russe, en confondant continuellement les deux sons ts et ch. Petits, maigres et chétifs, ils sont habillés à la russe, et leur costume ne diffère de celui de ceux-ci que par les vêtements de dessous.

Malgré l'existence pacifique dont ils jouissent déjà depuis longtemps, le chiffre des Toungouses d'Yakoutsk diminue successivement, ce qu'on peut attribuer non-seulement à l'excessive rigueur du climat et aux ravages causés par les maladies, mais principalement à l'usage immodéré du thé et de l'eau-de-vie.

TOUNGOUSES DE LA MER D'OKHOTSK OU LAMOUTES.

Les Lamoutes, que l'on a souvent considérés comme un peuple (toungouse) à part, ne sont autres que des Toungouses habitant les contrées de la mer d'Okhotsk jusqu'au Kolyma et à l'Indighirka, ainsi que le district de Ghijighinsk, déjà occupé par les Koriaks. Sauf leur dialecte sonore et riche en voyelles, ils ne se distinguent point essentiellement des autres tribus toungouses, ayant le même genre d'existence qu'eux. Le nom de Lamoutes dérive de lamou, qui signifie mer; d'autres ethnographes regardent la désignation de Namki comme plus juste, parce que, dans ces contrées, la mer est nommée nam ou namou; — qu'amou et omo signifient lac, — et que mou ou mouké désigne l'eau en général. La corruption des noms est si fréquente, quand on les fait passer d'une langue dans une autre, qu'il en sera probablement arrivé ainsi en cette circonstance. Ce qu'il faut remarquer, c'est que dans les contrées intérieures on établit entre les Lamoutes et les Toungouses leurs voisins immédiats une distinction prononcée, et qu'on divise les Lamoutes en tribus particulières. Cela vient sans doute de ce que sous le nom de Toungouses on ne comprend pas précisément les indigènes, mais plutôt les réfugiés toungouses venus dans ces contrées. De fait et officiellement, les Toungouses riverains de la mer d'Okhotsk et les Toungouses voisins des Youkaghirs nomades sur la mer Glaciale sont nommés Lamoutes et leur idiome est appelé langue lamoute. Ils passent, de même que les Youkaghirs, pour les meilleurs éleveurs de rennes.

Le district d'Okhotsk, habité primitivement par des Koriaks en nombre considérable, comme le font supposer les nombreux vestiges de leurs anciennes habitations, est occupé aujourd'hui par les Lamoutes, qui, au nombre de 3,500, y mènent la vie de pasteurs nomades et en sont la population la plus nombreuse et la plus influente. Les Koriaks, repoussés vers l'orient par les Lamoutes, ne comptent plus dans ce district que 200 individus. Les Yakoutes qu'on y rencontre n'y ont immigré que tout récemment.

Cette contrée, presque tout entière couverte de montagnes, de forêts et de marais, est tellement froide et inhospitalière qu'elle n'est guère accessible qu'aux Toungouses, qui, sous le nom de Lamoutes, y sont répartis, selon leur genre d'existence et leurs occupations, en trois catégories : pasteurs ou nomades; sédentaires; et pêcheurs temporairement sédentaires.

Les Lamoutes nomades ou pasteurs possèdent de grands troupeaux que, par superstition, ils ne comptent jamais exactement et avec lesquels ils campent tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ne recherchant des lieux abrités que pendant l'hiver.

Le renne fournit tout aux Lamoutes, la nourriture, l'habillement, l'habitation; et cependant il n'exige que très-peu de soins, car avec lui on n'est pas obligé de faire d'approvisionnement de foin pour l'hiver; les femelles seules demandent quelque attention, au printemps, époque de la reproduction de l'espèce. La surveillance que demandent les troupeaux consiste donc presque uniquement à les protéger contre les bêtes fauves et à les mettre à l'abri des tourbillons de neige et des tempêtes. La neige, qui tombe en abondance et dont les masses incroyables, en certaines localités, ne fondent jamais entièrement, est très-pernicieuse aux rennes; car souvent, ne pouvant parvenir, en grattant cette couche épaisse, à trouver une quantité de mousse suffisante pour leur nourriture, ils sont atteints d'une maladie des ongles qui fait de grands ravages parmi eux. La femelle n'a jamais qu'un seul petit, auquel le propriétaire fait dès sa naissance une marque particulière à l'oreille. Ces rennes éprouvent le même besoin de liberté que les Toungouses et n'aiment pas à séjourner longtemps dans les mêmes lieux. Ceux de ces animaux qu'on destine à la nourriture ne sont pas égorgés, mais étranglés, et l'on a soin d'en recueillir le sang.

Par leurs mœurs et leurs habitudes, les Lamoutes pasteurs sont en tout semblables aux Toungouses; ils ont en grande partie adopté la manière de se vêtir des Yakoutes, et leur beau costume national ne se retrouve plus dans toute son originalité que sur les côtes. De même que leurs congénères sédentaires, ils sont tous baptisés, très-bons chrétiens et d'une telle loyauté que devant les tribunaux, par exemple, leur témoignage est toujours admis comme irrécusable. Le véritable costume national, qui disparaît de plus en plus, est le même pour les femmes que pour les hommes; il ne se distingue que par les ornements. L'habillement d'hiver consiste en une espèce de tablier de peau de renne descendant un peu au-dessous des genoux et dont la bordure inférieure est garnie de perles fausses et de poils de renne de diverses couleurs. Le pantalon et la chaussure sont aussi en peaux de renne; pour les pantalons, le poil de l'animal est tourné en dedans. Par-dessus tout cela les Lamoutes endossent une fourrure de renne descendant jusqu'aux genoux, dont le poil est en dehors; le bord inférieur en est garni de poils de chien; les riches y ajoutent de fausses perles. La casquette, en fourrure précieuse et enveloppant les oreilles, est également ornée de fausses perles. Les vêtements d'hiver sont faits en peaux de rennes âgés de six mois ou un peu plus; mais on ne se sert pour l'habillement d'été que de peaux tannées. A l'endroit où se trouvent ordinairement les boutons qui marquent la taille d'un paletot, les hommes portent deux morceaux de fer-blanc, et entre les deux, deux longues queues de poils de renne teints. Les femmes portent aussi, principalement les jours de fête, ces plaques de fer-blanc sur les deux côtés de la poitrine, à la bordure inférieure du tablier et à celle du vêtement de dessus. Des anneaux et des clochettes servent aussi d'ornements au tablier. Elles portent également des colliers. Au lieu de rubans, les filles attachent au bout de leurs tresses de petites pièces de tôle argentée, que les riches remplacent par un long ruban argenté de la largeur d'une main et qui représente des feuilles; un ruban pareil entoure la casquette fourrée, en sorte que le costume de parade coûte souvent 150 roubles et au delà. On se sert encore pour l'hiver de la kouklanka, dont le poil est tourné en dehors, et pour l'été de la kamléika en cuir, dont la coupe ressemble à celle d'une longue chemise russe. En général, les gens opulents portent seuls la chemise; les autres n'ont aucun vêtement de dessous. Quelques femmes ont des habits en étoffe de perse ou de soie de confection russe, mode adoptée principalement par les hommes, quoique cela leur donne l'air de véritables caricatures. Les endroits où ils dorment (en russe, pologs), disposés dans l'intérieur des yourtes légèrement construites, sont aujourd'hui souvent recouverts de perse; mais, en hiver, ces yourtes sont closes au moyen de peaux, dont elles sont abondamment garnies, afin de procurer la chaleur nécessaire à ceux qui y reposent sans aucun vêtement.

L'usage immodéré du thé, du tabac et des spiritueux exerce une influence désastreuse sur la santé des Lamoutes; les spiritueux et le tabac surtout leur sont très-funestes et ont presque complétement changé les mœurs primitives.

Des anciens temps date encore une danse originale dont voici la description : les jeunes gens des deux sexes forment un cercle, et, appuyant réciproquement les mains sur l'épaule de leurs voisins, commencent d'abord lentement, puis avec un mouvement accéléré, à se pencher de droite et de gauche, en sautant d'un pied sur l'autre, et s'écriant en cadence : Khaaddi ! Cette danse, exécutée jusqu'à l'entier épuisement de ceux qui y prennent part, commence d'ordinaire le soir et dure jusqu'au lendemain matin. Le Lamoute apporte dans tous ses rapports une affabilité remarquable qui se manifeste au dehors par une excessive politesse, des égards pour les personnes âgées, de fréquentes poignées de mains, etc. Cette peuplade est répartie en tribus administrées par des doyens. Les Lamoutes ne choisissent jamais leurs femmes dans leur propre tribu. Ils payent en fourrures leurs impôts, qui sont très-modérés.

Si le type toungouse s'est surtout conservé chez les Lamoutes pasteurs, il a, par contre, presque entièrement disparu chez les Lamoutes sédentaires, pour faire place à l'esprit et aux mœurs russes. Habitant de petits bâtiments à l'instar des maisons russes, mais très-propres, et où les poêles sont remplacés par des cheminées, les Lamoutes sédentaires ont une tout autre existence que celle de leurs frères éleveurs de rennes. Egalement vêtus de peaux, ils les échangent avec les Lamoutes nomades, tandis que leur principale richesse et leur nourriture consistent essentiellement en poissons et en animaux marins dont la pêche a lieu au printemps et en automne, et fournit tout à la fois à leurs premiers besoins ainsi qu'à l'entretien des chiens, qui sont leurs animaux domestiques les plus nombreux et les plus indispensables. Afin de pourvoir à la nourriture des autres animaux domestiques, on fait en été des approvisionnements de foin ; cette saison est aussi très-favorable à la culture des pommes de terre et de quelques légumes. En hiver, ces Lamoutes se livrent à une chasse peu productive.

Les Lamoutes de la troisième catégorie, pêcheurs temporairement sédentaires, sont tout à fait pauvres et dégénérés ; ils ne possèdent ni ménage ni troupeaux, passent d'une rive à l'autre des fleuves avec leurs chiens, et vivent misérablement de la pêche, souvent insuffisante pour leur entretien, et qui peut encore moins leur procurer des vêtements, dont les Lamoutes éleveurs de rennes leur font ordinairement l'aumône. Ils habitent des espèces de terriers et sont placés au plus bas degré de la civilisation.

TOUNGOUSES DE NERTCHINSK.

Par leur langue, leur affabilité et leur vivacité, les Toungouses de Nertchinsk nous rappellent en général le vrai type toungouse ; tandis que par leur costume, leur genre de vie, leurs mœurs et leur physionomie, ils ont plus d'affinité avec les Bouriates.

Ces Toungouses, au nombre d'environ 10,000, vivent en nomades dans le district de Nertchinsk en Transbaïkalie, surtout dans les contrées inférieures de la rive droite de l'Onon, sur la frontière chinoise, sur l'Ingoda et le Nertcha. Ils sont beaucoup plus civilisés que les autres tribus toungouses, à l'exception des Daours, et la moitié d'entre eux est déjà convertie au christianisme, auquel le voisinage des Russes a ouvert chez eux un accès plus facile que parmi les Toungouses des bois ou Toungouses errants. Ceux d'entre eux qui sont restés païens professent le lamaïsme ou le chamanisme.

Les Toungouses de Nertchinsk, en partie pasteurs nomades et en partie sédentaires, n'occupent leurs domiciles actuels que depuis la fin du dix-septième siècle, et sont devenus sujets russes à la suite des expéditions militaires entreprises par les Kozaks de la Sibérie contre les Chinois. Le prince toungouse Gantimour (khan Timour), plein d'admiration pour la bravoure des Kozaks, résolut d'émigrer vers les régions que ce peuple occupe aujourd'hui. A dater de cette époque, le christianisme s'introduisit parmi eux, Gantimour lui-même demanda le baptême, et son exemple fut bientôt suivi par d'autres, notamment par les notabilités de la nation. Jusqu'à nos jours encore Gantimour est considéré par les Toungouses de Nertchinsk comme un personnage historique dont beaucoup de traditions sont restées vivantes.

Subdivisés en tribus sous des chefs particuliers, ils sont régis par une autorité spéciale dite tribunal de steppe (douma de steppe), et payent l'yassak.

TOUNGOUSES DE L'AMOUR SUPÉRIEUR.

A l'exception de sa source, habité par des Mongols et des Bouriates, et de son embouchure, habitée par des Ghiliaks, l'Amour est un fleuve essentiellement toungouse. Il ne prend le nom d'Amour qu'en aval du point de réunion de la Chilka et de l'Argoun, coule de l'ouest à l'est, décrivant une grande courbe vers le sud, et se jette dans le golfe de Tatarie, qui sépare l'île de Sakhaline du continent. Ce nom de Sakhaline (plus exactement Sakhaliane) n'existe réellement que sur les cartes européennes : c'est une abréviation arbitraire des mots mandchoux sakhaliane oulaï angga, c'est-à-dire l'embouchure du fleuve noir (Amour) ; sakhaliane signifie noir ; mais l'île qui se trouve à l'embouchure se nomme Tarakaï. En suivant les tribus toungouses sur la rive gauche de l'Amour, acquise aujourd'hui à la Russie, nous prendrons pour base la description donnée par M. Gerstfeld.

OROTCHONES DE L'AMOUR.

Les tribus toungouses nommées Orotchones par les Russes (à cause de l'oron, c'est-à-dire du renne, leur unique animal domestique, qui leur sert à la fois de bête de somme, de trait et de nourriture) habitent les deux rives de l'Amour et s'étendent au nord jusqu'à l'Yablonovoï-Kkrébet, depuis les sources de l'Amazar jusqu'à celles de l'Oldoï, rivière qui les sépare de leurs voisins de l'est les Maniaghers ou Manèghers. Sur la rive droite de l'Amour, leur territoire s'étend depuis le fort Oust-Strelotchnoï-Karaoul jusqu'à l'embouchure de l'Albazikha. L'Yablonovoï-Khrébet sépare les Orotchones de l'Amour de ceux du nord, qui mènent une vie nomade sur la rive droite du Vitim, sur les rivières Olekma, Tounghir, Nioukja, et appartiennent exclusivement aux Toungouses du Baïkal.

Les Orotchones de l'Amour se divisent en deux tribus : les Chologonski, sur les affluents de la rive droite de l'Amour, qui ne comptent que 70 individus, et les Ninagaïski, habitant, au nombre de 130 âmes, la rive gauche du même fleuve. La première de ces tribus paye 2 roubles par tête pour l'yassak, et la seconde douze écureuils ou 1 rouble 7 copecs et demi. Les deux tribus sont baptisées, bien que pratiquant encore le chamanisme.

Les Orotchones de l'Amour, qui se transportent au printemps sur les rives de ce fleuve, très-abondant en poissons d'une énorme grandeur, se nourrissent en partie de ceux qu'ils ont pris ou les échangent contre de la farine avec les Kozaks de l'Amour et de la Chilka. Ils donnent à cet effet un poud de poissons pour un demi-poud de farine de froment, et un poud de caviar pour trois et demi à quatre pouds de farine. Les contrées de la rive droite sont, en outre, fort riches en quadrupèdes,

Dessiné d'après les originaux et costumes de la Société Impériale géographique de Russie par C Huhn. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

TOUNGOUSES DE NERTCHINSK. НЕРЧИНСКІЕ ТУНГУСЫ.

surtout en élans et en écureuils ; un habile chasseur peut tuer aisément, dans le cours d'une saison, de cinq cents à mille écureuils de la plus belle espèce, qu'il vend au moins 15 copecs pièce; mais la zibeline ne se trouve malheureusement plus dans ces parages. S'occupant d'ailleurs principalement, comme nous l'avons déjà dit, de l'élève des rennes, les Orotchones de l'Amour sont en contact fréquent avec leurs frères de souche commune sur l'Olekma et parlent la même langue qu'eux, mais à la façon des Yakoutes, faisant presque toujours résonner la dernière syllabe, tandis que les Toungouses septentrionaux placent principalement l'accent sur la pénultième. Les Orotchones sont petits et chétifs; ils ont les pommettes saillantes, le visage plat, le nez et la bouche souvent grands, avec des lèvres minces, les yeux petits et obliques, les sourcils rares, les cheveux noirs et lisses. Ils ont la barbe peu fournie. Les vêtements des hommes et des femmes sont presque identiques. Les deux sexes fument et portent la chevelure longue, séparée par une raie qui part du front et se prolonge en arrière. Les fourrures qu'ils portent en hiver ont le poil tantôt en dehors, tantôt en dedans.

Les Orotchones n'ont pas de demeures fixes, bien qu'ils ne soient nomades ou plutôt errants que dans des limites assez restreintes. Les habitations, construites à la hâte, ne sont que des yourtes coniques en écorce de bouleau. La place d'honneur, en face de l'entrée, est réservée aux visiteurs, et il n'est jamais permis aux femmes de l'occuper. Celles-ci sont chargées de tous les soins du ménage. La vie errante a maintenu les Orotchones dans un degré de civilisation très-peu avancé, en sorte que chez eux les chamanes jouent encore un rôle important. Il ne paraît pas que les Orotchones soient polygames. Ils se marient généralement fort jeunes, avant même qu'ils soient en état de remplir les devoirs conjugaux ; en sorte que la femme n'entre souvent chez son mari que comme une servante, état d'infériorité dans lequel elle reste pendant toute sa vie.

MANIAGRES.

Les voisins les plus proches des Orotchones de l'est, sur la rive gauche de l'Amour, sont appelés Maniagres ou Manègres, dénomination dont l'origine est inconnue. Ils se distinguent principalement des autres Toungouses en ce qu'ils élèvent des chevaux et non des rennes. Tout ce qui a été dit au sujet des Orotchones est applicable aux Maniagres; il faut seulement ajouter à ces détails que quelques-uns parmi eux entendent la langue mandchoue, qu'ils prononcent un peu différemment de leurs voisins; qu'ils savent lire et qu'ils écrivent avec le pinceau et l'encre de Chine. L'influence exercée sur eux par les Chinois est en général très-prononcée. La frontière qui les sépare, à l'orient, des Daours établis sur l'Amour moyen (que nous considérerons comme une tribu plus distincte des Toungouses), est formée à peu près par l'embouchure du Khoumar dans l'Amour et par la ville de Sakhaline. La tribu la plus orientale des Daours, les Kilènghs, à l'embouchure de l'Oussouri, forme déjà la transition avec les habitants toungouses de l'Amour inférieur, exclusivement pêcheurs, et qui confinent aux Ghiliaks à environ 200 verstes de l'embouchure de l'Amour. Les Maniagres vivent en plus grand nombre et sont plus compacts sur le Zéia, et principalement sur le Khoumar ou Khoumara, que sur les rives de l'Amour.

La physionomie des Maniagres présente deux types d'un contraste frappant : l'un a pour caractère un visage large, purement mongol, c'est-à-dire le nez petit et les pommettes saillantes; l'autre, une figure ovale, des traits distingués, les pommettes proportionnées, le nez long, droit ou un peu aquilin. La grande différence des deux types s'explique aisément par cette circonstance singulière que les Maniagres, d'ailleurs si jaloux, abandonnent souvent leurs femmes aux employés mandchoux qui viennent les visiter chaque année. Une taille petite et des extrémités grêles, comme on le voit chez les Orotchones, se trouvent rarement chez les Maniagres; ils sont, au contraire, pour la plupart vigoureux et bien bâtis, de stature moyenne et quelquefois même élevée. Les femmes, les vieilles surtout, sont souvent fort laides; on rencontre cependant parfois parmi elles des physionomies agréables.

Les Maniagres ne sont pas une tribu errante, mais seulement nomade; ils passent tout l'hiver dans le même lieu. Au retour du printemps, ils se rendent sur les rives de l'Amour afin de s'y livrer exclusivement à la pêche. Leurs yourtes sont construites de la même manière que celles des Orotchones ; celles qu'ils habitent en été ne diffèrent point de celles où ils passent l'hiver, excepté que ces dernières sont bâties un peu plus solidement. Chaque membre de la famille a sa place particulière dans l'yourte : le maître et la maîtresse en occupent le côté gauche, près de l'entrée.

Leur manière de se vêtir a emprunté beaucoup au costume des Mandchoux. En été ils ne portent souvent qu'un kaftan descendant au-dessous du genou, et, par-dessus, une courte jaquette sans manches, ou un second kaftan. Pour l'hiver, les fourrures de coupe mandchoue sont fort en vogue chez eux et sont attachées par une ceinture. Il en est de même pour les pantalons et les bottes fourrées; les gens riches portent seuls des bottes mandchoues. La coiffure est également de forme mandchoue et consiste en une petite casquette en feutre demi-ronde et de couleur grise ou noire, ou en une cape fourrée de même forme et garnie d'un gland. En hiver, les Maniagres portent d'amples et hauts bonnets de drap garnis de velours ou de peau de renard, ou des bonnets en peau, garnis de fourrures et ornés de deux larges rubans de drap ou de soie, descendant d'un bouton fixé au sommet. Les Maniagres tressent leurs cheveux en une longue natte qu'ils laissent pendre sur le dos. Conformément aux usages mandchoux, chacun porte à la ceinture un petit sac qui contient la pipe et le tabac, le briquet, un couteau, etc., le tout suspendu par des courroies ornées de toute espèce d'objets. Peu de Maniagres portent des bagues, mais, par contre, ils se parent de bracelets en verre ou en métal qu'ils reçoivent des Mandchoux.

L'habillement des femmes ne se distingue guère de celui des hommes; seulement leurs kaftans sont un peu plus longs et garnis d'ornements sur les manches, le dos et le bord inférieur, aussi bien que leurs coiffes et leur chaussure. Une raie partage par moitié leurs cheveux, tressés en deux nattes roulées autour de la tête et ordinairement ramenées et attachées sur le sommet. Les jeunes filles portent un bandeau sur le front et un petit bonnet d'un tissu broché. Le bandeau consiste en un large ruban garni de boutons, de fausses perles et de différents ornements de métal ; il entoure les nattes et s'attache sur la nuque. Les femmes portent, en outre, différentes espèces d'ornements, tels que pendants d'oreilles, boutons, anneaux, bracelets, etc.; et à la ceinture, brodée avec assez de goût, pendent un petit sac à tabac, la pipe, des ustensiles de couture, etc. Pour se garantir contre la chaleur, les cousins et les mouches, les hommes se servent souvent d'éventails ou se couvrent d'un bonnet pointu, d'un tissu léger, qui se rabat sur le visage.

Les occupations principales des hommes sont la pêche et la chasse ; la première se pratique dans diverses localités, selon la hauteur des eaux de l'Amour, et la dernière, dès que ce fleuve est débarrassé des glaces. Les gens riches seulement, ceux qui ont le moyen de se construire des bâtiments exprès pour la pêche, se livrent aussi, pendant l'hiver, à cette occupation.

Les armes à feu sont pour la plupart des carabines chinoises à mèche ou des fusils russes à pierre ; les arcs ont maintenant presque entièrement disparu.

Les chevaux et les chiens sont leurs seuls animaux domestiques. Les chevaux ne sont pas grands, mais fortement constitués; ils ont le cou très-court, la tête moyenne, le front large, les oreilles et les yeux petits, la crinière courte, le dos droit, le poitrail large, les jambes un peu grosses, le poil assez long et clair; ils sont durs à la fatigue et pourvoient toujours eux-mêmes à leur nourriture. On ne se sert guère des chevaux que comme montures ; après de longues courses, on les tient attachés pendant cinq ou six heures, et alors seulement on les met en liberté, les laissant paître à volonté.

Autrefois les Maniagres élevaient des rennes; mais depuis longtemps ces animaux ont été remplacés par les chevaux importés par les Mongols.

Les aliments les plus recherchés sont la chair des quadrupèdes et celle des poissons, quoique à vrai dire le Maniagre consomme indis-

tinctement tout ce qui lui paraît mangeable. La griotte joue un rôle important dans leur cuisine. Les gens riches seuls font usage de sel.

Tous les Maniagres pratiquent le chamanisme et se distinguent particulièrement par une grande crainte des esprits malfaisants. Leurs idoles, en bois et informes, représentent communément des têtes humaines ou le corps tout entier. Derrière l'yourte se trouve un emplacement distinct, tenu pour sacré, sur lequel les Maniagres placent plusieurs de ces idoles.

Par leur contact continuel avec les Mandchoux, les Maniagres ont beaucoup perdu de leur originalité, de la pureté de leurs mœurs et même de leur honnêteté.

Les hommes achètent les femmes, qui sont chargées des plus rudes travaux. Quoique la polygamie soit permise chez ce peuple, on ne l'y rencontre que très-rarement.

TOUNGOUSES PÊCHEURS SUR L'AMOUR INFÉRIEUR (NAMKI?).

Ces tribus sont réparties sur un espace de 900 verstes et se divisent comme suit :

Les Khoadsongs, qui commencent un peu en amont de l'embouchure de l'Oussouri et s'étendent presque jusqu'à celle du Dondon-birra;

Les Ghelghans ou Goldi (Goldes), depuis les Khoadsongs jusqu'au-dessus du lac Kizi ;

Les Mangoutes ou Mangouny, depuis les Goldi jusqu'aux Ghilèns ou Ghiliaks.

Ces tribus, qui ont quelques points de ressemblance avec les Daours établis sur l'Amour central, en diffèrent néanmoins beaucoup par les mœurs et par plusieurs de leurs usages ; elles n'ont d'ailleurs que très-peu emprunté aux Chinois, avec qui elles n'ont jamais eu que de vagues rapports. Leur langue, ainsi que celle des Orotchones, se rapproche davantage de celle des Toungouses septentrionaux. Il y a cent cinquante ans environ, les Chinois nommaient Yu-pi-ta-tsé (ce qui veut dire Tatars à peau de poisson) tous les Toungouses habitant sur l'Amour en aval de l'Oussouri. Les habitations de ces Toungouses ont beaucoup d'analogie avec celles des Kilènghs (Daours) : devant chaque entrée se trouvent des perches en échafaudages pour sécher les poissons. Outre les porcs et les chats, que l'on est obligé d'entretenir à cause d'une innombrable quantité de rats, les chiens sont en grand nombre et tiennent la principale place parmi les animaux domestiques. En hiver, on les attelle aux traîneaux, en été aux canots, pour remonter les fleuves. Les plaisirs de ces peuplades consistent en courses à pied ou en canots, en luttes et en certains jeux avec des cartes chinoises. Leur chant est le plus souvent improvisé, monotone et semblable à celui des Yakoutes.

Ils ont un goût particulier pour les ornements et les dessins en arabesque qu'on retrouve partout chez eux. Un très-petit nombre parmi ces Toungouses sait se servir du pinceau et des couleurs. Leurs notions astronomiques ne se bornent pas à la connaissance des noms des astres et des autres corps célestes; ils savent que la terre se meut, et l'étoile polaire est considérée par eux comme le centre de l'univers. Leurs chamanes se livrent aussi à la médecine, qui consiste le plus souvent en cérémonies religieuses devant un simulacre en bois de la partie malade. Les ophthalmies sont fréquentes dans ces contrées ainsi que plus en aval du fleuve; elles sont produites autant par la malpropreté que par la réverbération de la surface des eaux et du sable des rivages de l'Amour. Les derniers vestiges du lamaïsme et des doctrines de Confucius semblent disparaître sur le cours inférieur de l'Oussouri où le chamanisme prédomine. Les idoles sont nombreuses et représentent des formes humaines ou des images de bêtes féroces, notamment des tigres que l'on voit errer non-seulement sur les bords de l'Amour, mais aussi dans les contrées du Léna.

Les Mangoutes ou Mangous, en russe Mangouny, qui se désignent eux-mêmes sous le nom d'Oltcha, ressemblent à leurs voisins de l'ouest, les Goldi, par le langage, les mœurs, les habitudes et les usages religieux, quoique cependant, dans leurs districts orientaux, ils aient une tendance sensible à se rapprocher des Ghiliaks. Ils se distinguent en général par une aptitude toute particulière à s'approprier les usages des étrangers. Ils forment, comme les Goldi, une tribu nomade; mais on remarque parmi eux, surtout dans les contrées de l'est, un redoublement d'ardeur pour les travaux de la pêche et une diminution sensible dans ceux de la chasse. L'emménagement intérieur des yourtes des Goldi diffère essentiellement de celui des Mangous : cette différence consiste en ce que, chez ces derniers, on trouve au milieu de l'yourte, entre deux piliers qui soutiennent le toit, une grande table pour les chiens, que les Mangous possèdent en grande quantité et qui leur servent en hiver à faire de longues courses dans des traîneaux auxquels on les attelle.

Les habits d'été des hommes et des femmes mangous sont ordinairement en peaux de poisson; on en voit aussi quelques-uns de forme mandchoue, composés de diverses étoffes, que les Mangous se procurent chez les Mandchoux et chez les Russes. Les vêtements des hommes descendent un peu au-dessous du genou; chez les femmes, ils vont jusqu'à la cheville et sont artistement garnis, sur le bord inférieur, d'ornements en peaux de poisson de diverses couleurs ou de monnaies chinoises. En été, les hommes portent des chapeaux de forme conique en écorce et ornés de divers dessins; les chapeaux de feutre de fabrication mandchoue sont plus rares. Les femmes ont généralement la tête nue pendant l'été; elles ne portent que rarement des chapeaux d'écorce, mais plus souvent des bonnets en étoffe bleue, ornés de dessins brodés. En hiver, hommes et femmes portent des habits en peaux de chien ou de renne; les premiers sont confectionnés avec des morceaux de diverses peaux artistement assortis et dont le côté velu est tourné en dehors. Tous portent d'ailleurs une espèce de col pareil à celui des Yakoutes et fait avec des queues d'écureuil ; ils portent aussi des oreillettes brodées de soie et des gantelets. Les ceintures des hommes sont fort originales ; ils y suspendent toute espèce d'objets, tels que couteaux, pipe, sac à tabac, briquet, etc.

Les Mangous sont en tout plus adroits que les autres habitants de l'Amour; ils excellent surtout dans le métier de forgeron, et, de même que les Goldi, ils aiment à orner tous les objets usuels, surtout les articles de luxe, de dessins qui témoignent de leur aptitude pour la peinture ; car les couleurs qu'ils emploient s'harmonisent parfaitement les unes avec les autres, contrairement à ce qu'on remarque chez les peuples voisins. Plus on se rapproche de l'embouchure de l'Amour, plus les idoles deviennent bigarrées et nombreuses, ce qui est surtout frappant chez les Orotchones des côtes maritimes.

TOUNGOUSES AU NORD ET AU SUD DU COURS INFÉRIEUR DE L'AMOUR.

Sur le Garoun ou Gheryne et sur l'Amgoun ou Honghi vivent des Toungouses auxquels les Russes donnent des noms différents. Ils appellent Samaghers ceux de l'embouchure de l'Amgoun, Nendales ou Neghidales ceux de son cours supérieur, et Birars ceux du cours inférieur du Bouréia. Les Samaghers ne se distinguent en rien des Mangoutes.

La contrée située entre l'Oussouri et les côtes, au sud de l'embouchure de l'Amour, est habitée par d'autres tribus toungouses nommées généralement Orotchones et fortement mêlées de Chinois et de Mandchoux. Les Orotchones de la baie de Castries paraissent avoir la plus grande analogie avec les Mangoutes, et leurs habitations d'hiver ressemblent absolument à celles qu'on trouve sur l'Amour moyen et inférieur. Leurs huttes d'été reposent sur des piliers. Ils s'occupent de pêche et de chasse et trafiquent avec les Mandchoux ou Daours établis sur le cours moyen de l'Amour.

Il y a aussi des Orotchones dans le nord de l'île de Sakhaline, habité en outre par des Ghiliaks et Kouriles. Dans le sud de l'île habitent des Japonais.

Dessiné par Ch. Huhn d'après l'original de la Société géographique Impériale de Russie par Meyer. Lith par Winckelmann et fils à Berlin.

NENDALE.

(des environs de l'Amour.)

НЕНДАЛЕЦЪ.

(СЪОЗЕРА „ОРЕЛЪ" ПРИАМУРСКАГО КРАЯ.)

DAOURS.

Les tribus toungouses de l'Amour qui s'étendent depuis l'embouchure du Khoumar jusqu'à celle de l'Oussouri, et que nous désignons sous le nom de Daours ou Daouriens, se distinguent sous plusieurs rapports des Orotchones et des Maniagres, ainsi que des autres tribus de même race établies en aval de l'embouchure de l'Oussouri. Elles dénotent en général un plus haut degré de civilisation. La tribu des Kilènghs forme la transition entre les Daours et les tribus de pêcheurs de l'Amour inférieur. Bien qu'assez chétifs en général, les Daours diffèrent cependant des Orotchones et des Maniagres par leur taille plus élevée et plus vigoureuse, ainsi que par leur physionomie ovale et plus noble; ils ont le nez plus saillant et les pommettes moins larges. Leur langue, qui a des sons gutturaux très-prononcés, est plus riche que celle des peuplades que nous avons nommées plus haut. Ils ont des demeures fixes, s'occupent plus ou moins de jardinage et d'agriculture, et ne négligent point les soins qu'exige l'entretien du bétail. Chez eux aussi l'influence chinoise, relativement au costume, aux usages et aux mœurs, est plus sensible que chez les tribus voisines.

Au dix-septième siècle, ces Daours demeuraient dans des villes, aux lieux mêmes où se trouvent aujourd'hui les Orotchones et les Maniagres; tandis qu'en descendant le fleuve, depuis l'embouchure du Zéia jusqu'en aval de l'Oussouri, habitaient les Gogouls ou Doutchéri, leurs frères de race, adonnés comme eux à l'agriculture et à l'élève du bétail. Ces Daours étaient incontestablement une tribu toungouse plus civilisée, qui s'était retirée le long du fleuve, devant l'invasion russe, et établie sur les affluents méridionaux de l'Amour. Lorsque les Russes furent obligés d'abandonner l'Amour, par suite de la paix de Nertchinsk (1689), ces Orotchones et Maniagres errants vinrent occuper le territoire qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Une partie des Daours doit avoir subi une fusion avec les Mandchoux, qui, depuis environ trois cents ans, sont devenus un peuple à part, formé de différentes tribus toungouses. Une autre fraction des Daours conserva peut-être sa nationalité, même dans sa nouvelle résidence, ce qui doit avoir eu lieu spécialement sur l'Amour, où les émigrants ne communiquèrent qu'avec ceux de leurs frères de race qui n'avaient pas quitté leurs habitations et qui étaient moins inquiétés par les Russes. C'est ainsi que nous retrouvons encore aujourd'hui les descendants des Toungouses sédentaires et civilisés, qui étaient établis sur l'Amour vers le milieu du dix-septième siècle. Toutefois, leurs habitations ne s'étendent pas vers le cours supérieur et inférieur de l'Amour aussi loin que dans d'autres directions. Ainsi la peuplade la plus importante de l'Amour moyen est celle des Daours (mélangés à quelques Mandchoux), qui composent indubitablement la majeure partie de la population. Ces Daours se distinguent, comme agriculteurs et pasteurs, des autres tribus toungouses de l'Amour central, qui élèvent des rennes et vivent du produit de la pêche et de la chasse.

Sous le rapport de la nationalité, le territoire des Daours sur la rive gauche de l'Amour, entre l'embouchure du Khoumar et de l'Oussouri, ne constitue pas un ensemble homogène; car on trouve en aval et en amont du fleuve des indices de transitions très-marquées, en sorte que le centre seul est purement daourien, bien que ses habitants aient adopté beaucoup d'éléments chinois, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

En remontant l'Amour depuis l'embouchure du Khoumar, sur un espace de 200 verstes, on en trouve les rives faiblement peuplées de Daours, qui forment pour ainsi dire le trait d'union avec les Maniagres leurs voisins. Ils habitent généralement des yourtes de forme conique et possèdent plus de chiens que de chevaux; tandis qu'une autre partie de Daours non mélangés habite des maisons entourées de jardins et de champs ensemencés de millet.

Les autres habitants de l'Amour moyen qui confinent à ceux que nous avons mentionnés ci-dessus forment, sur le court espace de 70 verstes, le centre de la civilisation sur ce fleuve et sa population la plus compacte. Des villages considérables sur la rive même ou un peu de côté, en face de la ville de Sakhaline, sont composés de dix, de cinquante et même de cent maisons situées à l'ombre de quelques arbres touffus ou placées sur des îles et presqu'îles sablonneuses et plates, entre de maigres broussailles et des bruyères clair-semées.

Depuis l'embouchure du Nioumèn ou du Bouréia jusqu'à celle du Soungari (Songari), et en aval de l'embouchure du Zéia, on ne trouve, sur un espace de 350 à 400 verstes, que de misérables huttes et des yourtes coniques entourées de palissades pour les chevaux et le bétail, et d'échafaudages qui servent à faire sécher le poisson, comme cela se pratique chez les Orotchones et les Maniagres, auxquels les habitants de ces yourtes ressemblent souvent par le costume et le genre de vie, bien que généralement leur constitution physique ait plus d'analogie avec celle des Daours, qui résident dans des demeures fixes.

Les habitants des villages et des maisons isolées sont vêtus presque entièrement comme les Chinois. Les hommes portent de longues houppelandes de couleur bleue et quelquefois blanche, et par-dessus des jaquettes semblables à des vestes; des pantalons chinois, et des souliers ou des bottes avec d'épaisses semelles en papier. Leur tête est rasée sur le devant et sur les tempes; mais ils portent, à l'occiput, leurs cheveux roulés en longue queue, non pas précisément comme les Chinois, mais d'une façon qui leur appartient essentiellement. Leur coiffure consiste en une casquette ou en un chapeau chinois. Les pantalons en fourrure ou en cuir ne se voient que chez une partie des habitants, tandis que l'autre suit sur ce point les modes chinoises. Les femmes portent de longs vêtements en forme de robes de chambre, le plus souvent en coton bleu, à manches larges et courtes, et un pardessus qui descend jusqu'aux hanches. Elles ramènent tous leurs cheveux sur le sommet de la tête, et les tressent en une natte épaisse dont elles font une espèce de tour pyramidale qu'elles attachent à la nuque. Des peignes élevés, des épingles à cheveux et des rubans garnis de fleurs complètent l'ornement de la tête. Des pendants d'oreilles, des anneaux et des bracelets en métal précieux et artistement travaillés, ajoutent à l'élégance de leur parure. Les deux sexes portent des pipes, des sacs à tabac et des éventails; mais les hommes seuls s'entourent la taille d'une ceinture à laquelle sont suspendus un fourreau contenant le couteau, les baguettes pour le repas, le sac à tabac, la poche à étoupes, etc. Les mères portent leurs petits enfants sur le dos. Les jeunes filles prennent de bonne heure les longs vêtements des femmes mariées; tandis que les garçons de six à sept ans ne portent en été que des pantalons, toute la partie supérieure de leur corps restant nue.

Les huttes isolées aussi bien que celles qui sont réunies en village sont presque toujours entourées d'une grande cour dans laquelle on entre par une porte cochère; les clôtures consistent en pieux placés verticalement et serrés les uns contre les autres, ou en joncs entrelacés. La maison même est placée au milieu de la cour, entre des plantations de tabac, de courges, etc.; elle est construite en bois et en terre glaise, et offre un développement de plusieurs toises en long et en large; sa hauteur est d'une toise et demie. Le toit est fait de jonc ou de paille et affecte la forme d'un pignon. Malgré l'introduction de l'agriculture, de l'horticulture et de l'élève du bétail, la pêche est encore une des principales occupations de ces Daours sédentaires; mais les habitants des yourtes qui vivent parmi eux semblent, par contre, exclusivement adonnés à la chasse et à la pêche. Tandis que, en descendant l'Amour jusqu'à l'embouchure du Khoumar, on n'aperçoit que des canots en écorce de bouleau, on rencontre ici beaucoup de barques ayant deux parois latérales, un fond plat, et se rétrécissant vers les deux extrémités qui sont un peu plus élevées; on y trouve encore des canots composés tout simplement de quatre planches. Les Daours se servent aussi de barques beaucoup plus grandes et portant un mât. A l'extérieur des maisons sont placés des armoires ou des tablettes contenant des inscriptions chinoises et mandchoues, ainsi que des idoles, et des cassolettes toujours fumantes. La façade de quelques maisons est décorée d'écrans en bois, larges et hauts de quelques pieds, garnis de perches devant lesquelles les dévots

se prosternent. La religion des Daours est le chamanisme, mélangé postérieurement avec les doctrines de Confucius et les dogmes et usages lamaïques. Leurs véritables temples (miaos) ne se rencontrent que sur les rivages, dispersés çà et là.

Depuis la chaîne de montagnes au pied de laquelle le Soungari se jette dans l'Amour jusqu'à l'embouchure de l'Oussouri, sur un espace de 4 à 500 verstes, habite une tribu dont la physionomie autant que les usages et les mœurs offrent la plus grande identité avec les Daours qui habitent les villages voisins de la ville de Sakhaline. Cette tribu se distingue néanmoins par plusieurs particularités ; elle forme la transition entre les Daours sédentaires, agriculteurs et pasteurs vivant en aval de l'embouchure du Zéia, et les tribus toungouses vivant sur l'Amour, en aval de l'embouchure de l'Oussouri, et adonnées presque exclusivement à la pêche. Cette tribu est nommée Kilèngh par ses voisins de l'est les Khoadsongs.

Le costume des hommes est habituellement chinois ; mais ils portent aussi fréquemment des vêtements en peaux de poisson et en cuir, surtout en descendant le fleuve. Ce qui donne à l'extérieur des Kilènghs une apparence extrêmement barbare, c'est l'habitude de se tatouer le visage. Ce tatouage consiste le plus ordinairement en cinq points disposés de manière à former une croix à la racine du nez. Les Kilènghs habitent de petits villages qui leur servent invariablement de quartiers d'hiver et qu'ils quittent pendant l'été ou à l'approche de l'automne, pour se rendre à la pêche du saumon. Les femmes confectionnent les vêtements de la famille avec des étoffes ou simplement des peaux de poisson et d'autres animaux ; elles les cousent avec du fil de chanvre ou des nerfs préparés à cet effet. Les hommes fabriquent eux-mêmes les instruments et ustensiles qui leur sont nécessaires pour la chasse et pour la pêche, construisent des canots et quelquefois des bateaux en écorce de bouleau, assez solides pour résister à l'impétuosité des vagues. La chasse se fait à l'instar de celle des Orotchones et des Maniagres, sauf que les Kilènghs se servent encore d'arcs et de flèches. Il y a chez ce peuple absence presque complète d'idoles de forme humaine ; celles que l'on rencontre le plus fréquemment affectent la forme d'une tête ou représentent des grenouilles, des tortues ou d'autres bêtes du même genre. Ces idoles sont grossièrement faites et placées sur des perches élevées.